


VET TES EN
NOV TAM TVM
Dei
Sub Numine
Viget



LES

NEUSTRIENNES.

Quique les lais tiegne a mensonge
Saciez ne les tienc pas a songe.
Les aventures trepassées
Que diversement ai contées,
Nes ai pas dites sans garant.

GUILLAUME, *li clers qui fu Normans.*

Li douz pensers et li douz sovenirs
M'i fait mon cuer esprendre de chanter.

THIBAULT, *comte de Champagne.*

LES

NEUSTRIENNES

CHRONIQUES, LÉGENDES, BALLADES

ET IMPRESSIONS

PAR

ALPH. LE FLAGUAIS

NOUVELLE ÉDITION, AUGMENTÉE.

PARIS

DERACHE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

Rue du Bouloy, 7

—

1844

CAEN.—IMP. DE F. POISSON.—1844.

A

LA VILLE DE CAEN,

MA PATRIE.

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

Il y a aujourd'hui, sur le compte de la poésie, deux opinions bien distinctes : à entendre les uns, elle n'est plus qu'une vaine lueur prête à s'éteindre, une pauvre malade qui tombera avec les premières feuilles d'automne. Selon les autres, elle est encore jeune, ardente, pleine de vie, et toute cette jeunesse et toute cette vie n'aspirent qu'à se résoudre en vastes travaux et en magnifiques destinées.

Il n'est pas besoin de dire qu'une pareille divergence d'opinions provient des directions opposées qu'ont prises certaines intelligences : les savants croient à l'avenir de la science, les poëtes croient à l'avenir de la poésie ; et poëtes et savants se refusent réciproquement ce qu'ils voudraient garder pour eux-mêmes et pour eux seuls.

Sans prétendre donner tort ou raison à personne ; sans même examiner s'il n'y aurait pas quelque moyen de réconcilier enfin ces deux ennemis implacables, il n'est pas hors de tout intérêt de voir ce que peut et doit faire la poésie dans la position où nous la trouvons aujourd'hui.

Cette position est loin d'être rassurante, au premier abord ; la muse a bien des épreuves à subir, bien des apostasies à déplorer : elle est malmenée, traquée, persécutée ; elle sera bientôt comme Latone, qui courait à travers le monde, sans trouver une place pour dormir. On n'en veut plus pour la vie sociale : la vie individuelle la rejette bien loin : on lui ferme la porte des vieilles églises et des vieilles abbayes, dont on aime mieux faire des écuries et des théâ-

tres, ce qui est mal, des bazars et des sous-préfectures, ce qui est pis : — elle s'était cachée au fond du passé, et on l'en exile ; désormais elle n'aura plus de refuge que dans l'avenir, et vous voyez qu'on le lui interdit encore.

En tout état de cause, la poésie a deux choses à faire : qu'elle s'incline vers la tombe, ou qu'elle soit réservée à une transfiguration glorieuse ; elle a deux devoirs à remplir, envers elle-même et envers l'ancien monde qu'elle va quitter : il faut d'abord qu'elle se recueille pieusement comme pour prier ; et aussi, qu'elle jette en arrière un dernier regard : de ce recueillement et de ce regard naîtront deux sortes d'émotions, partant, deux sortes de compositions poétiques. D'un côté, l'attentive contemplation de soi-même, de ses pensées et de ses passions, fera jaillir la poésie intérieure, la poésie de mystère et d'amour ; d'un autre côté, dans l'adieu mélancolique que les yeux du poëte adresseront au passé qui s'éloigne, il y aura des chants simples et doux, des retours harmonieux vers les gloires antiques de la patrie, vers les naïves traditions du foyer. Ainsi, qu'il vive ou qu'il meure, qu'il ait devant

lui le silence du néant, ou les pompes d'un monde inconnu, le poëte doit se tourner une dernière fois vers nous, pour nous dire les émotions de son âme et les charmes de ses souvenirs; il nous doit son tribut de rêveries solitaires et de légendes merveilleuses, de ballades et de méditations.

Ce qui rend si nécessaire aujourd'hui cette sorte de testament poétique, c'est précisément la crise qui remue en ce moment l'idée littéraire comme toutes les autres idées du siècle; nous voulons croire que cette crise sera heureuse et féconde; mais si elle nous mène à des régions encore inexplorées, il faut, avant toutes choses, que le génie humain dresse inventaire des richesses qu'il a accumulées jusqu'à ce jour. L'avenir ne nous comprendrait plus si nous n'avions soin de constater et de résumer notre pensée actuelle; et il n'est pas moins important de prendre acte des faits passés, dont la mémoire, s'ils restaient à l'état de vague et d'éparpillement, se perdrait sans doute dans la masse de faits nouveaux que préparent de prochaines et immenses agitations.

Il est naturel que le poëte s'empare d'abord de ce qu'il trouve le plus près de lui ; il commencera par lui-même, par les êtres qui lui sont chers, par le Dieu, dans la conception duquel toute son âme aspire à se confondre : il a au cœur une fibre délicate et cachée qui frémit à la moindre impression, comme la feuille au moindre vent ; il sent mieux et plus que tout autre ; et cette vivacité de sensations lui est plus souvent une source de douleur que de plaisir ; mieux que tout autre, il comprend les joies de la famille, parce qu'il y trouve toujours la même douceur d'épanchements et d'intimité paisible ; mieux que tout autre enfin, il comprend Dieu, parce que Dieu, ce n'est que l'amour divin, et que lui, poëte, il représente l'amour humain tout entier.

Mais il lui arrive parfois de sortir de cette vie intérieure, et de faire quelques excursions à travers un monde auquel il semblait étranger : s'il trouve ce monde trop glacé ou trop prosaïque, ou s'il ne le croit pas assez mûr pour recevoir sa parole, il peut encore se rejeter dans les souvenirs, et les souvenirs ne manquent nulle part.

L'homme qui passe vite se rattache par instinct aux choses et aux monuments qui passent moins vite que lui ; et l'histoire et la tradition sont là pour présider à leurs funérailles et recueillir leur double héritage.

Lorsqu'on parcourt nos belles plaines de la Normandie, si étendues et si fertiles, et que l'on voit surgir de tous les points de l'horison ces flèches hardies, qui semblent autant de bras suppliants levés au ciel, ou de pensées religieuses qui s'isolent des pensées de la terre et tendent à remonter à leur source, on se prend à rêver à toutes les générations de fidèles qui sont venues l'une après l'autre découvrir et incliner leurs fronts devant ces autels modestes ; à toutes les pieuses femmes dont les genoux en ont creusé les marches ; à toutes les croyances superstitieuses qui s'y sont attachées et superposées au dogme, comme de légères stalactites aux parois immobiles du rocher.

A côté des traditions que la présence des églises paroissiales conserve encore au souvenir, se placent d'autres traditions non moins attrayantes et non moins antiques, mais dont le sanctuaire

ou plutôt le théâtre n'a pas été aussi respecté par les hommes et par le temps.—Il y avait de grandes et impénétrables forêts que la hache a détruites et sur lesquelles la charrue a passé ; il y avait de claires fontaines où la féerie du moyen âge tenait ses cours plénières et que le soleil de la civilisation a taries ; il y avait des forteresses à créneaux et des tours féodales que les siècles ont démantelées , et dont le souffle des révolutions a balayé la poussière. Tout cela disparaît et s'efface ; tout cela est mort ou va mourir.

Que le poëte se hâte donc de reconnaître et d'enregistrer tous ces débris ; qu'il reconstruise aux sons de sa lyre les antiques donjons de Robert-le-Diable , avant que la dernière pierre en ait disparu : qu'il se fasse raconter à Argouges la tradition touchante que savent les gens du pays, avant que l'on ait gratté l'empreinte laissée par les mains d'une fée sur les murailles du château : qu'il aille ainsi partout, poétique et religieux pèlerin , écartant les lourds bandeaux de lierre , et les aigrettes de giroflées jaunes sous lesquelles se cachent les bas-reliefs du moyen âge ; qu'il recueille de la bouche des vieillards

ce qu'ils ont encore à oublier des temps écoulés et des usages abolis ; qu'il renoue ainsi la chaîne interrompue depuis les bardes et les ménestrels : il y aura dans cette exhumation, malheureusement trop tardive, tout le dévouement enthousiaste de l'artiste, et aussi, quelque chose de la pieuse vénération d'un fils pour les portraits et les tombeaux de ses ancêtres.

Du reste, le poëte trouve amplement dans cette recherche la récompense de son labeur : il y a plaisir à exploiter ainsi les richesses historiques d'une province ; à prendre un à un les épisodes de son existence séculaire, pour les confronter, en quelque sorte, avec les lieux qui en ont été les témoins ; à faire descendre de leurs niches ciselées les vieux saints de marbre, et à dégager les têtes grimaçantes des moines de dessous les piliers massifs qui les écrasent ; il y a plaisir à évoquer de sa baguette enchantée les populations ensevelies pêle-mêle dans les cimetières abandonnés ; à les faire agir, parler et chanter avec leurs variétés de mœurs et de langage, de costumes et de physionomie : en sorte que l'imagination ramenée vers un monde qui

n'est plus, idéalise tout ce qui lui reste encore de ce monde, et vive pour un instant de la vie des morts.

Celui qui assiste aux évocations du poëte, et qui se laisse bercer par lui aux refrains des chants populaires, partage ses mille surprises et ses mille émotions; il regarde curieusement s'écouler devant lui ce cortége de siècles dont l'artiste s'entoure. Il écoute avidement les récits surnaturels que chacun d'eux lui apporte: et quand il vient d'assister à ce spectacle nouveau pour lui, il repeuple par la pensée les souterrains éboulés et les monastères en ruines: ces merveilles de la nature et de l'homme qui étaient pour lui sans intérêt, parce qu'elles étaient sans souvenirs, il commence à les aimer, lui aussi, d'un amour de poëte et d'antiquaire; il attache un nom célèbre à tous les lieux, un anniversaire à toutes les dates; et le beau sol de la patrie réveille en lui quelque chose de moins étroit et de moins banal que les sentiments, d'ailleurs fort dignes de respect, du propriétaire foncier et de l'électeur censitaire.

Puisqu'il y a intérêt et jouissance pour tous

dans ces résurrections des anciens âges, il faut que tous les encouragent et les favorisent ; que les matériaux épars soient rassemblés ; que les légendes analogues soient comparées entr'elles et ramenées à un certain nombre de types ; qu'enfin il s'organise sur tous les points un foyer d'investigations historiques où l'érudition de l'archéologue n'étouffe pas l'inspiration du poëte : chacune de nos provinces pourra ainsi découvrir et mettre en saillie son caractère propre et les développements graduels de son individualité ; mais toutes, pour y arriver, devront entreprendre cette tâche, que la Normandie se félicitera, une des premières, d'avoir accomplie avec persévérance, et, je puis le dire, avec bonheur.

Paul DELASALLE

Nous ne dirons pas que ce livre soit une œuvre de poésie, une étude d'histoire; mieux que personne nous en connaissons le peu de valeur. Nous dirons seulement que ce recueil est un ouvrage de délassement et de distraction, une rapide promenade dans notre vieille Normandie. Il ne trouvera pour lecteurs que ceux qui se plaisent à jeter un regard vers ce passé fugitif dont les traces se perdent chaque jour, ceux que l'on voit soulever les vieux débris du moyen-âge pour y lire quelques inscriptions à demi effacées par les ans, ceux enfin qui aiment à reporter leur esprit vers une époque chevaleresque dont les souvenirs ont tant de charmes!

L'auteur, en laissant couler ces vers naïvement et sans prétention aucune, a voulu conserver à ses personnages cette simplicité de mœurs, cette franchise de sentiments et cette bonne foi dans la croyance religieuse, qui étaient le caractère distinctif de nos pères; toutefois il n'a pas cherché à pallier leurs fautes, à excuser leurs erreurs. Il s'est efforcé d'être toujours vrai, de l'être même dans le merveilleux. Il a vécu quelques jours au milieu d'un monde enchanté qui n'est plus, et il vient raconter ce qu'il en a appris.

Si ce recueil eût été plus digne de sa chère patrie, l'auteur se fût trouvé heureux d'obtenir pour la réussite ce que sans doute il obtiendra pour l'intention, c'est-à-dire, l'assentiment des esprits bienveillants qui aiment l'art dans sa plus humble comme dans sa plus

haute expression. Puissent quelques-unes de ses traditions abréger la soirée d'hiver de fidèles amis que rassemblent autour de l'âtre l'habitude et la douce sympathie ! Puissent quelques bonnes mères endormir ses enfants avec ses ballades ! Puisse surtout le plus plaintif de ses chants être marié aux sons d'un luth qu'éveillera sous sa main une jeune fille à la voix pure et harmonieuse ! Voilà tous ses désirs ; ils sont modestes, seront-ils couronnés du succès ? Il l'ignore, il l'ignorera toujours. Quand le hêtre a jeté ses feuilles au vent, il ne s'inquiète plus de leur destin ; le bruit qu'elles font en volant dans les sentiers et à travers les plaines ne revient jamais jusqu'à lui.

Alph. L. F.

3 Sept. 1834.

O VIEILLE NORMANDIE !...

O vieille Normandie ! où sont donc tes beaux jours ?
Le fleuve de ta gloire , appauvri dans son cours ,
Inonde sans succès un stérile royaume.
Le glaive de Rollon , le sceptre de Guillaume
Ne sont plus à présent que d'impuissants débris ;
Et tes châteaux altiers, massives sentinelles,
Aux ramiers voyageurs qui froissent leurs tourelles,
Semblent de périlleux abris !

Où sont ces noms vainqueurs, où sont ces noms magiques,
De ta couronne d'or, fleurons si poétiques :
Robert, Richard, Tancrède, augustes talismans,
Mêlés par une muse à mille enchantements ?
Ils résonnent, hélas ! dans l'immensité vide !...
Aujourd'hui, quelle honte ! à peine on leur répond ;
Et parfois on dirait que le passé fécond
Offense le présent aride !

O vieille Normandie! où sont tes jours de foi?
Le vent glacé du doute est venu jusqu'à toi.
Cédant à ce fléau qui tue ou désenchante,
D'une simplicité vertueuse et touchante
Tes enfants ont perdu le charme protecteur.
Tu n'as plus le rempart d'une sainte croyance,
Et tu fermes au jour tes yeux sans prévoyance
Pour jouir d'un rêve imposteur.

Berceau de poésie! où sont-ils tes Trouvères,
Dont les chants, tour-à-tour gracieux et sévères,
Révélaient notre histoire en tableaux animés?
C'était de mélodie et d'amour embaumés
Qu'autrefois tes héros descendaient dans la tombe.
Aujourd'hui dans nos mains la lyre est sans pouvoir,
Et nous ne laissons plus un consolant espoir
Au grand homme, lorsqu'il succombe.

O vieille Normandie! ô femme au cœur d'airain,
Quel maître t'a ravi ton glaive souverain?
Sous le pied du Seigneur, ô guerrière intrépide,
Du sommet orgueilleux la descente est rapide!
Sommeilles-tu déjà dans l'asile des morts?
Sur ta poitrine en vain j'ai cherché ton armure...
Couchée en un manteau de mousse et de verdure,
Tu vis peut-être, mais tu dors!

Quel deuil et quel silence!... O terre des prodiges!

De ta splendeur première où trouver des vestiges ?
Ton soleil s'est couché sous un nuage épais :
Tes beaux jours obscurcis reviendront-ils jamais ?
Le voyageur se dit en foulant tes collines :
« Après les longs travaux et les rudes combats
« Que deviennent enfin les gloires d'ici-bas ?
« De la poussière ou des ruines ! »

O vieille Normandie ! il voit sur les chemins
Des débris de palais, jonchés à pleines mains
Par un tyran jaloux dont le souffle mutile
Et vers qui le génie ouvre une aile inutile.
Cet invisible roi, que l'on nomme le temps,
Aux monuments humains prend leurs flèches hautaines,
Leur force et leur audace aux vaillants capitaines,
A la jeunesse son printemps !

Martyre courageuse ! ô belle infortunée !
Prêtresse sans autel, reine découronnée,
Cache ton front rêveur sous un voile à longs plis !
Ton empire est tombé, tes jours sont accomplis.
Mais la nature encor, sensible à tes injures,
Te prête son éclat pour adoucir tes maux,
Et de tes frais pommiers agitant les rameaux,
Sous les fleurs cache tes blessures !

O vieille Normandie ! es-tu sourde à ma voix ?
Si je donne un regret aux splendeurs d'autrefois,

C'est que je cherche en vain nos richesses nouvelles.
Souvenirs enchanteurs, vérités éternelles,
Tout s'en va, tout périt, loin de nous emporté.
Mais l'homme, nous dit-on, a cessé d'être esclave ;
Le volcan séculaire en dégorgeant sa lave
A fécondé la liberté !

Dérision cruelle ! On a vu d'âge en âge
Du nom de liberté revêtir l'esclavage.
Elle consolerait de tous les biens perdus ;
Mais ses dons tant promis sont encore attendus.
Fille de Jésus-Christ, de la terre exilée,
Son règne arrivera quand les hommes pieux
Comprendront par le cœur la parole des cieux,
La religion révélée !

O vieille Normandie ! il t'a fallu déchoir.
Pardonne à ton poëte un cri de désespoir.
Tes lions enchaînés dorment sur la poussière ;
Mais au bruit du clairon, secouant leur crinière,
A la voix d'un Guillaume ils bondiraient encor !
Ton vieil honneur te reste, anneau de fiançailles
Mis à ton doigt jadis par l'ange des batailles....
Conserve ce dernier trésor !

Après les longs soupirs il est une espérance
Qui peut finir tout deuil, guérir toute souffrance ;
Sur nos illusions détruites sans retour

On la voit verdoyer comme un nouvel amour.
Des splendeurs d'autrefois si la source est tarie,
Une voix prophétique annonce à l'avenir
Que les peuples heureux, prêts à se rajeunir,
N'auront bientôt qu'une patrie.

O vieille Normandie! au lieu de vains joyaux,
D'armures, d'étendards et d'insignes royaux,
Tu possèdes ta page en ce livre sublime
Où de l'humanité, noble et sainte victime,
Fut écrit par un Dieu l'enseignement sacré.
Confonds-toi désormais dans la grande famille
Qui demain s'assiéra, sous ce beau ciel qui brille,
Au banquet déjà préparé.

Sur les pas du génie, au progrès entraînée,
Accomplis sans regret ton autre destinée....
Quand un peuple travaille et veut édifier,
Il est plus d'un trésor qu'il doit sacrifier.
Grandeur, éclat, pouvoir, lorsque tout abandonne,
Par le malheur frappé, mais non pas abattu,
Avec le dévoûment, l'amour et la vertu,
On se refait une couronne!

Juin 1838.

LIVRE PREMIER.

LIVRE PREMIER.

PRÉLUDE.

Il est passé cet âge où pendant la veillée,
Par ses jeunes enfants l'aïeule suppliée,
En filant racontait quelque vieux fabliau,
Doux récit mesuré sur les tours du fuseau.
Simplicité de cœur n'est plus qu'en souvenance !
Notre siècle est tout fier de sa prééminence ;
L'homme des jours présents, sérieux, raisonneur,
Compte un peu plus de gloire, un peu moins de bonheur.

Enfant, j'aimais les preux des anciennes chroniques,
Les ermites vieillis en priant nuit et jour,
Les nains mystérieux ricanant dans leur tour,
Les spectres, les géants des contes fantastiques,
Les gnomes, les lutins habitants du foyer,
Les troubadours chantant sur leurs luths poétiques
La ballade naïve et le refrain guerrier ;
Souvent près des ruisseaux, je cherchais les ondines
Folâtrant au milieu des gerbes cristallines ;

J'aimais les sylphes d'or, hôtes de mon sommeil,
Qui s'envolaient soudain au moment du réveil;
J'aimais les grands manoirs, les antiques trophées,
Les joyeux ménestrels, les séduisantes fées;
J'aimais les gais amis du doux savoir d'amour;
J'aimais ces hauts barons disparus sans retour,
Ces vaillants paladins que l'on révère encore :
Leurs noms de notre France ont couronné l'aurore.
Cet âge heureux n'est plus qu'un beau songe effacé,
Qu'un souvenir qui s'évapore,
Qu'un gothique débris dans l'ombre délaissé.
Du vieux chant d'un trouvère on m'a souvent bercé...
Ah! que ma poésie et vive et se colore
Des doux récits du temps passé!

LOÏSE OU LES APPARITIONS.

LÉGENDE DU BOCAGE.

A MADAME SOPHIE DAVID.

La nuit sur les vallons étend son voile sombre ;
Le hibou rassuré se promène dans l'ombre ;
Contre les rameaux nus se déchaîne le vent :
Depuis trois jours à peine a commencé l'Avent.
D'où viennent ces concerts dont l'écho des montagnes
Redit les sons joyeux aux lointaines campagnes ?
Orné de longs tapis, d'écussons, de tableaux,
Le castel resplendit aux lueurs des flambeaux.
Admise à partager les plaisirs de la fête,
La foule des vassaux se rit de la tempête ;
Raoul aux jeux du soir daigne les convier,
Et le jus pétillant du doux fruit du pommier
Réveille dans leurs cœurs une gaîté nouvelle
Dont le feu passager dans leurs yeux étincelle :
Le comte s'enchaînant sous les lois de l'hymen,
De la brillante Edith vient d'obtenir la main.
On chante, on est heureux, on danse et l'on folâtre.
Retrouvant leur ardeur près de celle de l'âtre,

Les vieillards rassemblés devisent tour à tour
Sur leurs jeunes transports, sur leurs printemps d'amour.

Tout à coup on entend une voix sépulcrale
Jointe aux hennissements d'une horrible cavale.
La danse est suspendue; un spectre apparaissant,
Imprime la terreur d'un geste menaçant.
Les flambeaux sont éteints; la foule consternée
Se recommande à Dieu, tremblante et prosternée;
Les fenêtres deux fois s'ouvrent avec fracas,
Et deux fois de la foudre on entend les éclats.

Mais le calme renaît; on revoit la lumière,
Et plus d'un villageois abrège sa prière.
Alors le plus ancien des vieillards du pays,
Rendant quelque assurance à leurs sens tressaillis:
« Venez, frères, dit-il à la bande peureuse,
De Loïse écoutez l'histoire douloureuse...., »
Les paysans vers lui viennent tous se presser:
Le vieux conteur se signe avant de commencer;
On suit le mouvement de sa main sèche et jaune,
On dirait le pasteur qui va faire le prône:

« Or, sachez, reprend-il, que le baron Arthur,
Noble et riche héritier de la maison d'Olbur,
Se promenant un jour non loin de son domaine,
Vit une jeune enfant sur le bord de la plaine,
Qui mêlait aux bluets la fleur du liseron,

Et de cette parure ornait son chaperon.
A l'aspect du seigneur elle semble interdite,
Son front s'est coloré d'une rougeur subite :
Mais les discours flatteurs du galant châtelain,
Ses regards expressifs la rassurent soudain.
Un mutuel penchant les charme, les inspire,
Et prolonge long-temps leur amoureux délire.
Un prochain rendez-vous tout bas est demandé :
Toujours Arthur demande.... et tout est accordé..

« Pendant un mois entier dans cette solitude,
S'aimer, se le prouver fut leur unique étude.
Arthur à l'heure dite arrivait le premier ;
Un jour, hélas! un jour, il y vint le dernier!
Il paraissait pensif et sa bouche incertaine
Murmurait des accents répétés avec peine.
Celle qui l'écoutait n'osait encor prévoir
Un prochain abandon, signal du désespoir.

« Mais bientôt le baron délaisse la bergère.
O regrets!.... Sans époux Loïse sera mère,
Loïse et son enfant tous deux infortunés
Aux rigueurs du destin seront abandonnés.

« Un hymen se prépare, et la pauvre orpheline
Aime encor le cruel qui causa sa ruine.
—« Ah! dit-elle, il me fuit, il ne voit pas mes pleurs,
« Ma faute et son orgueil ont séparé nos cœurs.

« Je languis sans appui, sous ma honte asservie,
« Mais je suis mère encor; je dois aimer la vie.
« Ce sentiment survit à mes beaux jours perdus;
« C'est le seul des bonheurs que j'avais attendus! »

« Hélas! son fils mourut, et sa raison troublée
Vit sa seule espérance à jamais envolée,
Tandis que le parjure, au sein d'autres amours,
Sans deuil et sans remords, laissait couler ses jours.

« Un soir l'amant ingrat revenait de la chasse,
D'une biche légère ayant perdu la trace,
Quand, au détour d'un bois, une vague blancheur
Semble la désigner aux regards du chasseur.
A l'instant vers le but une flèche est lancée :
C'est la biche, il accourt, sans doute il l'a blessée;
Il va saisir sa proie, il semble radieux....
Quel funeste spectacle est offert à ses yeux!
Il reconnaît.... grand Dieu! c'est Loïse elle-même
Qui nomme encore Arthur à son heure suprême!!!
Folle depuis un an, elle habitait les bois;
Ces lieux sombres, déserts, avaient fixé son choix.
Loïse, dès long-temps, des jours de sa jeunesse
Avait oublié tout.... excepté sa tendresse.

« Au prochain monastère, on dit que le baron,
Du ciel, sous le cilice, implorant son pardon,
Pleura toujours la mort de sa tendre victime,

Car on ne pensait pas qu'il fût né pour le crime.

« Tous les cent ans depuis, quand commence l'Avent,
A l'heure où l'horizon se voile au bruit du vent,
De la jeune Loïse on voit l'ombre plaintive
Errer près du castel sans dépasser la rive :
Les flots à ses désirs en défendent l'abord.
Elle gémit, s'éloigne... Alors un bruit de mort
Jusqu'aux voisins hameaux soudain se fait entendre,
Et du ciel irrité la voix peut se comprendre.
Mais, avertis par lui, prions avec ferveur,
En conjurant ses coups méritons sa faveur. »

—Et la foule apprenant cette funèbre histoire,
Promet à l'âme en peine un jeûne expiatoire

LE MANOIR FAUVEL.

BALLADE.

A M. LE MARQUIS PH. DE CHENNEVIÈRE.

On voit à Trouville-la-Haule,
Entre Quillebœuf et Vieux-Port,
Les ruines d'un château fort,
Géant à la puissante épaule.
Contemporain des anciens jours,
Il domine encor dans la plaine,
Et le bruit des eaux de la Seine
Se mêle aux gémissements sourds
Qui font trembler ses vieilles tours.

C'était là que dame jolie
Faisait son séjour autrefois,
De l'église observant les lois,
Et sur tous points femme accomplie.
Ne voulant à comte ou baron
Céder nuls droits sur sa personne,
Elle eût plutôt de sa couronne
Donné jusqu'au dernier fleuron
Pour le plus simple chaperon.

Ce n'est point dans le rang suprême
Qu'elle comprenait le bonheur ;
Elle voulait trouver un cœur
Sachant l'aimer pour elle-même.
Aussi des nobles paladins
Qui tour-à-tour peignaient leur flamme,
Nul n'avait su toucher son âme,
Et ses refus, ses froids dédains
Avaient blessé leurs cœurs hautains.

Depuis trois mois le roi de France
Habitait un voisin manoir,
Quand advint qu'il rencontre un soir
Ce prodige d'indifférence.
De tant de grâce il fut touché,
Et cherchant remède à sa peine,
Sur les pas de la châtelaine
On le vit sans cesse attaché,
Faucon sur la perdrix lâché.

Mais il poursuit vaine espérance,
Et la dame, dans ses rigueurs,
Comme aux vœux des autres seigneurs,
Est sourde à ceux du roi de France.
On le repousse et dès ce jour
Lui qui partout commande en maître,
Prétend bientôt faire connaître
Qu'après les soupirs de l'amour
La vengeance parle à son tour.

La dame craignant quelque piége
Et sachant son mauvais vouloir,
Se retranche dans son manoir
Dont le monarque fait le siége.
Suivi de barons et soldats,
Il prend la haute forteresse;
Puis il en cherche la maîtresse,
(Non pour lui donner le trépas;)
Mais il ne la trouvera pas.

Deux mules révèlent sa fuite
De la tour d'honneur du castel.
Est-ce un pouvoir surnaturel
Qui les dérobe à la poursuite?
Leurs pas sont empreints jusqu'au bord
Où la Risle répand son onde:
La rivière est large et profonde;
Pour la passer tenter le sort,
C'eût été demander la mort.

C'est de ce côté que la Dame
A pris la fuite cependant.
Sa vertu doit, le ciel aidant,
Trouver le port qu'elle réclame.
Elle est déjà loin de ce lieu
Avec un écuyer fidèle.
Un réduit s'ouvre devant elle:
Aux grandeurs elle a dit adieu;
Il lui reste l'honneur et Dieu.

Pour dérouter la marche active
De son cruel persécuteur,
Sans doute un ange protecteur
Sut inspirer la fugitive.
Prenant l'expédient certain,
Elle fit ferrer sa monture
En sens inverse de nature,
Et son exil au bord lointain
La sauva d'un honteux destin.

Le monarque livré sans cesse
A sa fatale passion,
Par la gloire et l'ambition
Cherche à surmonter sa faiblesse.
Mais qu'on soit défait ou vainqueur,
Le bruit terrible de la guerre,
Il est trop vrai, ne distrait guère
De cet orage intérieur
Qui sans fin tourmente le cœur.

Si l'on meurt d'amoureuse envie,
A quoi sert d'être souverain?
En proie à son profond chagrin,
Le Roi quitta bientôt la vie.
Et gardant son ennui mortel
Jusqu'en sa tombe solitaire,
Son ombre vint avec mystère
Fixer son séjour éternel
Dans les murs du manoir Fauvel.

Et quand la belle châtelaine,
Avec un époux de son choix,
Faisant valoir ses anciens droits,
Voulut rentrer dans son domaine.
Chaque nuit son terrible amant,
Les bras ouverts et l'œil farouche,
Paraissait au pied de sa couche,
Et, la regardant fixement,
Poussait un long gémissement.

Alors cette demeure antique
Fut abandonnée à jamais ;
Et l'ombre en a fait désormais
Sa retraite mélancolique.
Ses soupirs se mêlent aux vents
Qui mugissent sur la contrée,
Quand l'automne tout éplorée
Ebranle les tours des couvents,
Et parle des morts aux vivants.

LE CHATEAU DE ROBERT-LE-DIABLE. (1).

BALLADE.

(768)

A M. ALFRED DE GUYON.

Sur ce rivage poétique
S'élevait un castel gothique ;
Des tours , des créneaux , un portique ,
Autrefois dominaient ces monts.
Mais, depuis que, loin de la France,
Un coupable fit pénitence
Et du pape obtint l'indulgence ,
Tout fut détruit par les démons.

C'est là qu'autour de sa personne
Groupant une troupe félonne,
Sorciers, bandits que rien n'étonne,
Robert complotait ses méfaits.
Ils fondaient tous comme l'orage :

(1) Robert-le-Diable, fils du duc Aubert, homme vaillant et pieux, naquit à Rouen ; il fut fait chevalier dans un tournoi en 768, le jour de la Pentecôte. Les ruines du château de Robert sont à trois lieues de Rouen, sur la route de Caen.

Ducs et barons, pleins de courage,
Cent fois victimes de leur rage,
Par ces brigands furent défaits.

Dans sa perversité profonde,
Sa mère, long-temps inféconde,
Avait, en le mettant au monde,
Dévoué son fruit à Satan.
Démence ! impiété fatale !
Ce fut la cause radicale
De la barbarie infernale
Qu'exerça l'odieux tyran.

L'instant où Robert vint à naître,
Son noir destin se fit connaître;
On vit le soleil disparaître,
Le palais ducal s'ébranla;
Le tonnerre se fit entendre;
On vit le feu du ciel descendre,
Le vallon se couvrit de cendre
Et la chapelle s'écroula.

Germe éclos sous des maléfices,
Cet enfant révélant ses vices,
Au berceau mordait ses nourrices,
Les frappait, déchirait leur sein.
Chacun disait en Normandie :
« Quand sa taille sera grandie,

« Certe! il aura l'âme hardie;
« Rien n'arrêtera son dessein! »

A dix ans, robuste et plus traître,
Il montra ce qu'il pouvait être:
Dans le ventre de son vieux maître
Il plongea lui-même un couteau.
Il outrageait les feudataires,
Il pillait les saints monastères,
Du fermier ravageait les terres,
Au pêcheur prenait son bateau.

Sans se borner au vasselage,
Il enleva, dès son jeune âge,
Jouvencelles de haut lignage
Que nul preux ne put secourir.
Des maris usurpant les primes,
Ce monstre accumulant ses crimes,
Ravissait femmes légitimes,
Et ses baisers faisaient mourir.

Son père envoya pour le prendre
Des archers qu'il voulut pourfendre;
Et non content de s'en défendre,
Ce bourreau leur creva les yeux.
Poursuivant ses fureurs damnables,
De sept hermites vénérables,
Malgré leurs vertus charitables,
Son bras trancha les jours pieux.

Mais un divin rayon de flamme
Eclaira tout-à-coup cette âme
Plongée en un désordre infâme,
Et la fit tressaillir d'horreur.
Robert maudit sa vie impure :
« Ah ! dit-il, changeons de nature !
« Par le cilice et la torture
« De Dieu conjurons la fureur ! »

Or donc, sans tarder davantage,
N'emportant trésor ni bagage,
Il partit en pélerinage,
Ame fervente et cœur contrit.
Depuis si long-temps qu'il dévie
Des sentiers d'une sainte vie,
Il a donc éprouvé l'envie
De dompter son malin esprit !

D'un humble et dévot solitaire
Il implora le ministère :
Ses péchés n'étaient pas mystère,
Toutefois il les confessa.
Après maint jeûne apostolique,
Mainte expiation publique,
Mainte oraison évangélique,
Le saint prêtre les effaça.

De vertu donnant plus d'un gage,

Robert obtint en mariage
La noble Angéla, belle et sage,
Fille du prince des Romains.
Il méritait cette alliance,
Car des Sarrasins sa vaillance
Sauva Rome, sans prévoyance
Et déjà tombée en leurs mains.

Aux lois de l'empereur rebelle,
Un sénéchal, lâche, infidèle,
Avec une horde cruelle
S'était avancé contre lui.
Mais sa haîne s'était trompée :
Robert punit son équipée,
Et de sa redoutable épée
Fit au trône un solide appui.

Avec sa jolie épousée,
Dans la Normandie épuisée
Et par lui tant scandalisée,
Il vint prouver son repentir.
Il vécut bon, plein de franchise,
Et dans le giron de l'église
Du purgatoire obtint remise,
Quand sonna l'heure de partir.

Voici venir les moments sombres
Où la troupe errante des ombres

Vient errer parmi ces décombres,
Aux pâles rayons de la nuit:
Cherchant la retraite enchantée
Par Robert-le-Diable habitée,
La foule s'est précipitée,
Mais l'on n'entend qu'un léger bruit.

Et ce sont les âmes plaintives
Que le duc, aux célestes rives,
Contre ses armes offensives
Envoya prendre un défenseur;
Ombres des beautés malheureuses,
Ombres fières et valeureuses
Des preux qu'en ses mains désastreuses
Avait torturés l'oppresseur.

Tandis que sommeille le monde,
Quand la nuit devient plus profonde,
C'est alors que l'immense ronde
Foule ce lieu triste et désert.
Les pas volent, les mains se tiennent,
Les fantômes s'entre-soutiennent,
Les ombres vont, passent, reviennent,
En appelant trois fois Robert!

De son tombeau qui se soulève
Tout à coup la pierre s'enlève:
Il sort, il se dresse, il se lève,

Il apparaît comme un géant ;
Au milieu de la vaste danse,
Il marche à pas lents, il s'avance,
S'arrête, se signe en silence !...
Et tout rentre dans le néant.

LA COTE DES DEUX-AMANTS.

BALLADE.

(773)

A MADAME DESBORDES-VALMORE.

Salut, pente verte et fleurie,
Chère aux amants
Dont l'amour, de regrets nourrie,
Croit aux serments !
Je viens savourer ton zéphire
Plein de fraîcheur,
Car en ces lieux l'air qu'on respire
Est doux au cœur.

Salut, charmant vallon d'Andelle,
Calme séjour !
Ta vue intéresse et rappelle
Malheur d'amour !
Fais naître sur mon luth qui rêve
Et gémira,
Souvenance que l'âme achève,
Il l'entendra.

Un fier baron qui de clémence
Jamais n'usait,

Ainsi que la vieille romance
Le redisait,
Avait un ange plein de charmes
Qu'il adorait,
Et dont les yeux versaient des larmes,
Mais en secret.

Et c'était sa fille Azeline
Qu'un mal d'amour
Troublait de ce désir qui mine
La nuit, le jour.
Edmond, sans titre, sans richesse,
Un certain soir,
Avait obtenu sa tendresse
Pour peu d'espoir.

Plus tard leur amour mutuelle
Se dévoila.
Une sévérité cruelle
Les accabla.
Rien ne firent pleurs ni prière
Pour leur destin
Au vieux seigneur de Pont-Saint-Pierre,
Apre et hautain.

Mais le bruit du clairon naguère
A retenti,
Et le bien-aimé pour la guerre,
Las ! est parti !

Sous l'étendard de Charlemagne
Il prend son rang;
Toujours le triomphe accompagne
Ce conquérant.

Edmond dans les champs de victoire
Ne peut faiblir;
Il y recueille assez de gloire
Pour s'ennoblir.
Puis au doux lieu de sa naissance
Rentrant vainqueur,
Il y retrouve après l'absence
Le même cœur.

La vierge, non moins belle encore,
Malgré son deuil,
Reçoit le héros qu'elle adore
Avec orgueil;
Puis avec doux mots et caresse,
Pour leur hymen,
Tant et plus elle prie et presse
L'homme inhumain.

« Ton cœur, répond-il, toujours l'aime,
Soyez époux:
Mais pour obtenir de moi-même
Un prix si doux,
Sur ses épaules qu'il te pose
Près du château,

Puis qu'il t'emporte et te dépose
Sur ce côteau.

— « Ah ! reprend la vierge d'Andelle
Avec émoi,
Ma douleur sera trop cruelle
S'il meurt sans moi.
Non, non, j'aime mieux sur la terre,
Veuve aux amours,
Au fond d'un cloître solitaire
Finir mes jours. »

Mais Edmond de sa bien aimée
Calme l'effroi :
« Viens, dit-il, mon âme charmée
Vivra pour toi.
De nos longs chagrins cette cime
Sera le port ;
Va, lorsque tant d'amour anime,
On est bien fort !

— « Allons, puisque ta voix réclame
Un tel danger,
Puissent Saint Paul et Notre-Dame
Te protéger !
J'achèverai notre hyménée,
Si tu meurs seul ;
Ma tête y sera couronnée
D'un blanc linceul. »

Aux regards d'une foule immense
Le jeune amant
Soulève Azeline et commence
L'enlèvement.
Voyez : le péril le précède,
Il le franchit ;
Il monte, il monte, il souffre, il cède,
Son pas fléchit.

Un seul penser de son courage
Soutient l'effort :
Vers le but il emporte un gage
Contre la mort.
Tandis que la vierge déplore
Tant de rigueur,
Il monte, approche, il monte encore,
Il est vainqueur.

Mais lorsque la foule ravie
Applaudissait,
Son cœur abandonnait la vie
Et se glaçait.
Azeline sentit son âme
Soudain faillir.
O sort! tu nourrissais leur flamme
Pour les trahir!

De son ami sa main débile
Cherche la main,

Disant dans sa plainte inutile :
« C'est pour demain ! »
La pauvre enfant déjà mourante
Lui sert d'appui,
Et, froide, elle tombe expirante
Auprès de lui.

A célébrer leur hyménée
On s'apprêtait ;
Mais bientôt sur leur destinée
Tout s'attristait.
Pourquoi dans la sainte demeure
Ce chant joyeux ?...
Ils étaient tous deux à cette heure
Unis aux cieux !

Voir ainsi périr tant de charmes,
On en frémit.
Partout ce sont des cris, des larmes,
Chacun gémit.
Du vieux père qui pourrait peindre
Le désespoir ?
Mais mauvaise fin doit atteindre
Mauvais vouloir.

Du baron la santé s'altère,
Tardif remord !
Il fonde un vaste monastère
Avant sa mort,

Et, non loin, consacre en mémoire
De leurs tourments,
Une chapelle expiatoire
Aux deux amants.

Sur cette côte, avant l'aurore,
Le rossignol,
Pour moduler son chant sonore,
Suspend son vol.
Dans l'ombre on dirait à l'entendre
Ici venir,
Qu'il donne à l'amour la plus tendre
Un souvenir!

HASTING A LUNA.

CHRONIQUE DE 860.

A M. CHARLES RICHARD.

Ce chef dont le nom seul épouvantait les villes,
Hasting peu soucieux des conquêtes faciles,
Après avoir pillé jusqu'aux hameaux français,
Voulut enfin compter de plus brillants succès :
De la belle Italie il savait les merveilles ;
Ses palais, ses trésors le troublaient dans ses veilles ;
Rome excitait surtout ses désirs envieux,
Rome, la cité-reine et le berceau des Dieux !
Suivi de tous les siens, il part, il veut la prendre ;
Contre un heureux vainqueur qui pourrait la défendre ?
« Compagnons, mes amis, dit-il à ses soldats,
« Ne nous épuisons plus en stériles combats.
« Si nous avons conquis assez de renommée,
« Une victoire encore appelle mon armée ;
« Aisément nous tentons d'héroïques efforts ;
« A nos ardents désirs Rome ouvrira ses ports.
« C'est un dernier succès que votre chef demande ;
« Le prix doit être beau, car l'entreprise est grande. »

La flotte a quitté Nante, et déjà les vaisseaux,
Traçant un long sillon, s'avancent sur les eaux.
Elle a laissé bien loin la sauvage Bretagne ;
Elle vogue, elle vogue, elle a passé l'Espagne.
Elle longe en glissant la terre des Génois,
Et touche à l'Italie offerte à ses exploits.

Les Normands satisfaits d'un trajet si rapide,
Ont senti redoubler leur courage intrépide.
Ils font retentir l'air de leurs bruyants transports ;
Ils reviendront vainqueurs et chargés de trésors.

Alors une ville brillante
Frappe leurs yeux émerveillés.
C'est Luna, calme et confiante,
Drapeaux et festons déployés.

L'astre à la lueur douce et blanche,
Lui prêta son nom gracieux ;
Et, pour se voir, elle se penche
Au bord des flots harmonieux.

Du plus beau marbre de Carrare
On a pris soin de la bâtir.
Mais l'orgueil d'une beauté rare
Doit se changer en repentir.

Comme une jeune fiancée
Qu'un ravisseur surprend au bain,

Luna, par l'ennemi pressée,
De terreur a frémi soudain.

« Voici la ville qu'on renomme,
« La ville des enchantements.
« A nous ses palais, à nous Rome!
« Ont crié les soldats normands. »

L'attaque est prompte et vigoureuse,
Mais la défense l'est aussi.
Craignant une fin désastreuse,
Le fier Hasting s'est adouci.

Il dissimule ses alarmes,
Car les instants sont périlleux,
Et bon nombre de ses gens d'armes
Ont déjà péri sous ses yeux.

Vers le Gouverneur de la ville
Un émissaire est dépêché,
Disant que sans dessein hostile
Hasting s'en était approché.

Ballotté par une tempête
Et fatigué par les combats,
Il n'a plus l'esprit de conquête,
Il touche aux portes du trépas.

De Dieu conjurant l'anathême
S'il se voit sauvé du danger,

Il recevra le saint baptême
Des mains du Pontife étranger.

On se confie à sa parole :
La ville est ouverte à ses pas.
L'Évêque en simarre, en étole,
Comme un père lui tend les bras.

En grande pompe il le baptise
Après un sermon très-chrétien ;
Et croit attacher à l'église
Un fidèle et puissant soutien.

Or, pendant la cérémonie,
Au lieu d'invoquer l'Éternel,
Le fourbe en son mauvais génie
Méditait un dessein cruel.

Le sacrilége et le blasphême
Etaient jeu pour son cœur d'airain.
Trompant le Gouverneur lui-même,
Il l'avait choisi pour parrain.

A voir de son morne visage
Et la tristesse et la pâleur,
On eût dit son mâle courage
Anéanti par la douleur.

De cette ruse si hardie
Il avait instruit ses barons,

Comme lui pleins de perfidie,
Comme lui païens et félons.

Hasting rentré dans sa demeure,
Ses soldats proclament sa mort,
Ajoutant qu'à sa dernière heure
Il n'a pas accusé le sort.

Son seul vœu, c'est que l'on dépose
Sa cendre aux caveaux du saint lieu,
Afin qu'à toujours il repose
En paix sous la garde de Dieu.

Pusqu'il lui faut changer de tente,
Par l'autel qu'il soit protégé!
Chrétien fervent, dans cette attente
Il lègue ses biens au clergé.

Déjà l'heure du convoi sonne,
Prêtres, guerriers sont réunis :
A leur tête la croix rayonne ;
Leurs différents semblent finis.

Hasting étendu dans sa bière,
Garde comme au jour du combat,
Son épée, épouse dernière,
Fidèle à l'amour du soldat.

Avec pompe à la cathédrale
Tout un peuple porte son corps,

Au milieu du chœur on l'instale ;
On chante la messe des morts !

L'Évêque allait finir l'absoute,
Il disait l'oraison de deuil ;
Un bruit sourd fait gémir la voûte :
Hasting s'est levé du cercueil.

Il s'élance sans qu'on l'arrête,
Vers le Gouverneur palpitant,
D'un coup il lui tranche la tête,
A l'Évêque il en fait autant.

Le peuple alors, pris de vertige,
Est accablé par les soldats ;
Il se signe, il crie au prodige,
Succombe et ne se défend pas.

Bientôt la ville épouvantée
Demeure au pouvoir des vainqueurs,
Et sa richesse si vantée
Passe à de nouveaux possesseurs.

Mais, irrité de sa méprise,
Hasting redouble de courroux.
Ce n'est pas Rome qu'il a prise ;
Le destin a trompé ses coups.

Pour éterniser sa vengeance,
Saccageant temples et palais,

Dans sa haineuse extravagance
Il détruit Luna pour jamais.

Et bientôt la ville opulente,
La ville aux pompeux monuments,
N'est plus qu'une tombe sanglante,
Un monceau de débris fumants.

LA CROIX DES LANDES.

BALLADE.

A M. AUGUSTE POULET.

I.

Contez-moi, contez-moi, pour abréger la veille,
Long roman dont l'esprit se trouble ou s'émerveille ;
Les récits d'autrefois sont doux à mon oreille !

J'aime, vous le savez, les fantômes plaintifs,
Sortant de leurs tombeaux, qui les tenaient captifs
A l'ombre des cyprès, des saules et des ifs.

Plus que le son du cor, dans les forêts ombreuses
J'aime des vents du soir les voix mystérieuses,
Quand la lune se montre aux chaumières peureuses.

J'aime des vieux châteaux les sombres corridors,
Les périlleux sentiers où l'on jetait des sorts,
Les caveaux où le diable a caché des trésors.

J'aime les gais lutins jouant dans les armures ;
Mais surtout j'aime ouïr, quand les nuits sont obscures,
La naïve ballade, en brûlant des ramures !

II.

Sourde aux vœux de Geoffroy, téméraire aspirant,
Berthe avait épousé le seigneur Enguerrand ;
Leur amour était pur, leur bonheur était grand.

Geoffroy de son affront voulut tirer vengeance ;
C'est pour les mauvais cœurs une douce allégeance.
Mais n'ayant aucun droit, pourquoi tant d'exigeance ?

Restait-il possesseur de quelque acte apparent ?
Le comte de Beaumont l'avait-il, en mourant,
Désigné pour son gendre ! Etait-il son parent ?

Non pas ! Mais amassant la haîne dans son âme,
Il veut sur Enguerrand se venger de sa femme.
Surprise ou trahison, tout en bon pour l'infâme.

Son œil faux, son air dur, n'avaient rien de charmant.
Dans l'époux de son choix on désire un amant ;
On cherche une âme bonne, on veut un cœur aimant.

Berthe était vertueuse autant qu'elle était belle ;
A ses devoirs d'épouse on n'est pas plus fidèle !
On la trouvait souvent priant dans sa chapelle.

Or, dans tous les hameaux dont il était l'effroi,

On s'était réjoui du peu d'heur de Geoffroy,
Car ce méchant baron tranchait du petit roi.

Un jour qu'on célébrait la fête de Marie,
Dominant les accents de la foule qui prie,
Un bruit fut entendu venant de la prairie.

C'étaient les deux seigneurs qui s'étaient rencontrés.
D'un regard de mépris ils se sont mesurés;
D'un même mouvement leurs fers se sont tirés.

Geoffroy joint la fureur à l'insulte, à l'outrage.
Contre un noble adversaire il combat avec rage;
Mais Enguerrand sur lui conserve l'avantage.

Il veut rendre du moins le combat plus égal:
Il ménage Geoffroy, son indigne rival;
Car il est chevalier généreux et loyal.

Sur le lieu du combat la foule est accourue:
Comme une vision, déjà Berthe apparue,
Tombe aux pieds d'Enguerrand, stupéfait à sa vue.

Lui, pour la retenir, laisse échapper son fer.
Et dans cet instant même, aussi prompt que l'éclair,
Geoffroy lui porte un coup, dirigé par l'Enfer.

Le brave, succombant sous cette main jalouse,
Tombe, frappé de mort, auprès de son épouse,
Et son sang à longs flots inonde la pelouse.

La foule à coup de pierre assaille l'assassin.
Mais déjà son castel le reçoit dans son sein ;
Il jouit du succès de son affreux dessein.

Berthe, contre son cœur presse l'époux qu'elle aime,
Et le voyant mourir, veut mourir elle-même :
Le glaive ramassé hâte son jour suprême.

Geoffroy, malgré son rang, ne fut pas impuni :
De son riche domaine à tout jamais banni,
On brisa son blason, et son nom fut honni.

III.

Aux landes de Jobourg, une croix solitaire
S'élève maintenant, symbole funéraire,
Pour expier un crime, hélas ! qu'on voudrait taire.

Deux glaives sont placés sur le sein du Sauveur.
Aux pieds de cette croix, souvent triste et rêveur,
Le chrétien s'agenouille et prie avec ferveur.

Mais, jusqu'à ce moment nulle amende honorable,
N'a d'un fantôme affreux, vision effroyable !
Fait cesser le retour dans ce lieu redoutable.

Depuis le fatal jour, un pâle cavalier,
Lance au poing et montant un infernal coursier,
Apparaît quand vient l'heure où brunit le hallier.

Des landes de Jobourg il arrive, il s'élance,
Tantôt avec grand bruit et tantôt en silence,
Mais terrible toujours et brandissant sa lance.

Il fait trois fois le tour de la funèbre croix;
Sous son pesant coursier le sol frémit trois fois,
Et comme l'aquilon mugit sa sombre voix.

Dans les jours orageux plus long-temps il s'arrête:
Fantastique géant, il porte haut la tête,
Et, comme avec bonheur, lutte avec la tempête;

Puis, lançant son coursier qui d'un bond fend les airs,
Il franchit tout-à-coup ces rivages déserts,
Et bientôt s'engloutit dans l'abîme des mers.

On dit qu'un voyageur qui venait de Bretagne,
Fut trouvé, mort d'effroi, la nuit, dans la campagne.
Ce n'était, direz-vous, Renaud ni Charlemagne.

Toutefois, dans ces lieux, lorsque tombe le soir,
Ne vous attardez pas si l'horizon est noir;
Peut-être verriez-vous plus que ne voulez voir.

UNE VISION DE ROLLON.

CHRONIQUE DE 900.

A M. VICTOR HUGO.

Sur la terre s'étendait l'ombre,
Sur les fronts tombaient les pavo[illegible],
Rollon, dans son alcove sombre,
Cherchait les douceurs du repos.

Ce fils de la Scandinavie,
Vainqueur au rivage écossais,
Entrant à peine dans la vie,
Comptait de glorieux succès.

Sur le plus haut des monts de Fran[illegible]
Il rêva qu'il était monté,
Tout affaibli par la souffrance,
Par une lèpre tout gâté.

D'un coup d'œil rapide il mesure
Les cités, les champs et les bois;
Mais le martyre qu'il endure
L'agite et le met aux abois.

Heureusement une fontaine
Lui présente son clair miroir,
De guérir toute plaie humaine
Ayant miraculeux pouvoir.

L'eau pure l'invite, il s'y plonge,
Y lave son corps appauvri,
Puis de la lèpre qui le ronge
Il en sort tout-à-fait guéri.

Or, au sommet de la montagne
Etaient des rameaux verdoyants,
Où, comme en fertile campagne,
Voltigeaient mille oiseaux brillants.

Et leur aile gauche était rouge;
Ils chantaient là mieux qu'au vallon.
Aucun d'eux ne vole et ne bouge
Qu'à la volonté de Róllon.

Ils l'aiment, l'écoutent, le craignent;
Et ses soins protègent leurs nids.
Tous à son exemple ils se baignent,
Tous à sa voix sont réunis.

Rollon devant eux s'extasie,
Il se complaît à ce loisir,
Et voudrait à sa fantaisie
Prolonger un si doux plaisir.

S'éveillant, il se remémore
Les impressions du sommeil;
Ce songe l'occupait encore
Après le lever du soleil.

Pourtant à son tour il se lève,
Fait venir ses nombreux captifs,
Puis il leur raconte son rêve
Devant ses soldats attentifs.

Un chrétien prenant la parole,
Après courte réflexion,
Comme Jésus la parabole,
Explique ainsi la vision:

« Le mont sublime, c'est l'Église
Où bientôt vous approcherez,
Où votre âme, à la foi soumise,
S'instruira des livres sacrés.

La lèpre, c'est le péché même
Où, restant païen, vous vivez;
La fontaine, c'est le baptême
Où vos membres seront lavés.

Les oiseaux, ce sont vos gens d'armes,
Couverts de leur rouge écusson,
Recueillant, au sein des alarmes,
De lauriers une ample moisson.

La terre, de cités ornée,
S'étendant près de la hauteur,
C'est la province fortunée
Dont vous serez le fondateur.

Car vous porterez la couronne,
Vous cesserez d'être paien ;
Le Dieu qui la prête ou la donne
Fera de vous un bon chrétien. »

Cela dit, Rollon récompense
Le prisonnier long-temps fêté ;
Et les autres, il les dispense
Du rachat de leur liberté.

À régler son plan de conduite
Le héros au mieux s'entendit ;
Aussi tout advint dans la suite
Comme il avait été prédit.

POPÉE (1).

(913)

A M. LE COMTE ALFRED DE VIGNY.

Je n'éprouvai jamais un martyre pareil !
Est-ce un rêve, ô mon Dieu, qui survit au sommeil ?
Jamais tant d'amertume,
Jamais tant de douleur ne pénétra mon sein.
Je sens que tour à tour mon sinistre dessein
S'éteint et se rallume.

Mon Dieu, je suis sans force et voudrais me venger !
Entre Giselle et moi devait-il partager
Sa haute destinée ?
Ce glorieux guerrier devait-il sans remord
Couvrir, dès mon printemps, du voile de la mort
Ma vie infortunée ?

Quand Rollon dans Bayeux s'avançait en vainqueur,

(1) L'auteur, dans cette pièce, s'est inspiré de plusieurs de nos vieilles chroniques qui racontent que Rollon épousa Giselle, fille de Charles-le-Simple. Cette assertion est erronée ; mais il est permis à la poésie d'être moins exacte que l'histoire.

Ma beauté l'éblouit, et la voix de son cœur
Nous sauva de ses armes.
Je fus comme une fée entravant son chemin ;
A Béranger, mon père, il demanda ma main....
Moi je versais des larmes !

Pourtant mon cœur ému partagea son amour ;
Il me sembla, dès-lors, voir luire un nouveau jour
Sur ma jeune existence.
Fille d'un gouverneur, j'épousais un soldat
Qui parlait de vertu, de souverain éclat,
D'éternelle constance.

L'avenir souriait : je crus à l'avenir.
Aussi je n'emportai qu'un vague souvenir
De ma ville natale.
Sans pousser un soupir je lui fis mes adieux,
Car je voyais déjà sur mon front glorieux
La couronne ducale.

Les premiers temps d'hymen, qu'ils furent enchantés !
Les plaisirs arrivaient à peine souhaités,
Mais tant de bonheur change !
Rollon me sacrifie à son ambition;
Et ma vie, aujourd'hui perdant l'illusion,
N'est qu'un réveil étrange.

Je me cherche à présent dans mon heureux passé :
Je trouve encore en moi cet amour effacé

De son cœur infidèle.
Auprès de mes enfants je n'ai plus qu'à gémir,
Rollon me répudie et reçoit sans frémir
Les serments de Giselle !

Du moins dans ce castel on ne voit pas mes pleurs ;
Seule, j'y puis cacher mes cruelles douleurs
Et d'amante et de mère.
Fille du roi de France, ignores-tu mon deuil ?
Va ! les liens fondés sur la force et l'orgueil
N'ont qu'un temps éphémère !...

« Ah ! je vous aime encor, mais je cède au devoir,
« Disait-il en voyant mon affreux désespoir ;
« Votre duc vous protège.... »
Votre duc !—S'il eût dit : « Leur père et ton époux ! »
Mon cœur eût retrouvé ce feu paisible et doux
Dont le malheur s'allège.

Vainement à son cou je jetai nos enfants,
Vainement j'entourai de mes bras étouffants
Ce seigneur inflexible,
Il partit... et ma joie a fini pour jamais !
Et devant un berceau je reste désormais
Comme un marbre insensible !

Ah ! c'est que la douleur refroidit notre sang ;
Le plus fort sentiment devient comme impuissant
Lorsqu'elle est trop profonde.

O mon Dieu, rendez-moi des pleurs et des soupirs!
Une mère a besoin qu'à ses ardents desirs
Votre bonté réponde!

Avant peu si je meurs, vous qui veillez sur tous,
Veillez sur mes enfants, je les confie à vous,
O Dieu! soyez propice!
Veillez sur leur destin, vous qui calmez le flot,
Vous qui sauvez la nef!—trois victimes sont trop
Pour un seul sacrifice!

LES OIES DE PIROU.

LÉGENDE DU Xe SIÈCLE.

A M. HIPPOLYTE GUÉRIN.

Vous n'avez pas vu, j'imagine,
Superbe, mais triste ruine,
L'antique château de Pirou [1].
Pour visiter cette retraite,
Il faut, je pense, être un poëte,
Un rêveur, un artiste, un fou!

Au milieu d'une plaine aride,
Assiégé par un vent rapide,
Ce castel regarde la mer.
Il se tient debout, mais il tremble;
Et de loin, le soir, il ressemble
À quelque palais de l'enfer.

Ce vieil enfant de la Neustrie
Entendit le mot de patrie

(1) Ce château est situé entre Coutances et Lessay.

Répété par de nobles voix :
Ces voix, hélas! sont étouffées ;
Mais, bâti par la main des fées,
Du temps il a bravé les lois.

Une forêt, riche ceinture,
Jadis entourait de verdure
Ce monument des jours passés.
Au printemps, des oisons sauvages,
Venus des lointains marécages,
S'abattent près de ses fossés.

Pour ces hôtes d'étrange espèce
Les habitants avaient sans cesse
Des égards, des soins infinis.
Ils leur donnaient fine pâture,
Et puis pour leur progéniture
Eux-mêmes préparaient des nids.

Pendant son séjour, chaque année,
La bande bien disciplinée
Parcourait en paix le château,
Des jardins n'était point excluse,
N'avait à craindre l'arquebuse,
Ni les filets, ni le couteau.

Quand la couvée avait des ailes
Assez fortes, quoique nouvelles,

Pour résister aux mauvais temps,
Une nuit, sans cérémonie,
Partait toute la colonie
Pour revenir l'autre printemps.

Or, voici l'étonnante histoire,
(A vous permis de n'y pas croire),
Qu'on raconte, sans l'imposer.
Elle est du moins assez touchante,
Et la langue la plus méchante
N'y trouverait rien à gloser.

Au temps où les Normands, nos pères,
Unis à ses destins prospères,
Suivirent Rollon sur nos bords,
Modèle de noble constance,
Ce vieux castel fit résistance
Après les autres châteaux-forts.

Les Normands, malgré leur courage,
N'ayant sur lui nul avantage,
A la famine eurent recours :
C'est en vain qu'on le veut défendre ;
Ils ont tous juré de le prendre
Ou d'y sacrifier leurs jours.

Un matin le plus grand silence
A remplacé la turbulence

Qui régnait la veille au manoir.
Pas un seul homme sur la crête,
Aux tourelles pas une tête,
Pas un archer qu'on puisse voir !

On soupçonne alors quelque piége :
Sans nier le succès du siége,
On veut agir, mais prudemment.
Le profond calme continue :
Est-ce une force contenue
Qui frappera plus hardiment ?

Les Normands quelque temps encore,
Malgré l'ardeur qui les dévore,
Demeurent au pied du castel ;
Mais leur chef sait qu'en une armée
Du meilleur esprit animée,
Le retard est souvent mortel.

Enfin, sans qu'aucun ne bataille,
On escalade la muraille,
On se rend maître du rempart.
On entre.... Eh quoi ! la citadelle
N'a plus sa garnison fidèle,
Et l'on n'y trouve qu'un vieillard

Les guerriers, les enfants, les femmes,
Chevaliers, pages, nobles dames

Que l'on espérait rançonner,
Tout est parti. C'est à confondre!
Le vieillard du moins va répondre,
Car on ne peut rien deviner.

« Sachez qu'en ce domaine antique,
Leur dit-il, un livre magique
Est d'âge en âge consulté.
Les assiégés, dans ce vieux livre,
Ont découvert quel parti suivre
Pour conserver leur liberté :

« D'oisons prenant forme et plumage,
Ils ont fui sans autre équipage.
Ce n'était pas manquer de cœur,
Dans l'alternative voisine,
Ou de périr par la famine,
Ou de se soumettre au vainqueur. »

Rollon et ses hommes de guerre
Avaient en effet vu naguère
Passer des légions d'oiseaux.
Avec vitesse et grand bruit d'ailes
Ils partaient du haut des tourelles
Et se dirigeaient vers les eaux.

Mais toute magique science
Ne donne pas la prévoyance :

Ils n'avaient pas appris d'abord
Comment, une fois dans la plaine,
Ils reprendraient figure humaine;
C'était sans doute un très-grand tort.

O fatal, imprudent voyage!
Dans les marais où l'on s'engage,
Plus de livres, de talismans!
Pour des héros cruelle injure:
Quand sauront leur mésaventure,
Combien en riront les Normands!

Ceux-ci devenus catholiques,
Brûlèrent les livres magiques,
Dernier espoir des exilés:
Il fallut rester sous la plume;
A tout sans doute on s'accoutume;
Peut-être ils se sont consolés.

A leur malheur on fut sensible:
Ce lieu redevint accessible
A ces messagers des beaux jours.
Race par un sort condamnée,
Fidèle, quoiqu'infortunée
Au pays qu'elle aime toujours.

Ceci nous enseigne une chose:
Bien que sur Dieu seul tout repose,

Envers lui nous sommes ingrats ;
Ce n'est point la sorcellerie,
C'est le Seigneur, quand on le prie,
Qui peut nous tirer d'embarras

LE PRÉ DE LA BATAILLE.

CHRONIQUE DE 933.

A M. C. BEUZEVILLE.

De Guillaume premier, surnommé Longue-Epée (1),
La gloire brille encore, et n'est point usurpée :
Partout on proclama ses vertus, ses exploits,
Et pour les célébrer il n'était qu'une voix.
Des comtes de Bretagne apprenant l'insolence,
Il leur prouva bientôt sa force et sa vaillance.
Il les eût mis sans peine, avec son jeune bras,
De puissance à servage et de vie à trépas ;
Mais il savait comment la majesté s'augmente :
Son âme haute et fière était douce et clémente.
Ceux qui lui refusaient l'hommage et le tribut,
De son cœur magnanime obtinrent leur salut.

Cependant chaque jour la révolte hardie
Menaçait d'envahir toute la Normandie.
Du prince suzerain méconnaissant les droits,
Le Cotentin séduit demandait d'autres lois;

(1) Guillaume Ier, second duc de Normandie.

Et le comte Riouf, plus turbulent qu'habile,
En tête des mutins armés à trente mille,
Sous les murs de Rouen s'en vint un soir camper.
Guillaume à ses fureurs pourra-t-il échapper ?
Le cas était mauvais pour un autre sans doute,
Mais le cri de l'honneur est le seul qu'il écoute.
Au son de la trompette il groupe autour de lui
Trois cents braves soldats.... Dieu sera leur appui.
Ces guerriers, des Danois imitant la coutume,
Entre choquent leurs dards où la foudre s'allume :
Gage de dévoûment et de fidélité
Qui précède l'audace et l'intrépidité !

A la faveur de l'ombre où la terre est plongée
Le Duc sort tout-à-coup de la ville assiégée.
Il fond avec les siens sur le camp ennemi ;
La terreur est au comble et nul n'est affermi.
La porte Martainville aux héros sert d'issue ;
Dans ses prétentions la révolte déçue
A compris ce qu'il faut pour vaincre sûrement,
Et que le nombre est peu contre le dévoûment.
On dirait un essaim de jeunes colombelles
Qui devant l'épervier se sauve à tire d'ailes.
Par de vigoureux bras terrassés tout d'abord,
Ceux qui voudraient lutter sont soudain mis à mort.
Ambitieux Riouf ! dans la forêt prochaine
Tu cherches un refuge, et plongés dans la Seine,
Sanglants et mutilés, tes soldats vont périr,

Sans qu'un chef les rallie et leur aide à mourir.
Comte de Cotentin, montre-nous ton armée!
Comme en un vaste gouffre elle s'est abîmée.

Ainsi, grâce au génie et grâce à la valeur,
Quand Rouen redoutait la honte et le malheur,
A Guillaume, à ses preux, honneur de notre histoire,
Sans nouveaux coups férir, demeura la victoire.
On ne peut trop vanter, ils étaient vingt contre un,
Et la gloire de tous et celle de chacun;
Mais leur chef possédait une épée à sa taille! —
On appela ce lieu le *Pré de la Bataille*,
Commémorant ainsi pour les temps à venir
Un glorieux succès digne de souvenir.

LA BOTTE D'HERBES.

CHRONIQUE DE 944.

A M. F. DUBREIL DE MARZAN.

Le roi Louis ([1]) que l'ambition guide
En son pouvoir tient le jeune Richard (2).
L'enfant gémit, le cœur gros, l'œil humide ;
Pour le sauver il est déjà bien tard.
Le brave Osmont de son sort fait sa peine,
Mais que peut-il contre l'usurpateur?...
Du jeune Duc il veut briser la chaîne.
Dieu soit en aide au loyal serviteur !

Aux murs de Laon s'écoule la jeunesse
Du descendant des valeureux Danois.
Il a subi la perfide caresse
Du tigre impur dont les coups sont adroits.
Sa cause encor par Harald est servie,
Mais du serment hardi violateur,
Louis deux fois a menacé sa vie.
Dieu soit en aide au loyal serviteur !

(1) Louis d'Outremer,
(2) Richard Ier, troisième duc de Normandie.

Dans le palais où languit la victime,
Son gouverneur accueilli sans soupçon,
En son esprit roule un projet sublime,
Sorti d'un cœur qui hait la trahison.
Sans mal agir il est permis de feindre
Quand on déjoue un pouvoir malfaiteur :
Noble est le but, or donc il faut l'atteindre.
Dieu soit en aide au loyal serviteur !

Ce que n'ont pu tant de Normands sincères,
Tant de prélats prêchant pour le bon droit ;
Ce que n'ont pu révoltes populaires,
Le pourra-t-il ?—Son dévoûment le croit.
Après l'orage, il désire, il espère
Voir enfin luire un ciel réparateur,
Fidèle au fils comme il le fut au père.
Dieu soit en aide au loyal serviteur !

Avec Osmont l'enfant d'intelligence
Se met au lit, se plaint, ne mange plus.
La mort paraît venir en diligence ;
On croit bientôt tous les soins superflus.
Au roi Louis, cette heureuse nouvelle,
C'est à qui même en sera le porteur ;
Mais d'autre part la vertu se révèle.
Dieu soit en aide au loyal serviteur !

Abandonné des valets et des gardes,
Le duc Richard retrouve tout espoir.

Osmont le prend chétif, presque sans hardes,
Sans que personne ait pu l'apercevoir.
L'enveloppant dans un long trousseau d'herbe,
Sur son cheval il part, triomphateur !
Ah ! le bon grain restait coi sous la gerbe !
Dieu soit en aide au loyal serviteur !

Hors la cité conduisant sa monture,
Il s'éloignait, tout d'abord, lentement.
De son cheval on eût dit la pâture
Qu'il réservait pour un autre moment.
Mais l'orphelin, serré sur la crinière,
Et du sainfoin respirant la senteur,
Mêlait tout bas ces mots à sa prière :
« Dieu soit en aide au loyal serviteur ! »

Devers Coucy leur voyage est rapide ;
Le castel s'ouvre. Ils sont dans un lieu sûr.
—« Comte, salut ! sous cette verte égide
Je vous apporte un grand homme futur. »
Ainsi tentant la chance aventureuse,
En lui le Duc eut un libérateur ;
Car, inspirant son âme généreuse,
Dieu fut en aide au loyal serviteur

RICHARD-SANS-PEUR (1).

LÉGENDE DE 957.

A M. L'ABBÉ DE LA RUE.

Richard, l'honneur de la Neustrie,
Toujours à son âme aguerrie,
Dans les périls se confia.
Il voyageait dans la nuit sombre,
Il vit des fantômes sans nombre
Et jamais ne s'en effraya.

S'il rencontrait un monastère,
Pour adorer le saint mystère,
Il entrait dans ce lieu divin ;
Il se prosternait en silence,
Priant celui dont la balance
Ne pèse pas une œuvre en vain.

Une nuit donc, cet homme austère
Dans une église solitaire
Dévotement voulut prier ;

(1) Richard Ier, troisième duc de Normandie.

Il s'arrêta devant l'entrée,
Et près de la porte sacrée
Il attacha son destrier.

En marchant vers le sanctuaire,
Richard vit un lit mortuaire
Qu'entouraient des flambeaux de deuil.
Son pas ferme ébranlait la voûte,
Et sans revenir sur sa route
Il passa tout près du cercueil.

Lors, avant d'incliner la tête,
Le preux qu'aucun souci n'arrête,
Jette ses gants sur un gradin;
Il s'agenouille sur la pierre,
Mais, au bruit sourd que fait la bière
Richard s'est retourné soudain.

Il voit, jugez de sa surprise,
Le corps se dresser dans l'église,
Et sans éprouver de frayeur,
Il dit : « Fantôme téméraire,
« Rentre dans ton lit funéraire,
« Ton aspect n'émeut pas mon cœur. »

Et quand son oraison fut dite,
— Ne sais si fut grande ou petite, —
Il ajouta signant son front :
« Dieu protecteur et non sévère,

» Par ce signe que l'on révère
« Délivrez-moi de tout affront ! »

Ensuite ayant pris son épée,
Qui de sang fut souvent trempée,
Mettant sa confiance en Dieu,
Il allait regagner la porte,
Quand pour empêcher qu'il ne sorte
Satan apparaît dans ce lieu.

Le héros qu'il croyait surprendre,
Vaillamment sut bien se défendre
Du bras qui vers lui s'étendit ;
Richard toujours exempt d'alarme,
Contre Satan tourna son arme,
Et par le tronc le pourfendit.

Non effrayé de l'aventure,
Le preux détacha sa monture ;
Il était déjà loin de là :
De ses gants ayant souvenance,
Du chœur il franchit la distance,
Il les reprit, puis s'en alla.

De peur de nouvelles surprises,
Il fit commander aux églises,
Dans les marchés il fit clamer :
« Qu'on ne laissât aucune bière
« Désormais seule et sans prière
« Jusqu'au moment de l'inhumer. »

LE SACRISTAIN DE SAINT-OUEN.

LÉGENDE DE 957.

A M. FRÉDÉRIC VAULTIER.

Veuillez ouïr une aventure
Dont le récit est merveilleux.
On la croirait une imposture,
Si des gens très-religieux,
Qui la tenaient de leurs aïeux,
Ne nous l'avaient pas garantie.
Quand pour juge on ne prend que soi,
Mainte histoire digne de foi
Peut être bientôt démentie.
Celle-ci rendrait pénitents
Les gens sans pudeur et sans honte;
Jusqu'à sa source je remonte :
Wace l'a contée en son temps,
A mon tour je vous la raconte.

On voit encore dans Rouen
Une antique et vaste abbaye,
De sa grandeur énorgueillie,

Et consacrée à Saint-Ouen,
Où jadis, selon la chronique,
Loin de l'impie et du cynique,
Vivait un sacristain pieux
Qui pratiquait la loi des cieux
Avec une joie extatique,
Et pour la règle monastique
Au monde avait fait ses adieux.

Plus une âme est sainte et prudente,
Plus l'œuvre du diable est ardente.

Le moine, un jour, près d'un couvent,
Vit une femme gente et belle
Qui toute seule fort souvent
Venait prier à la chapelle.
Comme un brasier s'allume au vent,
Soudain son cœur tendre et fervent
Eprouva vif amour pour elle;
Ce fut l'affaire d'un moment.
Il ne fallut qu'une étincelle
Pour enflammer le pauvre amant.
A la vertu, mais vainement,
Sa conscience le rappelle.

Or Satan déjà le tentait,
Et faiblement il résistait.

Il mourra si celle qu'il aime

Ne calme son ardeur extrême.
Il allait, priait, s'agitait,
Comme un pécheur qu'on exorcise,
Et toujours son âme indécise
Contre son destin s'irritait.

Bref, après mainte retenue,
D'une flamme encore inconnue
Exprimant le désir jaloux,
Il fit tant que, bientôt séduite,
La belle dame, au mal induite,
Promit enfin un rendez-vous.

Cette femme, sensible et tendre,
Sans nul témoin et vers minuit,
Sous un portail devait l'attendre,
Et le moine devait s'y rendre
Avec grand mystère et sans bruit.

Quand partout régna le silence,
Le sacristain, rempli d'espoir,
Non sans intime violence,
S'éloigna du sombre dortoir.
Mais pour arriver à la dame
Qui mettait en péril son âme,
Il fallait, par un temps très-noir,
Sur une planche, et sans lumière,
Traverser l'étroite rivière

Qui porte le nom de Robec.
Prévoyant peut-être un échec,
Sans murmurer une prière,
—Ce n'en était point la saison,—
Le moine sentait un frisson
D'amour, de remords ou de crainte.
Cédant à son émotion,
Il s'avançait avec contrainte;
Sa vie autrefois pure et sainte
Encourait la damnation!

On ne sait, en passant sur l'onde,
S'il s'évanouit ou glissa;
—Tout ne s'apprend pas dans ce monde.—
Ce qu'on sait, c'est qu'il trépassa
Dans la rivière peu profonde.

A peine il venait de mourir
Que le diable saisit son âme,
Dans les enfers voulant courir,
Malgré l'ange qui la réclame;
Et chacun l'attirait à soi
Et disait la raison pourquoi.

LE DIABLE.

Je veux cette âme, elle est la mienne;
C'est à mon bien que tu prétends.

Pour qu'enfin elle m'appartienne
J'ai travaillé depuis long-temps.
Quand j'ai soudain saisi ma proie
Elle était en mauvaise voie,
Et Dieu dit : « Je te jugerai
« Ainsi que je te trouverai. »
En faute grave elle s'est mise,
Et voilà comme je l'ai prise.
Certes ! la justice est pour moi,
Porte à d'autres ton assistance.
Au moins en cette circonstance
Du ciel j'accomplissais la loi.

L'ANGE.

Tais-toi, méchant, trompeur insigne ;
Crois-tu faire le maître, ici ?
Un pareil procédé m'indigne ;
Mais il n'en sera pas ainsi.
Tant qu'il vécut dans l'abbaye,
Tout le monde peut l'attester,
Le moine fut de bonne vie,
Passant ses jours à méditer.
« Ceux qui font bien, dit l'Écriture,
« Du ciel sont les prédestinés.
« Dieu récompense avec usure
« Piété, sagesse et droiture.
« Ceux qui font mal sont condamnés. »

Donc pour que justice soit faite,
Mais justice entière et parfaite
Envers le moine aujourd'hui mort,
Il faut sans discuter à tort,
Que ses bonnes œuvres passées
Soient pleinement récompensées.
Et toi ce que tu veux d'abord,
C'est une nouvelle victime!
Celui que ta lâche rigueur
Veut précipiter dans l'abîme,
N'avait encor commis le crime
Dont j'espérais sauver son cœur.
Sans doute, avec trouble et mystère,
Etant sorti du monastère,
A la planche il était venu;
Ce précédent nous est connu.
Mais domptant son désir coupable,
Il pouvait, en soi combattu,
Implorer la grâce ineffable,
Et revenir à la vertu.
Pour une faute non commise
Que tout bas tu lui conseillais,
Dans ton gouffre où l'âme se brise
Loin du mystérieux palais,
Eh quoi! ta haine par surprise
Veut l'ensevelir à jamais!
Laisse donc cette âme tranquille
S'en aller au ciel sans retard.

Te punir me serait facile....
Mais non.... Allons trouver Richard :
Il nous rendra bonne sentence ;
Dans ses jugements j'ai grand'foi.
Tu me verras sans résistance
Observer en tout point sa loi.

LE DIABLE.

Eh bien ! puisqu'il est si capable,
J'y consens, car je suis bon diable ;
Nous pourrons savoir, grâce à lui,
Si l'âme innocente ou coupable
Doit m'appartenir aujourd'hui.

Or, à cette heure de mystère,
Richard, que chacun respectait,
Dans une chambre solitaire,
Assis sur son lit méditait
De grands desseins pour le bien-être
Des peuples dont il était maître,
Et qu'en bon père il régentait.
Ce Prince ayant connu l'affaire
Pour un autre juge peu claire,
De point en point la repassa.
Voilà comme un vrai sage opère.
Vous approuverez, je l'espère
Le jugement qu'il prononça,
Jugement digne du saint Père.

« Allez tirer le corps des flots
Et le replacez au lieu même
Où du sort la disgrâce extrême
Le laissa choir mal à propos.
En se réveillant à la vie,
S'il persiste dans son désir,
S'il veut contenter son envie,
Le diable pourra le saisir.
Oui, le malheureux, s'il avance
D'un seul pas, d'un pouce, d'un rien,
Satan prenant sa redevance
Pourra dire alors : « C'est mon bien ! »
Mais, au lieu d'avancer encore,
Si, rougissant de son dessein,
Il pense au Seigneur et l'implore,
Si de l'ardeur qui le dévore
Il songe à délivrer son sein,
Que son âme au monde rendue
Goûte une paix qu'elle a perdue ! »

Dans son discours fort érudit,
Richard ne fut pas contredit.
Sa sentence à peine entendue,
Chacun sans appel s'y rendit.

Mais le moine ayant souvenance
Des maux réservés au pécheur
Pour un moment d'incontinence,

Et puis calmé par la fraîcheur
De l'eau fatalement sondée,
Subit l'épreuve commandée,
Sans persister dans son idée,
Et rendit toute sa blancheur,
Tout son lustre à son innocence.
La grâce opérait sa puissance!
Car sitôt qu'il fut reporté
Sur la planche trop périlleuse,
Il recula comme arrêté
Par une main mystérieuse.
A le voir soudain s'échappant,
On pouvait croire, Dieu me garde!
Un voyageur qui, par mégarde,
A mis le pied sur un serpent.
Il courut, plein de repentance,
Au fond de son lit se tapir;
Il y fit vœu de pénitence,
Il y poussa plus d'un soupir.

Quand Richard vint à la prière,
Il demanda tout le couvent,
Et devant l'assemblée entière,
Au moine, pâle en arrivant,
Fit remettre tout en lumière.
Son vêtement encor mouillé
Prouvait qu'il avait sommeillé
Quelques instants dans la rivière.

5

On lui pardonna cependant,
Mais après maint avis prudent ;
Et même la chronique ajoute
Que rentré dans la bonne route,
Il sanctifia la maison,
Etant toujours en oraison.

On dit depuis dans la Neustrie
Par malice ou plaisanterie :
« Sire moine, réglez vos pas,
« Sur la planche ne glissez pas. »

LES MATINES DE L'ABBAYE.

CHRONIQUE DU XIe SIÈCLE.

A M. ANTONY DUVIVIER.

Richard-le-Bon (1), de dévotion grande
Mériterait son nom dans la légende.

✿

Des sacrements souvent il approchait,
D'aucun méfait jamais ne s'entachait.

✿

Avec honneur usant de représailles,
Il s'est montré brave en maintes batailles.

✿

De ses bienfaits il combla les couvents,
Favorisa prieurs et desservants.

✿

Pour enrichir les nouveaux monastères
Il prodiguait les sommes et les terres.

(1) Richard II, quatrième duc de Normandie.

Moines, abbés, rebelles ou soumis,
Il les traitait en fidèles amis.

✪

Pour leur donner copieuse lipée,
Il eût vendu sa bague et son épée.

✪

Au réfectoire, avec un soin pieux,
Lui-même, à Pâque, il les sert de son mieux.

✪

Les pélerins obtenaient ses largesses;
Leur bon vouloir épuisait ses richesses.

✪

Au Sinaï, pour une seule fois,
Il envoya cent livres d'or, bon poids.

✪

Puis les traitant sur le pied de chanoines,
Il défraya sept cents pélerins moines.

✪

Car leur abbé, par un heureux hasard,
Avait sa taille et se nommait Richard.

Le Duc souvent faillit par trop grand zèle :
Avant l'Etat, de l'Eglise il se mêle.

✪

Moins tolérant parfois que le clergé,
Aux raisonneurs il donne leur congé.

✪

Il fit brûler d'entêtés hérétiques,
Et sur leur cendre entonna des cantiques.

✪

Il pardonnait pourtant au repentir,
Mais, tout d'abord, fallait se convertir.

✪

Le roi Robert en jeûnes et prières,
Tout compte fait, ne le dépassait guères.

✪

Vous l'eussiez vu, pour ouïr les sermons,
Franchir à pied rivières, vaux et monts.

✪

De son Fécamp il aimait l'abbaye,
Bien y passant la moitié de sa vie.

Il se levait, dit-on, avant le jour
Pour prier Dieu dans ce sacré séjour.

✪

De son lit d'or écartant les courtines,
Il s'en allait assister à Matines.

✪

Un jour, venu plus tôt qu'il ne fallait,
Il frappa fort, et la porte tremblait.

✪

Le sacristain, qui ne sut le connaître,
Le fustigea, mais, comme on dit, en maître.

✪

Il endura les coups patiemment,
Offrant à Dieu son mal pieusement.

✪

Le sacristain, d'une façon brutale,
Frappait pourtant sur l'échine ducale.

✪

Mais, direz-vous, sous l'habit plébéïen,
Le plus grand duc est un homme de rien.

Ce néanmoins, préparant son épître,
Le lendemain il manda le chapitre.

✪

Le moine alors tombant à ses genoux,
Tout effrayé, conjura son courroux.

✪

Richard, devant le moine qui larmoie,
Riant tout bas, en prenait à cœur joie.

✪

Puis tout-à-coup, pour calmer sa terreur,
Il lui fait voir que feinte est sa fureur,

✪

A son office ajoutant pour vengeance
Pays du vin, le riche bourg d'Argence.

✪

—« C'est là, dit-il, sans vanter ses talents,
« Un parfait moine et des plus excellents,

✪

« Puisqu'en montrant sa rude pétulance,
« Selon la règle il garde le silence. » —

Du bon Richard quand vint le dernier jour,
Chacun pleura de regret et d'amour !

✪

Le peuple entier, que sa mort désespère,
Disait tout haut : Nous perdons notre père.

✪

On voit par là combien il était bon
Et n'en a pas usurpé le surnom.

✪

Si peu de gens, leur tâche étant finie,
Ont leur mémoire honorée et bénie.

✪

Morts sans vertus, un duc, un sénéchal,
Sont regrettés moins qu'un bon animal.

LES TANCRÈDES.

XIe SIÈCLE.

A M. ÉDÉLESTAND DU MÉRIL.

Le voilà ce petit village
D'où sont partis ces neuf héros
Qui devinrent, par leur courage,
Illustres chefs, grands généraux!
L'humble manoir de Hauteville,
Retraite pieuse et tranquille,
Fut le berceau de ces guerriers.
Pauvres, ils levaient haut la tête,
Car il fallait à leur conquête
La terre où croissent les lauriers.

Impatients autant que braves,
Après le baiser paternel
Ils brisent de tendres entraves;
Le repos leur serait mortel.
Ils ont vu passer dans leurs rêves
Drapeaux, coursiers, casques et glaives,
Brillants combats, nobles amours,
Sceptres d'or, palais admirables, —

Félicités incomparables
Dont rien n'arrêtera le cours.

Oh ! l'Italie et ses prodiges,
L'Italie, amoureux jardin
Où les fleurs, inclinant leurs tiges,
Versent les senteurs de l'Eden !
Oh ! ses monts, ses cités superbes,
Et ses villas, riantes gerbes,
Fertiles en fruits savoureux !
Charme des sens, biens de la vie,
Trésors que l'univers envie,
Vous êtes amassés pour eux !

Soldats d'abord, et bientôt maîtres
Par le bon droit de leurs exploits,
On les voit, comme leurs ancêtres,
Marcher de pair avec les rois.
Ils ont juré, cœurs intrépides,
Que de ces bords de sang humides,
Ils chasseront les Musulmans.
Chrétiens que la foi sainte enflamme,
Ils l'ont juré par Notre-Dame,
Et l'on peut croire à leurs serments.

C'est peu qu'à des hordes barbares
Ce beau pays soit arraché.
La Sicile allume ses phares :
Les Normands vers elle ont marché.

Que Notre-Seigneur soit en aide
Aux glorieux fils de Tancrède !
Allez ! vous êtes des géants !
Il faut de justes représailles :
Avec vous le Dieu des batailles
Combat contre les mécréants.

Sous les remparts de Syracuse,
Voyez Guillaume ***Bras-de-Fer***
Déjouer l'audace et la ruse
Des Sarrasins, fils de l'enfer.
Mécréants ! votre rage est vaine,
Guillaume vous réduit sans peine !
Votre chef, il le perce au cœur !
Allez dire à votre prophète
Quel bras opère une défaite
Et quel étendard rend vainqueur !

Les Normands avaient pris la Pouille,
La Calabre est en leur pouvoir.
Craignant un affront qui la souille,
Rome appelle Henri-le-Noir.
Après une lutte inégale
Il rentre dans sa capitale,
Laissant le pape à l'abandon.—
Alors agenouillant leur gloire,
Au Saint-Père, de leur victoire
Les vainqueurs demandent pardon.

Mais l'empire d'Orient tremble,
Il craint l'approche des héros;
Ses nombreux soldats qu'il rassemble,
Il veut en faire leurs bourreaux.—
Ceux que la fortune seconde,
Ceux dont le nom remplit le monde
Se vengent de la trahison,
Et leur étoile lumineuse,
Plus brillante, plus radieuse,
S'élève encor sur l'horizon.

Qui dira le mâle génie,
La valeur de Robert-Guiscard,
Humiliant la Germanie,
Et traînant des rois à son char.
Tantôt c'est Henri trois qui tombe,
Dont il pourrait creuser la tombe
En ennemi fier et jaloux;
Tantôt c'est, aux bords de l'Epire,
Comnènes dont la force expire
En recevant ses premiers coups.

Oh! l'orientale couronne
Il pouvait la mettre à son front;
Cette conquête, il l'abandonne
Pour venger le plus lâche affront.
Contre un empereur sacrilége
Il vient défendre le Saint-Siége

De nouveaux périls entouré :
En lui seul espérait Grégoire,
Son vœu ne fut point illusoire,
Robert Guiscard l'a délivré !

Chargés de dépouilles opimes,
Souvent généreux à l'excès,
Ou terribles ou magnanimes
Ils étaient beaux dans leurs succès.
Je ne sais quel éclat magique,
Quelle auréole poétique
Entourait ces hommes d'airain.
L'ampleur de leur manteau de laine
Dans ses plis abritait sans gêne
Un pape, un doge, un souverain.

Et vous, guerriers, leurs nobles frères,
Lions normands, Guillaume, Humfroy,
Vous les forts, vous les téméraires,
Drogon, Mauger, Humbert, Geoffroy !
Devant vous fuyaient les armées,
Les cités s'ouvraient alarmées;
Vous seuls ignoriez les revers ! —
Famille illustre, ah ! d'âge en âge
Pour te payer un digne hommage
Du Tasse il a fallu les vers !

Enivrement de la bataille,
Enthousiasme des combats,

Vous leur donnâtes une taille,
Que les demi-Dieux n'avaient pas.
La Normandie est une mère
Qui pour les chants d'un autre Homère
Crée au besoin de tels enfants.
Le temps, dont l'aîle rude et sombre
Disperse des gloires sans nombre,
A gardé leurs noms triomphants !

Et toi l'idole des poëtes,
Toi la fleur des preux chevaliers,
Vaillant Roger, toi qui complètes
Ces sublimes aventuriers !
On pourrait dire fabuleuses
Tes conquêtes si merveilleuses,
Dont le monde fut étonné,
Prouvant par ton astre qui brille
Que le dernier de la famille
Pouvait, certe, en être l'aîné !

Sans doute un éclatant oracle
Avait prédit ton avenir.
Ton coup d'essai fut un miracle,
Messine en garde souvenir.
Avec soixante frères d'armes
Tu pars, tu frappes, tu désarmes
Des légions de Sarrasins.
Tu ne crains rien, foudre vivante,

Et ton nom jette l'épouvante
Au milieu des peuples voisins.

Ce prodige n'est rien encore ,
Le monde un jour te connaîtra.
Si l'ambition te dévore ,
Ton jeune laurier grandira.
De l'honneur seul fidèle esclave,
Tu sais qu'un cœur loyal et brave
Est le meilleur des boucliers.
Tu seras prince, et ces rivages
Souillés de meurtres, de ravages ,
Tu les rendras hospitaliers.

Que l'on demande à Nicosie,
Que l'on demande à Traïna,
A Bari qu'à ta fantaisie,
Ta main glorieuse enchaîna.
Elles diront comme Messine :
« C'est un géant qui déracine
« Les murailles des châteaux-forts !
« C'est un archange, c'est un diable !
« C'est un des Titans de la fable
« Ressuscité d'entre les morts ! »

Frères par le sang, par la gloire,
Vaillant Robert, vaillant Roger,
Les domaines de la victoire,
Il fallait bien les partager.

Alors les deux lions grondèrent,
D'affreux combats se succédèrent;
Mais qu'il fut touchant, qu'il fut doux
De vous voir, sans peur, sans faiblesse,
Par un baiser plein de tendresse
Ramener la paix entre vous!

Du royaume des deux Siciles,
Roger, tu fus le fondateur.
A tes lois les peuples dociles
T'offrirent un encens flatteur.
C'est une admirable couronne
Que celle où s'élève, où rayonne
La croix en place du croissant;
C'est une bien belle parure
Que la pourpre éclatante et pure
Que l'on s'est faite avec son sang.

Gloire à vous, fils de la Neustrie,
Vous notre amour et notre orgueil!
Du manoir près de la prairie
Avez-vous repassé le seuil?...
Au sein des lointaines merveilles,
Dans vos travaux et dans vos veilles,
Au milieu d'enivrants succès,
Vers le village où de vos pères
Reposaient les cendres si chères
Votre cœur se faisait accès!

Il est un temple magnifique
Dans Coutances dressant ses murs,
Et portant l'âme en un cantique
Des jours passés aux jours futurs :
Cette sublime cathédrale,
Splendeur de la terre natale,
La religieuse ferveur
La doit à vos grands coups d'épées ;
Mais ses pierres ne sont trempées
Que du sang du divin Sauveur.

Ainsi ces combats, ces victoires,
Qui semblent un enchantement,
Auraient été moins méritoires
Si nous manquait ce monument.
Mais vous saviez, race pieuse,
Qu'il fallait, — jamais oublieuse
Dans le triomphe solennel, —
Après les chants d'idolâtrie,
Ce souvenir à la patrie,
Cette prière à l'Eternel !

RICHARD III (1).

CHRONIQUE DE 1027.

A M. FÉLIX COURTY.

« Ah! mon très-honoré frère,
Dans votre orgueil téméraire
Vous conspirez contre moi.
Refuser à ma puissance
L'hommage et l'obéissance,
C'est manquer à votre foi.

« Notre père, juste et sage,
Vous a fait votre partage,
Quand il mourut à Fécamp ;
Et la terre de famille,
Où le monde armé fourmille,
N'est bientôt qu'un vaste camp.

« Pour faire un prince qui vaille,
Ne faut la cotte de maille,
Ni l'épée et le haubert ;

(1) Richard III, cinquième duc de Normandie.

Pour la majesté ducale
Il faut une âme loyale,
Le savez-vous bien, Robert ?

« Dans votre comté d'Hiesmes
Vous faites de longs carêmes,
Vous n'avez qu'un seul château ;
Vous criez de loin famine ;
Il vous fallait, j'imagine,
Toutes les parts du gâteau.

« Si mes lois sont obéies,
Vous aurez deux abbayes,
Vous aurez un évêché.
Mais, ce qui vous désarçonne,
Vous n'aurez pas ma couronne ;
Vous n'aurez pas mon duché.

« Dans ma ville de Falaise
Vous trônez tout à votre aise,
Ce trait-là n'est pas fort beau.
Mais, hâtant vos funérailles,
Si je voulais, ces murailles
Deviendraient votre tombeau.

« Vous agissez en rebelle !
Moi, je vous serais fidèle,
« Si vous étiez mon aîné.

Ah ! beau coureur d'aventures ,
Pour de moindres forfaitures
Savez-vous qu'on est damné ?

« Si vous borniez à la plainte
Une trop coupable atteinte ,
Au droit saint et protecteur ,
J'oublîrais tout sans scrupule ,
Vous criant : « Le sceptre brûle
La main de l'usurpateur ! »

« Votre altesse se démène
Non pas comme une âme en peine ,
Mais comme un diable en courroux.
Est-ce ma faute, cher frère ,
Si Madame notre mère
M'a mis au monde avant vous ?

« Plantant chez moi votre tente ,
Ame fière et mécontente ,
Il vous faut le premier lot.
Vous qui faites la victime
Contre un maître légitime
Vous tramez un noir complot.

« Ah ! pour Dieu ! je vous en prie ;
Trève de plaisanterie !...
En mes mains je tiens ton sort.

La félonie et l'audace,
Pour les punir, quoiqu'on fasse,
Va, mon bras est assez fort. »

—Richard parlait ainsi même,
Jurant par son saint baptême
Qu'il sera bientôt vainqueur.
Mais, aimant son adversaire,
De la révolte d'un frère
Marri jusqu'au fond du cœur.

Il tint mieux que sa parole,—
Et les rois à son école
Devraient s'instruire à jamais;
Car sa bouche noble et pure,
A qui lui faisait injure
Donna le baiser de paix.

LE CHATEAU DE FALAISE.

POËME.

A M. PAUL DELASALLE.

Peintre mélodieux des règnes et des âges,
Le poëte inspiré par de grands images,
Aime les vieux castels et les gothiques tours,
Minés par la tempête et l'océan des jours ;
Les remparts écroulés dont la triste éloquence
Nous montre que le deuil succède à la puissance,
Offrent à ses regards un spectacle imposant.
En plaintes du passé son âme s'épuisant,
Retrouve sa vigueur au sommet des ruines,
Et la vue attachée aux régions divines,
Debout sur des débris mutilés par le sort,
Au-delà des soleils il monte sans effort.

Je viens te visiter, monument vénérable,
Victorieux géant, si long-temps redoutable !
Reste majestueux d'une antique splendeur,
Tel qu'un fier souverain lassé de sa grandeur,
Vieilli dans les regrets, mais vieilli sur le trône,
Mais conservant encor son sceptre et sa couronne.

Tu demeures toujours sur le front du rocher
Qui du dôme éternel aime à te rapprocher.
Poétique témoin des revers de la gloire,
Ton aspect me tient lieu des fastes d'une histoire.
Que de siècles brillants sur tes murs sont écrits!
Que d'ombres de héros habitent tes débris!
Des œillets empourprés, de jaunes ravenelles
Parent tes noirs créneaux de guirlandes nouvelles,
Et mêlent à l'envi leurs odorants soupirs
Aux parfums enivrants des plus beaux souvenirs.

D'un poids d'émotions mon âme est accablée:
Salut, terre de deuil que César a foulée! (1)
Quand ce double génie eut soumis les Gaulois,

(1) La tradition qui attribue à César la fondation du château de Falaise est généralement rejetée aujourd'hui par les Antiquaires; mais il est permis de l'adopter en poësie. Voici, au reste, ce qu'on lit dans un vieux manuscrit de la ville de Falaise:

« Nos anciens prétendaient que le château avait été bâti par Jules « César, à cause du donjon, *quasi domus Julii*...... Le château est « à l'extrémité de la ville comme la poupe d'un vaisseau, environné « de rochers, d'étangs et de murailles flanquées de tours, et séparé « de la ville par un large fossé. Dans son enceinte, assez grande pour « contenir deux mille hommes, on voit une petite chapelle sous l'in- « vocation de saint Prix.

« Le donjon est un grand carré de bâtiment aussi fort ancien, dans « lequel les ducs de Normandie, et principalement le duc Robert, « père de Guillaume-le-Conquérant, faisait sa demeure, et d'où l'on « prétend qu'il aperçut au pied d'une fontaine qui est au-dessous, « la belle *Arlette* de Verpray, de laquelle il eut ledit Guillaume. »

On trouve dans la *Statistique de l'arrondissement de Falaise*, publiée par M. Galeron, une description fort étendue de l'état actuel du château. Cette vieille et superbe forteresse est une des plus magnifiques ruines de la Normandie, si riche en débris des monuments du moyen-âge.

Le poignard de Brutus termina ses exploits...
Mais s'il subit du sort la rude violence,
Son grand nom fut vainqueur de l'éternel silence,
Et toi qu'incessamment assiége l'aquilon,
Tu n'as que des débris à montrer au vallon!

Dans ce palais désert où serpente la ronce,
J'interroge l'écho, j'attends... point de réponse.
Ces Robert, ces Richard, passagers imposants,
Se sont évanouis sur le fleuve des ans;
Et du haut de ces murs chaque pierre qui tombe,
Comme un bruit du passé retentit dans leur tombe!

Aux souvenirs sanglants, empreints dans ce séjour,
Se mêle un souvenir de bonheur et d'amour:
Voici l'étroite chambre et l'alcove discrète (1)
Où Robert conduisit la jeune et belle Arlette,
Et de cette fenêtre on peut voir le ruisseau
Qui répète leurs noms sous les murs du château.

Mais qu'entends-je?--Une voix solitaire et lointaine
A frappé mon oreille et dans ce lieu m'enchaîne.
On chante une ballade, et mon esprit captif
En recueille avec soin chaque son fugitif.

(1) Tous les vieux chroniqueurs de l'histoire de Normandie ont raconté, et souvent d'une manière diverse, les amours du duc Robert et de la belle Arlette. M. Vauquelin-Deschênes possède un vieux manuscrit où ils sont peints avec beaucoup de charme et de simplicité.

ARLETTE ET ROBERT.

(1029)

Arlette, un jour, dans l'eau pure de l'Ante,
Rendait au lin sa première blancheur ;
Ses pieds, baignés par l'onde caressante,
Avaient du lis la candide fraîcheur.
Elle mêlait sa voix douce et naïve
Aux légers bruits du zéphir et des flots.
Se croyant seule, à cette onde plaintive,
En souriant elle adressait ces mots :

« Coule sans trouble ainsi que ma jeunesse,
« Ruisseau limpide où luit un ciel d'azur.
« N'ai point l'orgueil des dames de noblesse,
« Comme le tien mon destin est obscur.
« Veux rester libre et dépenser ma vie
« En doux plaisirs, sans regrets, sans effroi ;
« De la grandeur n'ai point connu l'envie,
« Du tendre amour veux ignorer l'émoi. »

Mais, l'observant de son castel antique,
Le duc Robert formait un autre espoir :
Simplicité rendait sa grâce unique ;
De ses attraits l'onde était le miroir.
« A bien aimer, dit-il, mon âme est prête ;
« De cette enfant j'obtiendrai doux retour.

« Mon cœur me guide, et c'est une conquête
« Dont tout le prix me viendra de l'amour. »

Sans nul retard, volant au-devant d'elle,
Dans son palais il la fit pénétrer.
Sans le vouloir, la gente jouvencelle
Sentit alors son cœur s'enamourer.
A la splendeur, à la riche apparence
Du lieu superbe à ses regards offert,
Arlette encore aimait de préférence
Un seul objet : c'était le duc Robert.

Près d'un seigneur on apprend bien des choses ;
Timidité soudain cesse à la cour ;
Et l'on y voit maintes métamorphoses,
Maints passe-temps qu'autorise l'amour.
Mais laissons-les seuls discourir ensemble ;
Un indiscret n'est approuvé jamais.
Ils sont heureux, je crois ; mais, ce me semble,
L'histoire peut s'arrêter désormais.

Disons pourtant qu'Arlette fit un rêve
Qu'à son réveil elle apprit à Robert :
De son beau sein qu'un doux transport soulève,
Elle crut voir sortir un arbre vert.
Ses longs rameaux sur toute la Neustrie,
En s'élevant, formaient un vaste abri,
Et jusqu'aux cieux, malgré l'intempérie,
Portaient l'éclat de son dôme fleuri.

Or, ce présage annonçait la naissance
Du conquérant qui domina l'Anglais.
Une âme fière, un bras plein de puissance
Légitima son nom par des hauts faits.
Ainsi, le fils d'un amoureux caprice
Sur les Normands fit luire un nouveau jour.
N'en doutons pas, il est un dieu propice
Qui rend heureux les enfants de l'amour.

Le trouvère moderne a fini la ballade;
Et moi j'écoute encor, comme un enfant malade
Que sa mère endormait en tournant son fuseau :
Elle s'arrête, il pleure, il veut fuire son berceau. —

Que faites-vous ici, solitaires feuillages?
Ah! vous vous empressez d'offrir vos fruits sauvages,
Symboles passagers des chants mélodieux
Que dédaigne un vulgaire aussi vain qu'orgueilleux.
Gardez vos fleurs, vos fruits, vos couronnes de lierre;
Je laisse aux monuments leur parure dernière.

Heureux qui, devinant les énigmes du sort,
Retrempe sa pensée aux fastes de la mort,
Et fouillant avec soin dans la cendre des âges,
Y trouve la leçon des héros et des sages!

Un sublime transport vient s'emparer de moi :
Ombre du conquérant, lève-toi, lève-toi!
Oh! viens me raconter ta première conquête,

Toi qui fis à ton gré le calme et la tempête.
Peins-moi Falaise entier, séduit par ton grand cœur,
Te proclamant son fils, son maître et son vainqueur!
Peut-être un jour, plus fière et moins mélancolique,
Ma muse chantera sur la lyre héroïque,
Et comme un jasmin blanc qui s'attache au laurier,
Ornera de ses vers les exploits du guerrier.
Je peindrai les Anglais chassés de la Neustrie,
Et la victoire enfin consolant ma patrie.
Jusqu'au seuil du tombeau mon cœur battra toujours
Aux souvenirs de gloire, aux souvenirs d'amours.

Mais je répands des pleurs et mon âme est froissée;
Un sentiment pénible attriste ma pensée:
Près du rempart altier je vois l'asile obscur
Où long-temps a langui le malheureux Arthur (1).
Tu devais posséder un sceptre légitime,
Pauvre enfant! un grand nom, c'était là ton seul crime.
En vain tu demandais un rayon de soleil,
Les jours de ton printemps n'étaient qu'un long sommeil.
Ah! tu te flétrissais comme un lis sans racines,
Ou comme un frais bouton caché sous des épines.

(1) Vers le nord du donjon, on voit un petit appartement étroit, et comme taillé dans l'épaisseur de la muraille. « On ne pouvait, dit M. Galeron, y renfermer qu'un ou deux hommes en même temps, et ceux dont on se défiait au point de les garder à vue. C'était sans doute, dans le principe, une prison qu'on réservait aux plus illustres captifs. » On présume que l'infortuné prince Arthur fut enfermé dans cet endroit avant d'être transporté dans les cachots de Rouen, où l'attendait une mort cruelle.

Tu revis la lumière et bénissais le sort ;
Rouen te réclamait : tu marchais à la mort.
Qu'importaient au bourreau les grâces de l'enfance ?
Dans une autre prison tu péris sans défense :
Pour appui, pauvre enfant, il ne te restait plus
Que le sein de ta mère et ses cris superflus !

Talbot, Montmorency, Vendôme et toi, Xaintrailles,
Vous avez tour à tour veillé dans ces murailles,
Et vers l'humble chapelle où s'arrêtent mes yeux
Vous avez tous porté vos pas religieux.
Chaque tour, chaque pierre éveille en ma pensée
Une grandeur éteinte, une gloire effacée.
Je vois autour de moi des princes, des soldats ;
J'entends le bruit des chars et le choc des combats.
Sur ce sol consacré mon âme est satisfaite :
Si je ne l'étais pas, je deviendrais poëte !

Roi chéri dont le peuple a retenu les chants,
Toi qui marquais tes jours par des traits si touchants,
Père de tes sujets, vertueux Henri quatre.
Contre d'ingrats ligueurs tu vins ici combattre (1),
Et j'aperçois la brèche où, bravant le trépas,

(1) Les habitants de Falaise ayant embrassé chaudement le parti de la ligne, Henri IV fit le siège de cette ville dont il se rendit maître en 1590. On voit à l'angle occidental du château, une grande tour nommée la *Tour-la-Reine*, vers laquelle il fit diriger une batterie ; et, selon la tradition, il monta lui-même à l'assaut par la brèche qui existe encore aujourd'hui.

Tu posas le premier ton victorieux pas!
Tu prétendais punir un peuple trop coupable ;
De tes dons bienfaisants ta vengeance l'accable,
Et plantant sur ces murs l'étendard de la paix,
Tu ne veux pour rançon que l'amour des Français.

Adieu, page éloquente à demi déchirée,
Faste monumental d'une illustre contrée,
Capitole normand, Parthénon de nos bords,
Tes échos réveillés retiendront mes accords!
J'ai visité la tour, immortelle colonne (1),
Que de ses premiers feux l'astre du jour couronne,
Et du haut de son front planant sur les clochers,
J'ai du charmant Val-d'Ante admiré les rochers.
Donnant un libre essor à l'élan qui m'anime,
J'ai touché l'arc-en-ciel et j'ai sondé l'abîme.
J'ai pleuré, j'ai frémi ; l'espace m'inspirant,
J'ai senti dans mon cœur quelque chose de grand.
J'ai tiré des soupirs de mon luth funéraire ;
J'imitais le sorbier, arbuste solitaire,
Qui livre aux vents du soir ses perles de corail ;
Et, comme le berger, je retourne au bercail.

(1) La grande tour du château de Falaise passe pour une des plus belles qui existent en France. Elle a 111 pieds de haut et fut élevée pendant la dernière invasion des Anglais, de 1418 à 1450. Talbot commandait alors dans la ville, et ce fut par ses ordres que s'exécuta ce grand ouvrage : il donna son nom à cette tour que l'on appelle encore aujourd'hui la *Tour-Talbot*. Comme le clocher d'Harfleur, ce monument est là pour montrer

« Que l'Anglais l'a bâti, mais n'a pu le défendre. »

Adieu donc, monument de notre vieille France,
Contemporain des preux qu'un juste hommage encense,
Je m'éloigne à regret de tes vivants débris,
Car les palais en deuil sont nos plus chers abris.
Il semble, en contemplant les ruines antiques
Des temples dévastés et des châteaux gothiques,
Qu'elles ont un pouvoir qu'on ne peut définir,
Et qu'il est un passé vainqueur de l'avenir!

LA CHATELAINE DE TOURLAVILLE.

BALLADE.

A MADEMOISELLE EMMA CHUPPIN
(MADAME LIÉNARD).

Connaissez-vous de Tourlaville
Le vieux château?
Il avoisine un bois tranquille
Près d'un côteau.
Corridors, chapelle en ruine,
Tout est désert,
Et le portail qui prédomine
Demeure ouvert.

Pourtant, quelques fermiers encore
Habitent là,
Sous ces murs que le temps dévore
Et mutila.
En ce lieu barons, châtelaines
Ayant passé,
Tout l'éclat des grandeurs humaines
S'est effacé.

Sur une haute cheminée
Reste un portrait.

C'est celui d'une infortunée
Qu'on révérait.
Une troupe d'amours l'appelle,
Portant des cœurs :
« *Vn sevl me svffit*, » répond-elle,
« *Offrez aillevrs.* »

Car alors elle était nubile,
Riche en beauté,
D'une âme noble et peu facile
Par sa fierté.
Elle avait refusé l'hommage
De fils de rois,
D'amour tendre attendant un gage
Digne de choix.

Or donc elle devint l'épouse
D'un châtelain,
Dont l'humeur se montra jalouse
Après l'hymen.
Toutefois la dame était sage,
C'est vérité,
Et même un tant soit peu sauvage
Par piété.

Elle était, bon Dieu! si sévère
Que pour la voir
Elle admettait un seul trouvère
En son manoir.

Encor n'était-ce qu'en l'absence
De son époux,
Craignant toujours la violence
D'un tel jaloux.

Mais, un soir, d'un lointain voyage
Il arriva :
Sans aumônier, suivante ou page
Il les trouva.
Ils étaient là tous deux, je pense,
Mal ne faisant,
Tous deux chantant quelque romance
Ou devisant.

Le mari, plus cruel qu'austère,
Oh ! c'est affreux !
Transperça comme un adultère
Le malheureux.
Deux fois sur lui sans intervalle
Il se rua,
Et contre un pilier de la salle
Il le cloua.

Puis il ouvrit un cachot sombre
Où sa moitié
Languit pendant des jours sans nombre,
Criant : Pitié !
Cet époux-là sans courtoisie
Et d'âpres mœurs,

Prisait bien peu la poésie
Et les rimeurs !

La dame, après quinze ans d'alarmes.
Mourut enfin,
Et nul ne répandit de larmes
Quand vint sa fin.
Le châtelain se fit ermite,
Se sentant vieux ;
Le diable ainsi parfois s'imite.
C'était au mieux.

Chaque soir, dans la salle immense,
Près du pilier,
Un fantôme sanglant s'avance,
Le fait plier.
Il ébranle dans les ténèbres
Le vieux manoir,
Et le remplit des cris funèbres
Du désespoir.

Mais sur l'antique cheminée,
A ce sabbat,
L'image brille, illuminée
D'un vif éclat.
A l'instant le calme remplace
L'infernal bruit,
Et tout disparaît et s'efface
Avant minuit.

LE CHATEAU DE CREULLY.

POÈME.

XI[e] SIÈCLE.

A MADAME LA COMTESSE BLANCHE DE SAFFRAY.

Trouvère indépendant, religieux poëte,
Ainsi qu'un pélerin j'ai quitté ma retraite,
J'ai voulu contempler ce séjour glorieux
Où sont encore empreints les pas de nos aïeux.
Une brise odorante a préparé mon être
A comprendre, à chanter ce que je vais connaître.
J'ai traversé le lieu qui parle de Byron,
Le modeste hameau, riche d'un si grand nom! (1)
Je viens d'y respirer cette pure ambroisie,
Ce parfum des élus qu'on nomme poésie;
Il faut à ma pensée un divin aliment,
Comme il faut à mes yeux les pleurs du sentiment.
Je suis venu chercher ces magiques prestiges,
Ces reliques du temps, ces précieux vestiges,
Antiques souvenirs, parure de nos bords,
D'un siècle qui n'est plus majestueux trésors!
Car mon âme qui puise aux sources de l'histoire,

(1) La famille de Lord Byron est originaire de Buron, hameau de St-Contest, près Caen.

Des fastes neustriens colore sa mémoire.
Evoqués par mes chants, les échos des vieux jours
Aux accents de mon luth ne restent jamais sourds;
Dans la nuit des tombeaux sa voix retentissante,
Réveille de nos preux la foule renaissante,
Et d'un âge immortel le livre merveilleux,
Jeune et vivant poëme est rouvert à mes yeux.

Vieux castel, ouvre-toi, laisse mon âme avide
Pénétrer dans tes murs qu'une invisible égide
Protège incessamment contre les ans jaloux!
Du temps mutilateur défiant le courroux,
Des hivers impuissants tu supportes l'injure;
Entouré de créneaux comme d'une ceinture,
Je te vois dans les airs lever ta haute tour
Empourprée aux rayons du céleste séjour.

Mais, près de m'avancer jusque dans ton enceinte,
D'un regret douloureux j'ai ressenti l'atteinte;
Qu'ai-je vu? Ton portique, autrefois fier et beau,
De la destruction présenter le tableau;
Ses ornements en poudre et ses tours latérales
Victimes du marteau d'infâmes saturnales;
Car l'homme est plus cruel et plus profanateur
Et moins intelligent que le temps destructeur!...
Quand la tourbe hideuse, achevant sa conquête,
Se ruait contre toi, pareille à la tempête,
Oh! pourquoi mille traits pleuvant de toute part,
N'ont-ils pas défendu ton superbe rempart?...

Mais tout avait changé ; les jasmins et les lierres
Etouffaient dès long-temps tes larges meurtrières,
Et, comme un paladin mourant et désarmé,
Tu vis sans le punir le crime consommé.

Remontons, remontons le cours des anciens âges,
Des règnes féodaux écartons les nuages :
Nous découvrons d'abord l'intrépide Hamon
Qui défendit nos champs contre le fier Saxon,
Puis d'un vaste pouvoir se créant le fantôme,
Osa, dans son orgueil, s'attaquer à Guillaume.
On l'avait aux combats surnommé le Hardi,
Jamais son cœur ardent ne s'était refroidi,
Mais égalant son sort aux grandes infortunes,
Le preux, percé d'un trait, mourut au Val-des-Dunes. (1)

Peindrai-je ces héros, ces généreux Richards,
Rassemblant tout-à-coup leurs bataillons épars,
En laissant dans les pleurs les nobles châtelaines,
Pour vaincre au nom du Christ ou pour trouver des chaînes ?
Peindrai-je ces barons volant au saint tombeau,
Et laissant derrière eux un enfant au berceau ?
Ah ! qu'ils sont loin de nous ces beaux jours d'héroïsme !
Il ne nous reste, hélas ! que froideur, égoïsme.
Les hommes d'aujourd'hui pèsent la gloire et l'or,
Des sublimes élans ils maîtrisent l'essor,

(1) En 1046.

Ils perdent toute gloire avec philosophie ;
Et l'or.... ce n'est pas lui que leur cœur sacrifie.

Oh ! s'ils pouvaient parler ces témoins que je vois ,
Si ces pierres vivaient et prenaient une voix ,
Si ces longs corridors , si ces hautes tourelles ,
Si ces rides du temps qui se gravent sur elles ,
Si ce vernis sacré , date écrite par Dieu ,
Si ces forts racontaient l'histoire de ce lieu ,
Quels récits de dangers , de succès , de batailles !
Le parfum du passé couvrirait ces murailles ;
Quels doux tableaux de jeux , de fêtes , de tournois ,
Des fidèles amours , ces amours d'autrefois !...

Là furent l'oratoire et la paisible chambre
Où les dames veillaient , aux longs jours de décembre.
Jadis y reposa Mary de Montauban ,
Plus tard y vint briller Sylvia de Rohan.
Leurs mains sur les drapeaux brodaient les armoiries ,
Brodaient chiffres en fleurs sur les tapisseries ;
Et la harpe , témoin d'un amoureux tourment ,
Sous ces voûtes parfois résonna tristement.

Que j'aime à contempler cette salle gothique
Dont mille chevaliers ont franchi le portique !
L'écho qui me répond , répondait à leurs pas ,
Et je lui parle d'eux , il ne s'en souvient pas !
Je crois entendre encor d'impatients murmures
Et le chant des adieux et le bruit des armures ;

Aux rivages lointains ils voulaient parvenir,
Ils sont partis un jour pour ne plus revenir!

Voici la salle immense aux banquets destinée,
Elevant sur le toît sa haute cheminée,
Candelabre massif, gigantesque fanal
Où la fumée agite un panache inégal.
Le soir, durant l'hiver, veillant autour de l'âtre,
La vieillesse conteuse et l'enfance folâtre,
Sans nulle inquiétude entendaient l'aquilon
Comme un sombre ennemi mugir dans le vallon.
J'y revois le jongleur, près du feu qui pétille,
De quelques fabliaux amusant la famille,
Et j'entends se presser, tout en se retournant,
La foule qui tressaille au mot de revenant.
Je revois les soldats, les varlets et les pages
Confidents très discrets, porteurs de doux messages.
A l'antique fenêtre un moment arrêté,
Dans les fossés profonds je plonge en liberté.
Du haut de ce balcon plus d'une noble dame
A vu partir l'ami, seul penser de son âme;
Plus d'une jouvencelle y rêva le retour
D'un fidèle écuyer, son doux servant d'amour!

Quand l'Anglais débordant sur les rives de France,
Opprimait de son joug nos cités sans défense,
Guillaume de Creully combattit en héros.
Grâce à ses bataillons qui roulaient à longs flots,
Henri cinq fut vainqueur, et le chef de nos pères

Vit passer son domaine en des mains étrangères.
Ah!... rien qu'en y songeant la rougeur monte au front,
Et pourtant Jeanne d'Arc a vengé cet affront!

Vers des temps rapprochés maintenant je m'avance,
Et j'arrive aux Silans, ces fils de la Provence;
Creully conserve encore un sombre souvenir
De ces maîtres jaloux toujours prêts à punir.
La gloire quelquefois s'unit au despotisme,
Comme le dévoûment s'unit au fanatisme.
Tout ne fut pas valeur et magnanimité,
Tout ne fut pas vertu dans ce lieu redouté:
Car souvent les seigneurs, effroi des monastères,
Des autres châtelains allaient piller les terres;
L'hommage des vassaux demeurait aux plus forts,
Le droit du plus puissant, c'était le droit d'alors.

Ces Antoines hautains dont on connaît l'audace
Voulaient de leur passage éterniser la trace;
Barons indépendants montés sur le pavois,
Ils rendaient leurs décrets, c'étaient de petits rois.
Creulley, Saint-Gabriel, n'ont plus que des ruines,
Mais Creully, de son front dominant les collines,
Prouve que le destin pour nos luths attendris
De tout ce qui fut grand ne fait pas des débris!...

Mais quelle est cette voix qui prélude et commence
De nos aïeux chéris la naïve romance?
Par ces magiques sons mon cœur est enchaîné,

Et vers les anciens jours je me sens ramené.
Ecoutons, écoutons cette voix ravissante
Si vive sur l'esprit, sur l'âme si puissante;
Retenons bien l'accord de son rhythme enchanteur,
Et gardons-en toujours l'écho dans notre cœur.

—

Voyez-vous ces forts, ces tourelles,
Terreur de l'Auge et du Bessin:
Jadis le cri des sentinelles
S'y mêlait au bruit du tocsin.
Les châtelains du voisinage
Disaient dans leur effroi mortel:
« Redoutons le terrible orage
« Des noirs créneaux du vieux castel. »

Les hauts seigneurs de Tierceville
Frémissaient au nom de Creully;
A ce seul nom dans Rucqueville
De frayeur on était rempli.
Chacun payait la redevance,
On s'armait au premier appel,
Et l'on se courbait en présence
Des fiers barons du vieux castel.

Un soir, modeste pastourelle
Fut entraînée en ce séjour,
Et le fiancé de la belle

Se reposait sur son amour.
Pourtant, sous la blanche couronne,
Il la vit, marchant à l'autel,
Deux fois rougir ... Dieu me pardonne!
Songeant sans doute au vieux castel.

S'ils s'égaraient par aventure,
Les voyageurs, pâles, tremblants,
De la nuit craignaient moins l'injure
Que les soldats des fiers Silans.
Mais à chacun d'eux une fée,
Avec un soin tout maternel,
Disait d'un voix étouffée:
« N'approchez pas du vieux castel! »

Or, on sait qu'un grand personnage
Dans ces murs était prisonnier.
Un tombeau, voilà son partage,
Et qu'il fut long son jour dernier!
Aussi l'ermite en sa prière
Disait bien bas à l'Eternel :
« Préservez la contrée entière
« Des noirs cachots du vieux castel! »

Un squelette aux formes humaines,
Tout crispé par le désespoir,
Fut trouvé sous de lourdes chaînes
Dans les souterrains du manoir.
Sortant du ténébreux royaume,

Au bruit sourd du glas solennel,
A minuit s'avance un fantôme
Sur les remparts du vieux castel.

Il se promène, il tient un glaive,
Il semble menacer ces lieux ;
Au-dessus des tours il s'élève :
Son linceul blanc frappe les yeux.
Mais quand la cloche fait entendre
L'Angélus aux échos du ciel,
L'ombre qu'un rayon va surprendre
Rentre aux caveaux du vieux castel.

—

Aux sons harmonieux succède le silence,
La muse en souriant des frais bosquets s'élance.
Je la vois, je lui parle, immobile et surpris ;
Je crois qu'un rêve encore agite mes esprits.
Blanche, tel est son nom ; plus belle châtelaine
Jamais au temps jadis n'habita ce domaine.
Une famille heureuse embellit son destin,
Et son enfant charmant dort bercé dans son sein.

Ah ! chantez-lui toujours la ballade naïve,
Des plaisirs innocents l'heure est si fugitive !
Homme, ses yeux bientôt s'ouvriront sur le sort ;
Trouvera-t-il jamais un plus paisible port ?...

Puisqu'ils ont disparu les hôtes d'un autre âge,
Puisque partout le soc nivelle, abat, ravage,
Conservez, protégez ce monument sacré,
Invalide soldat par l'artiste honoré!
Cloîtres, temples, palais, vendus par un caprice,
Tombent pour enrichir la stupide avarice;
Blanche, oh! veillez du moins sur ces débris si beaux,
Ne met-on pas un ange à garder les tombeaux!...

Les œuvres des humains s'ébranlent et vieillissent,
Celles de la nature au printemps rajeunissent:
La colonne en croulant ne sème que néant,
Le gland tombé du chêne est un futur géant.
Autour de ce manoir ces jardins, ce parterre,
Sans pourtant l'expliquer prouvent ce grand mystère:
Rois, ermites, pasteurs, ménestrels, chevaliers,
Ne reverdissent pas comme les peupliers!
La Seule en ce vallon, limpide, coule encore;
Tout parle d'avenir, revit, se recolore,
Et de souvenirs seuls le vieux castel orné,
Semble un noble vieillard de roses couronné.
Car les fleurs à l'envi parent d'une guirlande
Chaque pierre noircie, éloquente légende;
Et de ces bastions de granit et d'airain
Le soleil est, hélas! le seul contemporain!
La bannière aux Lions sur les remparts flottante,
N'étale plus dans l'air sa couleur éclatante:
Par le peuple ou les vents tout drapeau déchiré

Disparaît tôt ou tard du faîte au deuil livré !

Colbert fut possesseur de ce gothique asile,
Du siècle de François je reconnais le style :
A la honte de l'art, quelques maçons obscurs
D'un placage moderne ont souillé ces vieux murs ;
Mais à ce monument il reste assez de gloire…
C'est encore une page orgueil de notre histoire.

Adieu, temple de guerre, au Vandale échappé !
Le jour finit, je pars, rêveur, préoccupé.
De pensers renaissants la foule nuageuse
Se précipite encor dans mon âme orageuse :
Les brillants souvenirs ont sur moi tout pouvoir;
Je ne suis pas de ceux qui regardent sans voir.
De ma muse en partant si l'aile se replie,
Au milieu d'autres soins ne crains pas que j'oublie
Et tes maîtres nouveaux dignes de t'habiter,
Et tes ombrages verts où l'oiseau vient chanter.
Pélerin fatigué dont la tête se penche,
J'emporte au tamarix une légère branche.
J'aimerai son parfum qui me rappellera
Une odeur de passé que mon cœur respira.
L'amitié me comprend, m'accompagne et partage
Ces mille impressions, poétique héritage,
Volupté que chérit tout ce qui sait sentir,
Langage qui souvent doit en nous retentir.
Je suis jeune, toi vieux, mais avant que tu tombes,

Ma place dès long-temps sera parmi les tombes ;
Le voile de la mort s'étendra sur mes yeux....
Et toi, garderas-tu l'écho de mes adieux ?

Septembre 1832.

TRISTAN.

BALLADE.

(1030)

A M. EDMOND LAMBERT.

Qui ne connaît la terrible aventure
De Tristan, le baron normand:
Sa taille haute et sa noble figure
En faisaient un héros charmant.

On le savait dans toute l'Italie
Rival heureux des plus grands rois,
Et l'on disait toute gloire pâlie
Devant ses merveilleux exploits.

Sa renommée offrait tant de prestiges,
Qu'elle inspirait les ménestrels.
De sa valeur on chantait les prodiges,
Dans les cités et les castels.

De lui jaloux, ses compagnons perfides,
N'osant prendre fer ni poison,
Pour mettre à fin leurs projets homicides,
Employèrent la trahison.

Gloire à Tristan ! chevaliers, damoiselles,
Il fut digne d'un heureux sort.
On le citait parmi les plus fidèles ;
Et bien aimer nous rend bien fort !

Un monstre affreux, un dragon redoutable,
Aux environs de Bénévent,
Faisait sans cesse un carnage effroyable,
Et ne laissait rien de vivant.

Ce que cherchait surtout sa gourmandise,
C'était le gibier féminin ;
Il tranchait là, s'il faut que je le dise,
Par trop du seigneur suzerain.

Il dévorait dames et pastourelles
Qui demandaient en vain merci :
C'était trop peu des jeunes et des belles,
Les vieilles y passaient aussi.

A ce trait là tous ne voudront pas croire,
Pour moi je m'y suis résigné.
Rien de plus vrai, puisque c'est dans l'histoire
Qu'un vieux jongleur l'a consigné.

Or, je l'ai dit, Tristan faisait ombrage
Aux orgueilleux Bénéventins ;
Nouveau succès était nouvel outrage
Pour ces esprits fiers et hautains.

Dans une chasse et nombreuse et brillante,
Le preux fut un jour invité :
Franche et sans fiel, son âme confiante
Jugeait d'après sa loyauté.

Il fut conduit vers l'horrible repaire
Où le dragon se retirait ;
Au moindre bruit rugissant de colère,
Le monstre au carnage accourait.

Il voit Tristan, aussitôt il s'élance
Sur le héros exempt d'effroi ;
Mais le guerrier le frappe de sa lance,
Sans dire aux autres : « Aidez-moi. »

Gloire à Tristan! chevaliers, damoiselles,
Il fut digne d'un heureux sort.
On le citait parmi les plus fidèles :
Ah ! bien aimer nous rend bien fort !

Tandis qu'il lutte, avec un grand courage,
Contre le monstre bondissant,
Qu'il sent ses dents le saisir avec rage
Et qu'il est tout couvert de sang,

Il voit partir ses compagnons infâmes,
Il comprend leur lâche complot.
Et le dragon l'inonde de ses flammes,
En poussant un affreux sanglot.

Mais le héros, soutenu par la gloire,
Après un pénible combat,
Remporte seul une entière victoire,
Et le monstre à ses pieds s'abat.

Plongeant alors sa lance, afin qu'il meure,
Dans sa gueule, gouffre béant,
Fier, assuré, Tristan semble, à cette heure,
David terrassant le géant.

Mais de venin sa tunique est empreinte,
Dernier don du monstre expirant.
Dans tout son corps il sent déjà l'atteinte
D'un feu cruel et dévorant.

Alors, alors nouveau combat s'engage:
Contre soi-même il faut lutter.
Il faut souffrir sans que rien le dégage
D'un mal qu'il ne peut arrêter.

Il court, gémit, s'arrache la poitrine,
Il cherche à soulager ses maux,
Se roule au bord d'une source voisine,
Et s'abîme enfin dans les eaux.

Nommant, hélas! sa mère et sa patrie,
A ses amours disant adieu,
Il donne encore un regret à la vie,
Et son âme remonte à Dieu.

Gloire à Tristan ! chevaliers, damoiselles,
Il fut digne d'un meilleur sort.
On le citait parmi les plus fidèles :
Vous devez des pleurs à sa mort !

HÉLÈNE DE MONTGOMMERY.

CHRONIQUE DE 1066.

A M. C.-G. LE BAILLY.

Barde, quel est ce mont où l'Océan s'arrête,
Où le soleil éteint ses rayons pâlissants? —
Sous les efforts de la tempête,
Il vit tomber jadis son orgueilleuse tête
Dans le sein des flots mugissants.

Cet illustre vaincu fut nommé Tombelaine.
Un poétique souvenir
A ses flancs arides s'enchaîne,
Et le désigne encore à l'œil de l'avenir;
Ses bords sont consacrés par le dernier soupir
De la belle et sensible Hélène.

Quand Guillaume livrait ses destins glorieux
Aux caprices de l'onde amère,
Son bien-aimé suivit ce prince audacieux
Qui devait aux Normands asservir l'Angleterre

Elle vit lentement s'éloigner le vaisseau
Dont les flancs emportaient la moitié de sa vie.

Elle semblait un lis, renversé par la pluie,
Dont chaque feuille tombe au courant d'un ruisseau.

Elle perdait, tendre victime,
Montgommery son seul espoir,
Et ne pouvait penser que l'on pût se revoir,
Séparés par un tel abîme !

Dans ses yeux attachés sur ce triste tableau
Son âme s'était réunie.
Mais, un frisson de mort calma son agonie,
Et ce lieu devint son tombeau.

Long-temps d'une heureuse pensée
Son âme avait été bercée ;
Le rêve de son cœur s'effaçait sans retour.
Sa voix douce, en mourant, disait à l'espérance :
« Beau songe, éloigne-toi, tu trompas mon amour.
« Le héros qui m'est cher abandonne la France :
« Je ne veux au dernier séjour
« Emporter que sa souvenance. »

Le pêcheur dit que vers le soir
Du jour où l'on creusa sa tombe,
Sur un pâle rayon chaque année on peut voir
Descendre de l'azur une blanche colombe.
En attristant les airs d'accents pleins de douleur,
Elle vient se poser sur les genêts en fleur

Dont le mont se couronne encore,
Et quand le lendemain le chasseur tend ses rêts,
On la voit s'envoler, au lever de l'aurore,
Vers les lieux où la vierge emporta ses regrets.

LES VOEUX.

COMPLAINTE.

XIe SIÈCLE.

Quand va briller une sainte journée,
Quel trouble, hélas! vient s'emparer de moi!
A tes autels pour jamais enchaînée,
Demain, grand Dieu, je serai toute à toi.
Oui, mes parents de qui je suis si fière,
Au don pieux d'un double monument,
Ont voulu joindre une offrande dernière....
Dieu recevra-t-il mon serment!

A peine encor si je sais me connaître :
J'arrive au monde, il faut m'en exiler.
Au lieu d'un père, eh quoi! j'ai donc un maître.
Ma mère, hélas! n'ose me consoler.
Puisse, du moins, le voile tutélaire
Cacher les pleurs qui tombent de mes yeux!
Puisse mon Dieu m'écouter sans colère
Quand j'hésite à gagner les cieux!

Dans le saint temple une pompe s'apprête;
Les chevaliers, les dames y viendront.

Pour vous, mes sœurs, ce jour est une fête,
Et la pâleur est déjà sur mon front.
Le sein rempli d'une divine flamme,
Dans ce séjour qu'habite le Seigneur,
Sans doute on doit trouver la paix de l'âme,
Y trouve-t-on la paix du cœur?

Loin de la cour, loin du monde exilée,
On me promet des destins sans douleurs.
Un jour Cécile, heureuse et consolée,
Ne craindra plus de laisser voir ses pleurs.
Il est un lieu paisible et solitaire,
Où le cœur va déposer ses regrets.
Avant l'automne... ah! ce lieu de mystère
Saura, du moins, tous mes secrets!

LA FIANCÉE DU ROI DE GALICE.

BALLADE.

XI[e] SIÈCLE.

A M. ÉDOUARD TURQUETY.

Ames tendres et chrétiennes,
Qui priez avec ferveur,
Et qui chantez des antiennes
A la mère du Sauveur,
Vous dont un père fait gloire,
Vous qu'il songe à marier,
Venez ouïr une histoire
Qui vous doit édifier.

En renom dans la Neustrie,
De vertus, chaste trésor,
Agatha, sans flatterie,
Valait bien son pesant d'or.
Cette enfant du roi Guillaume,
Qu'il nommait son Benjamin,
Bientôt d'un lointain royaume
Devait prendre le chemin.

Car elle était fiancée
Au plus noble des époux,

Mais de toute autre pensée
Son cœur se sentait jaloux.
Seule et tout bas, à la Vierge,
Elle avait, un soir d'hiver,
En lui donnant un beau cierge,
Redit son vœu le plus cher :

« Alphonse, roi de Galice,
« Me fait, certes ! grand honneur ;
« Mais de votre bon office
« J'implore un autre bonheur.
« A la couronne royale
« Je préfère, sans détour,
« La couronne virginale ;
« Jésus seul a mon amour.

« Las ! quand mon père commande,
« Un refus va l'offenser.
« Je fais donc une demande
« Que vous pouvez exaucer :
« Priez Dieu qu'il me retire
« De ce monde périlleux,
« Car l'hymen que je désire
« N'est béni que dans les cieux.

« On m'a donné vingt parures,
« Joyaux fins, manteaux galants ;
« Mais ces festons, ces dorures,
« Valent-ils mes tissus blancs ?

« A la bague aux jets de flamme
« Que je porte en m'affligeant,
« Je préfère, sur mon âme !
« Ce modeste anneau d'argent.

« Ne pas vouloir être reine,
« Est-ce un péché, dites-moi ?
« Ah ! d'une si lourde chaîne
« Se charge-t-on sans effroi ?
« Ma mère est reine et duchesse,
« Et je connais ses malheurs ;
« Elle est toujours en tristesse,
« Elle est souvent dans les pleurs.

« Ainsi donc, Vierge Marie,
« Je n'y saurais consentir.
« Le cœur n'a qu'une patrie,
« Ne me laissez point partir.
« Mère de miséricorde,
« Arrêtez la nef au port,
« Jusqu'à temps que Dieu m'accorde
« Une sainte et digne mort.

« Lorsque l'envoyé d'Alphonse
« Vint m'épouser en son nom,
« A l'Évêque pour réponse
« J'aurais dû répondre non.
« J'avais trop peur de mon père
« Pour m'y résoudre jamais ;

« Je suis timide et n'espère
« Qu'en votre appui désormais ! »

Ainsi la pauvre princesse
Tant et plus se désolait;
Ouïr chaque jour la messe
Seulement la consolait.
Ce qui de plus d'une femme
Cause le pressant désir,
De cette sainte et chère âme
Faisait tout le déplaisir.

Mais c'était conclu d'avance:
On la prit sur le vaisseau.
Elle pleurait en silence
Le beau pays, son berceau.
Elle songeait à sa mère
Si tendre dans son adieu,
A sa sœur qu'un nœud contraire
Avait consacrée à Dieu.

Lors, soudain la fièvre lente
Qui la minait sourdement,
Devint active et brûlante,
C'était son moindre tourment.
Et pendant la traversée,
La mort comblant son espoir,
Ce fut une trépassée
Qu'Alphonse allait recevoir.

Dans son pays ramenée,
Un chacun pleura long-temps
Cette vierge moissonnée
En la fleur de son printemps.
Bayeux dans sa cathédrale
Reçut cet ange si beau,
Dont la couche nuptiale
Devait être un froid tombeau.

On savait qu'à la prière
Elle employait tous ses jours,
Se prosternant sur la pierre
Et non pas sur le velours.
Si bien que depuis l'enfance
Ses genoux s'étaient durcis,
Mais, qu'importait la souffrance!
Elle avait d'autres soucis.

Or, on dit qu'une colombe,
Telle que l'œil n'en voit pas,
Vint apporter sur sa tombe
Un bouquet de blancs lilas.
De la céleste contrée
Ce bouquet avait l'odeur:
C'était sa fleur préférée,
Image de la candeur.

Jeunes filles trop pressées
Des hommages d'un époux,

Dans vos plaintes insensées,
S'il se peut, modérez-vous.
Pour prendre au moins patience
Songez à cette beauté,
Morte dans son innocence
Et dans sa virginité.

LES FUNÉRAILLES

DE GUILLAUME-LE-CONQUÉRANT (1).

A M. AUGUSTE LE PRÉVOST.

Non loin du tapis poétique
Etendu près de la cité,
Voyez cette abbaye antique
S'élever avec majesté :
Elle dresse ses tours nombreuses
Vers les régions lumineuses
Où tout s'en va sans revenir.
L'écho de sa voûte sonore
Au poëte raconte encore
Un passé brillant d'avenir.

Guillaume dont la vie, éclatante de gloire,
Sur les mers, sur le continent
N'avait été qu'une victoire,
Guillaume dont le nom tonnant
Retentit si haut dans l'histoire,
Avait empreint son dernier pas

(1) Guillaume-le-Conquérant est mort à Rouen le 7 septembre 1087, et a été inhumé à Caen la même année.

Sur cette terre expiatoire
Qui garde aux conquérants le palais du trépas.

Dans ce monument que naguère
Il avait bâti près des cieux,
Afin qu'au sortir de la guerre
Son corps lassé reposât mieux,
Il voulait, à sa noble tête,
Ceinte de palmes de conquête,
Le marbre et le fer pour coussin,
Et que la cloche balancée
Endormît sa cendre glacée
Au bruit de son mâle tocsin.

Les dômes répétaient les antiennes plaintives;
Les tapis noirs brodés d'argent
Couvraient les hauts piliers et les portes massives;
Chaque flambeau de mort d'un air intelligent
Jetait sous les arceaux ses lueurs fugitives.
Ces pontifes, ces fils de rois,
Ces abbés, ces barons, ces chevaliers courtois,
Dans l'enceinte mystérieuse
Mêlant aux objets saints des insignes d'exploits,
Semblaient vouloir prouver, par leur pompe orgueilleuse!
Que tout chez les héros ne meurt pas sans retour,
Et que les conquérants du monde
Pour qui la tombe est moins profonde,
Sont encor quelque chose après leur dernier jour!

Vanité, vanité des hommes!
Dans tous les lieux, dans tous les temps
Nous fûmes donc ce que nous sommes,
Sans avancer toujours flottants.
O misère! faiblesse étrange!
Un peuple passe, un siècle change,
Les préjugés seuls sont constants.

Le long des riches draperies,
Autour des larges armoiries,
Sur le funèbre dais, sur les rideaux soyeux,
Sur les crêpes des hommes d'armes,
Et jusques sur l'autel chargé d'encens pieux,
On avait peint, brodé des larmes;
On en voyait partout.... excepté dans les yeux!

Qu'importaient tant d'honneurs à ce peu de poussière!
L'hommage en revenait au Dieu de vérité.
Ce spectacle était peu pour une caste fière.
Mais l'évêque d'Évreux, dans la chaire monté,
Prononçait à voix haute une oraison dernière
Sur le néant et l'immortalité.
Et sa voix s'exhalant de son âme accablée,
Un sourd frémissement passait dans l'assemblée;
Comme si l'aile de la mort,
Froissant les plus hardis de la foule troublée,
Des jours de tous eût brisé le ressort.

« Quoi ! disait le soldat du divin sanctuaire,
« Guillaume devait-il conquérir l'Angleterre,
« D'une double couronne environner son front,
« Pour ne garder qu'un peu de terre
« Que les vers lui disputeront !!!

« A commander au temps l'homme ne peut prétendre;
« Dieu parle, et le héros tombe dans son orgueil.
« Un Salomon, un Alexandre,
« Du palais passent au cercueil.
« Tout finit par un peu de cendre !
« Tout grand navire a son écueil !... »

Sur une note lente et sombre
Se prolongeait l'hymne des morts ;
Déjà des fidèles sans nombre
D'eau bénite aspergeaient le corps ;
Dans les clochers le glas funèbre
Annonçait qu'un héros célèbre
Du destin subissait la loi ;
Sous la pierre il allait descendre...
Soudain ces mots se font entendre :
« Haro ! cette tombe est à moi ! »

« Régentant déjà la Neustrie,
Clamait Ascelin le bourgeois,
« Ce despote pour qui l'on prie
« Méconnut le plus saint des droits.

« Il prit la maison de mon père,
« Jugeant son terrain nécessaire,
« Quand il bâtit ce monument.
« Je défends que mon héritage
« Devienne à toujours son partage,
« Il faut justice en ce moment! »

O sort fatal! ô noble audace!
Un si redoutable héros
Se voir disputer une place
Où puissent reposer ses os! —
Un vainqueur alors qu'il opprime
Se croit-il donc plus légitime?
Pense-t-il dans son vain espoir
Qu'il règne encor quand il succombe,
Et qu'en usurpant une tombe
On éternise son pouvoir!

La foule à cette scène, étonnée, immobile,
Admirait un discours si plein de fermeté;
Ascelin confiant, courageux et tranquille,
S'appuyait sur son droit et sur la vérité.

Pour l'honneur du héros que l'univers renomme,
Henri, le fils du roi, fit compter une somme
Au hardi plébéien, satisfait désormais,
Et ce qui restait du grand homme
Au tombeau put descendre en paix.

Les derniers chants de mort finirent,
Les lampes de deuil s'éteignirent,
Les flots vivants s'évanouirent
Et laissèrent dans le saint lieu,
Devant la grandeur immortelle,
L'ombre de la grandeur mortelle
Seule avec son juge... avec Dieu !

Il sommeille encor dans ce temple
Témoin d'une vaine grandeur,
Et chaque pélerin contemple
Ce vestige de sa splendeur.
Napoléon s'en vint lui-même,
Aux jours de sa gloire suprême,
Sur sa longue épitaphe attacher un regard ;
Et moins heureux que lui plus tard
Il n'obtint pas après sa vie,
Prestige merveilleux de gloire et de hasard,
La tombe, objet de son envie ;
Car son enfant banni des lieux de son berceau,
Ne put payer à d'autres maîtres,
Dans l'abîme sacré qu'occupaient leurs ancêtres,
La place d'un étroit tombeau !

Ainsi les sommités du monde
N'ont pas de repos dans la mort ;
Victime que poursuit une haine profonde,
Un grand homme au cercueil péniblement s'endort :

L'avenir dont la voix est souvent inégale
Le tourmente à loisir comme un cruel bourreau ;
Toujours dans la nuit sépulcrale
Son ombre entend par intervalle
Une voix qui lui crie : Haro !

LE CURÉ DE SAINT-AUBIN-DE-BONNEVAL.

LÉGENDE DE 1091.

En un petit village appelé Bonneval,
Pour ses beaux alentours peut-être sans rival,
Vivait un bon pasteur de sagesse admirable.
On proclamait partout sa vertu charitable;
Partout on bénissait le pieux Gauchelin,
Protecteur du vieillard, appui de l'orphelin.
Aux plus nécessiteux il consacrait sa vie,
Et le salut de tous était sa seule envie.

Auprès d'un moribond certain soir appelé,
Il était accouru sous son toit isolé;
Après avoir rempli son divin ministère,
Il s'en revenait seul, la nuit, au presbytère,
Quand, effrayé soudain, il rallentit ses pas,
Entendant comme un bruit d'armes et de soldats.
« Ce sont, dit-il, les gens de Robert de Bellême
« Qui vont prendre Courcy. » Vous l'eussiez dit vous-même.
Quoiqu'on fût en janvier, ce mois craint des frileux,
Le temps n'était alors ni froid, ni nébuleux;
La lune en ce moment de la céleste voûte
Jetait ses blancs rayons pour indiquer la route,

Gauchelin, haut de taille, était vif et hardi;
Mais du bruit formidable encor tout étourdi,
Il ne savait d'abord s'il devait se défendre,
S'il était bon de fuir ou s'il fallait attendre.
Il se voyait déjà, sans merci ni pitié,
Par ces bandits cruels occis et dépouillé.

Enfin il s'avançait, prudent avec courage,
Vers trois arbres épais dont l'immense feuillage,
Comme un large rempart, aux yeux des cavaliers
Pouvait le dérober; c'étaient trois néfliers.
Mais voilà qu'un géant se présente et l'arrête,
Levant une massue et menaçant sa tête.
« Voyageur attardé, n'avance pas plus loin! »
Lui dit-il. Et déjà, silencieux témoin,
Le prêtre voit venir une nombreuse armée
Qui semble par l'enfer avoir été formée.
Voilà que sous ses yeux passent des fantassins
De dépouilles chargés, produit de leurs larcins:
Ils portent sur leur dos moutons et volatiles.
Blé, fruits, habillements, meubles, linge, ustensiles.
Comme de vrais brigands; mais tous semblent souffrir.
Et tous avec terreur s'excitent à courir.
Les supplices cruels dont ils étaient victimes,
Punissaient, disaient-ils, leurs détestables crimes.
Gauchelin reconnut parmi ces possédés
Plus d'un de ses voisins récemment décédés.
Puis vint de porte-morts une longue phalange:

Le géant se rangea dans cette troupe étrange.
Deux à deux ils portaient cinquante cercueils lourds,
Couverts, les uns de drap, les autres de velours.
Sous leurs pas réguliers retentissait la terre,
Et leur charge attirait le vautour solitaire.
Sur chacun des cercueils était assis un nain,
A la tête de monstre, et n'ayant rien d'humain.
Deux hommes vigoureux, nés dans l'Ethiopie,
Portaient sur un tronc d'arbre un sanguinaire impie
Qui, soumis sans relâche à d'horribles tourments,
Sans relâche poussait d'horribles hurlements.
Un atroce démon assis sur le cadavre
Que la douleur déchire et que l'angoisse navre,
De ses noirs éperons, à punir excités,
Frappe à coups incessants ses reins ensanglantés.
Gauchelin reconnaît le meurtrier d'Etienne,
De ce digne et saint prêtre, âme douce et chrétienne,
Que le traître à sa haine immola sans pitié,
Et laissa dans son sang près de l'autel noyé.
L'assassin était mort sans faire pénitence,
Et de son crime affreux le ciel tirait vengeance.

Gauchelin vit ensuite un cortége nombreux
S'avancer comme un flot rapide et ténébreux :
C'était sur des chevaux une troupe de femmes :
Leurs selles d'où sortaient des pointes et des lames,
Du plus cruel supplice étaient les instruments.
Le vent les soulevait dans l'air à tous moments,

Puis elles retombaient sur les pointes aigues,
Et leurs cris de douleur s'élevaient jusqu'aux nues.
Ces femmes à l'envi révélaient les péchés
Dont leurs corps amaigris demeuraient entachés.
Le feu, la puanteur, infernale torture,
Punissaient une vie ardente à la luxure.
Déplorant, mais trop tard, leurs obscènes plaisirs,
Elles poussaient aux cieux des cris et des soupirs.
Gauchelin reconnut parmi toutes ces femmes,—
En fut-il bien surpris?—de très-puissantes dames;
Et deux des palefrois qui s'entrepoursuivaient,
Portaient naguère encor des dames qui vivaient.

Immobile et surpris à l'aspect de ces choses,
Gauchelin méditait sur leurs trop justes causes!
Pendant qu'il prolongeait sa méditation,
Devant lui s'avançait une procession
D'évêques et d'abbés, de prieurs, de chanoines,
Vêtus de manteaux noirs, puis de clercs et de moines.
Ils pleuraient, gémissaient, et priaient Gauchelin
De les défendre tous contre l'esprit malin.
Il vit là dans leurs rangs, punis comme coupables,
Des hommes réputés vertueux, charitables,
Et que parmi les saints on avait cru placés,
Car à tromper le monde ils s'étaient exercés;
Là Hugues de Lisieux, là Mainier, abbé d'Ouche,
Là Gerbert, tous en pleurs et la plainte à la bouche;
Là tant d'autres encor que l'on doit taire, hélas!

Mais pour qui le bon prêtre invoquait Dieu tout bas.
Oh ! dans ses jugements l'esprit humain s'égare ;
Dieu seul sans se tromper, scrute, pèse et compare.
L'homme ne montre en tout que faiblesse ou rigueur ;
L'homme voit le visage, et Dieu pénètre au cœur.
Dans l'éternel royaume une vive lumière
Fait voir les perles d'or et les grains de poussière.
Dans le calme des cieux, séjour de vérité,
Triomphe la vertu, règne la sainteté.
Avant de s'élancer dans la divine gloire,
L'âme se rajeunit aux feux du purgatoire.
Ainsi qu'un vase d'or, précieux mais rouillé,
Grâce à de nouveaux soins, perd ce qui l'a souillé,
Et reprend au trésor sa place réservée,
Par l'expiation, ainsi l'âme sauvée
Obtient au paradis cette félicité,
Toute amour, toute paix, toute immortalité.

Le pasteur, frémissant à ces tableaux horribles,
Craignait d'être témoin de choses plus terribles.
Il mettait par moments une main sur ses yeux,
Puis l'excès de la peur le rendait curieux.
Il vit bientôt venir une nombreuse armée
D'archers vêtus de noir, jetant flamme et fumée :
Ils étaient tous montés sur des chevaux géants ;
Armés comme aux combats contre les mécréants,
Ils brandissaient dans l'air des étendards funèbres.
Gauchelin reconnut quelques seigneurs célèbres,

D'abord, Richard, Baudouin le fils de Gislebert,
Depuis peu décédés et portant le haubert;
Puis bien d'autres encor dont la nomenclature
Serait trop longue ici : je conte avec mesure.
Soudain Landry d'Orbert, agile et vigoureux,
Se tourna vers le prêtre avec des cris affreux,
Le priant de porter à sa femme un message
D'une haute importance et d'un sûr avantage.
Mais ses noirs compagnons dirent : « C'est un menteur.
« Ne croyez pas Landry, lâche et vil imposteur! »
Par son esprit fertile et sa rare éloquence,
Landry, sans patrimoine et de basse naissance,
Avait su s'élever et se faire un grand nom.
Bientôt par ses talents, d'avocat en renom,
Il était devenu grand juge et puis vicomte.
Des propos trop certains circulaient sur son compte :
Loin de se dévouer à la sainte équité,
Il ne montrait que ruse, orgueil, cupidité;
Puissant par la parole, au gré de son caprice,
Il se jouait du ciel, des lois, de la justice;
Il vendait la parole, il rendait ses arrêts,
Au mépris de tout droit, selon ses intérêts.
Hélas! il méritait tous les honteux supplices
Et les sanglants affronts de ses dignes complices.
Il n'avait dans leurs rangs ni clients ni flatteurs;
Les mots ingénieux étaient vains sur leurs cœurs.
Sourd à son cri stérile, à sa plainte importune,
N'avait-il pas fermé sa porte à l'infortune,

Et dans ses beaux discours, mensonges solennels.
Fait souvent triompher de riches criminels ?
Il aimait mieux jouir d'une frivole gloire
Que de laisser sur terre une noble mémoire.
Oui, les maux qu'il souffrait, il les méritait bien,
Et de ses grands succès, il ne lui restait rien.

Or, le prêtre observant la troupe fugitive,
Disait dans sa pensée, étonnée et naïve :
« Voilà de Herlequin les sombres chevaliers ;
« Ils ont déjà franchi les monts et les halliers,
« Incrédule autrefois, des ténébreux royaumes
« Je doutais qu'on revint, je riais des fantômes :
« Aujourd'hui j'ai pu voir des légions de morts
« Passer sur des chevaux qui blanchissent le mors.
« Si j'en faisais récit, nul ne voudrait me croire,
« Et chacun me dirait : « Abrégez votre histoire. »
« Les hommes sont toujours prêts à répudier
« Ce qui peut les instruire et les sanctifier.
« Il faut donc une preuve entière et sans conteste ;
« Puis je ferai dresser un acte manifeste.
« Et d'abord pour témoin saisissons ce cheval
« Qui suit sans cavalier le cortége infernal :
« Montons-le sans retard, j'en ferai mon trophée.
« Et la voix qui niera sera vite étouffée. »

Il saisissait déjà la bride du coursier,
Mais fougueux et rétif, cet animal entier
D'un bond se dégagea de sa main téméraire,

Et rejoignit bientôt le convoi funéraire.
De son mauvais succès le prêtre désolé
Dans ses tristes pensers restait comme accablé.
Il était jeune, actif, dans la force de l'âge,
D'un esprit décidé, d'un cœur plein de courage :
Il alla se placer au milieu du chemin,
Vers un autre coursier il étendit la main.
Mais à ses volontés plus soumis, plus docile,
Le cheval s'arrêta, calme, doux et tranquille,
Soufflant par les naseaux un nuage de feux
Grand comme un chêne épais qui s'étend dans les cieux.
Sur l'étrier le prêtre a posé son pied gauche,
La bride, il la saisit : tout à l'heure il chevauche,
Mais il sent sous son pied une ardente chaleur,
Et dans sa main un froid qui le pénètre au cœur.
Puis, quatre cavaliers horribles et difformes,
Courbant leurs fronts ridés sous des casques énormes,
L'apostrophent ainsi : « Vous prenez nos chevaux.
« Courez donc avec nous et par monts et par vaux.
« Vous avons-nous fait tort? sommes-nous pas à plaindre
« Pourqu'on nous vienne encor tourmenter sans nous craindre? »
Sur ce point toutefois ils étaient dans l'erreur,
Car Gauchelin surpris et glacé de terreur,
A trois des chevaliers avait lâché la bête.
Mais ils fondaient sur lui ; le dernier les arrête :
« Laissez-le moi, dit-il, amis, je le défends.
« A ma femme éplorée ainsi qu'à mes enfants
« Lui-même transmettra ce que ma voix leur mande. »

— « Je ne vous connais pas, la charge serait grande. »
— « Mon nom, sachez-le donc, est Guillaume de Glos.
« Hélas! je suis banni de l'éternel repos,
« Car j'ai commis sur terre un grand nombre de crimes.
« Mon usure rapace a fait mille victimes.
« Des comtes et seigneurs d'Hertford et de Breteuil,
« J'étais le sénéchal, et j'ai porté le deuil
« Dans leur double domaine et dans ma baronie;
« Jamais on n'avait vu semblable félonie.
« Pour un vil intérêt faussement obligeant,
« J'avais au pauvre Aimon prêté.... fort peu d'argent:
« Un moulin, son seul bien, que je gardais en gage,
« Aux miens, faute d'acquit, passa comme héritage.
« Le fer de ce moulin me reste entre les dents,
« Rougi dans les enfers sur des charbons ardents.
« La meule est sur mon sein, lourde, active et cuisante;
« Ah! la tour de Rouen n'est pas aussi pesante!
« Allez vers Béatrix et vers mon fils Roger:
« A restituer tout, allez les engager. »
Gauchelin répondit: « Guillaume, je suppose,
« Parmi les trépassés depuis long-temps repose.
« Un autre messager tâchez de l'obtenir,
« Car un pareil emploi ne peut m'appartenir.
« Je ne connais d'ailleurs vous ni votre famille,
« Et si j'allais trouver vos fils ou votre fille,
« Votre épouse elle-même, ils se riraient de moi,
« Et dans mes beaux discours n'auraient aucune foi. »
Plus Gauchelin faisait refus et résistance,

Plus Guillaume employait la prière et l'instance.
Les preuves que sans cesse au prêtre il apportait,
A ne les recevoir celui-là s'entêtait.
Mais un instant vaincu par sa longue prière,
Il l'entendait déjà conter sa vie entière,
En dévoilant tout haut ses crimes, ses forfaits.
C'était à rendre enfin les démons stupéfaits.
« Non, lui dit Gauchelin, des cruautés pareilles
« Ne doivent point souiller les moins chastes oreilles.
« Personne ne saura ce que vous m'avez dit,
« Il faut l'ensevelir dans le séjour maudit. »
A ces mots, rugissant comme un loup qu'on égorge,
Guillaume avec fureur le saisit à la gorge,
Il l'allait terrasser avec ses mains de feu;
Mais Gauchelin cria : « Sainte mère de Dieu,
« Vierge, secourez-moi, j'ai besoin d'assistance! »
Aussitôt un guerrier, franchissant la distance,
Délivra le fidèle avec son glaive d'or.
Ce n'était pourtant pas saint George ou saint Victor.
« Allons, fils de Satan, pourquoi tuer mon frère?
« Retirez-vous, dit-il. » Et le destin contraire
Se changea pour le prêtre en un meilleur destin...
Et les noirs chevaliers fuirent dans le lointain.

Quand on n'entendit plus la phalange infernale,
Parlant à Gauchelin d'une voix amicale :
« Me reconnais-tu pas, lui dit le chevalier ?—
« Non.—Quoi! ceux qu'on aimait peut-on les oublier ?

« Je suis Robert, ton frère.... ah! vois donc mon visage.
« Me méconnaître ainsi, mon frère! quel outrage! »
D'un tel événement Gauchelin agité
En attendait l'issue avec anxiété.
Robert lui rappela les jours de leur enfance,
Les bontés de leur mère et leur douce innocence,
Leurs jeux et leurs chansons, leurs luttes, leurs plaisirs.
Le prêtre résistait à ces doux souvenirs;
Il se rappelait tout avec joie et tristesse,
Mais n'osant se livrer, il niait tout sans cesse.
Le chevalier reprit avec sévérité :
« Je ne m'attendais pas à tant de dureté,
« C'est moi qui t'élevai quand mourut notre père :
« Je remplaçai ses soins et ceux de notre mère;
« Je t'aimais, Gauchelin, comme un enfant chéri,
« Et jaloux de te voir bien vêtu, bien nourri,
« Heureux de te placer dans une illustre école,
« Je me refusais tout, j'épargnais une obole.
« Mon aspect t'a plongé dans un morne embarras,
« Tu restes loin de moi quand je te tends les bras. »
Le prêtre enfin vaincu, mais le cœur plein d'alarmes,
Lui répondit : « Mon frère! » et l'arrosa de larmes.
Le chevalier reprit : « Tu méritais mourir,
« Dans nos rangs avoir place et comme nous souffrir,
« Puisqu'en ces lieux ta main hardie et criminelle,
« Sans craindre d'encourir une peine éternelle,
« A voulu prendre aux morts ce qui leur appartient.
« Nul ne l'osa jamais! Toi, le ciel te soutient :

« C'est que ce matin même ayant chanté la messe,
« De ton destin sacré la mort n'est pas maîtresse.
« Oh! puisqu'il m'est permis, pour calmer ma douleur,
« De t'apprendre mon sort flétri par le malheur,
« Sache donc qu'en partant de notre Normandie,
« La fièvre me minait: fatale maladie!
« Je restai languissant au milieu des Anglais,
« Pleurant sur nos adieux que je me rappelais.
« Bientôt je terminai ma rapide carrière,
« Sans que l'ont m'eût absous à mon heure dernière.
« Pécheur impénitent, me voilà condamné:
« Si je l'avais voulu, j'étais prédestiné.
« Nous souffrons sans relâche et nous souffrons encore.
« Nos armes sont de feu, leur toucher nous dévore,
« Elles remplissent l'air d'une fétide odeur;
« Et nos fronts sont brûlés d'une infernale ardeur.
« Quand tu fus ordiné, ton premier sacrifice
« Eut lieu pour les défunts: grâce à ce saint office,
« Notre père Raoul dans le ciel est entré;
« D'un bouclier pesant moi je suis délivré.
« Je reste encor chargé de cette lourde épée,
« Brillante comme l'or, mais par Satan trempée.
« J'espère avant un an, peut être dans six mois,
« Demeurer affranchi de son horrible poids. »

Pendant qu'il discourait avec sa voix plaintive,
Gauchelin lui prêtait une oreille attentive,
Et vint à découvrir au talon du damné

Un grumeau de sang noir près de l'os décharné,
On eût dit, dès l'abord, comme une tête humaine.
Ce sang coagulé mettait le prêtre en peine :
« Pourquoi sur vos talons, torturés tous les deux,
« Tout ce sang amassé qui forme un poids hideux ?
—« Ce n'est pas là du sang, c'est du feu qui me brûle
« Et qu'un arrêt divin sur ma chair accumule.
« Il me semble, aux effets d'un tourment si cruel,
« Trainer un poids plus lourd que le mont St-Michel.
« Avec mes éperons à la forme brillante
« J'aimais à déchirer la chair vive et sanglante ;
« N'est-il pas juste ainsi que je traîne après moi
« Ce sang que j'ai versé sans remords, sans effroi ?
« Les hommes de combat dont le cœur est barbare,
« Devraient se rappeler quel sort Dieu leur prépare ;
« Mais ce n'est pas toujours sa loi que nous craignons.
« Frère, adieu ! je rejoins mes sombres compagnons.
« Secoure-moi souvent par des œuvres chrétiennes ;
« Si je ne puis mêler mes prières aux tiennes,
« J'en sentirai du moins l'effet rafraîchissant,
« Car le prêtre à l'autel plus qu'un ange est puissant.
« Mon frère, grâce à toi comme à sainte Marie,
« J'espère être sauvé devers Pâques-Fleurie.
« Dès ce jour toutefois songe à ton propre sort ;
« En menant sainte vie on obtient bonne mort.
« Si tu te reconnais enclin à quelques vices,
« Corrige-t'en, mon frère, en songeant aux supplices.
« Veille, médite et prie avec un nouveau soin,

« Car le jour de ta mort peut-être n'est pas loin.
« Mais sur ta vision garde un profond silence,
« Observe en tes propos constante vigilance ;
« Et puis, après trois jours, tu pourras révéler
« Ce qui fait à la fois réfléchir et trembler ! »

Vers la troupe à ces mots il s'envole au plus vite,
Comme un char qui d'un mont roule et se précipite.
Gauchelin, en priant, regagna ses foyers,
Et, malade, en son lit resta huit jours entiers.
Puis, à peine entrait-il dans sa convalescence
Qu'il voulut que l'Évêque eût de tout connaissance.
De sa bouche, à Lisieux, Monseigneur Gislebert,
Sut ce qu'il avait vu, ce qu'il avait souffert;
Et pour sa guérison le prélat fit connaître
Quel remède certain devait choisir le prêtre.
A Bonneval ensuite il revint, fut fêté,
Et quinze ans il vécut en bonheur, en santé.

De lui-même, je tiens cette étonnante histoire,
Ainsi que d'autres faits que l'on ne saurait croire.
J'ai vu par le toucher de l'affreux chevalier
Son visage meurtri, mais à vous effrayer.
Pour qu'il rentre en lui-même et qu'il s'en édifie,
J'ai tracé cet écrit qu'au lecteur je confie.
Par la vertu constante on échappe aux Enfers,
Mais leur porte à jamais s'ouvre pour les pervers.

✿

Moi je viens après toi d'une main inhabile
Transmettre ta légende en leçons si fertile,
Vénérable Orderic, reçois mes humbles vers,
Hommage et souvenir à ta mémoire offerts ! —
O modèle parfait de la vertu chrétienne,
Puisse ma dernière heure être, ainsi que la tienne,
Pleine de foi, d'amour, surtout de repentir,
J'aurai pour l'autre bord moins de crainte à partir !

LA DUCHESSE SYBILLE.

CHRONIQUE DE 1098.

A M. MÉRITTE LONGCHAMP.

Sous les murs de la ville sainte
Robert (1) vaillamment combattait.
Son coursier comme lui sans crainte,
Au fort du danger l'emportait.
Une flèche aigue et rapide,
Siffla vers lui d'un fort voisin,
Et, domptant ce prince intrépide,
Porta le poison dans son sein.

Les croisés craignant pour sa vie,
De l'armée il s'est détaché.
Victime que la mort convie,
Il est rentré dans son duché.
Sur ses traits on voit se répandre
La plus effrayante pâleur.—
La gloire ne peut nous défendre
Des coups portés par le malheur.

(1) Robert Courte-Heuze, troisième duc de Normandie.

Il est pourtant facile encore
D'arrêter les progrès du mal,
Si de ses veines, qu'il dévore,
On extrait le venin fatal.
Mais, celui dont le soin propice
Tenterait ce sublime effort,
Pour prix d'un généreux service
Serait menacé de la mort.

Robert, courageux, magnanime.
Refusait un pareil secours ;
Il eût regardé comme un crime
De prolonger ainsi ses jours.
Mais une femme jeune et belle,
Trompant l'idole de son cœur,
Offrit un vertueux modèle
Au sexe dont elle est l'honneur.

Tandis que le héros sommeille
Au fond d'un gothique salon,
Son épouse près de lui veille
Comme une aigle sur son aiglon.
A la faveur de l'ombre obscure
Elle se livre à son dessein,
Et, les lèvres sur la blessure,
Commet un sublime larcin.

Grâce à son zèle, à son silence,
Robert fut sauvé du trépas,

Et l'on vit de nouveau la lance
Armer son victorieux bras.
Il devina le stratagème,
Il sentit croître son amour:
Et, par un bienfait de Dieu même,
Sybille conserva le jour.

On ne voit guère dans notre âge
De ces généreux dévoûments:
Une épouse attend son veuvage
Pour peindre les grands sentiments.
D'abord on gémit, on soupire,
De pleurs on arrose un cercueil....
Et bientôt le charmant sourire
Renaît sous le voile de deuil.

LE CHATEAU DE TANCARVILLE.

POËME.

XIIe SIÈCLE.

A M. AUGUSTE DONNET.

I.

Que faites-vous sur ces collines,
Débris d'une antique splendeur ?
Ne trouvé-t-on que des ruines
Où l'on cherchait gloire et grandeur ?

Oh! pourquoi, castel vénérable,
Eterniser tes lendemains ?
Veux-tu prouver qu'il est durable
Le vain travail fait par nos mains?

Comme les vieux manoirs, tes frères,
Te voilà donc découronné.
Tu tais vainement tes misères,
O glorieux infortuné!

Sur tes murailles lézardées
Chaque jour inscrit tes revers,

Plus Guillaume employait la prière et l'instance.
Les preuves que sans cesse au prêtre il apportait,
A ne les recevoir celui-là s'entêtait.
Mais un instant vaincu par sa longue prière,
Il l'entendait déjà conter sa vie entière,
En dévoilant tout haut ses crimes, ses forfaits.
C'était à rendre enfin les démons stupéfaits.
« Non, lui dit Gauchelin, des cruautés pareilles
« Ne doivent point souiller les moins chastes oreilles.
« Personne ne saura ce que vous m'avez dit,
« Il faut l'ensevelir dans le séjour maudit. »
A ces mots, rugissant comme un loup qu'on égorge,
Guillaume avec fureur le saisit à la gorge,
Il l'allait terrasser avec ses mains de feu;
Mais Gauchelin cria : « Sainte mère de Dieu,
« Vierge, secourez-moi, j'ai besoin d'assistance! »
Aussitôt un guerrier, franchissant la distance,
Délivra le fidèle avec son glaive d'or.
Ce n'était pourtant pas saint George ou saint Victor.
« Allons, fils de Satan, pourquoi tuer mon frère?
« Retirez-vous, dit-il. » Et le destin contraire
Se changea pour le prêtre en un meilleur destin...
Et les noirs chevaliers fuirent dans le lointain.

Quand on n'entendit plus la phalange infernale,
Parlant à Gauchelin d'une voix amicale :
« Me reconnais-tu pas, lui dit le chevalier ?—
« Non.—Quoi! ceux qu'on aimait peut-on les oublier ?

« Je suis Robert, ton frère.... ah! vois donc mon visage.
« Me méconnaître ainsi, mon frère! quel outrage! »
D'un tel événement Gauchelin agité
En attendait l'issue avec anxiété.
Robert lui rappela les jours de leur enfance,
Les bontés de leur mère et leur douce innocence,
Leurs jeux et leurs chansons, leurs luttes, leurs plaisirs.
Le prêtre résistait à ces doux souvenirs;
Il se rappelait tout avec joie et tristesse,
Mais n'osant se livrer, il niait tout sans cesse.
Le chevalier reprit avec sévérité :
« Je ne m'attendais pas à tant de dureté,
« C'est moi qui t'élevai quand mourut notre père :
« Je remplaçai ses soins et ceux de notre mère;
« Je t'aimais, Gauchelin, comme un enfant chéri,
« Et jaloux de te voir bien vêtu, bien nourri,
« Heureux de te placer dans une illustre école,
« Je me refusais tout, j'épargnais une obole.
« Mon aspect t'a plongé dans un morne embarras,
« Tu restes loin de moi quand je te tends les bras. »
Le prêtre enfin vaincu, mais le cœur plein d'alarmes,
Lui répondit : « Mon frère! » et l'arrosa de larmes.
Le chevalier reprit : « Tu méritais mourir,
« Dans nos rangs avoir place et comme nous souffrir,
« Puisqu'en ces lieux ta main hardie et criminelle,
« Sans craindre d'encourir une peine éternelle,
« A voulu prendre aux morts ce qui leur appartient.
« Nul ne l'osa jamais! Toi, le ciel te soutient :

« C'est que ce matin même ayant chanté la messe,
« De ton destin sacré la mort n'est pas maîtresse.
« Oh! puisqu'il m'est permis, pour calmer ma douleur,
« De t'apprendre mon sort flétri par le malheur,
« Sache donc qu'en partant de notre Normandie,
« La fièvre me minait: fatale maladie!
« Je restai languissant au milieu des Anglais,
« Pleurant sur nos adieux que je me rappelais.
« Bientôt je terminai ma rapide carrière,
« Sans que l'ont m'eût absous à mon heure dernière.
« Pécheur impénitent, me voilà condamné:
« Si je l'avais voulu, j'étais prédestiné.
« Nous souffrons sans relâche et nous souffrons encore.
« Nos armes sont de feu, leur toucher nous dévore,
« Elles remplissent l'air d'une fétide odeur;
« Et nos fronts sont brûlés d'une infernale ardeur.
« Quand tu fus ordiné, ton premier sacrifice
« Eut lieu pour les défunts: grâce à ce saint office,
« Notre père Raoul dans le ciel est entré;
« D'un bouclier pesant moi je suis délivré.
« Je reste encor chargé de cette lourde épée,
« Brillante comme l'or, mais par Satan trempée.
« J'espère avant un an, peut être dans six mois,
« Demeurer affranchi de son horrible poids. »

Pendant qu'il discourait avec sa voix plaintive,
Gauchelin lui prêtait une oreille attentive,
Et vint à découvrir au talon du damné

Un grumeau de sang noir près de l'os décharné,
On eût dit, dès l'abord, comme une tête humaine.
Ce sang coagulé mettait le prêtre en peine :
« Pourquoi sur vos talons, torturés tous les deux,
« Tout ce sang amassé qui forme un poids hideux ?
—« Ce n'est pas là du sang, c'est du feu qui me brûle
« Et qu'un arrêt divin sur ma chair accumule.
« Il me semble, aux effets d'un tourment si cruel,
« Trainer un poids plus lourd que le mont St-Michel.
« Avec mes éperons à la forme brillante
« J'aimais à déchirer la chair vive et sanglante ;
« N'est-il pas juste ainsi que je traîne après moi
« Ce sang que j'ai versé sans remords, sans effroi ?
« Les hommes de combat dont le cœur est barbare,
« Devraient se rappeler quel sort Dieu leur prépare ;
« Mais ce n'est pas toujours sa loi que nous craignons.
« Frère, adieu ! je rejoins mes sombres compagnons.
« Secoure-moi souvent par des œuvres chrétiennes ;
« Si je ne puis mêler mes prières aux tiennes,
« J'en sentirai du moins l'effet rafraîchissant,
« Car le prêtre à l'autel plus qu'un ange est puissant.
« Mon frère, grâce à toi comme à sainte Marie,
« J'espère être sauvé devers Pâques-Fleurie.
« Dès ce jour toutefois songe à ton propre sort ;
« En menant sainte vie on obtient bonne mort.
« Si tu te reconnais enclin à quelques vices,
« Corrige-t'en, mon frère, en songeant aux supplices.
« Veille, médite et prie avec un nouveau soin,

« Car le jour de ta mort peut-être n'est pas loin.
« Mais sur ta vision garde un profond silence,
« Observe en tes propos constante vigilance ;
« Et puis, après trois jours, tu pourras révéler
« Ce qui fait à la fois réfléchir et trembler ! »

Vers la troupe à ces mots il s'envole au plus vite,
Comme un char qui d'un mont roule et se précipite.
Gauchelin, en priant, regagna ses foyers,
Et, malade, en son lit resta huit jours entiers.
Puis, à peine entrait-il dans sa convalescence
Qu'il voulut que l'Évêque eût de tout connaissance.
De sa bouche, à Lisieux, Monseigneur Gislebert,
Sut ce qu'il avait vu, ce qu'il avait souffert ;
Et pour sa guérison le prélat fit connaître
Quel remède certain devait choisir le prêtre.
A Bonneval ensuite il revint, fut fêté,
Et quinze ans il vécut en bonheur, en santé.

De lui-même, je tiens cette étonnante histoire,
Ainsi que d'autres faits que l'on ne saurait croire.
J'ai vu par le toucher de l'affreux chevalier
Son visage meurtri, mais à vous effrayer.
Pour qu'il rentre en lui-même et qu'il s'en édifie,
J'ai tracé cet écrit qu'au lecteur je confie.
Par la vertu constante on échappe aux Enfers,
Mais leur porte à jamais s'ouvre pour les pervers.

✪

Moi je viens après toi d'une main inhabile
Transmettre ta légende en leçons si fertile,
Vénérable Orderic, reçois mes humbles vers,
Hommage et souvenir à ta mémoire offerts ! —
O modèle parfait de la vertu chrétienne,
Puisse ma dernière heure être, ainsi que la tienne,
Pleine de foi, d'amour, surtout de repentir,
J'aurai pour l'autre bord moins de crainte à partir !

LA DUCHESSE SYBILLE.

CHRONIQUE DE 1098.

A M. MÉRITTE LONGCHAMP.

Sous les murs de la ville sainte
Robert (1) vaillamment combattait.
Son coursier comme lui sans crainte,
Au fort du danger l'emportait.
Une flèche aigue et rapide,
Siffla vers lui d'un fort voisin,
Et, domptant ce prince intrépide,
Porta le poison dans son sein.

Les croisés craignant pour sa vie,
De l'armée il s'est détaché.
Victime que la mort convie,
Il est rentré dans son duché.
Sur ses traits on voit se répandre
La plus effrayante pâleur.—
La gloire ne peut nous défendre
Des coups portés par le malheur.

(1) Robert Courte-Heuze, troisième duc de Normandie.

Il est pourtant facile encore
D'arrêter les progrès du mal,
Si de ses veines, qu'il dévore,
On extrait le venin fatal.
Mais, celui dont le soin propice
Tenterait ce sublime effort,
Pour prix d'un généreux service
Serait menacé de la mort.

Robert, courageux, magnanime.
Refusait un pareil secours;
Il eût regardé comme un crime
De prolonger ainsi ses jours.
Mais une femme jeune et belle,
Trompant l'idole de son cœur,
Offrit un vertueux modèle
Au sexe dont elle est l'honneur.

Tandis que le héros sommeille
Au fond d'un gothique salon,
Son épouse près de lui veille
Comme une aigle sur son aiglon.
A la faveur de l'ombre obscure
Elle se livre à son dessein,
Et, les lèvres sur la blessure,
Commet un sublime larcin.

Grâce à son zèle, à son silence,
Robert fut sauvé du trépas,

Et l'on vit de nouveau la lance
Armer son victorieux bras.
Il devina le stratagême,
Il sentit croître son amour :
Et, par un bienfait de Dieu même,
Sybille conserva le jour.

On ne voit guère dans notre âge
De ces généreux dévoûments :
Une épouse attend son veuvage
Pour peindre les grands sentiments.
D'abord on gémit, on soupire,
De pleurs on arrose un cercueil....
Et bientôt le charmant sourire
Renaît sous le voile de deuil.

LE CHATEAU DE TANCARVILLE.

POËME.

XII[e] SIÈCLE.

A M. AUGUSTE DONNET.

I.

Que faites-vous sur ces collines,
Débris d'une antique splendeur ?
Ne trouvé-t-on que des ruines
Où l'on cherchait gloire et grandeur ?

Oh! pourquoi, castel vénérable,
Eterniser tes lendemains ?
Veux-tu prouver qu'il est durable
Le vain travail fait par nos mains ?

Comme les vieux manoirs, tes frères,
Te voilà donc découronné.
Tu tais vainement tes misères,
O glorieux infortuné!

Sur tes murailles lézardées
Chaque jour inscrit tes revers,

Tes tourelles intimidées
Redoutent la dent des hivers.

Cependant, fier et digne encore,
Ainsi qu'un vaillant chevalier,
Devant le temps qui te dévore
Tu ne veux pas t'humilier.

Les hauts seigneurs de Tancarville
N'habitent plus tes noirs débris ;
C'est l'oiseau sombre et le reptile
Qui te demandent leurs abris.

Mais de ce trône de verdure
Où se tiennent tes vieilles tours,
Tu vois rajeunir la nature,
Et tu regrettes tes beaux jours.

II.

Muette et morne sentinelle,
Quand ils passent fendant les eaux,
Ne dis-tu rien à la nacelle,
Ne dis-tu rien aux grands vaisseaux ?

A l'arrivée, au départ même,
Quoi ! pas un vœu n'est adressé
Par toi, philosophe suprême,
Qui sais les luttes du passé.

Ne dis-tu rien à la colombe
Que poursuit l'avide épervier?....
Sur tout ce qui souffre et succombe
Ne dois-tu pas t'apitoyer!

Ne dis-tu rien à la fumée
Qui sort de ces vaisseaux roulants,
Image de la renommée
De tes orgueilleux chambellans?

Ne dis-tu rien à l'humble étoile
Qui scintille sur tes deux fronts,
Tandis qu'elle conduit la voile
Au port où nous aborderons?

Ne dis-tu rien aux ravenelles
Qu'à tes murs arrachent les vents,
Fleurs qui te restaient plus fidèles
Que ta bannière aux plis mouvants?

Ne dis-tu pas même au poëte
Venu rêver sur l'autre bord,
Afin que son luth la répète,
Une ballade au doux accord?

Te reposant dans ton silence
Comme un exilé qui fut roi,
Tu laisses le vent qui s'élance
Partir sans message de toi.

Tu laisses passer les tempêtes
Sans t'arracher de ton sommeil ;
Sans lui parler de tes conquêtes,
Tu vois renaître le soleil.

Et quoi ! tu n'as donc rien à dire
Des anciens preux, des anciens temps,
Rien des dames dont le sourire
Fit des heureux, des inconstants !

III.

Je laisse la science active
Fouiller dans tes flancs entr'ouverts ;
Ma muse à l'écho de ta rive
Ne demande que quelques vers.

N'as tu pas gardé la mémoire
De cette poétique enfant
Dont la touchante et sombre histoire
Fait naître un soupir étouffant?

Je cherche la douce Loïse
A la fenêtre du donjon,
Demandant à l'onde, à la brise
Le retour d'un blanc pavillon.

Alfroi, d'Arthur l'a séparée.
Mais son cœur n'aimera qu'Arthur.

Elle gémit désespérée,
Et pourtant son amour est pur.

D'un traître elle serait l'épouse,
Ce seul penser lui fait horreur.
De cette âme fourbe et jalouse
Elle a su braver la fureur.

Elle retrouve une espérance:
Aimer, c'est parfois espérer!
Avec l'appui du roi de France
Arthur viendra la délivrer.

Ah! combien son âme est en peine!
Que de douleur et que d'effroi!
Elle veut bien subir la haîne,
Mais non l'amour du lâche Alfroi.

« Inutile est votre constance,
D'un air faux lui dit-il un jour.
A quoi bon tant de résistance
A mon pouvoir, à mon amour?

« Arthur est mort en Palestine,
Voulez-vous donc l'attendre encor?....
J'ai pour vous le manteau d'hermine,
L'agraffe et la couronne d'or.

« Bien loin d'y rester prisonnière,

Vous pouvez régner en ces lieux.
Loïse, entendez ma prière ;
Soyons unis devant les cieux !

« Pour visiter notre domaine
Que l'horizon ne borne pas,
La herse avec sa double chaîne
Se lèvera devant vos pas.

« Vous aurez l'éclat, la parure,
Les festins, la chasse, les jeux.
Quittons cette prison obscure ;
Consentez, tout cède à vos vœux.

« Soyez à moi ! venez, Loïse !
Se peut-il un destin plus beau ?
Soyez à moi dont l'âme éprise....
—Non, j'aime mieux être au tombeau.

« — Eh bien ! c'est moi dont la main forte
De ton Arthur m'a fait vainqueur !
Moi qui lui plongeai de la sorte
Tout entière ma dague au cœur.

« Tiens, ce mouchoir qu'en tes alarmes
Tu lui donnas, trésor si cher ;
Vois donc, ce n'est plus de tes larmes,
C'est de son sang qu'il est couvert ! »

Dernier coup pour la pauvre amante
Qui d'horreur détourne les yeux,
Se brise... Puis son âme aimante
Réjoint Arthur au sein des cieux!

IV.

Mais, où donc s'en va ma pensée?
Je retourne à ces jours taris ,
Dont chaque image est retracée
Dans ces romantiques débris....

Reste toujours , noble ruine,
Auprès du fleuve murmurant,
Dont le flot vagabond s'incline
Devant ton destin qui fut grand !

Reste debout! tu rends sa flamme
A l'œil prompt à t'apercevoir.
Il est dans tes murs comme une âme
Dont l'âme ressent le pouvoir!

Le siècle qui jetait l'outrage
Aux vénérables monuments,
S'est dissipé comme un orage,
Et toute gloire a des amants.

Réponds au salut du trouvère!
Il s'inspire à ton seul aspect,

Il t'interroge comme un père
Que l'on salue avec respect.

Il le sait, tu gardes la trace
De Charles-Sept et de Dunois.
Ton portail que le lierre embrasse
Pour les nommer prend une voix.

Melun! d'Orléans-Longueville!
Bouillon! Marigny! de Harcourt!
A de tels noms, froid et stérile,
Le cœur pourrait-il rester sourd?

Après ces gloires triomphales
Dont ta légende s'illustra,
Je lis ces noms dans tes annales:
Montmorency! d'Albufera!

Sans doute au nom de Tancarville
Ces noms s'unissaient à bon droit;
Et si le granit se mutile,
La gloire avec le temps s'accroît.

Si tes grandeurs sont envolées,
Hélas! pour ne plus revenir,
Tu te pares de giroflées
Dont s'embaume le souvenir.

Sois sans regret, sans jalousie,

Nos babels n'ont point ta valeur :
Il te reste une poésie
Qui grandit avec le malheur.

Moi, je venais près de cette onde
Où parfois monte un sable d'or,
Chercher une leçon profonde,
Pour l'emporter comme un trésor.

Au lieu d'une telle richesse,
J'emporte, au doux tomber du jour,
Echo de deuil et de tristesse,
Une simple histoire d'amour.

Mais dans la plus humble légende,
On retrouve, on sent s'éveiller
La vertu forte, la foi grande,
Et le cœur humain tout entier.

ENVOI.

Sage et vertueux magistrat
Dont la vie en bienfaits, en labeurs est fertile,
Et qui veillez sans cesse au bonheur de la ville
Ainsi qu'un fidèle soldat, —
De mes vers printaniers respirant l'humble essence,

Vous avez protégé, pour l'aider à fleurir,
Un arbuste où des fruits pouvaient un jour mûrir.
Recevez ce tribut que la reconnaissance
Comme un gage sincère a voulu vous offrir.
Elle allume en nous une flamme,
Un foyer de bonheur que rien jamais n'éteint;
C'est ce que la mémoire a toujours de plus saint,
C'est la meilleure part de l'âme.
Mais pour bien exprimer toute la vive ardeur
De ce sentiment qui m'inspire,
Je n'oserais charger ma lyre;
Elle en dirait toujours moins que ne sent mon cœur.
Accueillez-les, ces vers qu'aujourd'hui ma main trace
Sur l'un de nos plus beaux débris;
Un sévère destin peut-être les menace:
Que le temps les épargne ou bien qu'il les efface,
Ils auront obtenu leur prix.

Février 1843.

GUILLAUME-LE-ROUX.

CHRONIQUE DE 1101.

A M. ARCISSE DE CAUMONT.

« Partons tous, voici l'aurore :
« Le coq de son chant sonore
« Fait retentir les échos.
« Quand la sombre nuit s'efface,
« On peut commencer la chasse
« Et franchir les verts enclos.

« Dans quelque riche abbaye,
« Par notre monde assaillie,
« Nous prendrons ample repas.
« Allons, Tirel, je l'espère,
« Nous aurons chance prospère.
« Veneurs, qu'on suive nos pas!

« Un preux de maison normande,
« Naguères m'a fait l'offrande
« De flèches dont je suis fier ;
« Mieux que les faucons habiles
« Et les lévriers dociles
« Elles sauront fendre l'air. »

Cela dit, sous les ombrages,
Contre les bêtes sauvages
On commence à guerroyer.
Au bruit du cor qui résonne,
Dans sa grotte monotone
Le cerf vient de s'éveiller.

On poursuit, on frappe, on tue.
Tandis que l'on s'évertue,
Tirel, imprudent chasseur,
Au détour d'une bruyère,
D'une flèche meurtrière
Atteint le duc droit au cœur.

Et déjà Richard son frère,
D'un destin non moins contraire
Avait senti le courroux.
Emporté par sa monture,
Il mourut d'une blessure,
Méritant un sort plus doux.

L'aventure est trop certaine,
On voit encor le vieux chêne
Où son front alla frapper.
Oh! quand la mort est prescrite,
Deux ou trois fois on l'évite,
Mais nul n'y peut échapper.

Car le vieux spectre insensible

Saisit d'un bras inflexible
Ceux de qui l'heure a sonné.
Devant Richard et Guillaume
Ainsi le pâle fantôme
Ne s'était pas détourné.

Si l'on en croit la chronique,
Le double malheur s'explique,
Non comme effet du hasard ;
Mais la céleste vengeance
Frappait à dessein l'engeance
De Guillaume-le-Bâtard.

Peu fidèle à la justice,
Ce monarque, d'un caprice,
Avait détruit par arrêt,
En dépassant ses franchises,
Villages, moutiers, églises,
Pour planter cette forêt.

COMPLAINTE DE ROBERT-COURTE-HEUZE (1).

XII[e] SIÈCLE.

A M. VICTOR CHOISY.

Chêne qui jadis pris naissance
Sur les hauteurs que j'aperçois,
Théâtre où le sang tant de fois
Coula, versé par la vengeance! —
Malheur aux mots amers prononcés dans le vin;
De querelle et de haîne ils sont le noir levain!

Chêne qui dois ta nourriture
Aux flots de sang de tant de morts

(1) Robert-Courte-Heuse fait prisonnier à la bataille de Tinchebray, qui eut lieu le 27 septembre 1106, fut enfermé par l'ordre de son frère, Henri 1er, roi d'Angleterre, au château de Cardiff, dans le pays de Galles, où il resta vingt-huit ans. Forcé d'apprendre la langue des Gallois, ses geôliers, il s'en servait pour composer des vers. Il adressa la complainte dont nous donnons ici une imitation, à un grand chêne qu'il voyait des fenêtres de sa prison. Cet arbre dominait au loin sur la forêt qui couvre le promontoire de Penarth, sur le canal de Bristol. M. l'abbé De La Rue est le premier qui ait traduit en français ce morceau original, précieux échantillon de poésie galloise.

Dont on admirait les efforts
Et qui dorment sous la verdure ! —
Malheur au souverain de ses proches haï ;
Par tout ce qui l'entoure il est bientôt trahi !

Chêne élevé sur la pelouse
Qu'arrosa le sang des soldats
Dont le cœur sentit aux combats
Le tranchant d'une arme jalouse ! —
Malheur à l'homme atteint d'un sentiment haineux ;
Sa main de la concorde aime à briser les nœuds !

Chêne grandi parmi les plantes
Qui semblaient vouloir t'étouffer,
Ton noble tronc sut triompher
De ces broussailles insolentes ! —
Malheur à l'homme en proie à ses fiers ennemis ;
Au cruel désespoir ses longs jours sont soumis !

Chêne, l'honneur du promontoire
D'où ton front domine les bois,
La Saverne est là.... tu la vois
Aux mers disputer la victoire ! —
Malheur au prisonnier qui, consultant le sort,
Ne voit que des destins qui ne sont pas la mort !

Chêne qui, parmi les orages,
Au sein de la guerre as vécu,

Et sans jamais être vaincu,
De la mort connais les ravages ! —
Malheur, malheur à l'homme enfermé pour souffrir !
Malheur à qui n'est pas assez vieux pour mourir !

LA BATAILLE DE TINCHEBRAY.

(27 SEPTEMBRE 1106).

A M. THÉODORE LE BRETON.

O champs de Tinchebray qu'avant les jours d'automne
On voit couverts d'épis qu'abat le moissonneur,
Pareils à ces soldats qui, sous l'airain qui tonne,
Tombent devant le char d'un orgueilleux vainqueur !

C'est ici qu'autrefois les haines de deux frères
Dans un choc décisif tentèrent le destin.
Des regrets, des remords, des palmes funéraires
Du conquérant cruel grossirent le butin.

Là Robert-Courte-Heuze, encourageant ses braves,
Au milieu des Normands combattit en héros;
Il perdit sa couronne, et trouva pour entraves
Des chaînes qu'à ses mains rivèrent les bourreaux.

Infortuné Robert ! tu tombas, non sans gloire !
Ton frère ne conquit que crime et faux bonheur !
Ta défaite eut l'éclat d'une sainte victoire,
Noble et dernier effort, dernier cri de l'honneur !

Le duc, resté vivant aux mains d'un roi perfide,
Fut le triste ornement d'un triomphe odieux;
Et le char s'avançait, le char du fratricide,
Et le peuple passait en détournant les yeux.

Oui, Rouen fut témoin de tant de barbarie,
Londres vit ce cortége et le vit sans transport :
Il fallait que deux fois Henri dans sa furie
Savourât les douleurs de cette lente mort.

« Ah! disait le vaincu, si le sort de mes armes
Dans les champs de bataille eût été plus heureux,
Mon triomphe du moins n'eût pas coûté de larmes,
Il eût été plus beau... j'eusse été généreux! »

Mais le monarque anglais ajoutant à l'injure,
Fit arracher les yeux au noble prisonnier.
Tant de férocité révolte la nature :
Dans le sang de son frère il souilla son laurier.

Etouffant son remords au bruit de ses conquêtes,
De dégoûts et d'honneurs abreuvé tour à tour,
Il endormait son âme au milieu de ses fêtes...
Mais Dieu, pour le punir, avait marqué son jour.

LE NAUFRAGE DE LA BLANCHE-NEF.

CHRONIQUE DE 1119.

A MADAME LUCIE COUEFFIN.

Un jour quittant Barfleur et laissant loin la terre,
Henri, premier du nom, voguait vers l'Angleterre,
Et le brave Aldestan, son futur successeur,
S'éloignant de son père et de sa jeune sœur,
Devisait galamment près de sa fiancée.
Sur le large tillac une foule empressée
Regardait la grande île ouvrir ses vastes ports
Au roi qui dans son sein rapportait des trésors.
Ce prince ayant conquis toute la Normandie,
Voyait par ses travaux sa puissance agrandie.
Le glorieux hymen de son jeune héritier
Allait à sa couronne ajouter un laurier.
La mer qu'ils sillonnaient restait calme et tranquille,
Le vent d'un souffle pur enflait la voile agile,
Et sur les flots soumis devant leur majesté
Les deux vaisseaux glissaient avec rapidité.

Cependant Aldestan a changé de navire :
Parmi les matelots l'allégresse respire ;

On accorde le vin qu'ils demandent alors
Pour fêter sa venue et marquer leurs transports.
Au comble du bonheur peut-on croire aux alarmes?
Le prince environné d'illustres hommes d'armes,
A la gaîté de tous unissait sa gaîté....
Le pilote inquiet ne fut point écouté.
Promptement enivrés, les matelots perdirent
La force, la raison, et bientôt s'endormirent.
Tout ordre désormais fut sans pouvoir sur eux.
Le vaisseau surchargé du cortége nombreux,
Monté d'aimables fous, privé d'habiles guides,
S'élance alors plus prompt que les vagues rapides,
Et semblable au mortel qu'entraîne un fol orgueil,
Se brise tout à coup sur un fatal écueil.

Le fils du roi Henri, jeté dans la nacelle,
Est sauvé de la mort.... mais une voix l'appelle ..
Voyant contre les flots lutter en expirant
Sa sœur qui pousse encore un long cri déchirant,
Il s'y plonge, il l'arrache aux fureurs de l'abime,
Et bientôt avec elle il en devient victime!

La barque trop chargée a le sort du vaisseau;
Elle tournoie, enfonce et disparaît sous l'eau,
Et pour éterniser toute une antique race
Ne laisse à l'océan qu'un sillon qui s'efface.

Le monarque achevait le voyage entrepris;
Hélas! la Blanche-Nef n'était plus qu'un débris!

D'un père jugeons-nous quelle fut la souffrance!
Il perdait dans son fils son unique espérance,
L'avenir de son nom, l'héritier de ses droits....
En de telles douleurs ne meurt-on qu'une fois?
Le roi feignait encore un courage intrépide;
Mais Dieu de ce moment punissait l'homicide.
Au sein de sa grandeur il restait isolé,
Couvert du sang d'un frère (1) à sa haine immolé,
Chassant le souvenir d'un crime que la gloire
Ne peut faire oublier au bruit d'une victoire.

Il fallut renvoyer au lieu de son berceau
La princesse dès-lors fiancée au tombeau.
Du long crêpe de veuve elle voila ses charmes;
Au lieu de nom de reine elle emporta ses larmes!
On eût dit Andromaque, et, plus à plaindre encor,
Il ne lui restait pas la cendre d'un Hector!

Ainsi donc, tôt ou tard Dieu que justice anime,
Punit le fratricide et se venge du crime;
D'avance pour frapper il marque le moment:
Plus le coupable est grand, plus grand le châtiment.

(1) Robert Courte-Heuze, huitième duc de Normandie.

LES AMOURS DE HENRI II.

BALLADE.

A M. LE COMTE ALEX. DE BEAUREPAIRE.

De Henri deux, roi d'Angleterre,
Et duc Normand,
Les amours voilés de mystère
Sont un roman.

Galant, d'un esprit agréable,
Tournant des vers,
Il avait pour se rendre aimable
Moyens divers.

Il était de haute stature,
Et sans efforts
Plaisait par son air, sa figure
Et son abord.

Il vit céder toutes les femmes
A ses désirs,
Et consumait en douces flammes
De doux loisirs.

Mais une amour plus véritable
Remplit son cœur :
Des anges le plus adorable,
Fut son vainqueur.

C'était la belle Rosemonde,
Vierge aux longs yeux,
Pauvre fleur tombée en ce monde
Du haut des cieux.

Longtemps la vertu la plus pure
Fut son rempart.
Qui fit sa première blessure ?
Un doux regard.

Elle rencontra sur sa route
Le bel ami
Qu'elle devait aimer sans doute,
Non à demi.

Henri séduisit sa jeunesse,
Mais sans détour.
Hélas ! elle eut trop de faiblesse
Par trop d'amour.

En le voyant comment lui taire
Son tendre émoi ?
Ce fut l'amant qui sut lui plaire,
Non pas le roi.

Que de bonheur! quelles extases!
Quels longs transports!
Tendre amour, quand tu nous embrases,
Plus de remords!

Ces ardeurs, cet heureux délire
Dont ils vivaient,
Les bons principes, faut le dire,
Les réprouvaient.

D'Eléonore d'Aquitaine,
Le beau Henri,
Volage qui craint la hautaine
Est le mari.

Elle prendrait très-mal la chose,
Si la savait,
Et n'aurait pas la bouche close,
S'il la bravait.

Comment cacher à sa furie
L'aimable objet
Dont le Roi par idolâtrie
Est le sujet!

Rosemonde craintive et tendre,
D'une noirceur
N'aurait, hélas! pour se défendre
Que sa douceur.

Au fond d'un brillant labyrinthe,
Tant il l'aima,
Pour la sauver de toute atteinte
Il l'enferma.

Car il savait bien que la Reine,
Esprit jaloux,
Sur elle assouvirait sa haîne
Et son courroux.

A grands frais il fit donc construire
Ce gai tombeau,
Qu'une fée aurait pu produire,
Mais pas si beau.

En ce lieu tout était splendide
Et le jardin
Plus enchanté que ceux d'Armide,
Valait Eden.

Les arts et leurs mille caprices
Là s'étalaient:
Mille parfums, mille délices
S'y révélaient.

Rosemonde était entourée
D'or éclatant:
Mais, lorsqu'on se sait adorée,
En faut-il tant!

Ces splendeurs, ce luxe magique,
Le Prince absent,
Ne sont pour cette âme angélique
Qu'un poids pressant.

« Madame, qui vous rend si sombre ?
« Jenny, je crains....
—« Vous seule vous créez sans nombre
« Deuils et chagrins.

—« J'ai fait un rêve épouvantable
« Durant la nuit :
« J'ai cru voir un monstre effroyable.... .
« Quel est ce bruit !

—« C'est la cascade qui murmure ;
« Tout vous fait peur.
—« J'attends celui qui me rassure :
« Espoir trompeur !

« Jenny, voyez, j'attends, j'écoute ;
« Le Roi vient-il ?
« Aurait-il point pendant sa route
« Rompu le fil ?

« Je ne vois rien, Madame, encore....
—« Parlez plus bas !
—« J'entends, Madame, un pas sonore.
—« Ah ! c'est son pas ! »

Illusion qui se prolonge
Un long moment,
Et fait sentir avec doux songe
Cruel tourment!

Déjà la belle prisonnière
Croit voir le Roi;
Il frappe, il vient à sa prière.....
Mais, quel effroi!

C'est Eléonore elle-même
Qui, l'œil en feu,
Paraît en criant anathême,
Et jurant Dieu.

« C'est lui, disais-tu, malheureuse;
« Oh! mais non pas!
« C'est moi, c'est ma main vigoureuse,
« C'est le trépas! »

Puis, jetant un regard rapide
Dans ce séjour:
—« Tout me dit combien le perfide
« Avait d'amour!.....

« Il faut mourir, belle récluse,
« Car c'est assez
« De bonheur, de honte et de ruse;
« Mais, choisissez,

« Ou de ce poison qu'il faut boire
« Sans nul retard,
« Ou dans ton cœur la lame noire
« De ce poignard.

« Dans le venin elle est trempée,
« Tu souffriras !
« Ce qu'on fait quand on est trompée
« Tu le sauras !

« C'était trop rester impunie.
« Poison ou fer !
« Je veux pour toi longue agonie
« Et puis l'enfer ! »

—« Oh ! vous êtes donc implacable.
« Hélas ! mourir
« Empêchera-t-il le coupable
« De me chérir ! »

Elle met la coupe à sa bouche,
Disant cela ;
Ajoutant quand sa lèvre y touche :
« S'il était là ! »

Donc à l'ordre d'Eléonore
Elle obéit :
Déjà le poison la dévore,
Son corps faillit.

Le Roi survient, l'âme abusée
D'un cher espoir ;
Et bientôt son âme est brisée ;
Il peut tout voir.

La Reine s'en va satisfaite,
Parlant ainsi :
—« Traître, ma vengeance est complète,
« Je t'aime aussi ! »

Le Roi par un arrêt terrible
Voudrait frapper ;
Mais à tout cette femme horrible
Sait échapper.

Henri, qui n'a plus rien au monde,
Veut dans le deuil
Partager avec Rosemonde
Même cercueil.

A ses devoirs on le rappelle :
Il doit régner,
Et, malgré sa douleur cruelle,
Se résigner.

A celle qui lui fut ravie,
Triste en sa cour,
Il conserva toute sa vie
Le même amour.

L'histoire de l'infortunée
Eut grand éclat.
Rosemonde fut condamnée
Par un prélat.

Mais les femmes et les poëtes,
Avec des pleurs,
Redirent ses amours secrètes
Et ses malheurs.

Qui fit plus mal de la victime,
Cœur se donnant,
Ou de la femme légitime
Assassinant?

L'une avait comme Magdeleine
Beaucoup aimé,
L'autre avait son cœur dans la haîne
Envenimé.

La défunte en un monastère
Mise d'abord,
Fut proscrite, comme adultère,
Du dernier port.

Ah! là bas, puisqu'on répudie
Pareil cercueil,
Fallait chercher en Normandie
Meilleur accueil.

Henri savait mieux que personne
Qu'en son duché,
On fait l'amour et l'on pardonne
A ce péché.

CHANSON DE RICHARD-CŒUR-DE-LION (1).

(1192-1194.)

Nul prisonnier ne peindra son malheur
S'il n'a l'accent d'une amère douleur ;
Il peut du moins soupirer sa chanson.
J'ai des amis, mais j'attends ma rançon.
Honte sur eux si, faute d'un denier
Je suis deux hivers prisonnier !

Ils savent bien mes soldats, mes barons,
Anglais, Normands, Poitevins et Gascons,
Que je n'avais compagnon si chétif
Que tout un an je laissasse captif.
Cela contre eux n'est pour me récrier,
Mais je suis encor prisonnier !

Mort ou captif,—trop bien je le comprends,—
N'a bientôt plus d'amis ni de parents,

(1) Cette pièce est traduite ou plutôt imitée de la chanson originale extraite des manuscrits de la bibliothèque royale, par M. Le Roux de Lincy et publiée dans le recueil des *chants historiques français*.

Puisqu'à moi-même on préfère l'argent.
Sur mes sujets je reste m'affligeant;
Car mon trépas ils devront l'expier
Si je suis long-temps prisonnier!

Est-ce étonnant que j'aie angoisse au cœur
Quand mon pays gémit sous un vainqueur?
S'il n'oubliait notre commun serment,
De mon côté gardé très-loyaument,
Ah! la prison, sans qu'on dût batailler,
S'ouvrirait pour le prisonnier!

Mes compagnons de qui j'ai grand souci,
Ceux de Cahors et ceux du Perche aussi
N'ont pas, dit-on, gardé fidélité,
Quand j'eus toujours franchise et loyauté.
Oh! c'est bien mal s'ils veulent guerroyer
Contre moi qui suis prisonnier!

Ils savent bien ceux de Tours et d'Angers
Que je gémis aux mains des étrangers;
Ces bacheliers, si riches aujourd'hui,
Pourraient sans peine abréger mon ennui.
Mais ils croiraient sans profit travailler,
Et je demeure prisonnier?

Chère comtesse, ô ma sœur, votre roi
Vous recommande à Dieu de qui la loi

Me veut captif en ce pays.
Je ne dis rien, contraignant mon émoi,
Rien de la mère de Louis!

LE CHATEAU-GAILLARD,

POËME.

A M. ACHILLE DEVILLE.

Quand la science active ensemence nos jours,
D'où vient ce sentiment qui t'entraîne toujours
Vers les tombeaux et les ruines ?
O mon âme ! d'où vient ce besoin triste et doux
De réveiller des temps déjà si loin de nous ?....
Tu cherches les leçons divines.

Tu cherches ce langage éloquent et sacré
Que l'on entend toujours sous le saule éploré
Ou près des monuments qui croûlent.
Pour rêver au passé je demeure à l'écart,
Interrogeant du cœur autant que du regard
La poussière que mes pas foulent.

Et quels sont mes transports et mon ravissement
Quand j'arrête mes yeux sur ce haut monument
Où plane encor la renommée !
A la destruction ses restes sont soumis :
Aux pas profanateurs de ses durs ennemis
Sa porte, hélas ! n'est plus fermée !

C'est la foudre, le vent, c'est le rigide hiver
Qui viennent le ronger avec leurs dents de fer,
Car leur fureur est implacable.
Demandez aux jardins, aux vieux palais détruits:
La pluie et le soleil font des fleurs et des fruits ;—
Ils font de la cendre et du sable.

Aussi lorsqu'un poëte approche de ces murs,
Éveillant des accords graves, touchants et purs,
Le noble vieillard se console.
On dirait qu'on lui rend sa gloire d'autrefois,
Et qu'un souffle de vie arrive avec la voix,
Et qu'il reprend son auréole.

Du vieux sang de Guillaume immortel héritier,
Intrépide Richard, toi dont le monde entier
Admire encor l'âme hardie,
Vainqueur de Saladin, tu hâtas ton retour
Pour combattre Philippe et le vaincre à son tour,
En défendant ta Normandie.

Contre le roi de France il fallait un arrêt;
Ce n'était point assez d'une immense forêt
De piques fortes et puissantes;
Philippe s'avançait sur son char triomphal:
Il fallait opposer un bloc pyramidal
A ses légions menaçantes.

Et bientôt à ta voix s'éleva dans les airs

Ce prodige nouveau qu'en ses songes divers
L'Orient seul disait possible.
Mais sur son faîte altier jusqu'à Dieu se dressant,
Au long bruit du tonnerre on vit tomber du sang :
Ce fut un présage terrible.

1198. Lorsqu'à tes chevaliers surpris, émerveillés,
Tu dis en souriant : « Regardez-la, voyez
Ma fille d'un an, qu'elle est belle ! »
L'œuvre de ton génie était chère à ton cœur,
Et l'on reconnaissait dans ce cri de bonheur
L'élan d'une âme paternelle.

Car ton amour à toi, c'étaient les longs combats,
La victoire sanglante et les morts sous tes pas
Accumulés par la conquête.
Un paisible manoir, un palais gracieux,
Ne valaient pas pour toi ce castel orgueilleux,
Fier compagnon de la tempête.

Aussi tu le parais comme un enfant royal ;
Tu lui donnais un mont pour trône colossal :
Des créneaux formaient sa ceinture ;
Robuste et cher enfant d'un guerrier souverain,
Sceptre et collier de fer, diadème d'airain,
Voilà quelle était sa parure.

Aujourd'hui je ne vois sur ces restes déserts
Que des linceuls de mousse et de longs rameaux verts

Comme en ont les anciennes tombes,
Et pour poétiser ces lieux hospitaliers,
Que des ronces, du lierre, au lieu de frais lauriers,
Des hiboux au lieu de colombes.

O courageux Richard! quel était ton espoir
Lorsque pour assurer ton glorieux pouvoir
Tu créais ce rempart sublime?
En plaçant près des cieux ce ministre géant,
A cet autre pouvoir qui rend tout au néant
Tu préparais une victime.

Eh! ne savais-tu pas, homme au cœur de lion,
Que l'avenir se rit de toute ambition,
Que pour retomber on s'élance?
Que l'âpre main du temps joue avec le granit,
Que tout laurier s'abat, que tout règne finit,
Que tout bruit devient du silence?

Toi qui donnais des fers, tu fus aussi captif,
Tu connus l'ennui morne et le regret plaintif:
Ta gloire ne put te défendre.
Et la mort te captive une seconde fois!
Et Blondel n'est plus là pour moduler sa voix
Et faire tressaillir ta cendre!

Moi, triste et sérieux en foulant ces débris,
Je remonte le cours de ces siècles taris,
Notre histoire et notre couronne.

Par la mort et l'oubli tout ne doit pas finir,
Car dans le ciel normand plus d'un grand souvenir
Est une étoile qui rayonne !

Mais les jours sont changeants : vieux castel outragé,
Quand tu restais debout, tes maîtres ont changé.
Voici venir le Roi de France !
Ceignant ton noble fort de nombreux bataillons,
Philippe confiant montre à ses légions
Ce nid d'aigles pour espérance.

Aux plus rudes assauts Chester résiste encor ;
En fidèle gardien qui protége un trésor
Chester défend la citadelle.
Mais, plantant son drapeau sur les murs périlleux,
Philippe à sa moisson de rameaux glorieux
1204. Ajoûte une palme nouvelle.

Ah ! rendra-t-il la vie aux femmes, aux vieillards,
Aux enfants malheureux chassés hors des remparts
Comme des hôtes inutiles ?
Repoussés de tout point, dévorés par la faim,
Sans abri, sans espoir, l'herbe leur sert de pain,
Leurs cris de douleur sont stériles.

Oui, la misère seule aux peuples appartient,
Et c'est au prix du sang que la gloire s'obtient :
La pourpre des rois s'y colore.
On tue et l'on détruit sans deuil, sans repentir ;

Pour qu'un nom glorieux puisse mieux retentir
La solitude est plus sonore!

J'ai déjà pénétré sous ces vastes abris,
J'ai déjà retrouvé sur les moindres débris
Plus d'une trace ineffaçable.
1261. J'y vois, ô saint Louis! l'empreinte de tes pas,
Mais, tu ne venais point y semer le trépas
Pour une gloire périssable!

Voici l'affreux cachot, lugubre souterrain
Où par l'ordre cruel d'un puissant souverain
Ont langui deux coupables reines.
1315. Marguerite adultère a péri dans ce lieu;
Et Blanche pardonnée échangea devant Dieu
Pour de saints nœuds d'horribles chaînes.

Qu'on soit d'humble famille ou d'illustre maison,
Hélas! souvent l'amour égare la raison
Quand le cœur s'ouvre à ses paroles.
Lois, serments, dignité cèdent à son pouvoir;
Puis il fait, au mépris de leur long désespoir,
Des victimes de ses idoles!

Oh! chaque pierre ici raconte à l'étranger
Un succès, un revers, une gloire, un danger! —
Des mers dépassant la limite,
1334. C'est tantôt David Bruce échappant au poison,

1468. C'est Melun que réclame au fond de sa prison
L'échafaud de Tristan-l'Ermite;

1356. Ou bien, sous le Roi Jean, c'est Charles-le-Mauvais
Dans ces murs ténébreux expiant ses forfaits,
Tigre qui rugit dans sa cage.
1357. Puis c'est ce jeune duc, sans haine et sans détour,
Qui s'essaie à régner et que la France un jour
Appellera Charles-le-Sage.

Devant les fleurs de lys chassant les léopards,
C'est La Hire aux Anglais rentrés dans ces remparts
Acquittant sa dette dernière.
Car de l'amant d'Agnès il a vengé l'affront ;
Il assure aujourd'hui la couronne à son front
Que Jeanne en couvrit la première.

1562. Au siége de Rouen atteint d'un coup mortel,
C'est Antoine Bourbon au pied de ce castel
Exhalant son âme éperdue.
C'est Henri quatre enfin de la Ligue vainqueur,
Pénétrant à son tour en pacificateur
Dans la citadelle rendue.

Et depuis, ô douleur! plus actifs que le temps,
Plus cruels que le sort et que les combattants,
Les hommes sont venus l'abattre.
Le vieux donjon lui-même épargné jusqu'alors,

A failli succomber sous de honteux efforts
Permis par un fils d'Henri quatre !

Il ne reste à présent dans ces lieux désolés
Que des tours en débris, des crénaux mutilés
Où l'herbe traîne ses racines.
Pour cacher du vaincu la plaie et la rougeur,
Des fleurs que vient cueillir l'artiste voyageur
Croissent encor sur les ruines.

Mais ce reste éloquent d'un splendide passé,
Ce sublime témoin d'un éclat effacé
Sera protégé par notre âge.
La poésie, assise au flanc de ces hauteurs,
En défendra l'abord, et des bras destructeurs
Saura faire oublier l'outrage.

Oh! lorsque vers le soir les rayons affaiblis
Eclairent ces vieux murs d'ombre déjà remplis,
L'âme s'élève et s'extasie.
On sent venir de loin comme de saints accords;
On sent se ranimer et passer sur ces bords
Le souffle de la poésie.

Notre âge est accusé de vives passions;
L'audace et les efforts de ses ambitions
Sont livrés au blâme du monde.
Il ne sait que frapper, dévaster, envahir.

Pour y précipiter tout ce qu'il voit saillir ;
Il creuse une fosse profonde.

Qu'au moins l'on dise un jour : « Ce siècle dévorant,
« Ce siècle avait en lui quelque chose de grand,
« Pourquoi donc flétrir sa mémoire ?
« Ce siècle qu'on nomma sacrilége effronté,
« N'a pas profané tout, puisqu'il a respecté
« Les monuments de notre histoire. »

ARTHUR A LA TOUR DE ROUEN.

(1203.)

A M. ALEX. DUMAS.

« Dans ces funèbres murs s'écoule ma jeunesse ;
L'air manque à ma poitrine et je l'implore en vain !
Comme un cercueil de plomb ce noir séjour m'oppresse :
Au duc de Normandie on mesure le pain !

« On arrache un enfant aux baisers de sa mère ;
Pour palais on lui donne un cachot ténébreux.
Tout son peuple frémit au nom de Jean-Sans-Terre,
Et n'ose lui prêter un appui généreux.

« Mes fidèles Normands, retrouvez ce courage
Qui dans l'Europe entière a porté vos exploits !
Vous le savez, amis, soldat dès mon jeune âge,
Les armes à la main, j'ai soutenu mes droits.

« Combattez, renversez la puissance usurpée
De ce prince cruel dont j'ai reçu des fers !
Escaladez ce fort ! rendez-moi mon épée :
J'oublîrai dans vos rangs les maux que j'ai soufferts.

« Hélas ! j'appelle en vain ! quelle voix peut répondre
A travers ces remparts immobiles et sourds !
Le désespoir amer ici vient me confondre....
Ah ! je n'y connais plus ni les nuits ni les jours !

« M'avez-vous oublié, vallons de ma Bretagne !
O vous que j'aimais tant, vous témoins de mes jeux ?
Mes jardins, mon castel, mon fleuve, ma montagne,
Vous avez disparu sous un voile orageux !

« Dans le sein maternel je sommeillais encore
Lorsque mourut mon père, atteint dans un tournoi ;
Mais ma mère et ma sœur, anges purs que j'adore,
Revirent dans mes traits l'image de Geoffroi.

« Tout s'est évanoui, maintenant il ne reste
A son jeune héritier qu'une étroite prison.
Contre un joug odieux ma faible voix proteste,
Et l'aveugle destin soutient la trahison !

« Tous, au cri de l'honneur, pour défendre ma cause,
Et Normands et Bretons, il faut vous réveiller ;
Et toi, fier Lusignan, dont la valeur impose,
Et toi, Philippe aussi, qui m'armas chevalier !

« Le despote est venu, téméraire et perfide,
M'offrir de renoncer à mon sceptre, à mon nom.
« Signe, aussitôt après, disait cet oncle avide,
« Je te rends à ta mère!... » et j'ai répondu non !

« Alors il a rugi, m'a meurtri de ma chaîne ;
Au lieu d'un regard doux, menteur et caressant,
Il a tourné vers moi des yeux remplis de haine,
Et j'ai vu que sa lèvre avait soif de mon sang.

« Oh ! je suis resté seul depuis cette journée
Où devant son captif le tigre vint rugir.
Du moins j'ai soutenu ma haute destinée ;
L'oppresseur menaçait, et je l'ai fait rougir !

« Aujourd'hui, je ne sais... mon âme est inquiète,
Un sinistre présage entretient mon effroi :
A cette heure tardive où la plainte est muette,
Un fantôme effrayant s'est dressé devant moi.

« J'ai fait un rêve affreux : ce spectre à l'air farouche,
Messager de la mort, d'un crêpe environné,
Soudain s'est avancé, s'est penché sur ma couche ;
Il tenait un fer rouge à mes yeux destiné.

« Alors j'ai reconnu... c'était Hubert lui-même,
Mon gardien ! c'était lui !—« Veux-tu brûler ma chair
Ai-je dit en pleurant,—pour ma mère qui m'aime,
« Pitié !.. Ne brûle pas mes pauvres yeux, Hubert ? »

« Je parlais en enfant, puis je parlais en maître. .
J'ai senti la douleur et me suis réveillé.
Puis le même sommeil a ressaisi mon être ;
Cette porte de fer sur ses gonds a crié !

« Jean-Sans-Terre a paru : « La prison est ouverte,
« Venez, mon noble duc, dans un autre séjour. »
Et bientôt une barque à nous deux s'est offerte,
Et nous avons vogué loin de la vieille tour.

« Mais le traître a sur moi porté sa main féroce,
J'ai senti dans mon cœur s'enfoncer un poignard.
Et le lâche homicide avec un rire atroce
Me répétait : « Beau duc, allez trouver Richard ! »

« Tout cela c'est affreux, c'est un horrible songe...
Le ciel protégera l'orphelin prisonnier.
Ce rêve est une fièvre, un délire, un mensonge ;
Des longs tourments d'Arthur que ce soit le dernier ! »

Ainsi se plaignait la victime
De la plus noire trahison.
L'orgueil, l'ambition, le crime
Veillaient autour de sa prison.

Cette jeune âme, noble et fière,
Se créait encore un bonheur,
Nommant toujours dans sa prière
Sa mère, son peuple et l'honneur,

Sans cesse une pensée auguste
Ranime son cœur abattu :

Il sera prince ferme et juste,
Il règnera par la vertu.

D'un doux espoir de délivrance
Son esprit cherche à se remplir ;
Pauvre enfant, trompeuse espérance!
Ton rêve seul doit s'accomplir.

Et quelque temps après la Seine
Roulait un corps ensanglanté;
Une barque errait incertaine. .
Arthur avait sa liberté.

LE SOUTERRAIN DU CHATEAU-GAILLARD (1).

SCÈNE HISTORIQUE.

A M. P.-G. PATTU.

I.

BLANCHE, MARGUERITE (2).

BLANCHE (3).

Relevez ces cheveux dont les boucles touffues
Retombent tristement sur vos épaules nues.

MARGUERITE.

Au caprice des vents, sans voile et sans liens,
Madeleine au désert laissait flotter les siens !

BLANCHE.

Consolez-vous, ma sœur, séchez enfin vos larmes !
L'espoir nous reste encore au sein de nos alarmes :
Le ciel aux cœurs contrits sans doute a pardonné.
Nous ignorons le sort qui nous est destiné,

Mais peut-être Louis, devenu moins sévère,
Oubliant des erreurs que punit sa colère,
A celle qu'il aimait rendra la liberté.

MARGUERITE.

Je pourrais respirer sous un ciel enchanté !
Je reverrais les fleurs, le soleil, la nature !
Avec vous m'éloignant d'une prison obscure,
Une seconde fois je renaîtrais au jour !...
Blanche, pardonne-t-on les fautes de l'amour !
Nos fers seraient brisés ! quel transport ! que de joie !
Mais ce songe est trop doux, hélas ! pour que j'y croie.
Depuis le jour fatal où je trahis des nœuds
Qui devaient m'être saints et combler tous mes vœux,
Un remords accablant m'accompagne sans cesse,
Et l'horreur des cachots ajoûte à ma tristesse.

BLANCHE.

Au vôtre pour toujours mon sort est engagé ;
Le malheur est moins grand quand il est partagé.

MARGUERITE.

Vous fûtes imprudente, et moi je fus coupable !

BLANCHE.

Ma faute est bien connue, elle est trop véritable,
Vous le savez, naguère au milieu de la cour,
Charles m'environnait et de gloire et d'amour.

J'étais heureuse et fière, assise près du trône,
Et de Navarre alors vous portiez la couronne.
De mon cœur, enivré d'orgueil et de plaisir,
La Bourgogne obtenait à peine un souvenir.
Mais par de longs malheurs notre âme est attendrie,
Et nous pleurons les jours passés dans la patrie!
De nos tristes amours Maubuisson dans ses murs
Garde encore la trace....

MARGUERITE.

Ah! si les jours futurs
Nous étaient révélés, notre ardente jeunesse
Pourrait se garantir du danger qui la presse.
Contre un plaisir mortel affermissant nos cœurs,
Nous saurions défier le sort et ses rigueurs.
Hélas! quelle infamie a couvert la mémoire
De ceux dont l'imprudence égara notre gloire!
Le roi Philippe, armant sa haine et son courroux,
Sur nos amants martyrs a vengé nos époux.
Un tribunal de sang, une affreuse torture....
Ah! sa justice horrible outragea la nature!

BLANCHE.

Ecartez ces tableaux, versez plutôt des pleurs;
Du moins ils sont un baume aux cuisantes douleurs.

MARGUERITE.

Des pleurs!! j'en dois verser sur ma fille chérie,

Car 'étais mère, ô crime! et je me suis flétrie!

BLANCHE.

Qu'elle est votre espérance?

MARGUERITE.

Aucune désormais.

BLANCHE.

Moi je brave le sort.

MARGUERITE.

Et moi, je m'y soumets.

BLANCHE.

Non, ce n'est point ainsi qu'un noble cœur succombe.

MARGUERITE.

Ah! mon crime toujours pèsera sur ma tombe!
Vous l'avoûrai-je, hélas! dans ce noir souterrain,
Blanche, à ma passion je ne puis mettre un frein.
Un coupable désir occupe ma pensée :
L'image d'un amant à mes yeux retracée
Jusque dans la douleur sans cesse me poursuit.
J'implore en vain mon Dieu dont la grâce me fuit.
Funeste passion! volupté passagère!
Louis sait se venger d'une épouse adultère!

Clémence de Hongrie a su le captiver ;
Et de ces fers pesants rien ne peut me sauver.
Depuis deux ans, ma sœur, nous gémissons ensemble.

BLANCHE.

Même oubli, même arrêt dans ces murs nous rassemble.
Au délire amoureux d'un adroit séducteur,
Je n'ai pas craint non plus d'abandonner mon cœur.
D'hommages, de plaisirs, de luxe environnée,
Je n'ai pas vu l'abîme où j'étais entraînée.

MARGUERITE.

Eh bien ! nous sommes sœurs par le même avenir,
Comme par les erreurs et par le souvenir.
Que dis-je !... vainement votre voix me rassure,
Car mon nom dans l'histoire est une tache impure,
Vainement en regrets mes pleurs vont s'épuiser :
La tour de Nesle est là pour m'immortaliser !...

BLANCHE.

Quoi, n'oublîrez-vous pas ce que la calomnie
A soufflé contre vous dans sa rage impunie ?

MARGUERITE.

La France voit en moi, me jugeant sans appel,
Une autre Messaline, une autre Jésabel.

On dit que dans le sang mes mains se sont trempées
Et que mes voluptés, par le crime usurpées,
Déshonorant mon sexe.....

BLANCHE.

Oh! calmez ces transports!

MARGUERITE.

Ils ne me tiendraient pas compte de mes remords!
Eh bien! sujets cruels, traînez donc une reine;
Traînez-la sur la claie au milieu de l'arêne,
La face contre terre, et venez à la fois
Sur ce front qui porta la couronne des rois,
Jeter de cette fange où mon manteau d'hermine
A sali son éclat, et criez: Messaline!

BLANCHE.

Reprenez vos esprits, au nom de l'amitié!
Vous déchirez mon cœur.

MARGUERITE, *retombant dans l'abattement.*

Pitié! mon Dieu, pitié!

BLANCHE.

A vos pieux soupirs j'unirai ma prière
Et le ciel nous rendra la vie et sa lumière.
—Mais quel bruit... Marguerite, entendez-vous ces pas?

MARGUERITE.

Grand Dieu !... ce bruit sinistre annonce le trépas.

BLANCHE

Non, non, de nous punir la main divine est lasse !
Un ange de ces lieux a découvert la trace.
Quel doux pressentiment ! mon cœur se raffermit ;
La prison s'est ouverte...

MARGUERITE.

Ah ! tout mon corps frémit !
Où fuir ?... O juste ciel ! c'est notre dernière heure.
Je préfère à la mort cette sombre demeure.

II.

MARGUERITE, BLANCHE.

DEUX SICAIRES.

BLANCHE.

Vous venez nous sauver, nous bénissons vos mains !
Vous venez loin d'ici nous frayer des chemins
Aux lieux où s'écoula notre paisible enfance ?

UN SICAIRE.

Nous apportons la mort et non pas la clémence.

SECOND SICAIRE, *brusquement à la Reine.*

Marguerite, à genoux!

PREMIER SICAIRE.

Avec plus de respect
Parle donc à la Reine. On doit à son aspect
Soi-même s'incliner.

SECOND SICAIRE.

Oh! c'est trop juste. Ensuite.

PREMIER SICAIRE.

Lui demander pardon... et puis l'immoler vite,
Pour qu'elle souffre moins.

BLANCHE.

Jour d'horreur et d'effroi!

MARGUERITE.

Du moins frappez-moi seule!

SECOND SICAIRE.

Oui, c'est notre ordre.

BLANCHE.

Eh quoi !
Vous voulez m'épargner ? de quel droit votre zèle
Ne m'immole-t-il pas quand je suis criminelle?
C'est moi qui suis la reine et j'attendais mon sort.

MARGUERITE.

Elle ment !... vous mentez ! et si près de la mort.
Car vous, peut-être aussi...

BLANCHE *aux bourreaux*.

Je la suis... sur mon âme !

MARGUERITE.

Oh ! ne l'entendez point.

PREMIER SICAIRE.

Rassurez-vous, Madame,
Nous vous reconnaissons !

MARGUERITE.

Seule je dois mourir.—
Mon Dieu, reçois ma vie, il m'est doux de souffrir..!

BLANCHE *l'interrompant, aux bourreaux*.

Frappez, voilà mon cœur, frappez-moi la première.
Mon sang avant le sien doit couvrir la poussière.

SECOND SICAIRE.

Non, le sang ne doit pas couler dans ce séjour.
Il est d'autres moyens de lui ravir le jour:

(*Au premier sicaire, après avoir saisi la Reine*):

Et de ses longs cheveux... Allons, serre avec force.

BLANCHE *se précipitant vers eux.*

Barbares, arrêtez! envain mon cœur s'efforce....

SECOND SICAIRE.

Bon, serre encor.

MARGUERITE *d'une voix étouffée.*

Je meurs!!

BLANCHE.

Oh! mes cris impuissants!...

PREMIER SICAIRE.

Viens, l'une est étranglée et l'autre perd ses sens.

SECOND SICAIRE *examinant la victime.*

Quelle grimace! ho! ho!—Tiens, je prends son rosaire,
C'est un préservatif.

PREMIER SICAIRE.

J'aurai sa croix, j'espère.

(*Il détache la petite croix du rosaire et la met dans son sein*).

Viens, la Reine est bien morte, allons chercher le prix
Que nous gagnons sans peine.

SECOND SICAIRE.

Oui, rentrons à Paris.
Cette besogne-là n'est qu'une bagatelle ;
Mais pourtant, comptons-y, la somme sera belle !

(*Ils sortent*).

III.

BLANCHE *seule revenant à elle par degrés.*

Quel songe affreux j'ai fait ! je me réveille enfin....
De nos longs jours de deuil quelle sera la fin ?
Marguerite...—Grand Dieu ! mon esprit se rappelle...
Oui, j'ai vu ces brigands dans leur rage cruelle
L'arracher de mes bras... la voilà devant moi :
Ils l'ont assassinée, elle est froide !... Oh ! pourquoi
Ne puis-je la venger ? je ne suis qu'une femme.
Je ne puis que pleurer et j'ai la mort dans l'âme.
Mais qu'entends-je ? on revient ! c'est sans doute mon tour.
Mes yeux depuis longtemps ont oublié le jour.
Je ne regrette rien ; que ferais-je, isolée !...
Si Dieu me pardonnait je mourrais consolée.
Sous le faix de mes maux je commence à plier.
Voici l'exécuteur... non, non, c'est le geôlier.

(*Le geôlier entre et se dispose à enlever le corps de Marguerite*),

Vous l'enlevez déjà ma malheureuse amie! —
Oh! ne dirait-on pas qu'elle s'est endormie
Et que son âme active achève un rêve affreux?
Oh! laissez-moi lui dire un adieu douloureux!
Nous allons nous quitter; dans mes bras je l'enlace,
Et mon cœur demandait ce baiser qui le glace.

(*Le geôlier sort, emportant le corps de la Reine*).

Charles fait bien attendre à mon mortel ennui
Le dernier des présents que j'espère de lui!
La mort est-elle donc une faveur si grande
Qu'on la refuse encore à moi qui la demande?
Languirai-je longtemps dans mon premier tombeau?
Mon généreux époux manque-t-il d'un bourreau?
Le geôlier n'a rien dit, mais j'ai vu son sourire,
Son sourire infernal: ah! c'est assez m'instruire!
De la vie à la mort, avant le jour fixé,
Mon voyage funèbre est déjà commencé.

NOTES.

(1) Le Château-Gaillard fut construit en 1198 par Richard-Cœur-de-Lion, pour la défense de la Normandie. Ce fort bâti sur la Seine fut un des derniers qui résistèrent à Philippe-Auguste, quand il conquit ce duché.

(2) Marguerite, reine de Navarre, était fille de Robert II, duc de Bourgogne, et par Agnès, sa mère, petite fille de saint Louis. Elle fut fiancée, en 1299, à Louis-le-Hutin qui devint Louis X.

(3) Blanche, fille d'Othon IV, comte Palatin de Bourgogne, et de Mahaut, comtesse d'Artois, épousa Charles-le-Bel qui était alors comte de la Marche.

Séduites à la cour par deux gentilshommes normands, les deux princesses donnaient rendez-vous à leurs amants, Philippe et Pierre Gaultier d'Aulnay, à l'abbaye de Maubuisson.

Philippe-le-Bel, instruit de la conduite de ses belles-filles, les fit tondre et enfermer au Château-Gaillard; quant à leurs séducteurs, il les fit mourir d'un supplice infamant. Deux ans après sa captivité, Marguerite fut étranglée dans sa prison. Blanche y demeura encore cinq ans; de là elle fut transférée au château de Gavrai près de Coutances, et elle prit ensuite le voile à l'abbaye de Maubuisson, où elle mourut en 1340.

Marguerite était morte à l'âge de 25 ou 26 ans et avait été inhumée dans l'église des Cordeliers de Vernon. Elle était mère d'une princesse nommée Jeanne qui devint reine de Navarre.

On a prétendu que Marguerite faisait venir dans la Tour de Nesle les hommes qu'elle avait remarqués et qu'après avoir contenté ses désirs, elle les faisait jeter dans les flots par une des fenêtres de cette tour. Ce fait n'est nullement constaté dans nos principaux historiens.

Depuis la composition de cette scène, on a joué au théâtre de la Porte St-Martin le drame célèbre qui a pour titre *la Tour de Nesle*.

HUGUES LE BRUN, COMTE DE LA MARCHE.

CHRONIQUE DE 1203.

A M. G. MANCEL.

Il est à Caen, la ville aux sûrs remparts,
Vaste château qui frappe les regards.

✿

Son haut donjon, flanqué de quatre tours,
Domine Caen et tous ses alentours.

✿

Dans les cachots de ce vieux château fort
Hugues Le Brun souffrit plus que la mort.

✿

Par Jean-Sans-Terre, il était enfermé,
Vêtu très-mal et souvent affamé.

✿

Auprès d'Arthur il avait combattu,
Mais son parti, las! était abattu.

Le jeune roi défait à Mirebeau,
Depuis longtemps gisait dans le tombeau.

✪

Du noir tyran nul n'obtenait merci :
N'espérez rien d'un cœur trop endurci.

✪

Hugues Le Brun gémissait nuit et jour
Sur sa défaite et puis sur son amour.

✪

Car d'Isabelle amant et fiancé,
Il avait vu son bonheur renversé.

✪

Trop beau renom et trop brillants attraits
Mènent souvent à fort cuisants regrets.

✪

Tant plus on croit (j'en sais plus d'un témoin),
Le bonheur près, et tant plus il est loin.

✪

Gente Isabelle avait donné sa foi ;
Pour elle amour n'était que doux émoi.

Mais tout soudain beau rêve et cher espoir
Seront détruits ; plus ne verra qu'en noir.

✿

Les présents faits et fini le trousseau,
Ne manquait plus au contrat que le scea.

✿

La fiancée eût-elle pu songer
Au coup du sort qui tout devait changer?

✿

Hugues l'aimait, elle ne savait rien
Dans l'univers qui fût un plus grand bien.

✿

Elle était prête à monter à l'autel
S'unir à lui par lien solennel.

✿

Le méchant roi, méprisant tout traité,
La lui ravit avec impunité.

✿

Ne sais comment la chose se passa,
Ce néanmoins c'est Jean qu'elle épousa.

L'amant deux fois se voyait outrage:
Sans espérer quelque jour se venger.

✪

Sa fiancée aux bras d'un tel époux!
Mieux l'aimerait dans la gueule des loups.

✪

Faible peut-être et sans mauvais vouloir,
Elle cédait à son lâche pouvoir.

✪

On le conçoit, Jean était obéi
Par une enfant, quoiqu'il en fût haï.

✪

Souvent pensive au milieu de la cour,
Vers le passé son cœur fit un retour.

✪

L'éclat parfois et le plaisir aussi
Da sa pensée éloignaient le souci.

✪

Mais un amour au cœur né le premier,
On a beau faire, on ne peut l'oublier.

Dans le moment qu'on est le plus joyeux,
Il fait venir des larmes dans les yeux.

✿

Sous le brocard, l'hermine et le velours
Doux sentiment ne se tait pas toujours.

✿

Quand Isabelle espérait maîtriser
Son pauvre cœur, il semblait se briser.

✿

Or, Jean-Sans-Terre inspiré par Satan
La conduisit dans le château de Caen.

✿

Château volé, car il répudia
Son autre épouse et se l'appropria.

✿

Château fatal, car en ses murs épais
S'étaient passés déjà bien des méfaits.

✿

Et c'était là que Hugues mis aux fers
Souffrait des maux étrangement amers.

Horrible jeu de sa férocité !
Jean mariait plaisir et cruauté.

✠

Oui, Jean faisait de ce même séjour
Lieu de supplice et paradis d'amour.

✠

« Ho! disait-il avec rire infernal,
« Sont rapprochés l'un et l'autre rival. »

✠

Et quand la Reine et les Seigneurs dansaient,
Jusqu'au cachot les pas retentissaient.

✠

Sous les lambris, c'était joie et festin,
Et, tout auprès, le plus piteux destin.

✠

C'était ici fête et galants propos,
Et, pas bien loin, tortures et sanglots.

✠

Devant le Roi la Reine déguisait
Ses sentiments, et le Roi s'abusait.

Mais pour celui qu'elle aima constamment
Son cœur gardait souvenance et tourment.

✪

Un jour, dit-on, jusques au prisonnier
Elle parvint, en gagnant le geôlier.

✪

Hugues ravi, crut rêver tout d'abord;
Et puis après ce fut comme un transport.

✪

« Soyez-en sûr, dit-elle, mon époux
« Ma personne a, mais mon cœur est à vous.

✪

« Ah! si j'ai pu manquer à mon serment,
« La trahison n'est pas mon élément.

✪

« Le faux plaisir qu'un instant j'ai goûté,
« Est pour mon cœur mensonge et vanité.

✪

« Je vous aimais et je vous aime encor
« Plus que le sceptre et la couronne d'or.

« Devant le ciel nos vœux furent bénis ;
« Un ravisseur nous a seul désunis. »

✪

Hugues Le Brun répondait : « Je vous crois.
« Je suis heureux puisque je vous revois. »

✪

Dans la prison, prenant bien ses instants,
La Reine ainsi revint de temps en temps.

✪

Par sa présence et ses tendres discours
Elle allégeait des fers, hélas ! bien lourds.

✪

Après un an, bonheur tant souhaité !
Le prisonnier fut mis en liberté.

✪

Vil intérêt plus qu'un louable effort
Empêcha Jean de lui donner la mort.

✪

Et ce fut lui qui sous la main de Dieu
Courba sa tête et mourut avant peu.

Sa veuve alors maîtresse de sa main,
En temps permis parla d'un autre hymen.

✿

Elle quitta les insignes royaux
Ainsi qu'on fait de frivoles joyaux.

✿

Puis épousa Hugues, son bien-aimé,
Du même amour tout autant consumé.

✿

Ce fut plaisir désormais de les voir
Gais et contents dans leur simple manoir.

✿

Et ceci prouve, à ne plus en douter,
Qu'un amour vrai finit par l'emporter.

✿

On le malmène en cent mortels détours :
Le ciel aidant, il s'en tire toujours.

NOTRE-DAME-DES-NEIGES.

LÉGENDE.

XVe SIÈCLE.

A M. J. MORLENT.

Par une nuit d'hiver aussi froide que sombre,
Sur la Seine glissait, à la faveur de l'ombre,
Une barque légère où, sans craindre la mort,
Trois courageux Français tentaient un noble effort.
Sur leurs rames courbés, dans un profond silence,
Ils veulent des Anglais tromper la vigilance.
Ceux-ci par leurs vaisseaux tiennent Honfleur bloqué :
Le fragile équipage en un piége traqué,
Va peut-être subir l'effet de leur colère;
Et des trois voyageurs quel sera le salaire?
De la ville de L'Heure (1), au moment du sommeil,
Ces braves sont partis sans demander conseil :
L'amour de la patrie, ardente et chaste flamme,
A pu seul les séduire, et dirige leur rame.
Aux chefs de notre armée, à Rouen rassemblés,
Les projets ennemis vont être révélés.

(1) Aujourd'hui petit village à environ 4 kilomètres du Havre-de-Grâce.

Le pays est sauvé si l'on peut les instruire.
Glorieux messagers, Dieu veuille vous conduire!
Si l'étranger vaincu s'enfuit honteusement
Vous serez trop payés d'un si beau dévoûment!

Comme nous saluons l'aurore calme et pure,
Ils se sont réjouis de cette nuit obscure;
Au but de leurs désirs ils s'avancent en paix....
Mais voilà que du ciel en nuages épais
La neige tout à coup tombe avec abondance.
Le courage est alors vain comme la prudence.
Par un tel contre-temps arrêtés en chemin,
Ils rament, inquiets, d'une incertaine main.
Où vont-ils aborder? à quel port, quel rivage?
Ils tremblent, car l'Anglais est maître sur la plage.
Bientôt leur barque frêle, échouant sur le bord,
Peut-être tous les trois les conduit à la mort:
Punis comme espions, ils vont être victimes,
Hélas! de leurs efforts généreux et sublimes.
Il leur semble dans l'ombre entendre des soldats
Se parler, et vers eux tourner déjà leurs pas.
Trois pourraient-ils lutter contre cent, contre mille?
A quoi bon engager un combat inutile?
La neige à gros flocons tombe, tombe toujours,
Il n'est rien ici bas qui leur prête secours.
Ils invoquent alors l'assistance divine,
Propice aux malheureux dont la tête s'incline;
Il faut pour les sauver un céleste pouvoir,

Mais toujours la foi vive est la sœur de l'espoir.
A peine ont-ils fini leur fervente prière,
Que soudain, d'un nuage éclatant de lumière,
Une femme au front calme, aux longs vêtements blancs,
Descend et vient vers eux, stupéfaits et tremblants.
« Rassurez-vous, dit-elle, étendant sa main sainte,
« J'accueille la prière et j'écoute la plainte. »
Puis, ces mots prononcés, tout s'efface à leurs yeux.
Mais la neige déjà ne tombe plus des cieux,
Sur leurs fronts relevés brille plus d'une étoile,
Et leur barque est à flot, le vent gonfle sa voile.
Montés sur cet esquif ils parviennent au port
Où leur voix du pays va décider le sort.
Ils disent de l'Anglais les forces, les ressources,
Et l'on s'instruit comment arrêter dans leurs sources
Les fléaux qui, mettant notre honneur en danger,
Livrent le sol de France au pouvoir étranger.

Honfleur dut en effet sa prompte délivrance
A nos braves Normands dévoués pour la France.
Et l'Anglais s'enfuyant avec ses léopards,
On vit les fleurs de lys briller sur nos remparts.

Au rivage de L'Heure une sainte chapelle
Fut bâtie et vouée à la Vierge immortelle,
Afin de consacrer son secours généreux.
Mais sur ce monument un siècle désastreux
A porté sans pudeur une main destructive ;

Et la légende seule à l'écho de la rive
Redit le noble trait des courageux Français
Et le miracle saint qui hâta nos succès.

L'ABBAYE DE JUMIÈGES.

IMPRESSION.

A M. SAINTE-BEUVE.

Ciselez le granit docile,
Animez la pierre immobile,
Travaillez pour un prix ou terrestre ou divin :
Toujours un maître impitoyable
Jette votre œuvre sur le sable
Et vous dit froidement que votre espoir est vain.

Sourd aux souvenirs poétiques,
Profanant les sacrés portiques,
Il lézarde en passant les murs aériens.
Ses doigts pesants et téméraires
Epointent les flèches légères
Qui portaient au Seigneur l'hommage des chrétiens.

Dans la plaine ou sur les collines,
On ne peut, parmi les ruines,
Promener ses pensers sans répéter son nom.
Jaloux des cyprès et des roses,
Aux convois, aux apothéoses
Il assiste toujours pour faire sa moisson.

C'est le Temps !.... voyageur farouche
Que rien ne dompte et rien ne touche,
Ni gantelet de fer ni sourire d'amour,
Ni la tombe où dort l'innocence,
Ni le majestueux silence
Des pieux monuments où Dieu fait son séjour.

Mais avec lui le Temps amène
Ces bandes noires dont la haîne
Jusqu'aux vases sacrés va porter ses fureurs.
Jadis ce fut le fanatisme,
Hier c'était le vandalisme...
Ils ont rivalisé de folie et d'horreurs !

Cloître paisible et solitaire,
Salle d'armes, nef, sanctuaire,
Plus d'encens, plus d'éclat dans vos murs dévastés !
Plus de fêtes ! plus de cantiques !
Rois, prélats, concours magnifiques !
Un tourbillon fatal vous a tous emportés !

O Jumièges, noble abbaye
Par un sombre deuil envahie,
Hélas ! je ne viens point relever tes débris !
De mes vers tu ne dois attendre
Que ce parfum timide et tendre
Comme l'humble senteur de tes buissons fleuris.

Des barons, des abbés, des princes

Patrons de nos vieilles provinces,
Je ne viens pas chercher les souvenirs éteints.
Et cependant, à voir notre âge
Au cynisme ouvrir le passage,
On aime à retourner dans les âges lointains.

Je ne viens pas avec l'Histoire
Chercher la tombe verte et noire
Où les deux *Enervés* furent ensevelis.
Jugeant et bourreaux et victimes,
C'est Dieu qui, pour punir les crimes,
Lève seul le manteau semé de fleurs de lys.

Je ne viens pas des jours de gloire
Évoquer l'auguste mémoire;
Je sais combien de sang coûtent les beaux exploits.
Je ne viens pas voir si de Charle
L'ombre en ces lieux se lève et parle
De Jeanne la pucelle et du brave Dunois

Je ne viens pas même, ô ruine!
Ecartant la ronce et l'épine,
Voir si le cœur d'Agnès, ce précieux trésor,
Sous tes pierres que le vent sème
Dans ta cendre est cendre lui-même,
Ou si toujours aimant il la réchauffe encor.

Amour, beauté, gloire, génie,
Ont, hélas! leur jour d'agonie,

Et j'en appris assez sur les deuils d'ici-bas.
Mais ces revers sont peu de chose
Pour une âme qui se repose
Dans un divin pouvoir plus fort que le trépas.

Je viens savoir si l'espérance
Avec plus de ferveur s'élance
A travers ces arceaux et ces clochers croûlants,
Et si l'aile de la prière
Auprès d'un autel en poussière
Trouve la même ardeur et les mêmes élans.

Ah! c'est en vain que tout s'écroule,
En vain le passé se refoule
Avec ses souvenirs à l'ombre de la mort;
En vain l'avenir gros d'orages
Nous prédit de nouveaux ravages,
La foi nous montre au loin le fanal près du port.

Oui! que le culte cesse ou change,
Sourde à la parole de l'ange,
Que l'impiété frappe et détruise en tous lieux,
L'homme rebelle aux saints exemples
Peut bien chasser Dieu de ses temples,
Mais ne peut le bannir de l'âme ni des cieux.

NOTES.

Saint Philibert en 640 fonde ce monastère qui est ensuite doté par Dagobert.—Les deux fils aînés de Clovis II, condamnés à avoir les nerfs des bras coupés pour avoir conspiré contre leur père, sont mis sur une barque et abordent à Jumièges.

Les Danois le brûlent en 840. Guillaume-Longue-Epée, fils de Rollon, donne des trésors aux moines pour le relever.

Edouard-le-Confesseur, Roi d'Angleterre, y est élevé.

Dédicace de l'Eglise en 930. Dédicace de la grande Eglise en 1066, année où elle est complétement achevée. Guillaume-le-Conquérant assiste à cette cérémonie.

De 1112 à 1117, l'abbaye est ravagée.

Richard-Cœur-de-Lion vient à Jumièges, en 1198, passer les fêtes de la Pentecôte.

En 1431, l'abbé Nicolas est un des juges les plus ardents de Jeanne d'Arc.

En 1449, Charles VII vient à Jumièges se délasser de la guerre. Agnès meurt pendant ce temps dans son manoir du Mesnil près Jumièges.

En 1177, les Calvinistes pillent l'abbaye. Les hommes de 93 la mutilent et la vendent.

LE TOMBEAU D'AGNÈS,

A JUMIÈGES.

A M. P.-A. VIEILLARD.

Vous qui plaignez toute victime
D'un tendre sentiment et l'excusez tout bas,
Sensibles pélerins, portez ici vos pas!
Vous qui nommez l'amour un crime,
Vous qui le condamnez, cœurs froids, n'approchez pas!

Celle que Charle aimait, fraîche et brillante rose,
Celle qui le rendit à l'honneur, au devoir,
La Dame de Beauté repose
Sous ce marbre où finit tout bonheur, tout espoir.

L'amant plus que le roi dominait sur son âme :
Sans peine elle eût quitté le faste et la splendeur;
Son cœur, plein d'une noble flamme,
D'un amour dévoué comprenait la grandeur.

Aussi, rompant soudain l'amoureuse guirlande
Qui retenait le prince à ses pieds adorés,

Maîtresse dont la voix commande,
Elle avait affermi ses pas mal assurés.

Elle avait commencé la mission sublime,
Qu'à la voix du Très-Haut Jeanne sut accomplir;
Le trône penché vers l'abîme,
Sur des bases d'airain allait se rétablir.

Ayant chassé l'Anglais du sol de la patrie,
Après l'enivrement des jours victorieux,
Après l'encens de la Neustrie,
Charle attendait encore un succès glorieux!

Il attendait qu'Agnès lui dît: « Je suis contente! »
Il voulait son regard plein d'orgueil et d'amour;
Mais, trompant cette heureuse attente,
Le deuil et la douleur devaient avoir leur tour.

Cette riche abbaye, échappée au ravage
De barbares soldats vaillamment combattus,
Fêtait le preux dont le courage
Relevait nos drapeaux dans la poudre abattus.

Au milieu des festins, des tournois et des fêtes,
Soudain un cri de mort a répandu l'effroi.
La plus douce de ses conquêtes
Va mourir isolée et demande le Roi.

Oui, c'est Agnès qui meurt en son manoir captive;

Mais à l'homme adoré dont elle a fait un Dieu,
Elle veut de sa voix plaintive,
A l'heure du départ, murmurer un adieu.

Il arrive, il la voit pâle, décolorée,
Celle qui rayonnait au milieu desa cour.
Des joyaux de la mort parée,
Elle entrera demain au funèbre séjour.

Elle quitte la vie en lui disant: « Je t'aime! »
« D'un nouveau lustre, ami, j'ai vu briller ton nom.
« Ton bonheur est mon vœu suprême,
« Et peut-être du ciel j'obtiendrai mon pardon. »

Jumièges dans ses murs a recueilli sa cendre.
Si l'on n'ose l'absoudre ou la justifier,
Elle fut si noble et si tendre,
Sur sa tombe muette on peut du moins prier.

Vous qui plaignez toute victime
D'un tendre sentiment, et l'excusez tout bas,
Sensibles pélerins, portez ici vos pas!—
Vous qui nommez l'amour un crime,
Vous qui blâmez toujours, cœurs froids, n'approchez pas!

Agnès est morte dans son manoir du Mesnil près Jumièges, en 1449. Son tombeau fut placé dans la nef de l'église, en 1777.

LIVRE SECOND.

LES VIEUX MONUMENTS.

MÉLODIE (1)

A MADAME ÉDOUARD BOCHER.

L'esprit tout enivré de songes poétiques,
Alors que j'ai relu nos anciennes chroniques,
Guidé par les récits merveilleux, enchanteurs
Des trouvères naïfs, des romanciers conteurs,
Je m'en vais parcourant le précieux volume
Où ne se sont empreints le crayon ni la plume, —
Livre monumental par le temps déchiré,
Dont le moindre débris au poëte est sacré.

(1) Cette pièce a été lue à la séance publique tenue à Caen par la Société des Antiquaires de Normandie, le 2 août 1837, à laquelle assistait M. Guizot. Le célèbre orateur a pris la parole après la lecture des mémoires, et son discours a produit le plus grand effet. Nous ne pouvons résister au désir de citer ici un fragment de cette magnifique improvisation que les journaux du temps ont reproduite en entier. L'approbation d'un esprit aussi éminent est pour nous un glorieux succès dont nous sommes fier.

.... « Elle nous accoutume (l'étude de l'histoire nationale), elle nous oblige à connaître, à comprendre différents états de sociétés, d'institutions, de mœurs, d'idées, et non seulement à les comprendre, mais à leur rendre justice, à sentir ce qu'il a pu y avoir de vrai, de bon, dans ces temps et ces faits si différents des temps et des faits actuels. On prend aisément quelque bienveillance pour ce qu'on étudie avec soin; on devient aisément équitable pour ce qu'on a bien compris. Vous venez d'en avoir sous les yeux dans

Dans les sombres manoirs, dans les saints monastères
Je vais redemandant des souvenirs austères,
Et mon âme se baigne au fleuve des vieux jours
Pour trouver la foi vive et les constants amours.

J'aime les hautes cathédrales
Au front noir, au flanc crevassé,
Ce sont de vivantes annales
Contemporaines du passé.
De lierre leur tête est couverte;
Leur enceinte à mes pas ouverte
M'inspire un solennel effroi;
Et d'une foule dispersée
J'y sens la prière cessée
Renaître et soupirer en moi.

J'aime ces pierres dentelées
Que le ciseau poétisa;

cette séance un exemple frappant. Vous venez d'entendre célébrer en beaux vers et avec une émotion vraie les anciens monuments nationaux, surtout les monuments religieux. L'étude de ces monuments a ranimé parmi nous le sentiment et le goût de l'art chrétien; le sentiment a bientôt tourné au profit du Christianisme lui-même. En apprenant à comprendre, à admirer nos églises, on est devenu presque juste, presque affectueux pour la foi qui les a élevées. C'est là, Messieurs, un retour un peu futile vers la religion, retour sincère cependant et qu'il ne faut point dédaigner. L'art rend ainsi aujourd'hui à la religion quelque chose de ce qu'il en a reçu jadis. L'étude consciencieuse, désintéressée, de toutes les parties de notre histoire aura des résultats analogues; elle dissipera beaucoup de préventions, d'ignorances, d'animosités. L'esprit s'étend, s'élève, s'affranchit, s'apaise à ce spectacle des temps divers. On rentre ensuite dans le temps présent, plus éclairé et plus modéré, comme le voyageur qui a beaucoup vu, revient chez lui plus intelligent et plus indulgent. »

J'aime ces portes étoilées
Où l'aile des vents se brisa ;
Je me plais à voir l'hirondelle
Venir, timide sentinelle,
Habiter ces pompeux séjours,
Dont les clochetons, les rosaces
Survivent aux puissantes races
Qui prononçaient le mot: toujours!

J'aime la gracieuse ogive
S'élevant avec majesté,
La tourelle où se tient captive
Une cloche au timbre argenté ;
J'aime le portail que la mousse
De sa couronne verte et rousse
Orne pendant les longs hivers.....
Tout ce qui fut prière et gloire,
Tout ce qui fit aimer et croire,
Fait naître mes pleurs et mes vers.

Aujourd'hui s'éteint la croyance :
Aux autels l'homme a dit adieu ;
Ses mains ont rompu l'alliance
Qui le rapprochait de son Dieu..
Mais, malgré les souffles arides
Qui jusqu'au cœur gravent des rides,
Si nous franchissons ces parvis,
Nous retrouverons en nous-mêmes

Un parfum des bienfaits suprêmes
Que notre orgueil nous a ravis.

O demeures mystérieuses !
Tel est votre ascendant divin
Que les natures oublieuses
Ne vous parcourent pas en vain.
Vous conservez dans votre enceinte
Une paix attachante et sainte
Dont l'âme se sent dominer ;
Et la lampe du sanctuaire ,
Comme une étoile tutélaire,
Sur nos erreurs vient rayonner.

Ah ! laissez-les debout ces retraites immenses
Ouvertes aux cœurs naufragés !
Contre tous les courroux et toutes les démences
Que leurs arceaux soient protégés !

Reconnaissez toujours dans leurs touchants emblèmes
L'œuvre de l'art intelligent ;
Et ne les livrez plus aux avides blasphèmes
Des hommes de boue et d'argent.

Si de commotions la terre menacée
Doit succomber dans l'avenir ,
Au milieu du chaos qu'une sainte pensée
Reste du moins pour souvenir !

Que les peuples nouveaux parmi tant de ruines
Découvrent de pieux débris,
Et contents d'exhumer des images divines,
Leur préparent d'autres abris!

Gardant chaque ruine au néant ressaisie,
Comme un religieux aveu,
« Oui, diront-ils, ces jours avaient leur poésie,
Et ces peuples croyaient à Dieu! »

J'ai souvent contemplé les flèches élancées
Vers les célestes régions,
Comme pour y porter les hymnes adressées
Au roi des générations;

J'ai souvent invoqué dans les manoirs gothiques
La légende des anciens jours;
J'ai redit sur mon luth les refrains poétiques
Des bardes et des troubadours.

Et quel homme en rêvant sous ces arcades sombres
Où survit un air de grandeur,
Ou des fiers paladins se promènent les ombres,
N'a pas senti battre son cœur!

Et quel artiste aimant n'a revu dans ses songes
La dame au parler sans détour,
Répétant des serments qui n'étaient point mensonges
Ou chantant de doux lais d'amour?

Vous qui voulez connaître et les règnes néfastes
Et ceux de splendeur et d'exploits,
Et jusques aux secrets oubliés dans les fastes,
Abris des héros et des rois,

Venez interroger ces pierres éloquentes,
Expression des siècles morts;
Les membres de granit de ces maisons géantes
Vous répondront s'ils étaient forts!

Oh! ne laissons jamais déshériter l'histoire
De ses plus riches documents!
Entourons de respects ces vieux restes de gloire
Epargnés par les éléments!

Donjons, castels, remparts, jalonnés sur la route
Où chemine l'humanité,
Conservent une voix qu'en passant elle écoute
Pour apprendre la vérité.

Peut-être les échos de ces hauts tabernacles
Visités par les aquilons,
Murmurent pour les rois de sévères oracles,
Et pour le peuple des leçons.

Des révolutions antiques
Datant les souvenirs divers,
Ces murs vivants et symboliques
Parlent de gloire ou de revers,

Et de chaque voûte sonore
La poussière est féconde encore,
Car elle jette sous nos pas,
Comme un dernier legs à l'histoire,
Des semences pour la mémoire
Des jours que nous ne verrons pas.

Temples saints, vastes basiliques,
Vous qu'édifia l'art chrétien,
Conservez les froides reliques
Des royautés du monde ancien !
En venant peser leur poussière,
Les puissants dans leur âme altière
Sentiront un abattement,
Et sous la pierre soulevée,
Verront la place réservée
Aux divinités d'un moment !

Long-temps le vandalisme étala ses trophées,
Mais les voix du passé ne sont plus étouffées
Et la main qui mutile est flétrie aujourd'hui ;
Aux antiques débris la science immortelle
Ne présente plus seule un consolant appui ;
La poésie, ange fidèle
A toute noble adversité,
Sur leurs fronts vénérés étendant sa jeune aile,
Garde son héritage à la postérité.

Vous donc qui respirez sous le ciel de Neustrie,

Le génie est propice aux généreux efforts :
Conservez-lui toujours sa parure chérie ;
Ses plus vieux monuments sont ses plus chers trésors.
Protégez le berceau sans mutiler la tombe.
Entendez-vous, à l'heure où se tait la colombe,
De nos marbres sacrés s'exhaler des soupirs ?
On dirait les regrets et les vœux de nos pères
Se réveillant à nos désirs.
Ah ! conservons, du moins, sur des cendres si chères
Où prièrent souvent nos mères,
La piété des souvenirs !

ENVOI.

De votre nom orner ce chant
Dont ma muse vous fait hommage,
C'est lui donner, Madame, un attrait plus touchant,
C'est l'harmonier davantage.

Parler de poésie et d'art,
De tout ce qui séduit et de tout ce qui brille,
Ah ! n'est-ce pas parler sans apprêt et sans fard
La langue de votre famille ?

Comme un trait qui part en blessant,
L'esprit, nous disait-on, vaine et frivole flamme,

Vient toujours de la tête et rit en offensant.....
Nous savons à présent que l'esprit vient de l'âme.

Heureuse entre deux beaux enfants,
D'un digne époux justement fière,
Vos jours s'écoulent triomphants,
Tout azur et toute lumière.

Et, vous l'avez compris : le plus riche trésor,
C'est un cœur indulgent, une âme grande et bonne.
Les dons les plus brillants ont plus d'éclat encor
Lorsque la bonté les couronne.

Vous avez,—sympathique à tout sentiment pur,
Attendrie à tout cri d'alarme,—
Pour la joie, un mot plein de charme;
Pour la plainte, un soupir; pour la faim, un fruit mûr :
Et pour la tristesse, une larme!

Mais, *les Vieux Monuments*, pourquoi les dédier
A vous si jeune, si jolie?....
Oh! ces vers pleins de deuil et de mélancolie
N'allez pas les répudier.

Sur les monuments en ruine
Dont l'aspect fait gémir l'artiste, le penseur,
Et devant qui toujours le poëte s'incline,
On voit parfois une églantine
De son divin parfum répandre la douceur.

Son sourire charmant, sa grâce ravissante
    Console ces nobles débris.
Elle est déjà pour eux une muse puissante ;
Sa présence leur rend une splendeur absente,
Des souvenirs éteints et de beaux jours taris.

Juillet 1844.

ORAISON.

Prélats que Dieu chargea d'épandre son trésor,
Saint Regnobert, saint Loup et toi, grand saint Vigor,
Apôtres vertueux de la foi catholique,
O vous qu'avec bonheur la vieille basilique,
Splendeur de la province et gloire de Bayeux,
Proclame incessamment les envoyés des cieux,
Recevez aujourd'hui l'hommage du poëte.
De foi, d'amour, de force, ô trinité complète!
Vous avez combattu le démon de l'erreur,
De ses monstres impurs enchaîné la fureur,
Et de vos saintes mains ensemençant le monde,
Fait germer dans les cœurs la parole féconde.
Ces serpents, ces dragons dont le venin fatal
Se répandait partout comme l'esprit du mal,
C'était l'idolâtrie, et vous l'avez domptée.
Ah! revenez sauver notre terre agitée
Par un sombre fléau plus funeste aux mortels
Que tous ceux échappés des gouffres éternels!
Venez la délivrer de ce doute coupable
Qui nuit et jour la presse et la mine et l'accable!
C'est de tous les serpents suscités par l'Enfer,
Celui qui plus avant dévore notre chair.
Pour ramener nos cœurs vers les saints tabernacles,

Des apôtres divins il nous faut les miracles.
Venez, venez, prélats, dissiper notre effroi !
Rendez-nous le courage en nous rendant la foi !
Soulevez le granit qui recouvre vos tombes ;
Sur l'arbre de la croix évoquez les colombes...
Oh ! jamais nul serpent, de ce bois protecteur,
Quel que soit son pouvoir, n'atteindra la hauteur!

LE BAISER DE MARGUERITE D'ÉCOSSE.

SONNET.

A MADAME DE LA SICOTIÈRE.

Poëte dont la bouche obtint un prix si doux,
Heureux Alain Chartier (1), lauréat que j'envie,
Ah! combien ton destin dut faire de jaloux?
Combien pour un tel prix auraient donné leur vie?

Quand des grands de sa cour une reine suivie
Te donnait un baiser, le donnait devant tous,
Dans un rêve charmant ton âme fut ravie.....
Ce souvenir encore est glorieux pour nous.

Noble et chaste faveur, baiser de l'âme à l'âme,
Sublime expression d'une céleste flamme,
Plus pénétrante au cœur qu'une autre volupté.

Alain, tu fus heureux; mais aussi Marguerite
Possède un nom vivant que ta mémoire abrite,
Et vous êtes unis dans la postérité.

(1) Alain Chartier est né à Bayeux en 1386.

JEANNE D'ARC.

BALLADE.

> Ah ! Rouen ! Rouen ! seras-tu ma dernière demeure.
>
> PAROLES DE JEANNE.

A M. ALEX. SOUMET.

Honneur à Jeanne la Pucelle !
Car avec elle
Est le Seigneur !
A Jeanne la Pucelle
Honneur !

✠

Quelle est cette noble héroïne
Qui vient ranimer nos soldats ?
C'est la messagère divine
Dont un ange a guidé les pas.
A la parure de bergère
Aux soins d'un paisible troupeau,
Au toit de chaume elle préfère
Un casque, une épée, un drapeau.

Honneur à Jeanne la Pucelle !
Car avec elle
Est le Seigneur !
A Jeanne la Pucelle
Honneur !

✠

Dieu même a dit sous le grand chêne :
« Vierge, va sauver ton pays ! »
Elle est là pour briser sa chaîne ;
Ses vœux ne seront pas trahis.
L'oppresseur craint.... La France espère ;
Dieu prête sa force au roseau.
Et Jeanne pour gage prospère
Aux soldats montre son drapeau.

✠

Honneur à Jeanne la Pucelle !
Car avec elle
Est le Seigneur !
A Jeanne la Pucelle
Honneur !

✠

Le poids de son humble houlette
Etait trop léger pour son bras :
Au son bruyant de la trompette
Elle a volé dans les combats.

Ses sœurs, ses amis, son vieux père
La regrettent dans le hameau,
Mais au bonheur elle préfère
La défense de son drapeau.

✪

Honneur à Jeanne la Pucelle !
Car avec elle
Est le Seigneur !
A Jeanne la Pucelle
Honneur !

✪

Elle doit d'un long esclavage
Affranchir le peuple français.
Son égide, c'est son courage ;
Son premier pas est un succès.
Au lieu de la fleur printanière
Dont aux champs s'ornait son chapeau,
D'un laurier parez la guerrière
Qui couvre d'honneur son drapeau!

✪

Honneur à Jeanne la Pucelle !
Car avec elle
Est le Seigneur !
A Jeanne la Pucelle
Honneur !

Partout sa brûlante énergie
Réveille l'espoir abattu;
Et l'on accuse de magie
Sa foi, sa valeur, sa vertu!
Vainement l'armée étrangère
D'Orléans défend la château,
De sa main forte et tutélaire
Elle y vient planter son drapeau.

✿

Honneur à Jeanne la Pucelle!
Car avec elle
Est le Seigneur!
A Jeanne la Pucelle
Honneur!

✿

La Champagne n'est plus couverte
De deuil, d'incendie et d'effroi.
L'église de Reims est ouverte],
Et Charles sept est sacré roi.
Comme la colombe légère
Qui rapporta le saint rameau,
Du ciel cette autre messagère
Rapporte au peuple son drapeau.

✿

Honneur à Jeanne la Pucelle!
Car avec elle

Est le Seigneur !
A Jeanne la Pucelle
Honneur !

✿

La gloire a couronné nos armes,
Mais tombée aux mains des Anglais,
Jeanne qui causa leurs alarmes,
Est martyre de ses hauts faits (1).
La victime de leur colère,
Mourant sans revoir son hameau,
Pleurait en nommant son vieux père,
En redemandant son drapeau.

✿

Honneur à Jeanne la Pucelle !
Sainte immortelle
Chère au Seigneur !
A Jeanne la Pucelle
Honneur !

(1) Jeanne d'Arc fut brulée à Rouen, le 30 mai 1431.

LE PRIVILÉGE DE SAINT ROMAIN.

SONNET.

A Mr A. FLOQUET.

Autrefois saint Romain, dans un jour solennel,
Pour prix d'une victoire éclatante, assurée,
Contre un affreux serpent, terreur de la contrée,
De la peine de mort sauvait un criminel.

On proclamait son droit, juste, sage, éternel;
Cette fête célèbre était belle et sacrée,
Car au rachat du sang elle était consacrée,
Et tout le peuple en chœur allait chantant Noël.

Mais ces temps ne sont plus! *la Fierte* vénérable
N'ose plus réclamer le pardon d'un coupable;
A sa sainte requête on ne répondrait pas.

Hélas! dans nos cités que le luxe décore,
Le hideux échafaud, pour se rougir encore,
Se dresse sur le sol.... qui tremble sous nos pas.

CHANT DE VICTOIRE

APRÈS LA BATAILLE DE FORMIGNY.

(MERC. 15 AVRIL 1450).

A M. DE LA FONTENELLE DE VAUDORÉ.

Réjouis-toi, terre bénie!
Honneur aux Français valeureux!
Ils ont chassé la tyrannie;
Le ciel s'est prononcé pour eux!

Chez nous les étrangers étendaient leurs conquêtes:
Ils moissonnaient nos fruits, ils nous dictaient des lois.
Chaque aurore enfantait de nouvelles tempêtes....
Tes champs, ô Formigny! retiendront nos exploits!
Des casques et des dards sont jonchés dans les plaines
Où les avait guidés un téméraire effort:
Ils ont vu si nos mains sont faites pour les chaînes;
Ils cherchaient la victoire, ils ont trouvé la mort.

Réjouis-toi, terre bénie!
Honneur aux Français valeureux;
Ils ont chassé la tyrannie;
Le ciel s'est prononcé pour eux!

C'est toi, noble Clermont, dont la haute vaillance
De Thomas Kyriel anéantit l'espoir!
Ton glaive par son poids fit pencher la balance:
Despote le matin, il fut vaincu le soir.
Sur les rives du Vey tu rassemblas les braves
Dont l'ardeur abattit l'Anglais et sa fierté.
Trois heures de combat ont brisé nos entraves
Et ranimé la France au cri de liberté!

Réjouis-toi, terre bénie!
Honneur aux Français valeureux!
Ils ont chassé la tyrannie;
Le ciel s'est prononcé pour eux!

Qu'une sainte chapelle en ces lieux éternise
Ce jour béni du Dieu qui nous rend au bonheur!
La victoire un moment peut-elle être indécise
Quand l'amour du pays fermente dans le cœur?
O Charles sept! jouis du succès de nos armes;
Sois fier de commander tes soldats triomphants!
Bons viellards, respirez! mères, séchez vos larmes:
D'un berceau de lauriers nous dotons vos enfants!

Réjouis-toi, terre bénie!
Honneur aux Français valeureux!
Ils ont chassé la tyrannie;
Le ciel s'est prononcé pour eux!

LE SIÉGE DE CAEN.

(1450.)

A M. P.-A. LAIR.

Trop long-temps dédaigneux du soin de sa mémoire,
Trop long-temps insensible à la voix de la gloire
Et d'un repos honteux savourant le poison,
Charles sept, s'arrachant à sa douce prison,
N'était pas resté sourd à la voix d'une femme :
De son cœur amolli retrempant la vigueur,
Il portait sur son sein les couleurs de sa dame,
Et l'amour avait dit : « Pars, tu seras vainqueur ! »

Et déjà la vierge inspirée,
Jeanne, ce glaive du Très-Haut,
Tenant sa bannière sacrée,
Aux oppresseurs livrait assaut.
Un brillant rayon d'espérance
Dorait l'horizon de la France,
C'était le phare des combats.
L'Anglais dans sa rage impuissante,
Jetait un long cri d'épouvante,
Car le sol tremblait sous ses pas !

Ah! de son dévoûment héroïque victime,
La bergère de Vaucouleurs
Expia sa vertu sublime
Dans la torture et dans les pleurs.
Mais quand sur le bûcher montait l'infortunée,
Avec elle, de gloire à jamais couronnée,
L'Anglais, dont les revers pouvaient se pressentir,
L'Anglais n'immolait pas cette autre destinée
Que la France devait au courage martyr!
Car le doux nom de Jeanne, enchanteur et magique,
Eveillait encor plus d'échos,
Et son dernier adieu, puissant et sympathique,
Enfantait partout des héros.

Le noir fléau dans la Neustrie
Bientôt cessera de mugir,
Et refoulé vers sa patrie,
L'Anglais n'aura plus qu'à rougir.
Cependant Caen gémit encore:
Esclave, il s'indigne, il implore
Un bras qui puisse le venger.
O bonheur! c'est le Roi de France
Qui doit, hâtant sa délivrance,
De ses murs chasser l'étranger.

De l'affranchissement le grand jour va paraître.
Eh! comment ne pas vaincre et ne pas rester maître,
Quand on a pour guerriers les Clermont, les Dunois?

L'Anglais défend en vain les portes de la ville :
Aux plus fiers ennemis, pour sceller leurs exploits,
Les Richemont, les Tancarville,
Ne se montrent jamais deux fois !

Ecoutez : le combat commence ;
Entendez-vous ce bruit confus ?
L'honneur, dans ce péril immense,
Ne trouve pas un seul refus.
Dunois commande : les murs tombent ;
Les plus fiers ennemis succombent ;
Il ouvre à son roi la cité.
L'Anglais va déposer les armes,
Les mères vont sécher leurs larmes :
Caen renaît à la liberté ?

Ce siége décisif, cette sanglante attaque,
C'est le sillon de feu brisant la nue opaque,
C'est le sublime effort d'un peuple réveillé !—
Mais l'impuissant courroux d'une force expirante,
C'est le dernier écho d'une clameur mourante,
C'est le dernier adieu d'un drapeau replié !

Venez, vaillants Français, étendez votre égide !
Fuis, ennemi cruel, fuis, étranger perfide,
L'ombre de Jeanne d'Arc est déjà sur tes pas !
A la valeur des preux Charles sept se confie,
Fuis.... notre terre libre enfin se purifie ;
Jamais tu n'y reparaîtras.

Toi dont chaque ruine est une fraîche histoire
Que la fange des jours profane et veut salir,
Un vulgaire ignorant pourrait-il t'avilir ?
Les flots de ton ancienne gloire
Ont débordé dans l'avenir !
Livre dont chaque siècle arrache quelques pages,
Berceau de tant de noms que le temps doit bénir,
O Caen ! ne souffre pas que le torrent des âges
Qui roule, prompt à tout ternir,
Efface de tes murs en touchant ton rivage,
Une date, un emblême, une feuille, une image,
Car ton moindre vestige est un grand souvenir !

✪

Charles dans la cité conquise
Entra sur un char triomphal,
Et de la Neustrie indécise
Ranima le pâle fanal.
Les fleurs pleuvaient sur son passage,
L'encens s'élevait en nuage
Devant le vainqueur généreux.
Le vaincu bénit sa clémence,
Et le doux prix de sa vaillance,
Ce fut l'amour d'un peuple heureux.

Alors la France consolée
Reprit une noble fierté.

De son triste exil rappelée,
Alors revint la liberté.

Ainsi l'espoir d'un doux sourire
Sauva la gloire d'un héros!
Agnès qui sur son âme exerçait tant d'empire,
Rendit ce prince à ses drapeaux.
Et peut-être que notre France,
De toutes ses splendeurs célébrant le retour,
Dut ses prospérités et son indépendance
Au pouvoir d'un regard d'amour.

Jeanne! Dunois! Agnès! noms chers à la patrie,
De foi, d'amour, de gloire auréole chérie,
Penser à vous fait palpiter nos cœurs.
Quand notre France en deuil et déplorant les causes
De ses cruels et longs malheurs,
N'avait que ses soupirs, son espoir et ses pleurs,
Vous aviez des rayons, des lauriers et des roses
Pour cicatriser ses douleurs!

LE CHATEAU DE CAEN.

IMPRESSION.

A M. F. RICHOMME.

Je vous revois, vieux murs que le torrent des âges
Ne put entraîner dans son cours !
C'est en vain que le temps contre vous a toujours
Accumulé les noirs orages;
Les jours voulaient sur vous exercer leurs ravages,
Et vous avez usé les jours.

Salut, remparts que la tempête
Vainement voulut ébranler !
Vieux ormeaux dont la cime arrête
L'oiseau tout prêt à s'exiler !
Ses adieux sont un doux ramage...
Vous le voyez fuir ce rivage
Quand revient siffler l'aquilon !
Et toi, séjour calme et mystique,
Salut, humble église gothique,
Ta voûte d'un divin cantique
A retenu le dernier son !

La paix couvre nos bords d'une aile tutélaire,

L'écho dès long-temps consolé
Ne redit plus les cris de guerre ;
L'orgueil n'expose plus à la faux meurtrière
Un territoire désolé.

Que sont-ils devenus ces Robert, ces Guillaume
Dont l'avenir apprend les noms victorieux ?
Possesseurs ici-bas d'un vaste et beau royaume,
Hélas ! ils ont passé comme un léger fantôme,
Mais l'histoire a gravé leurs exploits glorieux.

Gouverneurs de ce fort, où sont vos grandes ombres,
Beau Dunois, fier Montmorency ?
Dormez-vous dans vos palais sombres ?
Répondez, êtes-vous ici ?...

Lieu de souvenirs héroïques,
As-tu donc oublié les accords du clairon ?
Tes murs silencieux, livrés à l'abandon,
Du moins ne sont pas sourds aux accents poétiques.
Mais parmi ces restes antiques,
Je ne vois pas ton vieux donjon.

Il ne succomba point aux fureurs de la guerre ;
Il avait défié la foudre et les autans :
O révolutions ! vous avez osé faire
Ce que n'eût point osé le temps !

Glaçant la folie et le crime,

Ainsi le nom du fondateur,
Le nom du conquérant sublime
Ne fit pas reculer un pouvoir destructeur!
Tel qu'un roi détrôné dont on tranche la tête,
Ton haut donjon fut la conquête
De ce bourreau géant qui sur tout noble faîte
Portait son bras mutilateur.

Que fais-tu près de ces collines,
Monument des siècles passés?
De fertiles jardins tapissent tes fossés;
Tu ne conserves plus que des tours orphelines;
Tes créneaux par le bronze ont été délaissés.
Fier pourtant de survivre à tant d'autres ruines,
Tu vois l'avenir sans effroi.
A tes pieds la cité lève ses tours nombreuses,
Et leurs flèches majestueuses
Ne s'élancent pas jusqu'à toi!

✠

Mon oreille, attentive en ce lieu solitaire,
Reste en suspens... j'écoute et ralentis mes pas,
Comme si tout à coup une brise légère
Allait me répéter les soupirs d'un trouvère
Ou m'apporter l'écho de nos anciens combats.

Oh! non, tout est muet: l'essor de la victoire
Ne s'arrête plus sur ces murs;

Le passé n'a légué qu'une ombre de sa gloire
Aux regards des siècles futurs.

Mais mon luth m'interroge, et souvent je contemple
Ces vestiges de nos aïeux,
Comme un mortel, ami des souvenirs pieux,
Cherche l'autel caché sous les débris du temple.

1828.

LE FRÈRE D'ARMES.

BALLADE.

L'honneur de la chevalerie,
Montfort, respirant les combats*,
Dans les déserts de la Syrie
Bravait les fers et le trépas.
Doux sentiment, douce souffrance
Alors se partageaient son cœur;
Noble devoir, sainte espérance
Armaient alors son bras vainqueur.

Mais sa valeur impatiente,
Cherchant les périls les plus grands,
Rougissait son arme brillante,
Sans ouïr les cris des mourants.
Un gros d'infidèles l'entoure;
Il ne peut résister à tous;
Et si quelqu'un ne le secoure,
Il va succomber sous leurs coups.

Quel est au milieu des alarmes
Cet intrépide chevalier
Que l'on voit à son frère d'armes

De son corps faire un bouclier?
Atteint d'une flèche cruelle,
Il pousse un douloureux soupir :
En sauvant Montfort, il chancèle,
Et l'infortuné va mourir.

Vers lui Montfort se précipite,
Détache son casque, et soudain
Il a reconnu Marguerite
Sous l'armure d'un paladin.
La victime de sa tendresse
Lui dit seulement : « Je t'aimais ! »
En vain sur son cœur il la presse :
Ses yeux se ferment pour jamais.

L'ÉGLISE SAINT-OUEN.

IMPRESSION.

A M. ALPH. DE LAMARTINE.

Un cri d'enthousiasme est sorti de mon âme ;
En moi s'est rallumée une céleste flamme,
En moi se sont levés d'indicibles transports,
Comme si tout à coup j'avais touché les bords
De cette autre patrie où la béatitude
Rend au cœur épanché toute sa plénitude.
Oh ! la foi, le génie !—admirables soutiens
Qui donnaient la puissance aux artistes chrétiens !
Tous deux nous ont quittés. L'homme n'a plus de pierre
Pour consacrer à Dieu l'incessante prière.
Le vil intérêt seul anime ses efforts,
Son cœur reste glacé comme celui des morts.
Il n'a plus un élan pour les augustes cimes,
Il ne sait plus créer des monuments sublimes ;
Il ne sait que bâtir de blafardes maisons,
Des palais, des bazars, des égouts, des prisons.
Si quelque voix réclame une église chrétienne,
Il emprunte à la Grèce une forme païenne.
Mais l'artiste inspiré, mais l'ouvrier divin,

Le fidèle croyant, nous le cherchons en vain.
Ah! du moins un autre âge, en son labeur austère,
D'autels dignes du Christ a couronné la terre;
Et ce temple admirable où s'arrêtent mes pas
Ouvre à l'âme une route au delà du trépas.
O prodige de l'art, merveille grande et sainte,
Le sentiment pieux s'éveille en ton enceinte,
L'espérance affaiblie y reprend sa vigueur;
Tu portes jusqu'à Dieu l'émotion du cœur,
Sa flamme, tu la rends plus vive, plus ardente,
Et, sans rivale encor, ta structure ascendante
Montre à nos yeux en pleurs où doivent aboutir
Les vœux de l'innocence et ceux du repentir.

Imposantes splendeurs du style catholique,
Tout votre éclat paraît dans cette basilique!
J'admire et je m'écrie avec ravissement:
Voilà le vrai symbole et le vrai sentiment!
Oui, c'est le temple saint, c'est la chaste demeure
Où celui qui console attend celui qui pleure.
L'artiste qui créa ce vieux monument roi,
Eut pour maîtres divins le génie et la foi!
Cette tour dentelée où tant de goût rayonne,
Sonore abri qui semble une haute couronne
Comme les fronts royaux en ont jadis porté,
Ces immenses piliers si pleins de majesté,
Cette rose du ciel flamboyant de lumière,
Tout me révèle ici la maison de prière.

On dirait son enceinte un port mystérieux,
Et les vendeurs nouveaux sur ces marbres pieux
N'oseraient se placer, bien que le divin maître,
Une verge à la main, n'y doive plus paraître,
Tant sa grave beauté, tant son auguste aspect
Aux plus éhontés même impriment le respect.

O sacrés éléments ! ô pierres virginales !
Le passé garde en vous ses grâces triomphales.
L'artiste qui pensa ce merveilleux séjour
Comprenait la grandeur et l'extase et l'amour.
Après Dieu gloire à lui ! que sa main vénérée
Porte éternellement la palme consacrée !
Son hymne de granit a l'ineffable honneur
D'être digne de l'art et digne du Seigneur.
Il avait entrevu ce jour d'un autre monde,
Qui fait la foi plus forte et l'âme plus féconde,
Car ici notre cœur fervent, libre, exalté,
S'élève sans effort vers l'immortalité.

Rouen, 3 Mai 1840.

L'église de l'abbaye de St-Ouen, monument dont la ville de Rouen est fière à si juste titre, fut commencée en 1318 par Jean Roussel Marc-d'Argent, moine qui avait été nommé abbé en 1303. On termina la tour avant la fin du xve siècle, mais le corps de l'édifice ne fut entièrement achevé qu'au commencement du xvie. Il est question aujourd'hui de terminer le portail, d'après un plan qui réunit tous les suffrages.

LA PRIÈRE D'UN ANGE GARDIEN (1).

LÉGENDE.

A M. ANTONI DESCHAMPS.

« Heureux l'Ange qui veille auprès du saint portique !
Heureux le Séraphin qui dès long-temps chanta
Devant vous le premier cantique !
Ils n'ont jamais erré dans ce monde sceptique
Perdu par une femme et qu'un Dieu racheta.

Seigneur, rappelez-moi près de vous au plus vite !
Il en est temps, voyez, je suis près d'un écueil ;
Sans vous se peut-il que j'évite
Cet aimant dont le charme et m'attire et m'invite...
Mon frère aîné tomba victime de l'orgueil.

Ce n'est pas maintenant, ô maître que j'adore,
L'orgueil qui me séduit pour me perdre à mon tour :
Ma faute, hélas, je la déplore.....
Ah ! ce n'est pas non plus la haîne.... je l'abhorre !

(1) Ce morceau a quelque rapport avec un passage du poëme de M. de Lamartine, *La Chute d'un Ange*; mais il était composé depuis long-temps, quand l'œuvre de notre grand poëte a paru, et avait été publié plus d'un an auparavant dans *la France littéraire*.

Au contraire j'ai peur que ce ne soit l'amour.

L'amour, ce feu sacré, cette divine offrande,
Ce sentiment si pur, si suave et si doux,
L'amour, que notre âme demande,
L'amour, chaste bonheur que votre loi commande,
Pourvu qu'il ne respire et ne vive qu'en vous.

Suis-je donc bien coupable? et faut-il que j'avoue
Ce trouble qui fermente aux replis de mon cœur?
Moi dont la voix chante et vous loue,
Moi créé de lumière et non pas fait de boue,
Moi qui contre l'Enfer combattis en vainqueur.

Mais j'ai quitté l'azur et j'ai touché la terre:
La neige de ma robe et mon éclat vermeil
Sont déjà ternis sans mystère;
L'étoile de mon front dont la beauté s'altère,
Porte une tache, hélas! comme en a le soleil.

Une fille de l'homme est commise à ma garde,
Et c'est un ange aussi comme vous en formez.
Dans ses vertus rien ne se farde,
Son âme est si candide.... ah! plus je la regarde,
Plus je l'aime, ô mon Dieu!.... comme vous nous aimez.

Et pourtant je rougis en la voyant si pure,
Et je crains de troubler ses pensers innocents;
Puis, tout en elle me rasssure:

Elle réserve encor ses goûts à la nature ,
Ses baisers à sa mère, au Seigneur son encens.

Vous l'aimez, ô mon Dieu ! Toujours quand elle prie
Elle exhale un parfum pareil à ceux d'Eden.
Votre séjour est sa patrie ;
Vous lui gardez sa place à côté de Marie ,
Car elle fût restée au céleste jardin !!

Jamais aucun amant d'un aveu téméraire
N'a terni le miroir de son cœur ingénu ;
Elle n'a chéri que son frère ;
Elle dormira vierge en son lit funéraire :
L'amour même est pour elle un danger inconnu.

Quand elle montera par delà les Pléiades ,
Archanges , Séraphins admirant sa douceur ,
Et d'étoiles par myriades
Semant à son aspect les sublimes arcades ,
De la mère de Dieu croiront voir une sœur.

Myrrhe, baume, cinname, aloës, ambroisie,
Hymne mélodieux d'un élu triomphant ,
Larmes d'une lyre choisie
Ont moins de sentiment, d'âme et de poésie ,
Que l'odorant soupir de cette frêle enfant.

Ses plaisirs sont pieux et ses peines sont saintes.
Le pauvre la bénit, sauvé de l'abandon ;

Pareille aux blanches hyacinthes,
Son âme du péché ne sent point les atteintes
Et n'aura pas besoin du céleste pardon.

Le soir à son chevet sa douce voix m'appelle ;
Je soupire bien bas inquiet, incertain.
—« Vous que Dieu m'a donné, dit-elle,
Bon Ange, cette nuit mettez-moi sous votre aile,
Et rouvrez ma paupière aux rayons du matin ! »

A ces mots, je frémis, je me tais et m'afflige ;
Car si je l'aime, hélas ! de sa pudeur jaloux,
Sans l'abuser d'un vain prestige,
Accompagnant son cœur où la foi le dirige,
Dans ses rêves jamais je n'ai montré que vous !

A sa garde, ô mon Dieu ! faut-il que je demeure ?
Quand tombent de ses yeux des larmes de regret,
Moi je la console et je pleure ;
Si je la vois mourir il faudra que je meure,
Et les esprits du ciel connaîtront mon secret.

Votre Ange est en péril, mais il est pur encore,
Sur la nef et l'écueil jetez au moins les yeux ;
Vous qui changez l'ombre en aurore,
De deux êtres divers dont l'espoir vous implore,
Ne faites plus qu'un être, et donnez-lui les cieux ! »

La prière monta vers l'éternelle voûte,
Puis une voix en descendit,
Parlant de ce parler que l'être humain redoute.....
L'Ange accablé seul l'entendit.

Le Seigneur l'exila dans une pâle étoile,
Loin, bien loin du parvis sacré,
Et la Vierge plaintive expira sous le voile
Par son cœur flétri désiré.

Pourquoi l'Ange du ciel pleure-t-il solitaire ?
Qu'a-t-il donc fait pour tant souffrir ?
C'est qu'il dit dans un rêve à l'Ange de la terre
Un de ces mots qui font mourir.

Depuis sa vision l'enfant émerveillée,
Brûlante, appelait ici bas
Cet idéal objet que son âme éveillée
Y cherchait, mais n'y trouvait pas !

29 Janvier 1833.

LA CHAMBRE DES DEMOISELLES.

LÉGENDE (1).

Au delà des sentiers de ces monts périlleux,
On voit près d'Etretat s'élever jusqu'aux cieux
Trois pointes de rocher que l'éclat de l'aurore
Blanchit en attendant qu'un soleil pur les dore.
Entre ces pics légers, bien connus des chasseurs.
Est un plateau nommé la Chambre des trois Sœurs.
Du haut de la falaise on domine les plaines,
Les hameaux, les clochers et les forêts lointaines.
L'œil charmé s'y repaît de tableaux ravissants,
Surtout quand l'Océan de ses flots caressants
Baigne avec abandon le penchant des montagnes,
Tapis bleu déroulé près des vertes campagnes.

Ces pointes de rocher qu'enveloppent les airs
Sont trois spectres charmants qui chantent de doux airs,
Et redisent parfois leur destin lamentable
Aux pêcheurs de ces bords, arrêtés sur le sable.

(1) On retrouve le fond de cette légende dans la Franche-Comté, et Charles Nodier la raconte dans les *Voyages Pittoresques et Romantiques*.

Un Seigneur d'Etretat, aussi fier qu'inhumain,
Par trois nobles beautés vit refuser sa main.
Il était redoutable, et dans toute occurrence,
La volonté chez lui tenait lieu d'espérance.
En vain il supplia, menaça tour à tour;
On rejeta ses dons ainsi que son amour.
C'étaient trois jeunes sœurs candides et pieuses,
Point vaines de leur rang et point ambitieuses;
Mais devant Fréfossé, déloyal chevalier,
La vertu la plus pure, hélas! devait plier.
Sans serviteurs armés, les douces orphelines
Se promenaient encor, visitaient les chaumines.
Telles que trois lis blancs dont le même rameau
Balance avec orgueil le gracieux fardeau,
On voyait ces trois sœurs, des villageois chéries,
Sortir de leur retraite et chercher les prairies.
Fréfossé renonçant à des vœux superflus,
Dans ses noires fureurs ne se contraignit plus:
Un soir il fait saisir les trois sœurs éperdues,
Puis au fond d'un tonneau que des pointes aigues
Comme autant de poignards garnissent en tous sens,
Il plonge sans remords ces êtres innocents.
O Dieu! toute pitié de son âme est proscrite!
Du haut de la falaise un bourreau précipite
L'instrument homicide inventé par l'Enfer,
Puis le tonneau roulant emporté dans la mer,
Un sang pur teint les flots où la masse surnage,
Et des gémissements attristent le rivage.

Cette horrible machine abandonnée au sort,
En touchant les rochers jetait des cris de mort.
Enfin le jour suivant, plongeant dans les abîmes,
Elle laissa sortir les trois jeunes victimes.
Leurs spectres tout sanglants s'élançant d'un seul bond,
Furent soudain s'asseoir au sommet de ce mont
Où, depuis cet instant, une amitié fidèle
A fixé près des cieux leur demeure éternelle.

A l'heure où le soleil ne répand plus ses feux,
Retournant au manoir qui vit leurs premiers jeux,
Elles quittent le mont, descendent les collines,
S'avancent en cherchant leur domaine en ruines :
Fantômes gracieux, l'Océan dans son sein
Les reçoit mollement et les conduit soudain
Vers le lieu désiré qui garde leur mémoire
Et consacre à jamais leur merveilleuse histoire.
Mais, lorsque le soleil s'élève dans les cieux,
Aussitôt regagnant le roc silencieux,
Les trois sœurs s'avançant sur les brumes légères,
Quittent avec regret le manoir de leurs pères.

Mourant sans confesseur, et mourant criminel,
Le chevalier félon fut puni par le ciel :
Depuis sa fin, objet des vengeances divines,
Il parcourt en chasseur les campagnes voisines.
A peine a-t-on revu les trois sœurs de retour
Au milieu des rochers redorés par le jour,

L'odieux châtelain qu'une suite accompagne,
Ses veneurs, ses limiers sortent dans la campagne:
De son castel maudit on les entend partir.
Bientôt le cor au loin commence à retentir:
D'un sentiment d'effroi l'on ne peut se défendre:
Sur les monts, dans les bois on les voit se répandre,
Et le damné poursuit des sangliers, des ours,
Il les poursuit encore et les poursuit toujours.

Il n'est aucun berger qui n'ait vu ces prodiges.
Mais en vain du chasseur on cherche les vestiges:
Ce monde fantastique échappé de l'Enfer.
S'efface et disparait plus vite que l'éclair.

MARIE ANSON.

BALLADE.

A M. LÉON DE LA SICOTIÈRE.

« Marie Anson, perle sans prix,
« Voulez-vous aller à Paris ?

✿

—« Oui, ma mère qui m'aime tant
« De mes couches prévoit l'instant.

✿

« Dans sa maison et sous ses yeux
« Mon enfant et moi serons mieux.

✿

—« N'allons pas par le bois Joli ;
« Allons plutôt par Douceli. »

✿

Douceli, lorsqu'elle arriva,
A sa rencontre se trouva.

« Acceptez, lui dit-il d'abord,
» Vin de voyage en réconfort. »

✿

Y soupçonnant poison versé,
Sa main blanche l'a repoussé.

✿

—« Buvez ou non, Marie Anson,
« Paîrez toujours même rançon.

✿

« Paîrez cent sols pour les chevaux,
« Paîrez autant pour les fardeaux.

✿

« Puis autant pour le petit né
« Dans votre sein emprisonné. »

✿

Elle était prête à tout payer,
Mais il lui manquait un denier.

✿

« Laissez-moi des gages, sinon.....
—« Quels gages, dit Marie Anson,

« Ces trois anneaux mon seul trésor?
—« Oui, laissez vos trois anneaux d'or. »

✠

—« Demain matin quelqu'un viendra
« Qui, vous payant, les reprendra. »

✠

Sitôt qu'il les eut dans sa main,
Chez l'argentier courant soudain :

✠

« Salut, salut, bel argentier,
« Je te sais habile ouvrier.

✠

« Tu vois ces trois anneaux vermeils,
« Il m'en faut trois autres pareils.

✠

« Fais vite, et qu'ils soient fins et bons.
« Mets tes outils sur les charbons.

✠

« A point si tu veux arriver,
« Tu les feras pour mon lever. »

L'argentier point n'a sommeillé,
Mais la nuit longue a travaillé.

✿

Douceli prenant les bijoux
S'en va par la vallée aux Loups

✿

Qui rencontre-t-il le premier?
C'est Renaud le franc chevalier.

✿

« Ami, par ce chemin battu
« Quelle nouvelle portes-tu?

✿

—« Bonne nouvelle, m'est avis,
« Ta femme a mis au monde un fils.

✿

« Chevalier, l'absence est un tort,
« Epoux absent est presque mort.

✿

« C'est moi qu'elle a favorisé.....
—« Tu ments; tu ments, fourbe rusé.

—« La preuve, je la donne ici,
« Car ses trois anneaux les voici. »

✿

L'entendant, le pauvre Renaud
A terre se jette aussitôt.

✿

Trois jours sans manger ni dormir
Il resta tout seul à gémir.

✿

Enfin, pour éclaircir le mal,
Il remonta sur son cheval.

✿

La mère aux portes du manoir
Vint alors à l'apercevoir.

✿

« C'est ton époux, ma fille, eh oui !
« Mais il n'a point l'air réjoui.

✿

« Il vient, non en homme sensé,
« Mais comme un foudre courroucé.

—« Pour que ses sens soient adoucis,
« Ma mère, montrez-lui son fils.

✿

« Il faudra qu'il soit bien fâché,
« S'il ne rit et s'il n'est touché.

✿

« Voici mon fils, voilà ton fils,
« Ses petits bras, qu'ils sont jolis!

✿

« Renaud, mon époux triomphant,
« Quel nom donner à votre enfant?

✿

—« Cet enfant n'aura pas mon nom,
« Sa mère a trop mauvais renom.

✿

« A lui je donnerai la mort,
« A sa mère pleurs et remord. »

✿

Et prenant l'enfant par un pié,
Il le jette à bas sans pitié.

L'enfant brisé sur le carreau ,
De son sang couvre son bourreau.

✠

Ce fou cruel, d'un bras nerveux.
A saisi la mère aux cheveux.

✠

Il la traîne et va la lier
Aux crins de son rude coursier.

✠

Depuis les portes de Paris
Jusqu'à celles de saint Denis ,

✠

Il n'était roche ni buisson
Qui n'eût sang de Marie Anson.

✠

Dans le vallon de Mil sept cents (1),
Son cheval tomba sur les dents.

✠

Dans le vallon de Mil sept six ,
Il tomba sur sa croupe assis.

(1) Nous ne savons quels lieux veut désigner la ballade par le vallon de *Mil sept cents* et le vallon de *Mil sept six*.

« Renaud, Renaud, grâce! merci!
« Ne peux-tu t'arrêter ici?

✿

—« Oui, mais ne m'en sachez pas gré.
« Mon cheval se meurt altéré.

✿

—« Renaud, Renaud, mon doux ami,
« Ah! vous ne m'aimiez qu'à demi!

✿

« Devais-je attendre un pareil sort?
—« Vous mériteriez pis encor.

✿

—« Pourquoi me faire ces affronts?
—« Au logis nous en parlerons. »

✿

Quand sont entrés: « Femme sans foi,
« Où sont tes anneaux, réponds-moi?

✿

—« Ils devraient être en ces verts prés
« Où mes deux bras sont demeurés.

« Renaud, ils ne sont pas si loin,
« Car je les serrais avec soin,

✠

« Et ne les mettais à mes doigts
« Qu'aux jours de fête quelquefois.

✠

« Prenez la clef de mes buffets
« Vos désirs seront satisfaits. »

✠

Il prend la clef, au premier tour
Les anneaux d'or brillent au jour.

✠

Quand il a vu les fins anneaux,
Ses yeux deviennent deux ruisseaux.

✠

« Ange du ciel que j'ai maudit,
« Pourquoi plus tôt ne l'avez dit?

✠

—« Mon beau Renaud, à mon désir
« En avez-vous laissé loisir?

—« Vous faut-il pain, vous faut-il vin,
« Manteau de soie, habit de lin ?

✠

—« De pain, de vin n'ai nul besoin ;
« De robe ou manteau n'ayez soin.

✠

« Ne faut qu'aiguille et fil quérir
« Avec drap, car je vais mourir.

✠

« Puis un bon père cordelier
« Pour m'absoudre et pour moi prier. »

✠

Quand Renaud entendit cela
En cordelier il s'habilla.

✠

—« Si pardonnez à votre époux,
« Le ciel est ouvert devant vous.

✠

—« A Renaud sans aucun effort
« Je puis bien pardonner ma mort,

« Mais non celle du petit né,
« Mort sans baptême assassiné. » (1)

(1) Cette ballade est imitée d'une ancienne complainte dont M. F. Vaultier a recueilli, non sans peine et par fragments, la première version. Elle a été long-temps populaire en Normandie; sa vogue a duré jusqu'au commencement de la révolution de 89. A Caen principalement on la psalmodiait tout le long du jour dans nos écoles de jeunes *dentelières*. Elle a quelque rapport avec la tradition qui raconte un démêlé entre *le duc Guillaume-le-Conquérant* et la *duchesse Mathilde*, sa femme. A Alençon et dans ses environs on retrouve en partie cette complainte. On prétend que son héroïne est une dame Duparc qni habitait la tour couronnée du château près duquel eut lieu la principale scène du drame. On ajoute que le fantôme blanc de la victime revient tous les soirs sur cette tour.

Nous avons conservé en très-grande partie dans notre ballade, écrite en quelque sorte sous les yeux de M. Vaultier, les vers originaux de la vieille complainte. Nous nous sommes permis seulement de mettre un peu de régularité dans la mesure et de concordance dans les rimes. Nous renverrions au travail de notre savant collègue ceux qui nous feraient le reproche d'avoir altéré le vieux monument poétique créé par le génie du peuple.

LE SIRE BERTRAND.

BALLADE.

A MADAME DOVE BERTRAND L'HODIESNIÈRES.

Un soir qu'un ciel privé d'étoiles
Couvrait les champs et les hameaux,
Pareil à ces funèbres voiles
Qui s'étendent sur les tombeaux,
C'était l'heure où le hibou crie,
On n'osait s'attarder dehors.—
Enfants, ce soir priez Marie,
Car c'est demain le jour des morts.

Retrouvant sa route à grand'peine,
Le sire Bertrand se rendait
Vers son riche et brillant domaine
Où son épouse l'attendait.
Dans une triste rêverie,
Son âme était plongée alors.—
Enfants, ce soir priez Marie,
Car c'est demain le jour des morts

« Encore un seul instant, et Claire

« Recevra mes embrassements,
« Disait-il ; pour elle naguère
« J'ai trahi d'amoureux serments. »
Mais trahir pour la plus jolie,
Cela donne-t-il des remords ?—
Enfants, ce soir priez Marie,
Car c'est demain le jour des morts.

« Il est vrai pourtant qu'Isoline
« Me témoignait beaucoup d'amour.
« Peut-être au pied de la colline
« Elle espère encor mon retour !
« Tout un grand mois je l'ai chérie,
« Claire éveilla d'autres transports ! »—
Enfants, ce soir priez Marie,
Car c'est demain le jour des morts.

Il sentait dans son âme émue
Comme un pressentiment de deuil.
Tout à coup s'offrent à sa vue
Des flambeaux, un prêtre, un cercueil.
Et tandis qu'en lui-même il prie,
L'écho redit des chants discords.—
Enfants, ce soir priez Marie,
Car c'est demain le jour des morts.

Le cortége vers lui chemine ;
Pour la première fois tremblant,
Bertrand voit l'ombre d'Isoline

Se lever dans son linceul blanc.
D'une larme bientôt tarie
Elle répond aux lents accords.—
Enfants, ce soir priez Marie,
Car c'est demain le jour des morts.

« Adieu, dit-elle, jeune et pure,
« J'ai vu se flétrir mes beaux jours;
« Je te pardonne ton injure,
« Je suis morte et t'aime toujours ! »
Ces mots dans son âme attendrie
Soudain réveillent des remords.—
Enfants, ce soir priez Marie,
Car c'est demain le jour des morts.

Et la route était fort étroite;
Le preux marchait, non sans effroi :
« Prends la gauche et laisse la droite,
« Lui dit un des gens du convoi. »
Et l'ombre gagnait sa patrie,
Et Bertrand pleurait sans efforts.—
Enfants, ce soir priez Marie,
Car c'est demain le jour des morts.

Le corps entrant au cimetière,
Bertrand s'en revint au manoir.
De son fils la voix familière
Ne put calmer son désespoir.
Son existence était flétrie.

Trop tard il déplorait ses torts !—
Enfants, ce soir priez Marie,
Car c'est demain le jour des morts.

Toujours l'image d'Isoline
Attrista l'époux malheureux.
Claire sous la soie et l'hermine
Passa plus d'un jour douloureux.
Aime-t-on deux fois dans la vie,
Et deux fois des mêmes transports ?—
Enfants, ce soir priez Marie,
Car c'est demain le jour des morts.

On raconte encor cette histoire
A La Carneille, à Taillebois,
Et tout bon chrétien doit y croire,
Et la méditer quelquefois.
Une première amour trahie
Nous poursuit jusqu'aux sombres bords !—
Enfants, ce soir priez Marie,
Car c'est demain le jour des morts.

LA TAPISSERIE DE LA REINE MATHILDE.

SONNETS.

A MADAME LA VICOMTESSE DE CONTAMINE.

Monument respecté des hommes et du temps,
Par qui toute œuvre ancienne est brisée ou proscrite,
Reste-nous, vieux témoin de succès éclatants,
Où la gloire normande à l'aiguille est écrite!

Voici Guillaume, Harold, et les vaisseaux flottants,
Et les nombreux soldats qu'un léger casque abrite.
La bataille d'Hasting est tout au long décrite:
Voici les messagers et puis les combattants.

J'aime à te déplier, relique précieuse,
Poëme simple et vrai de femme ingénieuse,
D'un juste et noble orgueil témoignage flatteur.

Vainement la science et furtive et jalouse
A dénié son œuvre à la royale épouse,
La poésie a dit: Mathilde en est l'auteur.

✿

C'est que la poésie a le pouvoir suprême
De révéler le prix des choses d'ici bas,
D'allumer son flambeau dans la nuit du trépas,
Et de donner à tout la vie et le baptême.

Si son cœur applaudit aux généreux combats,
Sur la main qui mutile elle crie : Anathême.
Un ange a préparé les roses qu'elle sème :
Le souffle des hivers ne les séchera pas.

Ce glorieux tissu que la foule étudie,
C'est là ton épopée, ô vieille Normandie !
La grande œuvre d'Homère a-t-elle un chant plus beau ?

Non, à douter toujours mon âme se refuse ;
Guillaume est le héros et Mathilde la muse.....
Est-il plus beau linceul pour un plus grand tombeau !

LA REDEVANCE A MADAME L'ABBESSE.

BALLADE.

A M. ALFRED GUILLARD.

On s'apprête
Pour la fête ;
Nos voisins sont réveillés,
L'heure approche ;
Sans reproche
Un peu tard vous sommeillez.

Ça, ma fille,
Qu'on s'habille !
Mettez vos plus beaux atours !
Qu'on vous voie
Jupe en soie
Avec corset de velours !

Vos dentelles
Les plus belles,
Prenez-les pour vous parer.
De brodures
Et dorures
Je voudrais vous entourer.

J'ai mémoire
Qu'à la foire
De la Sainte-Trinité (1),
On ajoute
Danse et joûte
Pour attirer la cité.

A l'Abbesse
On s'empresse
De rendre hommage aujourd'hui.
Votre père
Va, j'espère,
Vous emmener avec lui.

Devant elle,
O ma belle,
Soyez humble en vérité.
Quoiqu'on sache
Que, sans tache,
Elle est aussi sans fierté.

Dans l'église,
Lorsqu'assise
Sur son riche et beau fauteuil,
Elle prie,
On s'écrie :
« Eut-on jamais moins d'orgueil! »

(1) L'abbaye de Sainte-Trinité fut fondée à Caen par la reine Mathilde, femme de Guillaume-le-Conquérant.

Elle a chappe
Comme un pape,
Elle a crosse de prélat.
La marraine
De la Reine
N'eut pas, je crois, tant d'éclat.

On encense
Sa puissance
Avec génuflexion.
Sa bannière
La première
Marche à la procession.

—Elle mène
Son domaine
A son entier sentiment;
Fait l'office
De justice
Dans tout son gouvernement.

Que Madame
Nous réclame,
Et de nos cœurs nul n'est sourd.
Hallebardes
De ses gardes
Valent moins que son faubourg.

La baronne

En personne
Dans sa chaire se tiendra,
Puis la foule,
Qui se roule,
Pour la saluer viendra.

Car Saint-Gille,
C'est sa ville,
Chacun lui paie en ce jour
Par avance
Redevance
De fleurs, de vœux et d'amour.

Cette année,
Inclinée,
Ainsi que devant l'autel,
Vous, de roses
Demi-closes
Vous offrirez un chapel.

Une offrande
De lavande
Est de redevance aussi :
On en donne
En couronne;
Mais non, pavot, ni souci;

Car l'Abbesse
Qui s'abaisse

A nous parler sans dédain,
Nous afferme
A long-terme
Maisonnette et grand jardin.

Mais, ma fille,
Je babille,
Partez vite, il en est temps ;
Je me mire
Et j'admire
En vous fraîcheur de printemps.

LE FANTOME DU RIVAGE.

BALLADE.

A M. FULGENCE GIRARD.

Un soir que les vents en furie
Irritaient les flots de la mer ,
A la lueur d'un rouge éclair
Chez lui Claude arrive et s'écrie :
« Mon Dieu , des noirs esprits enchaînez les efforts ,
Protégez les vivants et faites paix aux morts !

Assieds-toi , lui dit Marguerite ,
Te voilà pâle et tout défait.
Qu'as-tu donc vu ? Que t'a-t-on fait ?
La porte est close , parle vite.—
Mon Dieu , des noirs esprits enchaînez les efforts ,
Protégez les vivants et faites paix aux morts !

Comme il franchissait la falaise ,
Une ombre à la vive blancheur
Etait apparue au pêcheur
Encor tout tremblant sur sa chaise.
Mon Dieu , des noirs esprits enchaînez les efforts ,
Protégez les vivants et faites paix aux morts !

De la Danoise trépassée
C'était le fantôme effrayant
Dans la tempête s'éveillant,
Victime toujours courroucée.—
Mon Dieu, des noirs esprits enchaînez les efforts,
Protégez les vivants et faites paix aux morts!

La peur oppressant sa poitrine,
Claude était sans force et sans voix,
Enfin il cria : « Cette fois
J'ai vu *la Blanche Caroline*.—
Mon Dieu, des noirs esprits enchaînez les efforts,
Protégez les vivants et faites paix aux morts!

Je ne l'avais pas vue encore ;
Jésus! j'en suis transi d'effroi.
A ses malheurs j'avais peu foi,
Mais j'y crois et je les déplore.—
Mon Dieu, des noirs esprits enchaînez les efforts,
Protégez les vivants et faites paix aux morts!

Toi, tu ne sais pas son histoire,
Car tu n'es pas de ce pays.
(J'ai les membres tout défaillis :
Femme, donne-moi donc à boire).—
Mon Dieu, des noirs esprits enchaînez les efforts,
Protégez les vivants et faites paix aux morts!

Elle t'effraîrait trop peut-être?

Demain je te la conterai.—
Non, dit-elle, j'en rêverai.—
Mais j'ai hâte de la connaître.—
Mon Dieu, des noirs esprits enchaînez les efforts,
Protégez les vivants et faites paix aux morts!

Apprends donc qu'une jeune fille
Sur un grand vaisseau voyageait.
Son vieux père la protégeait;
Lui seul il était sa famille.—
Mon Dieu, des noirs esprits enchaînez les efforts,
Protégez les vivants et faites paix aux morts!

Ils étaient Danois d'origine,
Elle était belle, il était bon.
Ce sont toujours ceux-là, dit-on,
Qu'aux épreuves le ciel destine.—
Mon Dieu, des noirs esprits enchaînez les efforts,
Protégez les vivants et faites paix aux morts!

Deux officiers par aventure
Au même bord étaient montés.
Leurs regards semblaient effrontés,
Et leurs propos pleins de luxure.—
Mon Dieu, des noirs esprits enchaînez les efforts,
Protégez les vivants et faites paix aux morts!

Ces deux enfants de la Romagne
Pour la Danoise en peu de jours

S'étaient pris d'un de ces amours
De l'Italie ou de l'Espagne.—
Mon Dieu, des noirs esprits enchaînez les efforts,
Protégez les vivants et faites paix aux morts!

Au milieu de la traversée
Le père, hélas! vint à mourir:
Plus personne pour secourir
Son enfant déjà menacée!—
Mon Dieu, des noirs esprits enchaînez les efforts,
Protégez les vivants et faites paix aux morts!

Car on dit que le capitaine,
Déshonorant son pavillon,
N'offrit point sa protection
A l'orpheline dans la peine.—
Mon Dieu, des noirs esprits enchaînez les efforts,
Protégez les vivants et faites paix aux morts!

Son innocence était ses armes;
Mais les officiers sans pudeur,
Au lieu d'admirer sa candeur,
Hélas! ne voyaient que ses charmes.—
Mon Dieu, des noirs esprits enchaînez les efforts,
Protégez les vivants et faites paix aux morts!

Un soir donc l'un d'eux se prononce
Sans réserve, sans nul détour.

On le repousse, et son amour
N'obtient que mépris pour réponse.—
Mon Dieu, des noirs esprits enchaînez les efforts ;
Protégez les vivants et faites paix aux morts !

Contre elle alors son cœur s'irrite ;
Il la frappe de son poignard,
S'en frappe ensuite, et sans retard
Au fond des flots se précipite.—
Mon Dieu, des noirs esprits enchaînez les efforts,
Protégez les vivants et faites paix aux morts !

Non loin de la plage voisine,
Quand l'équipage s'arrêta,
L'autre officier y transporta
Le corps sanglant de l'orpheline.—
Mon Dieu des noirs esprits enchaînez les efforts,
Protégez les vivants et faites paix aux morts !

Dans le sable il creusa sa tombe,
Sous l'abri de ce noir rocher
Dont personne n'ose approcher,
Surtout à l'heure où le jour tombe.—
Mon Dieu, des noirs esprits enchaînez les efforts,
Protégez les vivants et faites paix aux morts !

Et depuis, son ombre plaintive,
Dans les temps d'orage et de vent,

Sanglante encor, revient souvent
Sur les hauts rochers de la rive.—
Mon Dieu, des noirs esprits enchaînez les efforts,
Protégez les vivants et faites paix aux morts!

Avec un douloureux murmure
Elle arrête le voyageur,
Et, comme implorant un vengeur
Du doigt lui montre sa blessure.—
Mon Dieu, des noirs esprits enchaînez les efforts,
Protégez les vivants et faites paix aux morts!

Elle ne veut qu'une prière,
Elle qui mourut dans la foi,
Mais sans office et sans convoi....
De profundis à sa poussière.—
Mon Dieu, des noirs esprits enchaînez les efforts,
Protégez les vivants et faites paix aux morts!

Moi, j'en fais ici la promesse,
Femme, et nous en dormirons mieux,
A Barneville, si tu veux,
Nous lui ferons dire une messe.—
Mon Dieu, des noirs esprits enchaînez les efforts,
Protégez les vivants et faites paix aux morts. »

Ce dessein si pieux, si sage
Obtint un prompt consentement.

Puis on s'endormit aisément
Aux derniers bruits que fit l'orage ;
Car Dieu des noirs esprits enchaînait les efforts,
Protégeait les vivants et faisait paix aux morts !

LA CHAPELLE

DE NOTRE-DAME-DE-LA-DÉLIVRANDE (1).

LÉGENDE.

A M. ANCELOT.

Avez-vous visité cette sainte chapelle,
Toujours ouverte aux pas du pélerin fidèle,
Où la vieille Madone, objet miraculeux,
Reçoit des dons bénis, de l'encens et des vœux?
Le peuple vient en foule honorer cette image
Qui garantit la nef des écueils du rivage,
Et s'offre dès longs-temps aux pieux matelots
Comme un phare propice allumé près des flots.

Jadis quand les Danois ravageaient la Neustrie,
Sous le sol protecteur l'image de Marie,
Du soldat sacrilége évitant la fureur,
Fut deux cents ans cachée aux yeux du laboureur:
Et du temple, abattu par la horde insensée,
Si l'on cherchait la trace, elle était effacée.

(1) La première chapelle de Notre-Dame-de-la-Délivrande fut *édifiée* par saint Regnobert, deuxième évêque de Bayeux, il y a environ 1200 ans.

Cependant un berger qui sur un frais côteau,
Au lever du soleil, conduisait son troupeau,
S'aperçut qu'un mouton, négligeant la pâture,
Allait creuser la terre et fuyait la verdure.
De ses frères pourtant il était le plus fort,
Et c'était toujours lui qu'on admirait d'abord.
Son maître vainement le rappelait sans cesse
Parmi ses compagnons qui broutaient l'herbe épaisse :
Il semblait dirigé par un instinct nouveau
Et chaque soir à jeun revenait au hameau.
Le pâtre, curieux d'annoncer ce prodige,
Vers un pieux ermite en hâte se dirige.
Le prêtre, comprenant d'où venait cet avis,
Fait assembler alors tous les gens du pays :
Devant la foule immense et le baron de Douvre
On agrandit la fosse, et bientôt on découvre
Ce trésor consacré, ce gage précieux,
Que conservait ici la volonté des cieux.
Le peuple entier s'étonne, il se prosterne, il prie,
Et soudain chante une hymne en l'honneur de Marie.

On porte avec respect dans le temple voisin
Ce don mystérieux empreint d'un sceau divin.
Le jour suivant, on vient, on s'approche... ô surprise !
On cherche la Madone : elle a quitté l'église.
On la retrouve enfin debout au même lieu
Où s'est manifesté le miracle de Dieu.

Le baron admirant la puissance éternelle,
Fait bénir cette place, y fonde une chapelle,
Afin qu'un monument gardant ce souvenir,
Témoigne ce prodige aux siècles à venir.

Depuis ce temps l'église où la Vierge est placée
Reçoit sous ses arceaux une foule empressée;
L'aveugle y vient chercher la lumière du jour,
La mère, la santé d'un fils, son seul amour;
Le chrétien prisonnier, le nocher dans l'orage,
Promettent d'accomplir un saint pélerinage,
Si la libératrice écoute leurs soupirs
Et les ramène en paix au but de leurs désirs;
Rendant l'ouïe au sourd, au muet la parole,
Marie enfin ranime et guérit et console;
En elle on reconnaît la mère du Sauveur,
Et tous les malheureux ont un port dans son cœur.

DEVANT LA STATUE

DU TOMBEAU DE RICHARD-CŒUR-DE-LION.

A M. A. CHARMA.

Le voilà ce granit géant,
Devant nous étendu sur les dalles du temple.
Cette image exhumée à l'œil qui la contemple
Dit à la fois, gloire et néant.

Encore une auguste relique
A placer désormais à l'ombre de l'autel.
Ce débris que déjà l'histoire revendique,
C'est le grand souvenir d'un héros immortel,
C'est tout un passé poétique.

Par un soin prévoyant sous le sol conservé,
Quand l'Anglais vint sur ce rivage,
De l'avide vainqueur il évita l'outrage.....
La science l'a retrouvé. (1)

(1) On sait que c'est à M. Achille Deville que nous devons la découverte de ce précieux monument.

Ainsi jamais la main ne plonge
Dans notre terre, riche encor
Des souvenirs d'un temps disparu comme un songe,
Sans en rapporter un trésor!

1840.

LA FÉE D'ARGOUGES.

BALLADE.

A MADAME AMABLE TASTU.

Près de Bayeux on voit encore
Un vieux manoir
Qui sous les rayons de l'aurore
Est toujours noir.
Craignant la voix d'une âme en peine
Qui fait grand bruit,
Le villageois fuit ce domaine
Quand vient la nuit.

C'est là qu'au sein de la richesse,
Un beau seigneur (1)
Demandait retour de tendresse
D'un autre cœur.
Bientôt couronnant son attente,
Au châtelain
Une fée aimable et constante
Donna sa main.

(1) Robert d'Argouges qui fut victorieux d'un Allemand d'une très-haute stature, nommé Brun, lorqu'en 1106 Henri Ier fit le siége de Bayeux.

Dejà, grâce à son assistance
Contre un géant,
Il avait tranché l'existence
Du mécréant.
Or, en l'épousant, l'immortelle
Lui dit d'abord
De ne point surtout devant elle
Nommer la mort.

Dans Argouges leur sapience
Régnait en paix.
Il espéraient une alliance
Calme à jamais.
Ils ignoraient, l'ennui, la haine
Et la douleur :
Quand tout sourit, l'âme avec peine
Croit au malheur.

La fée un jour se fit attendre
Pour un tournoi,
Et devant au plus tôt s'y rendre
Sur palefroi :
« Moi, j'ai déjà pris mon armure,
« Dit le seigneur,
« Elle est long-temps à sa parure,
« Sur mon honneur! »

Et quand elle vint à paraître,
Se récriant,

Il lui dit, en jasant peut-être
Et souriant :
« A chercher la mort, belle dame,
« Le crois assez,
« Vous seriez bonne, sur mon âme!
« Point n'avancez. »

Avant sa dernière parole,
Devant ses yeux,
La fée en soupirant s'envole,
Au sein des cieux.
Elle cède à la loi fatale
De son destin,
Et sur la porte principale
Empreint sa main.

On sent alors trembler la terre,
Le ciel rougit ;
On entend gronder le tonnerre,
Le vent mugit.
Un sifflement infernal passe
Près de ce lieu,
Et l'ombre qui fuit et s'efface,
Prononce : Adieu !

Depuis cette époque funeste,
Objet d'effroi,
Dans tout le pays on l'atteste
Avec émoi,

Par le sentier de la prairie,
Quand tout s'endort,
Elle revient, elle s'écrie:
« La mort! la mort! »

L'ART CHRÉTIEN.

SOUVENIR AU FRÈRE L.-A. PIEL.

Prestiges du passé, quel est votre pouvoir!
Que de divins objets vous nous faites revoir?
Un vieux portail croulant, des restes de colonne,
Un tombeau lézardé que le lierre couronne,
Un autel, un calvaire, abattus, mutilés,
Nous réveillent l'esprit des siècles envolés.
Nous regrettons ces temps de soumission sainte
Où l'on aimait sans borne, où l'on souffrait sans plainte,
Et déplorons ces jours par l'histoire flétris,
De qui l'aveugle rage a fait tant de débris.
Mais, splendides encor, de hautes cathédrales,
Déployant chastement leurs grâces ogivales,
Nous disent que l'athée arrêtant ses fureurs,
Devant tant de génie a senti des terreurs!

Oh! c'étaient, de par Dieu, c'étaient d'illustres maîtres,
Ces artistes savants, nos glorieux ancêtres!
Ils voulaient accomplir leur noble mission,
Il ne fallait pas plus à leur ambition;
Et ce serait manquer à leur génie austère
De proclamer leurs noms qu'ils ont désiré taire.

Architectes choisis, statuaires, sculpteurs,
Oh! vous étiez vraiment les édificateurs!
Vous aviez sur vos fronts la langue inspiratrice,
Prêts à tout dévoûment, prompts à tout sacrifice;
Car l'Esprit-Saint pour vous était redescendu,
Et son enseignement vous l'avez entendu!
Il vous apprit comment on peut rendre sublimes
Les pierres et le sable et les arbres infimes,
Et comment on surpasse en force, en majesté,
Tous les mondains travaux, misère et vanité.

Lorsque nous visitons les vastes abbayes,
Nos esprits enchantés, nos âmes recueillies,
Demandant pour abri ces murs aériens,
Reprennent leur foi vive et leurs sacrés liens:
Malgré l'entraînement des passions rebelles,
Nous nous sentons vaincus par ces œuvres si belles.
C'est vous surtout, c'est vous, édifices géants
Qui nous faites sentir nos éternels néants,
Vous dont s'ouvre à nos pas la porte hospitalière,
Vous, séjours de repos, d'extase et de prière,
Où l'âme en liberté respire l'infini,
Et prend place au banquet du Dieu trois fois béni.

Après l'émotion dont la voix nous inspire,
L'orgueil se fait entendre et nous met en délire.
Nous croyons qu'il suffit de commander à l'art,
Que toute heure est propice, et qu'on crée au hasard,

Comme le vent du ciel, qui fait avec les nues
Des temples, des palais, merveilles inconnues :
Que la fougue suffit, que l'étude n'est rien,
Et que pour s'inspirer, catholique ou païen,
Il importe fort peu l'autel où l'on allume
La branche qui flamboie et l'encens qui parfume.
Pour l'âge où nous vivons épris d'un bel amour,
Nous prétendons bâtir, fonder à notre tour.
En vain nous ciselons ou le marbre ou la pierre,
Ce n'est toujours qu'un bloc sortant de la carrière.
L'âme manque à notre œuvre, et l'art désespéré
Semble dire tout bas : « Je suis dégénéré! »
Oh! oui, dégénéré, car l'époque est mauvaise;
Dans ses folles erreurs il n'est rien qui l'apaise.
Des siècles éhontés c'est la débile enfant,
Née au sein des discords sous un air étouffant.
Hélas! dans nos cités quelque pas que l'on fasse,
D'un monument bâtard on voit l'ignoble face,
Œuvre dont la Régence a fait sa vanité,
Et qui s'étale au jour avec impunité.
Sous un roi très-chrétien, de saintes basiliques
Maintes fois ont fait place aux pierres impudiques :
On aimait le galant, le coquet, le joli;
La Pompadour régnait, et l'art s'est avili.
Il s'était dès long-temps détourné de sa route;
Le poison dans le vase arriva goutte à goutte.
Empruntant le génie et la molle beauté
Dont le ciseau des Grecs dota l'antiquité,

Un siècle renégat, s'appelant *renaissance*,
Avait remis Jésus et Minerve en présence!
Sous un luxe profane on déroba la croix;
L'art se fit idolâtre, il était aux abois.....
Il dit le dernier mot de sotte fantaisie;
Puis naquirent les jours d'horrible frénésie;
Dans l'orgie et le sang l'art périt submergé....
L'art offensa le ciel, et le ciel s'est vengé.

Oh! revenez enfin vers la muse divine,
Artistes confiants que la grâce illumine!
Cherchez avec la foi le génie inspirant,
Et comme aux temps anciens par vous l'art sera grand.
D'un jeune et pieux maître étudiez la vie (1),
Vous verrez que cette âme, à notre amour ravie,
Savait reconquérir tous les secrets de l'art.
Le passé revivait sous son fécond regard,
Et sa main, rejetant la richesse païenne,
Ramenait à nos vœux la grande ère chrétienne.
Le jour de la victoire était déjà venu.....
Mais, son divin succès il ne l'a pas connu.
Il est mort endormi sur la terre sacrée,
Religieux séjour, merveilleuse contrée,
Où la fleur est plus belle, où le ciel est plus bleu,

(1) *Notice biographique sur Louis-Alexandre Piel, architecte, né à Lisieux (Calvados), le* 20 *août* 1808, *mort à Bosco (Piémont), religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, le* 19 *décembre* 1841, *par* Am. Teyssier.—Paris, 1843, in-8°.

Où l'œil a plus d'éclairs et l'âme plus de feu.
Ah ! du moins à vous tous il laisse un saint exemple,
Et les enseignements pour rebâtir le temple !
A d'informes babels si l'on a consacré
Le granit lumineux et le sable doré,
Assez d'œuvres sans nom rampant comme la brute
Ont dénoncé quel goût, qnel temps les exécute ;
Fidèles travailleurs, dans un élan pieux,
Dites à l'art déchu : « Remonte dans les cieux ! »

Alors se lèveront ces pierres animées
Dont l'imposant aspect arrêtait des armées,
Ces portails, ces piliers, ces arceaux, ces autels,
Et ces tours modulant des concerts immortels.
Fatigué de chercher dans les biens de ce monde
Un bonheur fugitif comme le vent et l'onde,
Attiré par cet art à l'ascendant vainqueur,
L'homme aux pieds de son Dieu rapportera son cœur.

Sallenelles, 7 sept. 1844.

LA VEUVE DU MATELOT D'HARFLEUR.

BALLADE.

Oh ! chaque jour, je viens sur le rivage
Fixer mes yeux au lointain horizon.
Comme une barque errante à l'abandon,
Mon âme vogue et conjure l'orage.

Pour que l'époux qui m'est si cher
Aborde enfin dans sa patrie,
Priez, sainte vierge Marie,
O blanche étoile de la mer !

N'osant pleurer quand il quitta la terre,
Il me disait : « Je reviendrai bientôt ;
Le ciel sera l'appui du matelot,
Et Notre-Dame ordonne qu'on espère ! »
Pour que l'époux, etc.

J'ai tant prié que mon cœur dans ses craintes
Ne le fait plus qu'en soupirs déchirants :
J'attends, j'écoute, et de mes pas errants
Ce sable morne à gardé mille empreintes.
Pour que l'époux, etc.

J'avais fait vœu d'aller à la chapelle
Où Notre-Dame apaise les douleurs,
Offrir un cierge, un long voile et des fleurs
Quand reviendrait le vaisseau que j'appelle.
Pour que l'époux, etc.

Le vent qui souffle et la vague qui gronde
Semblent venir m'annoncer mon malheur.
Le désespoir brise mon pauvre cœur,
Il n'entend pas d'écho qui lui réponde.
Pour que l'époux, etc.

Au sein des flots il a péri peut-être,
Ou fut jeté sur des rochers déserts,
Ou bien, hélas! il gémit dans les fers,
Il pleure, il souffre : un barbare est son maître!
Pour que l'époux, etc

A le fêter je m'étais préparée:
Vaine espérance! ô désirs superflus!
Ah! c'en est fait, je ne le verrai plus;
Je veux mourir... et sans être pleurée.

Pour qu'aux cieux celui qui m'est cher
Avec moi trouve une patrie,
Priez, sainte vierge Marie,
O blanche étoile de la mer!

LE CHATEAU DE BRIONNE.

LÉGENDE.

A M. NATALIS BOURDON.

Dites-moi, bon vieillard, quelles sont ces ruines
Que le temps dispersa non loin de ces collines,
Où languissent la ronce et les genêts fleuris?
Une aride bruyère entoure ces débris,
Et jamais le poëte et la beauté rêveuse
N'y viennent soupirer leur plainte douloureuse.
L'orfraie et le hibou sont les seuls habitants
De ces lieux, étrangers aux faveurs du printemps.
Cet aspect cependant retrace à ma pensée
Le spectacle pompeux d'une splendeur passée;
Ce deuil....

—Là s'élevait un castel enchanté
Par la fée Olizine autrefois habité;
Il brillait entouré de cent bosquets de roses,
Odorantes toujours et toujours demi-closes.
La fée, un jour, passant avec un vieux baron,
Reçut l'humble salut d'un jeune bûcheron
Dont la rare beauté mit le trouble en son âme,

Et fit naître en son cœur une amoureuse flamme.
Le gars la vit souvent revenir seule au bois
Le regardant toujours et lui parlant parfois;
Ses yeux plus éloquents encore que sa bouche
Eussent ensorcelé l'homme le plus farouche.
De belle passion s'éprenant à son tour
Il n'eût jamais osé déclarer son amour.
Mais, certaine bientôt de sa flamme discrète,
Et lui montrant au loin sa splendide retraite:
« J'ai compris votre cœur, devenez mon époux,
« Dit-elle, mon amour est un amour jaloux.
« Tant que vous aimerez celle qui vous adore,
« Tous les plaisirs pour vous s'empresseront d'éclore;
« Mais, si pour d'autres feux vous m'oubliiez jamais,
« Le bonheur loin de vous s'enfuirait désormais.
« Une infidélité, par un pouvoir magique,
« Détruirait pour toujours ce palais magnifique.
« L'outrage d'Olizine, et c'est l'arrêt du sort,
« Serait au même instant vengé par votre mort. »

L'époux jura, dit-on, d'être toujours fidèle,
Mais pouvait-il nourrir une flamme éternelle?
Long-temps il entoura d'un caressant amour
Celle qui le payait d'un si tendre retour.
Ce n'étaient que plaisirs, gais concerts, douces fêtes;
Jamais jusqu'à ces lieux n'arrivaient les tempêtes;
Jamais les cris plaintifs de l'oiseau ténébreux
Ne venaient attrister ces rivages heureux;

De ces riants jardins l'absinthe était proscrite,
L'anémone y naissait près de la marguerite.
Mais il était écrit qu'un bonheur si réel
Sur la terre goûté ne peut être immortel.

Bientôt le bûcheron sentit au fond de l'âme
Se calmer ses transports et s'assoupir sa flamme ;
Ou plutôt il connut que son volage cœur
Nourrissait en silence une nouvelle ardeur :
Il avait vu parmi les sylphides légères,
Qui voltigeaient au gré des brises bocagères,
Un ange, une enfant blonde au regard de péri :
Las! il ne rêvait plus qu'à ce trésor chéri,
Et la foi des serments faits à la pauvre fée
Dans le sein du perfide expirait étouffée.

Un soir, parcourant seul les jardins du château,
Sur un tapis de fleurs et sous un frais berceau,
Aux rayons de la lune, il revit la sylphide
A la taille de nymphe, à l'œil tendre et timide.
Epris du doux souris de cet être enchanté,
Il lui tint ce discours par l'écho répété :

« Blanche étoile tombée en éclairant la terre,
« A mes regards surpris ta beauté vient s'offrir.
« Que fais-tu dans ces lieux, divine messagère ?
« Pour un baiser de toi je consens à mourir.

« Laisse-moi dans mes bras t'étreindre avec ivresse.

« Sentir battre ton cœur sur mon cœur amoureux,
« M'enivrer de ton souffle et fier de ta tendresse,
« Murmurer sur ton sein que je suis trop heureux.

« Laisse voir un moment à mon regard avide
« Ces ravissants contours, appas de volupté!
« Laisse-moi parcourir ce dédale rapide,
« Où cherche à s'égarer mon esprit agité!

« Effeuillons sans regret les roses de la vie;
« Elles refleuriront dans nos doux souvenirs,
« Cède à mon cœur ardent les douceurs qu'il envie,
« Calme par tes baisers le feu de mes désirs!

« D'Olizine, avec toi, je brave la colère;
« Ce jour sera nommé le plus beau de nos jours!
« Fuyons l'injuste loi d'une sagesse austère:
« La vertu la plus douce est au sein des amours. »

A ces mots, dans les airs la foudre luit et gronde,
On dirait que Dieu même anéantit le monde:
Le castel ébranlé jusqu'en ses fondements,
S'écroule tout à coup aux regards des amants;
Un nuage de feu, de soufre et de fumée
Eclate avec fracas, la terre est consumée....
Et par l'époux ingrat l'enchantement détruit
Ne laisse au lieu désert qu'une profonde nuit.

On dit qu'avec effort une main vengeresse,

Ravit à ses baisers l'objet de sa tendresse.
Le bûcheron mourut sans amis, sans adieux,
Et la fée, en pleurant, s'envola vers les cieux.

✪

La veille de Noël on entend chaque année
Les soupirs douloureux d'une ombre infortunée :
Celui qui fut puni par le ciel irrité,
Vient ainsi déplorer son infidélité.
En avouant sa faute, il garde l'espérance
Qu'Olizine, prenant pitié de sa souffrance,
Dans son palais bâti sur les plaines de l'air,
Appellera bientôt l'époux qui lui fut cher.

LE PRISONNIER DE GISORS (1).

IMPRESSION.

A M. ÉMILE DESCHAMPS.

Il est une tour orgueilleuse,
Monument d'un siècle passé,
Ruine fière, audacieuse,
Souvenir d'un règne effacé.
Au sein de la Neustrie antique
On découvre son front gothique
Sur un groupe de côteaux verts;
Débris oublié par les âges,
Il s'élève sur les villages
Comme une vague sur les mers.

C'est là, du malheur tributaire,
Qu'un inconnu languit long-temps;
Captif, oublié, solitaire,
Il y passa ses beaux printemps,
Il vit sa triste destinée,
Sous le poids des maux inclinée,
Changer sa jeunesse en long deuil;

(1) Le château de Gisors avait été bâti par Guillaume-le Roux.

Et ces voûtes mystérieuses,
De leurs pierres silencieuses,
L'envelopper comme un cercueil.

Hélas ! quel était donc son crime ?
Un nom, des talents, des succès !...
Oui, peut-être, il était victime
De sa gloire et de ses hauts faits !
Peut-être, nouveau Galilée,
Son œil de la sphère étoilée
Avait découvert les ressorts ?
Comme le chantre d'Herminie,
Peut-être son vaste génie
Expiait d'immortels accords.

Quels droits avaient pu le proscrire !
Peut-être était-il héritier
D'un superbe et puissant empire
Qui s'effrayait du prisonnier.
Faible, enchaîné, mais redoutable,
Ah ! peut-être était-il coupable
D'avoir éclairé l'univers ?
Peut-être en la voyant flétrie,
Avait-il dit à sa patrie
Comment on peut briser ses fers ?..

Pourquoi le cacher à la France ?...
Si son crime eût été prouvé,

Le voile épais de sa naissance
Devait être au moins soulevé.
O fortune injuste et jalouse !
Loin d'une amante ou d'une épouse,
Peut-être il pleurait nuit et jour?
Peut-être son âme asservie
Des plus doux trésors de la vie
Ne regrettait que son amour.

Le premier rayon de l'aurore
Le consolait dans sa prison,
Dont les murs conservent encore
Des traits.... et la moitié d'un nom.
Ces dessins, doux fruits de ses veilles
Sont sans doute quelques merveilles
Dont le secret nous est caché.
Peut-être Dieu même en son âme
Du génie augmentait la flamme:
Il en vivait si rapproché!

Un soir fatigué de ses peines,
Il voulut fuir de ce séjour;
La mort seule brisa ses chaînes,
Il périt au pied de la tour.
Ce fut sous les flèches cruelles
Des vigilantes sentinelles
Que succomba l'infortuné.
Et le vernis du temps efface

Le sang dont il laissa la trace
Sur ce rempart abandonné.

Pour un autre plus morne encore
Il quitta son premier tombeau ,
Mais son souvenir se colore
D'un intérêt toujours nouveau.
A l'artiste dont le voyage
Se dirige vers ce rivage
Son sort fatal est raconté :
Pour la poésie et l'histoire
C'est presqu'une illustre mémoire
Qu'une pareille obscurité !..

LE VARLET D'HARCOURT.

BALLADE.

Oui, je veux aller en guerre:
Je n'y garderai plus guère
Doux chagrins éclos naguère,
Tendre espoir et vif désir.
J'oublîrai sourire aimable,
Sentiment inexprimable
Et coup d'œil inévitable
Qui sont tant à déplaisir.

J'oublîrai, mais non sans peine,
La brillante châtelaine
Qui de ses tresses d'ébène
A fait chaînes à mon cœur;
Et si parfois son image
Dans l'onde ou sur le nuage
Se peint loin de ce rivage,
Ai garant d'être vainqueur.

Oh! combien elle était belle,
Quand sa riante prunelle
Où sa pensée étincelle

D'un doux regard me suivait !
Souvent son manteau d'hermine
Effleura ma mandoline,
Et j'aimais sa pélerine
Que son beau sein soulevait.

J'aimais cette gaze austère
Qui montrait avec mystère
Des trésors que rien n'altère ;
J'aimais sa riche croix d'or,
Sa chambre mystérieuse,
Les glands, l'étoffe soyeuse
De sa couche merveilleuse...
J'aimais ce que j'aime encor.

On doit oublier, je pense,
Une amour sans récompense :
Mais l'avenir se dépense
Quand le cœur n'est plus à soi ?
Pauvre amant point ne repose :
Une ceinture, une rose,
Même un rien, la moindre chose,
Peut le remettre en émoi.

Celle qui fut sa folie,
Aidé des ans s'il l'oublie,
Douceur et mélancolie
Avec son martyre ont fui.

Mais, déchiré par l'absence,
L'amant né pour la constance
Expire, et la souvenance
Ne meurt jamais qu'après lui.

CHANT DES PÊCHEURS DE LANGRUNE (1).

Un soleil sans nuage
Colore les côteaux :
Pêcheurs, vite à l'ouvrage!
Allons loin du rivage
Diriger nos bateaux.

Les vents sont frais, quittons Langrune,
De pourpre les flots sont rougis.
Surtout point de crainte importune!
En mer on gagne la fortune,
Mais on la dépense au logis.
Un soleil, etc.

Sur les côtes de l'Angleterre
Nous chanterons nos vieux couplets.
On raconte qu'un vaillant frère
A pris autrefois cette terre
Dans ses victorieux filets.
Un soleil, etc.

Le labour ne vaut pas la pêche!

(1) Village sur le bord de la mer, à quatre lieues de Caen.

Plus fiers que les gens du château,
Nous dominons l'onde revêche ;
Mieux vaut la rame que la bêche,
Mieux le filet que le rateau !
Un soleil, etc.

Nos femmes et nos amoureuses
A nous penseront bien souvent ;
De Dieu leurs âmes généreuses,
Pour nos voiles aventureuses
Obtiendront beau ciel et bon vent.
Un soleil, etc.

A son retour, dans sa chaumière,
De la pêche l'heureux vainqueur
Recevra brillante bannière
Qu'il appendra d'une main fière
Dans le saint temple du Seigneur.
Un soleil, etc.

Puis à la bonne Délivrande
Nous irons offrir notre encens.
Toujours sa bienveillance est grande,
Toujours elle accueille l'offrande
Des pélerins reconnaissants.
Un soleil, etc.

Dans l'opulence et la mollesse
L'homme languit tout abattu.

Foin du luxe et de la paresse!
Le courage est une richesse,
Le travail est une vertu!

Un soleil sans nuage
Colore les coteaux:
Pêcheurs, vite à l'ouvrage!
Allons loin du rivage
Diriger nos bateaux.

LE CHANOINE DE CAMBREMER.

LÉGENDE DE 1537.

A M. CHARLES NODIER.

I.

(Un salon de l'évêché).

L'ÉVÊQUE DE BAYEUX (Augustin de Trivulce).
LE CHANOINE DE CAMBREMER (Jean de Patie).

L'ÉVÊQUE DE BAYEUX.

A votre tour, mon fils, par l'ordre du chapitre,
A Rome vous deviez demain chanter l'épître;
Vous en avez reçu l'avis depuis trois mois;
Ce refus d'obéir va nous mettre aux abois,
Il nous faudra payer une somme onéreuse:
Cette main, grâce à Dieu, quelquefois généreuse,
Il faudra la fermer aux pauvres de Bayeux.
Hélas! notre Saint-Père a tout pouvoir des cieux;
Nous aurons encouru sa trop juste vengeance.
Comment pour votre faute obtenir indulgence?
Messes n'y pourront rien, mais de nos écus d'or

Le très-sacré collége emplira son trésor.
Mon cher fils, mon cher fils, vous êtes bien coupable.

LE CHANOINE.

Rassurez-vous, le mal n'est pas irréparable;
Je promets, Monseigneur, d'accomplir mon devoir.
Le chemin est bien long, mais ayez bon espoir.

L'ÉVÊQUE.

Non, il faut un miracle en cette conjoncture.
Il en résultera pour vous mésaventure.
De vos hardis projets quels sont donc les garants ?
Tenter Dieu fut toujours un péché des plus grands.
Vous avez accepté la mission pénible,
Puis vous êtes parti, négligent, insensible,
Vous reposer trois mois dans un château voisin,
Buvant le jus de pomme et le jus de raisin;
Car vous aimez heaucoup le loisir et la table.

LE CHANOINE.

Votre discours, mon père, est très-peu charitable.

L'ÉVÊQUE

Je vous parle sans doute avec sévérité.

LE CHANOINE.

Oh! trève là-dessus!

L'ÉVÊQUE.

Je dis la vérité.
Vous savez qu'un pontife (1) en nos murs fut victime
D'un lâche assassinat... Pour expier ce crime,
Quoique fort innocents, nous devons avec foi
Du Vicaire de Dieu suivre la sainte loi.

LE CHANOINE.

Tôt ou tard, Monseigneur, la pénitence expire ;
Si l'esclavage est dur, l'oppression est pire :
Pareille redevance est d'un mauvais effet.
Chanter la corde au cou n'est pas du tout mon fait ;
Pourtant je partirai, la chose étant promise,
Mais afin d'affranchir désormais notre église.
Les cardinaux sans doute ont d'assez bons poumons
Pour ne plus nous forcer à traverser les monts.
Ayez donc confiance aux projets que j'arrange.

L'ÉVÊQUE.

Adieu, chanoine! allez, votre esprit se dérange.
Vous promettez, mon cher, plus que vous ne tiendrez.

LE CHANOINE.

Eh bien! si j'ai menti, vous m'excommunîrez.

(1) Valfridius.

II.

(Le chambre du chanoine).

LE CHANOINE et ensuite LE DIABLE.

LE CHANOINE.

Ouvrons vite mon grimoire:
Faisons venir le démon.
A l'enfer seul je veux croire
Et j'ai sur le purgatoire
Brûlé mon dernier sermon.

Viens commencer un colloque,
Arrive d'un seul élan
Sous l'armure ou la défroque,
Viens ici! viens, je t'évoque!
Viens, Satan!! Satan!! Satan!!..

LE DIABLE.

Je viens en personne;
Que veux-tu, dis-moi?
Est-ce une couronne,
Un sceptre de roi?

Veux-tu vin ou femme?
Veux-tu sac d'argent?
Sans tarder, réclame,
Je suis diligent.

LE CHANOINE.

Je ne veux femme ni somme ;
Je veux faire un long chemin :
Comme le vent, oui tout comme,
D'un seul trait je veux qu'à Rome
Tu me conduises demain.

Sous le portail viens m'attendre,
A neuf heures j'y serai.
Faudra sur ton dos me prendre,
Puis tes deux ailes étendre,
Et bientôt j'arriverai.

LE DIABLE.

Sans craindre le blâme,
Sois de mon parti :
Donne-moi ton âme,
Et c'est consenti.

Abjure ton maître ;
Signe avec ton sang ;
Tu pourras connaître
Si je suis puissant.

LE CHANOINE.

Du ciel bravant l'anathême,
Je suis sujet du démon.

Oui, je me donne à toi-même,
Et sur ce pacte suprême,
De mon sang j'écris mon nom.

Ainsi, Satan, je te jure
Par les flancs qui m'ont porté,
Si tu deviens ma monture,
D'être à toi que je conjure,
A toi pour l'éternité.

III.

Entendez-vous passer cette folle jeunesse
Qui va chantant Noël, en sa joyeuse ivresse!
Les torches, les fallots éclairent la cité;
On cause, on se promène, on jase en liberté;
Les uns marchent en groupe et les autres par bande:
On parle du chanoine et puis de sa prébende,
On répète sur lui plus d'un brocard amer.
—« Où donc est Jean Patie?—Il est à Cambremer.—
Oh! c'est un paresseux.—Madame, il est à Rome.—
Bah! je l'ai vu tantôt.—Moi, ce n'est pas mon homme.
—Hé! hé! sa jambe est croche.—On dit qu'il est sorcier.
—Non, non, c'est tout au plus s'il sait bien son métier.
—Son métier! les manants, soyez donc plus honnêtes:
Vos cols sont-ils lassés de soutenir vos têtes?
—On dit qu'avec le diable il a des entretiens;
—Oui, lorsqu'il te confesse.—Allons donc les vauriens.

—Il endort quand il prêche.—Il est gras comme un moine.
—Qu'il soit à Rome ou non, au diable le chanoine. »—

Et près d'eux tout à coup quelque chose a passé;
Leurs yeux se sont fermés et leur sang s'est glacé.

Servant au Dieu naissant de splendeur triomphale,
Mille gerbes de feux dorent la cathédrale;
A cette heure on dirait qu'un second firmament
Brille sous les arceaux du vaste monument,
Et minuit cependant n'arrive pas encore!....
Jean Patie au lutrin, d'une voix très sonore,
Entonne vivement: *Domine*, *labia*...,.
Puis soudain, sans attendre au premier *Gloria*,
Il disparaît du chœur, il arrive à la porte,
Trouve sur le parvis le diable qui l'emporte.
Tous les deux aussitôt s'élèvent dans les airs;
Les champs de l'infini devant eux sont ouverts.

LE CHANOINE.

Quelle nuit sombre!
Quelle épaisse ombre!
Je ne vois rien.
Sens-tu la bise?
Pas de sottise!
Porte-moi bien.

Jamais riche hautesse,
Jamais fière duchesse,
Jamais baron ou roi,

Disant : Coûte que coûte!...
Certes! ne feraient route
Aussi vite que moi!

Nous passons, nous passons les cités, les campagnes.
Nous passons les vallons, nous passons les montagnes.
Avançons, avançons, ne perdons pas de temps :
Quel courrier mieux que nous sait le prix des instants?

Voici la neige
Qui nous assiége
De son duvet.
Dans le voyage
C'est le nuage
Qui nous suivait.

Des cités populeuses
Les vitres lumineuses
Nous regardent en bas.
Les feux follets qui tremblent,
S'évitent, se rassemblent,
Se livrent des combats.

Nous passons, nous passons les cités, les campagnes.
Nous passons les vallons, nous passons les montagnes.
Avançons, avançons, ne perdons pas de temps :
Quel courrier mieux que nous sait le prix des instants?

J'ai l'assurance
Que loin de France

Tu prends l'essor;
Car mille étoiles,
D'un ciel sans voiles
Font un dais d'or.

D'une forme inégale
La lune triste et pâle,
Se lève à l'horizon,
Comme une âme craintive
Depuis long-temps captive,
Sortant de sa prison

Nous passons, nous passons les cités, les campagnes,
Nous passons les vallons, nous passons les montagnes.
Avançons, avançons, ne perdons pas de temps:
Quel courrier mieux que nous sait le prix des instants?

Mais sur l'abîme,
Vaste et sublime,
De nefs couvert,
Allons plus vite,
L'heure t'invite,
Le temps se perd.

Oh! tiens donc mieux tes hanches!
D'un côté tu te penches
Pour écouter la mer.
Mais c'est Dieu seul qui sonde
La profondeur de l'onde.
Va donc, coursier d'enfer!

LE DIABLE.

Que te semble
De ces flots ?
Ton corps tremble
Sur mon dos.

Prêtre indigne,
De tes doigts
Fais le signe
De la croix.

LE CHANOINE.

Ho ! l'apôtre
De vertu,
Pour un autre
Me prends-tu ?

Oui je souffre,
Vieux trompeur,
Car le gouffre
Me fait peur.

Mais sache, compagnon, que je suis sans démence,
Je garde pour plus tard ce signe redouté ;
Avançons, avançons, passons la mer immense,
Ce que porte le diable est toujours bien porté.

Ah ! voici maintenant la suave Italie :
Ne respirons-nous pas les parfums les plus doux ?
Le Tibre sous nos pieds roule une onde amollie ;
Les cloches de St-Pierre arrivent jusqu'à nous.

Bravo ! c'est bien, je puis descendre,
Car nous voilà sous le portail.
Bon ! l'*Introït* se fait entendre.
Mais là surtout reste à m'attendre :
Les loups n'entrent pas au bercail.

LE DIABLE.

Hé ! mon très-révérend chanoine,
Que ferai-je pendant ce temps ?

LE CHANOINE.

Parbleu ! va tenter quelque moine ;
Montre à quelqu'autre saint Antoine
Une beauté de dix-huit ans.

LE DIABLE.

Non, les saints ici sont très rares ;
Vraiment ce serait temps perdu.
Mes plaisirs parfois sont bizarres,
Mais quand de moi tu te sépares,
Puis-je rester là, morfondu ?

Je suis d'une active nature.

LE CHANOINE.

Eh bien ! construis quelque volcan
A la haute et large ouverture.

LE DIABLE.

Non, sa foudre serait obscure
Devant celle du Vatican.

LE CHANOINE.

Eh bien ! dépave cette place,
Démolis cette grosse tour :
Réunis des pierres en masse.
Esprit turbulent, brise et casse,
Fais ce que tu voudras... bonjour !

IV.

L'envoyé de Bayeux d'abord chanta l'épître,
Puis dans la sacristie il demanda le titre
Par lequel chaque année il fallait s'acquitter
D'une charge pénible et dure à supporter.
En lisant cet écrit, monument d'esclavage;
Il sentit la rougeur monter à son visage :
Devant trois sacristains, au nez d'un cardinal
Il jeta dans le feu ce titre original.

On voulut l'arrêter, mais déjà de l'église
La foule s'échappait effrayée et surprise ;
Car depuis un moment le méchant Satanas
Démolissait la tour avec un grand fracas.
Prêtres et cardinaux et le saint Père même
Se crurent arrivés à leur instant suprême.
Par ce désordre affreux trop bien favorisé
Le chanoine sortit, intrépide et rusé,
Et d'un pas ferme et prompt regagnant sa monture
Il revint à Bayeux, sans nulle autre aventure ;
Avançant, avançant, ne perdant aucun temps,
Connaissant encor mieux tout le prix des instants ;
Repassant les vallons, repassant les montagnes,
Repassant les cités, les fleuves, les campagnes.

On terminait la messe alors qu'il arriva.
On le blâma d'abord, ensuite on l'approuva.
« Plus d'un saint, disait-on, fut porté par le diable,
« Jésus même le fut, ce sauveur adorable.
« Le démon est bien fin sans doute ; mais parfois
« Il est dupe à son tour ; il se brûle les doigts
« Contre un saint personnage. Eh ! pourquoi faire un crime
« Au chanoine zélé d'un moyen légitime ? »
On parla quelque temps, puis on se tut enfin,
Car les plus longs discours ont toujours une fin.
Et pour vous achever cette admirable histoire,
Ce fut le prêtre à qui demeura la victoire.
Son bon ange, en son nom, afin qu'il fût sauvé,

Alla quérir le pacte aux enfers conservé;
Lui seul pouvait tenter cette grande entreprise :
Le démon eut beau faire, il fallut lâcher prise.
Jean put donc annuler cette charte de mort.
Quand Satan reparut, il l'aspergea si fort
Qu'il n'osa revenir.—Mais pouvait-on absoudre
Celui qui du Saint-Siége avait bravé la foudre?
Il supplia, pleura, jeûna, se confessa,
Fit si bien que l'Évêque au plus tôt l'exauça;
Car autrement l'enfer eût été son partage.
D'un bout du monde à l'autre on parla du voyage;
Le saint Père admirant la rareté du fait,
Lui-même à tout jamais se tint pour satisfait.
Pour célébrer la fin d'une dette servile,
Une procession fut faite par la ville :
Le chanoine y parut, tenant en main la croix,
Ayant la corde au cou pour la dernière fois.
Mais par précaution, quand vint sa suprême heure,
Il fut exorcisé; sa fin en fut meilleure;
Puis dans la cathédrale on plaça son tombeau,
Sur lequel nuit et jour brûlait un saint flambeau.

L'EXCOMMUNICATION.

BALLADE.

A MADAME EULALIE PIGACHE.

On célébrait dans le vieux temple
La fête d'un saint dont l'exemple
Edifiait les cœurs pieux.
Aussi vraiment chaque fidèle
Voulait le prendre pour modèle
Afin de mériter les cieux.

Des cinq chantres les voix grossies
Frappaient les voûtes, obscurcies
Par d'épais nuages d'encens.
L'écho de l'ogive sacrée,
Qui répond à l'âme inspirée,
S'éveillait aux divins accents.

Et retiré près de l'abside,
Le cœur oppressé, l'œil humide,
Un chrétien proscrit du saint lieu,
Pénitent assis sur la pierre,
Ne pouvait mêler sa prière
Aux chants des serviteurs de Dieu.

Que dis-je, un chrétien?.... non, l'Église,
Comme le vase que l'on brise,
L'écartait du banquet divin.
Pâle, pensif et solitaire,
Le front incliné vers la terre,
Il priait le ciel.... mais en vain.

Oh! l'Église était bien sévère!
Voit-on jamais la bonne mère
Rester sourde aux pleurs d'un enfant?
L'amour, c'était là tout son crime;
Mais le cœur trouve légitime
Ce que parfois on lui défend.

Un jour,—et cela sans dispense,—
Pierre avait appris à Clémence
Qu'il l'aimait en fidèle époux.
Avant l'espoir d'un mariage,
Sans doute ce n'était point sage,—
Mais le mal est-il donc si doux?

Or, l'imprudente et faible fille,
Malgré leurs liens de famille,
A sa flamme avait répondu.
Etait-elle, hélas! tant coupable?
Il était tendre, ardent, aimable;
Il plaisait, il fut entendu.

En proie au plus cruel martyre,

Loin du saint parvis s'il soupire,
Il ne gémit pas sur son sort,
Mais sur l'amante infortunée
Qu'un même arrêt a condamnée :
Cet arrêt peut causer sa mort.

Repentante de sa faiblesse,
Elle est mère, et dans sa tristesse
Berce un pauvre enfant nouveau-né.
O rigueur que l'amour déplore !—
L'Évêque punissait encore,
Dieu sans doute avait pardonné !

Enfin, prenant part à leur peine,
Une opulente châtelaine
A Rome envoya beaucoup d'or;
Et l'union tant désirée
Par l'Église étant consacrée,
Au bonheur ils crurent encor.

Ainsi les beaux jours d'espérance
Aux jours de deuil et de souffrance
Devaient succéder à leur tour.
Mais, mon Dieu ! faut-il tant d'alarmes,
Tant de prières, tant de larmes
Pour expier faute d'amour ?

LE COUVRE-FEU.

BALLADE.

A MADAME JULIETTE LEPORTIER.

Sous le portail qui nous abrite,
Vous dont le langage m'irrite,
Pourquoi me retenir encor?
La vertu, voilà mon trésor.
A me parler toujours prétendre,
Lorsque la nuit vient m'avertir!
Le couvre-feu se fait entendre,
Monseigneur, laissez-moi partir.

L'orage grondait sur la ville:
Pour rentrer, ô peine inutile!
Je voulais passer les ruisseaux,
Gonflés, élargis par les eaux.
Sous cet abri j'ai dû me rendre...
Que n'ai-je pu vous pressentir!
Le couvre-feu se fait entendre,
Monseigneur, laissez-moi partir.

Laissez-moi, laissez-moi de grâce!

Retirez ce bras qui m'enlace !
Gardez pour vous votre manteau !
Vous savez l'ordre du château :
On met les charbons sous la cendre,
Les lumières vont s'amortir.
Le couvre-feu se fait entendre,
Monseigneur, laissez-moi partir.

Vous me promettez des dentelles,
Des colliers, des mantes nouvelles ;
Cela m'arriverait demain,
Mais quand viendrait l'anneau d'hymen ?
Il se ferait long-temps attendre.
Ah ! cessez de vous divertir !
Le couvre-feu se fait entendre,
Monseigneur, laissez-moi partir.

Je ne suis qu'une pauvre fille,
Orgueil d'une pauvre famille,
Et mon honneur, c'est son honneur.
Sans le devoir point de bonheur !
Votre parler est doux et tendre ;
Aisément vous savez mentir.
Le couvre-feu se fait entendre,
Monseigneur, laissez-moi partir.

J'ai sainte Rose pour patronne,
Elle protège ma personne.

J'ai dit mon rosaire ce soir.
Mais j'ai peur, le temps est si noir!
De vous je ne puis me défendre;
Tout péché mène au repentir!
Le couvre-feu se fait entendre,
Monseigneur, laissez-moi partir.

Mais à la charmante captive
Qui priait d'une voix plaintive,
Lui, qui ne cessait pas d'oser,
Osa dérober un baiser.
Rose, tout en le laissant prendre,
Disait: je n'y puis consentir;
Le couvre-feu se fait entendre,
Monseigneur, laissez-moi partir.

L'ÉCUYER NOCTURNE

BALLADE.

A M. CHARLES WOINEZ.

Retenez bien ceci : qu'il soit fol ou malade,
Une homme, votre frère, un jour, se trouve-t-il,
Par malheur ou par faute, en un pressant péril?
Vite, secourez-le,—croyez-en la ballade.

Quel est ce bruit infernal
Qui réveille le village,
Quand la mer dort sur la plage,
Quand le ciel est sans orage?
Ce sont les pas d'un cheval
Qui passant, passant encore,
Dans l'ardeur qui le dévore,
Frappe le chemin sonore
De son galop sépulcral.

Un imprudent écuyer,
Un jour que la mer houleuse
Jetait sa lame écumeuse
Sur la rive sablonneuse,

Y dirigea son coursier.
Le téméraire avec joie
Aux vagues montrait leur proie,
Sans penser même être en voie
De choir et de se noyer.

Se jugeant habile et fort,
Il avait dit par jactance :
« Je sais faire résistance,
« Et n'ai besoin d'assistance
« Contre l'onde et son effort. »
Las! hélas! bientôt victime
Du trop d'orgueil qui l'anime,
Il disparaît sous l'abîme
En poussant un cri de mort

Cherchant à sauver ses jours,
Il reparaît, il surnage;
Des habitants du rivage
Pour échapper au naufrage
Il implore le secours.
Mais trop tard on se décide
A braver l'onde homicide,
Et dans l'élément perfide
Il s'engloutit pour toujours.

Toujours.... non, c'est une erreur,
Car ce sabat qui sans cesse,
S'ils n'ont entendu la messe,

Met les dormeurs en tristesse
Et les remplit de terreur,
Est causé par un fantôme,
Qui, cherchant les toîts de chaume,
Revient du profond royaume
Dont il subit la fureur.

Lorsque le cavalier noir
Au galop s'avance en maître,
Regardez par la fenêtre,
Et vous pourrez le connaître,
Mais il est terrible à voir.
Oh! ses mains sont menaçantes,
Ses prunelles rougissantes
Et ses dents de feu grinçantes
De rage et de désespoir.

Retenez bien ceci : qu'il soit fol ou malade,
Un homme, votre frère, un jour, se trouve-t-il,
Par malheur ou par faute, en un pressant péril?
Vite, secourez-le,—croyez-en la ballade.

DEVANT LE DONJON DE VIRE.

Ainsi que ces vieux murs tout s'ébranle, tout tombe,
Tout cède au flot de l'avenir,
Tout s'envole en poussière et va se réunir
Au delà de l'histoire et plus haut que la tombe!
—Esclave des événements,
Sur un sable mouvant tout colosse s'appuie,
Tout meurt réduit en cendre ou creusé par la pluie,—
Et nous voulons encor bâtir des monuments!
Et nous voulons encore enfanter des merveilles
Et laisser une date à la postérité,
Sans entendre la voix qui crie à nos oreilles :
—Tout s'en va dans l'éternité.

Ah! celui qu'en un fier langage,
Nous appelons grossier, ignorant et sauvage,
L'habitant des déserts est plus sage que nous :
Il ne se construit point palais et citadelle;
Il possède une tente, il voyage avec elle,
La plante dans le sable et s'abrite dessous.
Toujours prêt à partir, jamais il ne se pose
Qu'un seul instant dans chaque lieu,
Car il cède à ce vent qui porte toute chose
Du rivage de l'homme au rivage de Dieu!

LA DAME D'APRIGNY. (1)

BALLADE.

SOUVENIR A EDMOND COUEFFIN.

Rentrez à la chaumière,
    Enfants joyeux,
Une vague lumière
    Brille à vos yeux.
De blancs réseaux coiffées
    Et flamme au front,
Voici l'heure où les fées
    Dansent en rond.

Sur les gazons fleuris leur trace reste empreinte,
C'est un cercle magique où l'on n'entre jamais ;
Car on serait puni de porter une atteinte
A leurs droits, en ces lieux établis désormais.

Elles sont bienfaisantes
    Aux malheureux,

(1) Dans la composition de cette ballade, l'auteur des *Neustriennes* n'a été que le collaborateur d'une Muse qui peut céder des richesses sans s'appauvrir.

Et leurs mains complaisantes
S'ouvrent pour eux.
Mais quand leur voix commande
Labeur aux gens,
Vite il faut qu'on leur rende
Soins diligents.

Du sentier d'Aprigny craignons la blanche Dame;
Plusieurs l'ont vue, enfants, et nul n'a pu savoir
Si c'était une fée ou quelque jeune femme
Dont l'ombre aventureuse ainsi rôde le soir.

Quand un voyageur passe
Sur le chemin,
Elle accourt, avec grâce
Lui tend la main.
De son cœur si la crainte
Soudain n'a fui,
S'il profère une plainte,
Malheur à lui!

La dame impitoyable à l'étranger timide
Jette avec un long rire un regard de mépris,
Et, perdu sans retour sur la route homicide,
Vainement il s'épuise en lamentables cris.

Mais aussi, gloire au brave
Qui plein de cœur,

Ne se sent point esclave
De la frayeur.
La Dame ne demande
Qu'un menuet.
Et sa faveur est grande
Quand on lui plaît.

Du danseur intrépide une lumière heureuse
Guide aussitôt les pas dans les chemins déserts,
Et la Dame, à ses vœux sensible et gracieuse,
Après un doux adieu s'envole dans les airs.

Rentrez à la chaumière,
Enfants joyeux,
Une vague lumière
Brille à vos yeux.
De blancs réseaux coiffées
Et flamme au front,
Voici l'heure où les fées
Dansent en rond.

L'ENFANT VOUÉ AU BLANC.

BALLADE.

A M. DU FEUGRAY.

Dans le creux du vallon il est une chapelle,
Dès long-temps consacrée à la Vierge immortelle,
Où les pieux chrétiens apportent leur encens.
De la Reine des cieux la bonté tutélaire,
Pour toucher le Seigneur et calmer sa colère,
        Possède des secrets puissants.

Un jour, d'un pas craintif descendant la colline,
Une femme arriva de la cité voisine,
Sans oser regarder vers le funèbre enclos.
Comme un lis incliné sur sa tige tremblante,
Son fils chargeait son bras, et sa voix faible et lente
        A la Vierge adressa ces mots :

        « C'est à vous de tarir mes larmes,
        O sainte Mère du Sauveur !
        J'ose implorer votre faveur,
        Car vous dissipez ses alarmes
        Quand le cœur prie avec ferveur.

« J'eus deux enfants, deux petits anges
Qui grandissaient à mes côtés.
Dans les cieux ils sont remontés
Afin d'y chanter vos louanges.

« Ils étaient si faibles encor,
A peine ils commençaient la vie.
Hélas! moi, paisible et ravie,
Je jouissais de mon trésor!

« Sous un ciel pur pouvais-je croire
Que mon bonheur n'aurait qu'un jour,
Et qu'ici bas tout vif amour
Trouvait sa croix expiatoire?

« Un fléau funeste a flétri
Ces douces fleurs d'un rameau frêle.
J'avais cru l'ombre maternelle
Un port tranquille, un sûr abri.

« Quand tout me disait: Sois heureuse!
Pouvais-je redouter le sort?...
A présent je sais si la mort
Est inflexible et rigoureuse!

« Mes soins actifs n'ont pu guérir
Ces enfants, ma seule richesse,
Ces enfants, toute ma tendresse,
Nés pour m'embrasser... et mourir.

« J'ai renfermé mon espérance
Dans leurs tombeaux silencieux ;
Mais, depuis, la bonté des cieux
A pris pitié de ma souffrance.

« Dieu désarmé ne voulut pas
Prolonger mon cruel délire ;
Car il savait qu'un tel martyre
Etait suivi d'un prompt trépas !

« Cet autre enfant que je caresse
Est venu calmer mes douleurs ;
Mais grandira-t-il sous les pleurs
Que sur lui répand ma faiblesse ?

« Comme ses frères si bientôt.....
Ah ! j'ai peur.... ma crainte est étrange. ..
Hélas ! pour moi ce nouvel ange
N'est-il qu'un précieux dépôt ?

« Je le confie à votre garde :
Votre nom il le dit tout bas ;
Il tend vers vous ses petits bras,
Et son œil riant vous regarde.

« Qu'il ait deux mères désormais !
Il s'unit à ma voix émue,
Comme si son âme ingénue
Réclamait aussi vos bienfaits.

« Que votre bonté le protège :
Je vous promets, jusqu'à sept ans,
De le vêtir de tissus blancs
Comme vos longs voiles de neige.

« Il grandira pour vous bénir ,
Et ce symbole d'innocence
Dont j'environne son enfance,
Est un garant pour l'avenir.

« Oui , mon fils suivra la loi sainte
Que Jésus apporta des cieux.
Il sera bon , tendre et pieux ,
Il vivra.... je n'ai plus de crainte !

« O chaste Mère du Sauveur !
Je puis enfin sécher mes larmes.
J'ai réclamé votre faveur ,
Et vous dissipez les alarmes
D'un cœur qui prie avec ferveur ! »

✿

e bel enfant grandit sous l'aile des deux mères
Qui protégeaient ses jours.
ans le sentier divin, loin des folles chimères,
Il s'avança toujours.

ar l'Évangile instruit, il sauva sa jeunesse
Des périlleux loisirs ;

Son esprit éclairé trouva dans la sagesse
Sa force et ses plaisirs.

Il obtint plus du ciel qu'il ne devait attendre
Pour prix d'un humble vœu,
Et conserva toujours une piété tendre
A la mère de Dieu.

LE CHATEAU D'OUTRE-LAIZE,

A GOUVI.

A MM. DAVID ET ROBERGE.

Vous souvient-il de l'heureuse journée
Où trois amis, montant un char léger,
Loin de la foule encore empoisonnée,
Par un coursier se laissaient diriger?
Un autre Eden aux richesses vermeilles,
Où jusqu'alors nul ange n'a sévi,
A notre extase étala ses merveilles.....
Ah! retournons aux jardins de Gouvi! (1)

L'air était pur, les branches embaumées
D'un doux soleil recevaient les rayons;
Les fleurs riaient, et nos âmes charmées
Cédaient ensemble à mille émotions!
Chacun de nous dans ce noble domaine
Et s'inspirait et se sentait ravi.
La vie alors nous semblait plus sereine....
Ah! retournons aux jardins de Gouvi!

(1) On écrit plus ordinairement Gouvix ou Gouvis.

Ce beau séjour, quoique veuf de ses maîtres,
Etait fidèle à l'hospitalité,
Car sous l'abri des chênes et des hêtres
Le voyageur pénètre en liberté.
L'homme des champs y connaît l'abondance,
Sous les bienfaits seulement asservi.
Pour y goûter l'heureuse dépendance,
Ah ! retournons aux jardins de Gouvi !

De ce manoir le gracieux portique
Ne vomit point la menace et la mort.
A son aspect un charme poétique
Séduit vos sens, vous rassure d'abord.
Nous préférons aux castels redoutables,
Par qui l'orgueil était trop bien servi,
La douce paix et les vertus aimables...
Ah ! retournons aux jardins de Gouvi !

Dans ces bosquets dont notre fantaisie
Avec bonheur respirait les trésors,
Nous moissonnions des fleurs de poésie,
Nos luths mêlaient leurs fraternels accords.
Pour moduler dans ces belles allées
Un vers heureux d'un autre vers suivi,
Pour y trouver des strophes révélées,
Ah ! retournons aux jardins de Gouvi !

Ces hauts rochers, sublime amphithéâtre,
D'où l'on découvre un magique horizon,

Ces flots si bleus sous les cygnes d'albâtre,
Ces longs détours, ces doux lits de gazon,
Ces frais berceaux, ces guirlandes fertiles
A nos regards s'étalant à l'envi,
Tout porte l'âme aux voluptés tranquilles.
Ah! retournons aux jardins de Gouvi!

Par l'art grandie, une auguste nature
Sur tous les sens exerce son pouvoir;
L'amour y croît, la crainte s'y rassure:
Tout s'y ranime au soleil de l'espoir.
Abandonnant la cité turbulente
Où gorgé d'or, l'homme est inassouvi,
Pour mieux sentir l'amitié consolante,
Ah! retournons aux jardins de Gouvi!

Amis bien chers, vous que jamais n'oublie
Ce cœur, sensible à vos soins attentifs,
Vous comprenez de ma mélancolie
Les vœux discrets et les ennuis plaintifs.
Il semble encor que l'hiver m'environne,
De ses frimas je me crois poursuivi.
Pour y cueillir ma dernière couronne
Ah! retournons aux jardins de Gouvi!

LA FÉE DE CAIRON.

BALLADE.

A M. EMILE JULIEN.

Herman passait devant le cimetière;
Il s'arrêtait pour faire sa prière,
Quand une femme au visage charmant
Devant ses yeux tout à coup se présente,
Et lui parlant d'une voix séduisante,
Le tint captif un long moment.

✿

« Viens, je t'appelle,
Viens, je suis belle,
Oh! viens à moi!
Je veux te plaire,
Et pour salaire
J'attends ta foi!

« J'ai pour séjour un merveilleux empire:
Dans mes palais, magiques monuments,
L'éclat de l'or, du jaspe et du porphyre
S'unit aux feux des plus beaux diamants.

Mes grands jardins, couronnés de feuillages,
Dans tous les temps sont riants et fleuris.
Ces biens, Herman, si tu ne les partages,
Pour mon cœur n'ont plus aucun prix.

« Reine des fées,
J'ai vingt trophées,
Un char vermeil.
Sur un nuage
Ma cour voyage
Jusqu'au soleil.

« Je puis d'un mot apaiser la tempête;
Toujours la mer est soumise à mes lois,
Toujours la foudre à m'obéir est prête
Et l'arc en ciel se dessine à ma voix.
D'un doux repos, félicité suprême,
J'offre aux mortels le séduisant espoir,
Et ce bonheur, me le donner moi-même,
Hélas! n'est point en mon pouvoir.

« Dans mon martyre,
Oui, je désire
Un cœur à moi.
L'amant fidèle,
S'il se révèle,
Sera mon roi.

« O toi vers qui mon délire m'entraîne,

Oserais-tu dédaigner ma beauté,
Lorsque pour toi, sans regret et sans peine,
Moi, je perdrais mon immortalité?
Mon bien, ma vie, Herman, c'est ta présence;
Je t'ai nommé mon maître, mon vainqueur,
Et je ne veux garder de ma puissance
Que le don d'attendrir ton cœur.

« Viens, je t'en prie!
Dans ma patrie
On est fêté;
Tout est tendresse,
Extase, ivresse
Et volupté.

« Ah! ne crains rien! sybilles, druidesses,
N'ont point fait pacte avec les noirs esprits.
Aurais-tu peur des nymphes, des déesses?
Quel mal feraient sylphides et péris?
Ces déités des nations païennes
Que vous nommez démons, enfants maudits,
Valaient autant que vos vierges chrétiennes
Et leur ennuyeux paradis.

« Viens, je t'appelle,
Viens, je suis belle,
Oh! viens à moi!
Je veux te plaire,
Et pour salaire
J'attends ta foi. »

✿

Herman demeurait immobile,
Invoquant tout bas le Seigneur.
Sans doute un chrétien plus fragile
Aurait senti mollir son cœur.
Voyant qu'il gardait le silence,
Plus près elle osa s'approcher,
En ces mots faisant violence
A la vertu du jeune archer :

✿

« Une mortelle
Te garde-t-elle
Lien plus fort,
Et, sans contrainte,
Plus douce étreinte,
Plus long transport ?

« C'est pour toi seul que je me suis parée ;
J'ai pour couleur ta couleur préférée.
Rien n'égala mes splendides habits.
J'ai des saphirs sur mon manteau de moire,
Et, pour orner ma chevelure noire,
Un peigne d'or et de rubis.

« Ici proscrite,
Là haut j'habite
Un beau séjour, —
Vaste retraite

Vide et muette
Sans ton amour !

« Tu vois en moi l'une de ces prêtresses
Que, dans la Gaule, on nommait druidesses.
Née ici bas, un dieu fut mon aïeul.
On redoutait ma parole inspirée,
Quand je portais sur ma tête sacrée
Et la verveine et le glaïeul.

« Brillante armure
Fut ma parure
Sous les Romains.
Je fus vantée
Et respectée,
Leur aigle aux mains.

« Dans la Neustrie on m'honorait naguère ;
Mais les prélats qui m'ont fait rude guerre,
D'un culte antique ont brisé les autels.
En dépit d'eux je suis puissante encore,
Et puis donner à celui que j'adore
Des jours aussi doux qu'éternels.

« Oui, si ton âme
A tant de flamme
Répond enfin,
Jamais ta vie,
Aux cieux ravie,
N'aura de fin.

« Sur ce tombeau viens jurer que tu m'aimes,
Et désormais bonheurs et biens suprêmes,
Plaisirs d'amour te seront prodigués.
Selon tes goûts naîtront mille délices,
Et des secrets contre les maléfices
Par moi te seront divulgués.

« Sur cette tombe
Un rayon tombe :
Viens m'épouser.
Viens sur ma lèvre
Calmer la fièvre
Par un baiser !

—« Arrière ! arrière !
Fée ou sorcière,
Impur limon !
Femme si douce,
Je te repousse
Comme un démon.

« Ce mansolée où ta main sacrilége
Veut m'entraîner, un ange le protége ;
Fille d'Enfer, tu fais de vains efforts.
Ce mansolée est celui de ma mère
Qui, pour punir un hymen adultère,
Se lèverait d'entre les morts.

« Ton artifice

Au précipice
Veut m'entrainer;
Mais tes prestiges
Sont des vertiges
Pour me damner.

« Dans la saison des visions funèbres,
J'ai bien souvent, quand règnent les ténèbres,
Vu sur les monts errer tes blanches sœurs.
Esprits folets, âmes aventureuses,
Au fond des bois ces vierges vaporeuses
Egarent les jeunes chasseurs.

« Mais mon bon ange
D'un rêve étrange
Me garantit,
Et me cuirasse
Contre ta race
Qui pervertit.

« Quand tu serais encor cent fois plus belle,
Quand sur ton front brillerait l'étincelle,
Garant certain de l'immortalité,
J'échapperais à ton pouvoir magique;
Car ton baiser vaut-il, femme impudique,
Ceux d'un ange de pureté!

« Un nœud m'enchaîne, —
Ma douce Hélène

N'a que son cœur.
Mais, simple et bonne,
Elle me donne
Le vrai bonheur. »



Ainsi la malheureuse fée
Rentra, tout en pleurs, dans sa cour.
Par orgueil sa plainte étouffée,
Trahissait tout bas son amour.
Cette victime d'une flamme
Que le bel Herman éveilla,
Prétendait régner sur son âme.....
Mais son pouvoir s'arrêtait là.

LIVRE TROISIÈME.

LES BORDS DE L'ORNE.

Salut, fleuve enchanté dont les ondes plaintives
S'éloignent sans retour devant mes yeux charmés!
Je viens goûter encor le calme de tes rives,
Et sur les verts tapis de tes bords embaumés,
Contempler des tableaux dont l'immense étendue
A l'horizon lointain se déroule à ma vue.

Qui n'aimerait ces lieux charmants
Qu'un pinceau poétique a décrits dans *Nérelle*!
On doit près de tes flots oublier les moments:
La nature y paraît si prodigue et si belle!

Naguère en te quittant, j'ai dirigé mes pas
Vers les fertiles champs que vient baigner la Seine.
La fin des beaux jours me ramène
Dans ces lieux où des noirs frimas
L'irruption, déja prochaine,
Va donner le reveil aux ennuis d'ici-bas.

Avant le deuil de la nature
Je voulais admirer encor
Quelques restes d'une parure

Qui des vents subissant l'injure,
Se disperse comme un trésor.
La terre était enfin lassée
Des rayons enflammés du jour.....
Je vois chaque feuille insensée
Qu'emporte une brise glacée,
Comme le souvenir d'amour
Dont la lueur en vain s'allume
Dans un cœur flétri sans retour,
Et je dis avec amertume :
« Feuilles, de quoi vous plaignez-vous ?
A nos destins nous cédons tous !
Si vous redoutez les tempêtes,
Un revers fait plier nos têtes....
On vous oublîra comme nous,
Malgré le salutaire ombrage
De ces guirlandes de feuillage
Qui sauva tant de voyageurs
Des feux du jour et de l'orage....
On a bien oublié les fleurs !

Salut, beaux lieux que mon enfance
Regarda comme l'univers !
Sur mon cœur pénétré de sentiments divers,
Vous exercez encore une douce influence.
Voici le berceau frais où je venais rêver,
Prier et méditer dans l'ombre et le silence.
Mon cœur d'émotions ne saurait se priver.
J'aime à voir l'asile rustique

Où ma lyre, stérile encor,
Au premier accent poétique
Osa donner un libre essor.
Sous ces élégantes charmilles,
Où les jeunes oiseaux élèvent leurs familles
Et que la main du pâtre au printemps assembla,
Je venais sur un banc de pierre,
Tapissé de mousse et de lierre,
M'asseoir loin de la foule et relire *Atala*.
Souvent une haleine éphémère
Du zéphyr dont le vol caressait les jasmins,
Retournait la feuille légère
Du livre tremblant dans mes mains......
Au même instant de douces larmes
S'échappaient de mes yeux surpris
Sur chaque page, dont les charmes
Passaient dans mes sens attendris;
J'éprouvais de tendres alarmes
Dont mon cœur connaissait le prix.

Par toi, Châteaubriand, émue et pénétrée,
Mon âme s'agrandit et se sent inspirée ;
Tu me rends le passé plus beau.
Aux célestes clartés de ton brillant génie
J'allumai mon pâle flambeau.
Je puise en tes écrits les leçons du tombeau,
Le baume de l'espoir, la pensée et la vie.
Plus d'une fois, jouet du sort,

De l'Orne tu passas les rives,
Jetant un regard, un accord
Au courant de ses eaux comme toi fugitives.

Que de grands souvenirs s'attacheront toujours,
Aux sacrés monuments de la Neustrie antique,
Ainsi qu'une liane, en sinueux détours,
Reste attachée aux vieilles tours,
Où le temps imprima, par un vernis gothique,
La trace d'un orageux cours !

En contemplant cette abbaye (1),
Des os d'un conquérant gardienne enorgueillie,
Je songe à ce noble héros
Dont l'étendard vainqueur subjugua l'Angleterre;
Son nom, redouté de la terre,
Est encor de nos jours redit par les échos.

Et toi, vaste retraite (2), où d'une illustre reine
Sommeillent les restes pieux,
Tu semblais rapprocher des cieux
L'essaim que dirigeait cette humble souveraine.
Auguste monument, jadis sous tes arceaux,
Embaumés par l'encens et parés par la gloire,
On vit onduler les drapeaux
Conquis par les croisés aux champs de la victoire.

(1) L'abbaye de St-Etienne de Caen.
(2) L'abbaye de Ste-Trinité de la même ville.

Le temps qui détruit tout épargna ta splendeur :
Tu devais être un jour le palais du malheur.

Telle de rois pieux la bonté protectrice
Aux pauvres prodigua des soins intelligents,
Et l'on vit, aux jours saints, des mains d'impératrice
Laver les pieds aux indigents.

Des plus beaux temps de notre histoire
Avec ce que je vois j'aime à m'entretenir.
Des pompes d'un passé digne de souvenir,
Des reliques d'amour, de douleurs et de gloire
Je remplis mes pensers, je nourris ma mémoire.
En vain le monde passe et nous fait ses adieux :
A la source écoulée on cherche encore à boire
Ce nectar enivrant qui seul réveille aux yeux
D'un siècle qui n'est plus le flot mystérieux.

Prince du poétique empire,
Toi dont les talents créateurs
Ont su courber devant ta lyre
Tant d'illustres admirateurs,
Frère d'Horace et de Pindare,
Comme le cygne de Ferrare
Tu vis tressaillir à ta voix
La France attentive et surprise.
La Poésie enfin soumise
Avec amour reçut tes lois.

Ainsi qu'une éclatante aurore
Nous présage le plus beau jour,
D'un art que l'univers adore
Tu nous annonças le retour.
Idole de l'ancienne France,
Quand ta poétique éloquence
Enfantait des rhythmes nouveaux,
Henri t'accordait son suffrage;
Aux peintres divins d'un autre âge
Ta main préparait les pinceaux.

Sur l'ignorance altière assurant ta victoire,
Du plus chéri des arts tu devins l'ornement.
Nous devons à Boileau ton plus beau monument:
O Malherbe! trois mots révèlent ton histoire.

Aimable Sarasin, doux et tendre Segrais,
Aux fastes neustriens vivra votre mémoire!
Et toi qui n'eus que des cyprès
Pour ceindre un front couvert de gloire,
Malfillâtre! ton nom fait naître nos regrets!
De ta gracieuse harmonie
L'Orne répète les accords:
Elle aime à murmurer, en caressant ses bords,
Le nom des enfants du génie.

Heureux flots dont le cristal pur,
Cédant au penchant qui l'entraine,

Et roulant tour à tour les astres et l'azur,
Vient caresser une fertile plaine,
Se creuse un lit dans un vallon,
Baigne les fleurs d'une colline,
Et traversant les murs d'une cité voisine,
Au sein des vastes mers abandonne son nom,
De notre éphémère existence
Vous êtes à toute heure un exemple parlant:
Sur l'onde nous glissons bercés par l'espérance
Qui jette à l'autre rive un regard consolant.

Il est sous notre ciel une muse connue
De tous les amis des beaux vers.
Interprète des maux que son cœur a soufferts,
La lyre dans ses mains s'est-elle détendue?
Naguère elle rendait des accords si touchants.
Un soupir de sa voix chérie
Enchantait notre âme attendrie....
Comme on attend avril nous attendons ses chants.

Fleuve majestueux, près de ton onde pure
Dont toujours mon oreille aima le doux murmure,
Je reviendrai m'asseoir dans la jeune saison,
Méditant les pensers grands comme la nature
Par un poëte illustre, en sa douce prison,
Dictés à la race future.
De toucher et de plaire il a tous les secrets.
L'œil tourné vers le val où sa muse respire,

Je demande aux vents indiscrets
Un sublime écho de la lyre.
Il célèbre TITUS, il fonde un monument
Digne du héros qui l'inspire.
Déjà mon âme avide après ses chants soupire :
J'espère un Virgile normand !

Et comment oublier le moraliste aimable
Dont le front brille orné du laurier de la fable ?
Maintes fois ses accents ont charmé nos loisirs.
Glanant tout près de La Fontaine
Des épis et des fleurs objets de nos désirs,
Il revint vers nous la main pleine
Et de leçons et de plaisirs !

Heureux le mortel dont la vie
S'évanouit comme un ruisseau
Dont l'eau qui jamais ne dévie
Se perd sous les fleurs d'un tombeau !
Dans les sentiers de la sagesse,
Sur la mousse il marche sans cesse :
Son esprit n'est point tourmenté
Des maux d'une ambition vaine.
Il cède au siècle qui l'entraîne,
Conrbé sous sa félicité.

Heureux le cœur chaste et sensible
Qui jouit des dons surhumains
Qu'une Providence visible

Répand toujours à pleines mains !
Heureuse l'âme peu commune
Qui, même au sein de l'infortune,
Bénit les cieux avec transports,
Et goûte une philosophie
Que la muse qui sanctifie
Mêle aux poétiques accords !

ENVOI A M. P.-A. LAIR.

Que votre nom termine cette page ;
Il est inscrit par l'amitié.
Je rêvais sur ces bords ; le nom d'un heureux sage
Ne devait pas être oublié.
Mon luth vous offre un faible hommage
Inspiré par des sentiments
Que n'altère jamais le plus léger nuage,
Et qui charment la vie à ses derniers moments.

De précieux travaux, un invincible zèle,
Des meilleurs citoyens distinguent le modèle.
Le savant pélerin, en passant parmi nous,
Des plus douces vertus vient respirer le baume ;
Il dit que le bonheur n'est plus un vain fantôme ;
Il s'est reposé près de vous.

Digne ami des beaux arts, que jamais votre vie
Ne soit en butte à ces chagrins

Que causent au mérite et la haine et l'envie ;
Sous les pommiers en fleurs où mon luth vous convie
Coulez, coulez en paix des jours purs et sereins !

La cité de Malherbe honore
Celui qui réveilla son noble souvenir.
Vous connaître, dirai-je encore,
C'est vous aimer, c'est vous bénir.

1826.

SAINT-PIERRE DE CAEN.

SONNETS.

A M. ALFRED DU MÉRIL.

I.

Voyageur qui cherchez ces prodiges de l'art
Où la foi sut donner la pensée à la pierre,
Poëte dont le cœur est plein d'une prière,
Sur ce clocher sublime arrêtez un regard !

Sa flèche couronnant l'enceinte hospitalière
Semble dire à celui qui marchait au hasard :
« Viens, c'est là ! Dieu t'appelle. Il n'est jamais trop tard
De renaître à la vie ainsi qu'à la lumière ! »

Harmonieux et grand, ce divin monument
Dispose l'âme émue au pieux sentiment;
L'art païen n'eut jamais une telle puissance.

Cette tour svelte et haute, emblême gracieux,
Comme une hymne chrétienne au sein des airs s'élance;
Elle touche ici bas, mais elle aspire aux cieux.

II.

Et si vous pénétrez dans la demeure sainte
Du paisible troupeau mystérieux bercail,
Vaste nef dont la croix est le seul gouvernail,
Vous vous sentez saisir de respect et de crainte.

Puis à peine avez-vous dépassé le portail,
A peine arveriz-vous dans la divine enceinte,
Oh! si vous murmurez une touchante plainte,
Tombant comme ébloui par les feux du vitrail,

Alors de cet autel où le Sauveur s'immole,
Un lumineux rayon, une tendre parole
Soudain viennent à vous et pénètrent vos sens.

Alors vous ressentez une de ces extases
Qui prouvent que pour vous Dieu remplit ses saints va
Et reçoit vos soupirs comme un parfum d'encens.

III.

Mais, en ce monument que tout regard admire,
Pourquoi cette union de deux arts étrangers?
Ces pendentifs sont-ils l'emblême des dangers
Qui menacent nos fronts dans nos jours de délire?

J'aime mieux les hauteurs et les arceaux légers
Du siècle de l'ogive où la muse s'inspire,

Où la prière monte au but qu'elle désire,
Où planent du Seigneur les divins messagers.

Ah! ne croirait-on pas qu'ici la Renaissance,
Comme un maître orgueilleux qui veut la préséance,
De toutes ses beautés lutte avec l'art chrétien.

Entre ces deux rivaux la chance est inégale :
L'art chrétien gardera sa splendeur triomphale;
L'art païen comme lui n'a pas Dieu pour soutien.

IV.

A toi tous mes transports, ô flèche merveilleuse,
Où tant de poésie et tant de majesté
S'unissent pour charmer le regard enchanté;
A toi mes saints accents, beauté religieuse!

Du nuage orageux ta pointe audacieuse
Perce les flancs où dort l'élément redouté;
Et comme un bras levé vers la Divinité,
Tu sembles l'invoquer pour la terre oublieuse.

Notre vieille cité te montre avec orgueil;
L'heure où tu tomberais commencerait son deuil :
Elle possède en toi sa plus belle parure!

Et moi, quand je reviens d'autre bord, d'autre lieu,
Toujours je te salue avec un doux murmure,
O mon clocher sublime! et je bénis mon Dieu.

LE CHATELAIN HOSPITALIER.

BALLADE.

D'où venez-vous, damoiselle
Au doux regard?
Devez craindre, étant si belle;
Il se fait tard.
—Seule, errant à l'aventure,
Je vais querir
Voile blanc, robe de bure,
Et puis mourir.

—Je suis de ce beau domaine
Le châtelain:
Qu'un nœud sacré nous enchaîne,
Voici ma main.
Vous serez la noble dame
De ce séjour.
Pour cela je ne réclame
Qu'un peu d'amour.

—Pour payer l'honneur suprême
De ce lien,
Vous voulez un cœur qui même
N'est plus le mien,

Mon bien aimé le possède,
C'est Olivier;
Ne croyez pas que je cède
A l'oublier.

Il vint dans notre demeure
Passer un jour;
Depuis ce temps je le pleure:
Point de retour!
Maintenant, pauvre orpheline,
Gardant ma foi,
Au cloître je m'achemine;
Conduisez-moi.

—L'étranger vous aime encore.
—Je ne crois pas.
—En son nom je vous implore.
—Guidez mes pas.
—Mais plus fidèle et plus tendre,
Dès aujourd'hui,
Je veux enfin vous le rendre.
Pardonnez-lui! »

A ces mots, il se dégage
De son manteau,
Et veut lui donner pour gage
Un bel anneau.
Elle est tremblante, incertaine;
Et, dans son sein,

S'accroît espérance ou peine....
Oyez la fin.

« Dieu, dit-elle, sur ma route
Vous a placé ;
Mon pas s'arrête, et sans doute
Il s'est fixé.
Au simple Olivier je donne
Ici ma main,
Et grâce à lui je pardonne
Au châtelain. »

L'ORATOIRE.

BALLADE.

A M. DÉSIRÉ LEVAVASSEUR.

Quelle est cette douce retraite
Où vient s'enfermer, vers le soir,
Gente Inès, pieuse et discrète,
Pour y remplir un saint devoir?
Le jour n'y pénètre qu'à peine
A travers les rideaux épais,
Et cette lueur incertaine
Dit qu'on peut y prier en paix.

Ce lieu qu'un long tapis décore
Est orné des plus saints tableaux;
Le symbole que l'on adore
Y brille, entouré de flambeaux.
On voit plus loin deux reliquaires
Auprès d'un bénitier d'argent,
Et le grand livre de prières
Feuilleté d'un œil négligent.

Les piliers, couverts de dorures,
N'obtiennent qu'un rayon douteux;

Le dôme, enrichi de sculptures,
Entend de timides aveux.
On voit dans ce séjour des anges
Le buis bénit dans le saint temps,
Et le coussin garni de franges,
Offert aux genoux pénitents.

Vous devinez : c'est l'oratoire
De la veuve du châtelain ;
Elle est fidèle à sa mémoire,
Et refuse un nouvel hymen.
Le long du jour avec son page
Elle pleure un si tendre époux;
Son deuil, du moins on le partage :
Et pleurer à deux.., c'est si doux !

Le page en Dieu ne semble croire ;
Elle prêche l'impie Arthur.
Pour lui s'entrouvre l'oratoire ;
On veut rendre son cœur plus pur :
« Que votre conduite est blâmable !
« Y pensez-vous, jeune étourdi ?
« Si jeune et déjà si coupable !
« Vous vous damnez, je vous le di.

« Avant de clore la paupière,
« Arthur, près de moi, chaque soir,
« Vous viendrez faire une prière.
« De vous sauver j'ai quelqu'espoir. »

Or, avant peu (dans la vallée,
Sans le dire, on l'a pressenti),
La veuve sera consolée,
Et l'incrédule converti.

LE MONT SAINT-MICHEL.

POEME.

Salut, glorieux mont qui dédaignes l'injure
Des siècles déroulés contre ta majesté!
Ermite-roi de la nature,
Une mitre gothique ajoute à ta beauté ;
Ton histoire se perd dans le lointain des âges;
Ton sommet qui du ciel écoute les échos,
A vu naître et mourir d'innombrables orages ;
Comme un géant vainqueur tu domines les flots.

Sur tes flancs de granit, auguste pyramide,
L'aquilon furieux a perdu ses efforts :
L'ange de la lumière a pris sous son égide
Ton temple, ta cité, tes remparts et tes forts.
Des Druides sanglants mystérieux théâtre,
Avec leurs dieux impurs et leur culte idolâtre
Tu les vis passer : ils sont morts !
Ton sol reçut plus tard des légions guerrières
Dont mon œil vainement chercherait les bannières,
Car tout change et finit sur nos stériles bords !

Muse, redis-moi la légende

Que tu te plais à répéter.
Mon humble cœur qui la demande
Se sent digne de l'écouter.

✿

« Jadis, quand saint Aubert fonda cette chapelle (1),
Une roche aux travaux resta long-temps rebelle;
Tous les bras s'arrêtaient vaincus dans leur espoir;
Mais l'Évêque aux chrétiens révéla son pouvoir:
« Aidé du Dieu dont l'œil féconde les campagnes;
« On peut avec la foi transporter des montagnes,
« Apportez-moi, dit-il, un enfant nouveau-né.
« Au culte du Seigneur ce roc est destiné;
« Aux forces des humains c'est en vain qu'il s'oppose. »
Alors, de l'innocent le faible pied se pose
Sur le rocher d'airain qui croûle avec fracas;
Et l'empreinte du pied ne s'effacera pas.
Un cantique de grâce au sein des cieux s'élève,
Sans nul obstacle enfin le monument s'achève,

Ainsi l'on rendit au Seigneur
Ce lieu vénéré d'âge en âge,
Pour qu'il devînt un témoignage
D'antique foi, de vieil honneur
Et d'inébranlable courage!

✿

(1) Vers l'an 708.

Toi qui vers le passé prends un facile essor,
Muse, raconte-moi quelque légende encor (1)!

✿

« De ce mont merveilleux qui dans les airs s'élève,
Dominant les grands flots et la mouvante grève,
Des pélerins nombreux un jour s'en retournaient.
Sans songer aux brouillards qui déjà survenaient,
Ils avaient prolongé leur fervente prière
Dans l'église vouée à l'ange de lumière.
Parmi ces voyageurs, auprès de son mari,
Se trouvait une femme au courage aguerri,
Qui s'en était venue en ce lieu d'espérance
Demander de son fruit heureuse délivrance.
Le brouillard fut bientôt plus épais et plus noir :
Dejà les pélerins ne pouvaient s'entrevoir,
Et la mer derrière eux, terrible et mugissante,
Comme un fier ennemi s'avançait menaçante.
Pleins d'effroi, vers Genest ils ont doublé le pas,
Trop heureux d'échapper aux horreurs du trépas.
Mais dans un tel danger la pauvre jeune femme
Cherche et ne trouve plus le bras qui la réclame;
Ce que son âme éprouve est un affreux tourment,
Car son état la force à marcher lentement.

(1) Le sujet de la légende suivante a été traité par le poëte allemand Uhland, ainsi que celui de Richard-sans-Peur, et ces deux pièces sont une gloire pour la Normandie. Notre ami M. Trebutien, dans un beau fragment en prose sur le Mont Saint-Michel, raconte cette tradition avec une poésie qui vaut les meilleurs vers.

Elle est seule restée au milieu des ténèbres;
Les ombres à ses yeux sont des voiles funèbres;
Vainement elle cherche à saisir un soutien,
Mais de sa main crispée elle ne saisit rien.
Après avoir erré dans les grèves mobiles,
Se trainant pas à pas sur ses jambes débiles,
Elle croit entrevoir dans cette épaisse nuit
Plus d'un gouffre béant où la mort la conduit.
A peine elle arrivait auprès de Tombelaine,
Courageuse toujours, mais pâle, sans haleine,
Epuisée et voyant l'inévitable mort,
Au matin de ses jours disposer de son sort,
Et tuer dans son sein l'enfant de sa tendresse,
Avant qu'il ait reçu sa première caresse,
Elle implore à genoux le puissant saint Michel,
Pour le rendre propice à son vœu maternel.
La terreur, la fatigue avançaient la naissance
De cet enfant si cher, dont la douce innocence
Méritait l'intérêt de l'Esprit bienheureux,
Qu'envers toute douleur elle sait généreux.
A l'accent d'une mère il fut donc favorable:
Autour d'elle les flots se dressant sur le sable,
Formèrent un grand cercle où comme en une tour
Elle resta gardée, et put donner le jour
A son beau premier-né qui reçut d'elle-même
Sur son front rayonnant l'eau pure du baptême.
Les flots qui l'entouraient, loin d'effrayer son cœur,
De leur immense voix célébraient le Seigneur,

Et leurs chants consolaient la pieuse affligée
Par la sainte faveur hautement protégée ;
Car c'est Dieu seul qui tient l'Océan dans sa main,
Et c'est lui qui remet la nef en bon chemin.

« L'heureuse pélerine attendit que les vagues
Eussent abandonné le sable semé d'algues
Pour aller rendre grâce, au pied du grand autel,
A l'Éternel d'abord, et puis à saint Michel.
Son époux par les flots la croyant moissonnée,
Revint le lendemain pour que lui fût donnée
Au moins la sépulture après un tel malheur ;
Mais en joie aussitôt se changea sa douleur.
Quels furent ses transports, qui peindrait son délire
En retrouvant sa femme heureuse de lui dire,
Avec les yeux remplis de larmes de bonheur :
« Un enfant nous est né : bénissons le Seigneur ! »

« Impatients tous deux d'annoncer le prodige,
Et de bénir le Dieu qui tout règle et dirige,
Ils revinrent au mont, qui s'en souvient encor,
Sur l'autel de l'Archange offrir leur doux trésor ;
Et pour commémorer l'étonnante aventure,
Appelèrent *Péril* la jeune créature.
Cet enfant grandissant dans la foi, la vertu,
Du ministère saint fut bientôt revêtu.
Jamais pasteur plus doux, jamais plus digne prêtre
Dans le vieil Avranchin ne s'était fait connaître :
Modèle de foi vive autant que promoteur,

Suivi de sa paroisse, à son saint protecteur,
Tous les ans il venait, le jour de sa naissance,
Apporter le tribut de sa reconnaissance.
Il célébrait la messe avec solennité,
Puis repartait béni par toute la cité.
Chaque mot qu'il disait paraissait un oracle.
Pélerins, chevaliers racontaient le miracle;
Et par eux le géant aux entrailles de fer
Fut dit : *Mont Saint-Michel au Péril de la Mer*.

✿

Légendaires, savants, poëtes,
Pressés de désirs curieux
Ont souvent quitté leurs retraites
Afin d'interroger ces lieux.
Ils ont dans l'aride poussière
Cherché quelque empreinte dernière
De temps et de faits inconnus.
Mais comme un rêve qui s'efface,
Ni Jupiter ni Bélénus
N'ont sur ce roc laissé leur trace.

Du haut de ce colosse on éprouve dans soi
Un sentiment pénible, un poétique effroi.
Ce vertige, mêlé d'une émotion sainte,
Ce trouble solennel, cette sublime horreur,
Qui verse dans les sens le plaisir et la crainte,
C'est le charme de la terreur !

Ce séjour, vierge encor du joug de la victoire,
Confond ses souvenirs de miracle et de gloire,
Et les chefs étrangers dont les lieux renommés
Sans doute ont perdu la mémoire,
N'y sont venus que désarmés!

Puissent toujours, toujours de jeunes pélerines
Offrir des bouquets blancs et des festons de fleurs
A l'ange dont les mains divines
Reçoivent leurs présents et calment leurs douleurs!
Puissent-elles garder en quittant ces contrées,
Sur les tissus légers que soulèvent leurs cœurs,
Pour touchants souvenirs des coquilles dorées!

Ami des monuments d'un bel âge effacé,
Poëte, voyageur et fils de la Neustrie,
Je m'attache aux débris des fastes du passé,
Comme une jeune vigne amoureuse et fleurie,
Quand d'un règne pompeux l'orgueil est éclipsé,
S'attache aux vieux témoins d'une splendeur pâlie;
Et la douce mélancolie
Fait sortir des accents de mon cœur oppressé.

Mais je fais aussi mes conquêtes
Des impérieux éléments.
Sur le flot des événements
J'écoute passer les tempêtes!

✿

Enthousiasme pur, élan mystérieux!

Eveille une pensée et plus vaste et plus grande
Dans mon cœur étonné du pouvoir de ces lieux,
Et que mon âme se répande
De l'abîme des mers à l'abîme des cieux!

Quand l'Ange du Seigneur domptant l'idolatrie,
Du Démon foudroyé subjugua la furie
Et d'un saint transport s'exalta,
Cet élu d'une autre patrie
Au lieu de sa conquête un moment s'arrêta;
Puis, prenant son essor et secouant ses ailes,
Il remonta soudain vers le brillant séjour;
Ainsi mon cœur s'envole aux voûtes éternelles
Et dévance mon dernier jour!

Il me semble à présent que j'ai quitté la foule
Qui couvre de ses flots la terre du sommeil,
Que mon être jouit du céleste réveil,
Et que l'avenir se déroule
A mes yeux éclairés par un plus grand soleil!

Mon âme se déploie, elle étend son domaine,
Elle remplit l'immensité;
Ce que j'ai de mortel s'enfuit avec ma chaîne,
Et j'ai compris l'éternité!....

Oh! quand on a connu ces extases sublimes,
Quand d'une terre antique on a touché les cimes,
Quand on a vu le ciel devant ses yeux s'ouvrir,

Porté plus loin que l'astre où l'on n'osait prétendre,
Quand on monta si haut, on ne peut redescendre,
Il faut, il faut mourir !

1828.

LE FIANCÉ DE CRÉPON.

BALLADE.

A M. CÉPHAS ROSSIGNOL.

Espérais-tu chaque jour
Mon retour,
Douce Hélène, tant chérie ?
Toi dont le regard charmant,
S'allumant,
Troubla mon âme attendrie.

Toi qui fis naître en mon cœur
Du bonheur
La première jouissance,
As-tu, malgré les serments
Des amants,
Rêvé de moi dans l'absence ?

As-tu, quand j'étais là-bas
Aux combats,
Rappelé dans ta pensée
Un plaisir trop tôt fini,
Et béni
Mon image retracée ?

Errante près des bouleaux
Ou des flots,
As-tu, mais avec adresse,
Evité de nos richards
Les regards,
Insensible à leur tendresse?

Quoi! je vois rouler des pleurs
Sur tes fleurs!
Tu crois que mon cœur balance.
Contre moi dans cet instant,
S'irritant,
Le tien garde le silence.

Pardonne, oh! pardonne-moi!
De ta foi
Je n'ai douté de ma vie.
Aux jaloux que nos amours
Soient toujours
Un nouveau sujet d'envie.

On doit célébrer demain
Notre hymen:
Le myrte et les roses blanches
Dès l'aurore brilleront
Sur ton front
Près des pudiques pervenches.

Toi que j'appelais ma sœur,

Sur mon cœur
Pose une main que j'adore.
Tout à l'unisson du tien
Tu sens bien
Que ce cœur palpite encore.

LE MOINE DE SAIRE.

LÉGENDE.

A M. GEORGES BÉNARD.

Vous qui passez le long des grèves,
Lorsque brille la lune ou quand le temps est noir,
Si vous craignez les mauvais rêves,
Ne vous attardez pas le soir.

Dans un vallon que vient baigner la Saire,
Vivait un moine assez peu régulier;
Il habitait sous le toit de son père,
Et, sauf l'habit, c'était un séculier.
Il avait goût aux vanités du monde,
La soif de l'or le dévorait au cœur,
Lui qui toujours, dans une paix profonde,
Des passions devait rester vainqueur.

Vous qui passez le long des grèves,
Lorsque brille la lune ou quand le temps est noir,
Si vous craignez les mauvais rêves,
Ne vous attardez pas le soir.

L'ambition, l'avarice et l'envie
Sont trois péchés qui perdraient tous les saints;

Pour arriver aux biens de cette vie
Ils dicteraient les plus affreux desseins.
Notre héros en est un triste exemple,
Lui, destiné pour l'aumône et l'autel,
Lui, le flambeau, la colonne du temple,
Devint cupide, impie et criminel.

Vous qui passez le long des grèves,
Lorsque brille la lune ou quand le temps est noir,
Si vous craignez les mauvais rêves,
Ne vous attardez pas le soir.

Son père un jour pour le prochain village
Etait parti, trouvant le cas urgent;
Un des fermiers pendant ce court voyage
Vint apporter trois cents écus d'argent.
L'occasion tenta le moine avide
Qui détourna ce trésor confié,
Jurant plus tard que le fermier perfide
Entre ses mains n'avait jamais payé.

Vous qui passez le long des grèves,
Lorsque brille la lune ou quand le temps est noir,
Si vous craignez les mauvais rêves,
Ne vous attardez pas le soir.

—« Pour qu'à ta foi, mon fils, je puisse croire,
Et mieux confondre un débiteur qui ment,
Pour mon repos et surtout pour ta gloire,

De toi j'exige un terrible serment.
Ces mots sacrés que ta voix les énonce
Sans redouter le pouvoir de l'Enfer :
« Si c'est le faux que ma bouche prononce,
« Vienne Satan m'emporter dans la mer ! »

Vous qui passez le long des grèves,
Lorsque brille la lune ou quand le temps est noir,
Si vous craignez les mauvais rêves,
Ne vous attardez pas le soir.

Le moine, hélas ! devenant plus coupable,
Sans hésiter obéit à ses vœux.
Tout aussitôt un diable épouvantable
Paraît en l'air et le prend aux cheveux.
Malgré ses cris et les pleurs de son père,
L'affreux démon qu'amuse leurs sanglots,
Jetant au loin une odeur délétère,
En ricannant le plonge dans les flots.

Vous qui passez le long des grèves,
Lorsque brille la lune ou quand le temps est noir,
Si vous craignez les mauvais rêves,
Ne vous attardez pas le soir.

Depuis ce jour, dans toute la contrée
Il n'est récit que de l'événement.
Mais, pour damner plus d'une âme égarée,
Le réprouvé reparaît fréquemment.

Il prend l'air digne et contrit d'un bon moine,
Voilant son front d'un épais capuchon,
Et l'on dirait saint Roch ou saint Antoine,
Moins toutefois le chien et le cochon.

Vous qui passez le long des grèves,
Lorsque brille la lune ou quand le temps est noir,
Si vous craignez les mauvais rêves,
Ne vous attardez pas le soir.

Près de Cherbourg et non loin de Réville
Plus d'un saunier l'a rencontré souvent ;
Et les marins disent qu'à Rideauville
Il se promène alors qu'il fait grand vent.
Au voyageur il indique une route
Dans les rochers, pour égarer ses pas ;
Au jeune abbé, qui rarement l'écoute,
Il dit combien le plaisir a d'appas.

Vous qui passez le long des grèves,
sque brille la lune ou quand le temps est noir,
Si vous craignez les mauvais rêves,
Ne vous attardez pas le soir.

A la fillette en jasant il conseille
De recevoir les joyaux des galants ;
Au jeune enfant, léger comme une abeille,
De ne voler que les fruits excellents.
De l'or en main, au berger il propose

Le jeu de dés, puis le dupant au mieux,
Il prend l'argent que le pauvre homme expose.
Et disparaît en fumée à ses yeux.

Vous qui passez le long des grèves,
Lorsque brille la lune ou quand le temps est noir,
Si vous craignez les mauvais rêves,
Ne vous attardez pas le soir.

Par le gros temps, quand la Saire est gonflée.
Le moine est là qui se tient sur le pont,
Disant. « J'ai faim ! » d'une voix désolée.
Vous risquez fort si votre cœur répond.
Il vous saisit, vous étreint par surprise;
Mais signez-vous comme un digne croyant,
Le traître alors, contraint de lâcher prise,
D'un loup-garou prend la forme en fuyant.

Vous qui passez le long des grèves,
Lorsque brille la lune ou quand le temps est noir,
Si vous craignez les mauvais rêves,
Ne vous attardez pas le soir.

On m'a redit cent horreurs merveilleuses
De ce damné qui partout fait grand bruit,
Et se jouant des vagues périlleuses
Crie au secours lorsque tombe la nuit.
Mais gardez-vous de sa ruse infernale;
Loin dans la mer il vous attirerait:

Votre bonté vous devenant fatale,
Au fond d'un gouffre il vous engloutirait.

Vous qui passez le long des grèves,
Lorsque brille la lune ou quand le temps est noir,
Si vous craignez les mauvais rêves
Ne vous attardez pas le soir.

On voit assez, — par cette vieille histoire,
Qui nous l'enseigne, à ne plus en douter, —
Que le serment n'est pas chose illusoire,
Mais chose sainte et qu'il faut respecter.
Je l'ai trouvée écrite sur le sable,
Et cependant, — voyez plutôt l'endroit, —
Le caractère en est ineffaçable;
Que la morale en aille à qui de droit!

Vous qui passez le long des grèves,
Lorsque brille la lune ou quand le temps est noir,
Si vous craignez les mauvais rêves,
Ne vous attardez pas le soir.

ALIX.

COMPLAINTE.

Un époux long-temps adoré
Peignit à moi flamme amoureuse.
De plaisir seul avais pleuré ;
De son bonheur étais heureuse.
Me délaisse perfide Avnel,
Son cœur est plus froid qu'une pierre.
Fuirai, moi, de son vieux castel,
Irai revivre en ma chaumière.

Hélas! puisqu'ai perdu son cœur,
Indigne rivale Isabelle.
Moi, je succombe à ma douleur,
Moi, qui suis l'épouse fidèle.
Il rejette, méchant Avnel,
Tendre Alix pour une âme fière.
Maudissant son vilain castel,
Pleurerai toujours ma chaumière.

Naguère ai connu vrai bonheur ;
Simplicité fut mon partage;
Mais ore, au sein de la grandeur,

Le vois fuir vers une autre plage.
Oh! pour toi seul, méchant Avnel,
Quittai ma parure première.
Pour m'emmener dans ton castel,
Tu m'arrachas de ma chaumière?

Ah! malgré ce poids étouffant,
Je resterais si j'étais mère.
Un seul baiser de mon enfant
Calmerait ma douleur amère.
Adieu! je fuis, perfide Avnel,
Dieu bon entendra ma prière:
Rendrai, loin d'odieux castel,
Dernier soupir dans ma chaumière.

LA BRÈCHE AU DIABLE.

IMPRESSION.

A M. G.-S. TREBUTIEN.

Quel esprit de vertige en ces lieux me poursuit ?
Quel instinct m'a guidé ? quel espoir m'a séduit ?
Moi, qui chéris les bois, les roses, la verdure,
Moi, dont le cœur n'attend qu'une émotion pure,
Moi, qui crains les tableaux au grand poëte offerts,
Quel rêve m'a conduit jusqu'au seuil des enfers ?

Comme un novice athlète, emporté sur l'arène,
Va conquérir le prix qu'une main souveraine
Accorde au plus brave lutteur,
Un désir curieux vers ces rochers m'entraîne,
Je cherche pour mon âme un souffle inspirateur.

Salut, débris éteint du volcan d'un autre âge ;
Tes flancs noirs divisés, suspendus dans les airs,
Ressemblent à ces murs, surgis du sein des mers,
Qui du peuple de Dieu permirent le passage,
Puis croulant à la fois sur de lâches guerriers,
Altérés de sang, de carnage,
Engloutirent le roi, les chars et les coursiers !

Ce ruisseau fugitif qui se plaint dans l'abîme,
Semble jeter des sons de blasphême et de crime.
Il réveille dans l'âme un écho sépulcral,
Et je dirais qu'il vient du royaume infernal,
Si je n'avais cueilli sur son rivage humide
Un bleu myosotis, que le courant rapide
Respectait comme un dernier don,
Un don gracieux et timide
Créé par la nature en ce lieu d'abandon.

Mais quand on a gravi cette roche orgueilleuse,
On revoit les hameaux, et l'âme radieuse
Se repose de son effroi.
On retrouve le ciel, on respire, on s'arrête:
Tout dit que l'on possède un Eden sur sa tête,
Un Enfer au-dessous de soi.

Tandis que l'univers sous un joug idolâtre
Courbait son front humilié,
De mystères impurs ce lieu fut le théâtre:
Les Druides puissants dans ces lieux ont veillé.
Mais ainsi que ces dieux d'argile
Qui s'écroulaient devant la croix,
On vit tomber leur temple et leur autel fragile
Sitôt que le Seigneur eut élevé la voix.

Au pieux saint Quentin, pasteur sage et fidèle,
Satan disputa ce séjour;

Il résista long-temps, mais cet ange rebelle
Du lieu de leur combat fut chassé sans retour,
Et le ciel consacra la modeste chapelle
Où toujours les chrétiens offrent leurs vœux touchants
Avec les tendres fleurs de la saison nouvelle.
En priant le vrai Dieu de féconder leurs champs.

Foudroyé par le saint que la grâce divine
Remplissait d'un ardent courroux,
Le fier Satan, vaincu dans ses efforts jaloux,
Pour rentrer aux enfers sépara la colline:
Le sol ouvert trembla, le rocher se fendit,
Le feu tonnant du gouffre alentour s'étendit.
Le ruisseau détourné s'éloignant du bocage,
Vint jusqu'ici rouler ses flots,
Et du sein refermé d'une terre sauvage
Une horrible clameur, un dernier cri de rage
Attrista les lointains échos.

Ainsi le réprouvé conservant son audace,
Avec un rire affreux, signal du désespoir,
Voulut au moins laisser la trace
De sa haîne et de son pouvoir.

Dans ces arbres touffus quand la tempête crie,
Quand ces rocs sont froissés par les vents en furie,
Quand tout paraît fléchir sous un charme fatal,
On doit craindre de voir l'ange odieux du mal,

Prêt à reconquérir le céleste héritage,
Aux lueurs des éclairs, au fracas de l'orage,
S'élever tout à coup de l'abîme infernal!

Quand la terre et les cieux, quand le soleil et l'ombre
Semblent lutter entre eux dans l'espace plus sombre,
Noir chaos déchiré par des sillons de feu,
On doit craindre de voir au sommet de la roche
            Satan, qui du ciel se rapproche,
Balancer un moment la puissance de Dieu!

Il est de ces terreurs que cherche une âme grande,
Il est de ces tableaux qu'un poëte demande:
Il dispute les temps aux orageux destins,
            Et comme l'ardente sybille,
Noble création d'un rêve de Virgile,
Il jette aux aquilons ses oracles divins.

Celui que le génie élève sur sa cime
Doit le bénir encore en mourant sa victime.
Que sa foudre en mon sein jette un rayon vainqueur!
Que son souffle puissant m'inspire un chant sublime!
Mes plus nobles élans dorment tous dans mon cœur!

Pour tirer de sa lyre une note brûlante,
            Digne de son émotion,
Pour comprendre ces lieux, il faut être Le Dante,
Pour oser les chanter, il faut être Milton!

Mais moi, jeune héritier d'une muse plus tendre,

Moi dont les vains accents n'attendent que l'oubli,
J'aime mieux soupirer, j'aime mieux faire entendre
Un chant près de la tombe où sommeille Joly [1].

D'une foule éclairée elle obtint le suffrage;
Ses talents du théâtre embellissaient les jeux.
Maintenant plus de chants, de concerts ni d'hommage;
Elle n'entend, hélas! que les vents orageux
Qui gémissent dans le feuillage!

Entouré de cyprès, d'arbustes odorants,
Sur le pic du rocher son monument s'élance
Entre le deuil et l'espérance...
Il attire souvent des pas indifférents!

Mais moi, près d'un ami méditant sur sa cendre,
J'ai pesé tristement la valeur d'un laurier,
Et j'ai dit: « C'en est fait, je n'y veux plus prétendre! »
Et ce nouvel adieu sera-t-il le dernier?...

Voici l'autel offert à la mélancolie;
De beaux vers que dicta le plus pur sentiment,
Parfument cette enceinte où le monde s'oublie.
Fuyons... j'ai trop pensé; quittons ce monument!
J'ai senti tour à tour dans mon âme ravie
La terreur, la surprise et l'attendrissement:

(1) Célèbre actrice du Théâtre Français, morte à Paris le 5 mai 1798.

C'est une fleur de plus aux printemps de ma vie,
Une fleur que je veux bien souvent respirer !
C'est pour mon luth pensif un nouveau chant d'alarmes,
C'est une larme encore ajoutée à mes larmes ;
Car mon luth et mes yeux ont appris à pleurer !

Octobre 1829.

LA RENCONTRE.

BALLADE.

A M. ESCHER.

Non loin d'un bois de la Neustrie antique,
En s'arrêtant, le voyageur surpris,
Veut contempler un monument gothique
Qui semble fier de ses pompeux débris.
C'était ici qu'autrefois dame Isaure
Près d'un époux coulait de tristes jours;
Il était vieux, et son épouse encore
Ne connaissait le charme des amours.

Mais seule un soir, descendant la colline,
Elle aperçut le jeune et beau Robert
Qui revenait des champs de Palestine,
Et l'aborda dans un sentier désert.
Elle s'effraie à chaque propos tendre;
Pour s'éloigner que d'efforts superflus!
Lors sans parler il se fit mieux entendre;
Le jour fuyait, elle ne fuyait plus.

Or, ce Robert était l'ami d'enfance

De qui jadis elle reçut la foi ;
Heureux passé!... las! depuis son absence
Un châtelain la tenait sous sa loi.
La chaste dame, agitée, attendrie,
Voyant le preux, doutait de son retour ;
Du temps passé souvenance chérie,
Avait soudain ranimé leur amour.

Dans la chronique on dit qu'avec tristesse
Elle revint au castel un peu tard.
Elle était bonne, et plus d'une caresse
Calma l'effroi du confiant vieillard.
Ne faut médire en contant cette histoire :
Le pauvre époux fut trompé, dira-t-on ;
Le mal, hélas! est trop facile à croire,
Et si j'osais, vraiment je dirais non.

LA FIDÉLITÉ DU CHATELAIN.

BALLADE.

A M. JULES LEFÈVRE.

Ho ! Madame la comtesse,
Pourquoi donc cette tristesse ?
Je vous aime assurément.
Ici commandez en reine ;
Vous êtes ma souveraine,
Je vous le dis loyaument.

Vous avez riche cassette,
Longue robe violette,
Et beau manteau de brocard ;
Vous avez bague et couronne,
Triple collier qui rayonne...
Mais moins que votre regard.

Votre douce haquenée
Mieux qu'une châsse est ornée
Et vous porte fièrement.
Avec un si beau rosaire
On prîrait comme un vicaire,
Rien que par amusement.

Chaque figure de sainte
Dans votre missel est peinte
Avec le goût le plus fin ;
Vos pages, vos damoiselles
A vous servir sont fidèles....
Que vous manque-t-il enfin?

Pour quelqu'affaire innocente
Vers le soir si je m'absente,
C'est toujours avec regret ;
Mais du moins, dans votre chambre,
En juillet comme en décembre,
Il vous reste mon portrait.

Aux avenantes fillettes,
Aux peureuses bachelettes
Je fais parfois les doux yeux ;
Je suis, dit-on, téméraire,
Je fais pester tante ou frère.....
Mais je vous aime le mieux.

Lorsque jeune fiancée
Avec moi seule est laissée,
Oh ! mon déplaisir est grand !
Je pense à vous, je me signe ;
Puis, hélas ! Je me résigne ;
C'est un devoir de mon rang.

Quand vous viendrez à surprendre

Un baiser que j'irai prendre,
Dites par réflexion :
« On me ressemble, on doit plaire;
« Ce baiser, la chose est claire,
« C'est à mon intention. »

Ne croyez pas que je raille;
Adeline a votre taille,
Isolette a votre œil noir,
Loïse a votre peau blanche,
Zoé, votre front qui penche
Quand vous dites : au revoir!

Claire a votre cil humide,
Rose a votre sein timide,
Alix, vos cheveux tressés.
Mais, par sainte Marguerite,
Vierge à la palme bénite,
Toutes vous les surpassez.

Il en faut une centaine
Pour m'offrir, ô châtelaine,
Les attraits qui sont en vous.
Croyez donc, ma tout aimable,
A l'amour inexprimable,
De votre fidèle époux!

EDVIGE ET ROBERT.

CHRONIQUE DU XV[e] SIÈCLE.

A MADAME LOUISE LE PRESTRE.

Loin du soleil ardent, sous les longs rameaux verts
On se plaît à rêver dans les forêts ombreuses ;
On écoute souvent les vagues écumeuses
Gémir en se berçant au vaste lit des mers ;
Accents gais ou plaintifs, les sons de l'harmonie
Parlent à la pensée une langue infinie ;
On comprend le regard et l'haleine des fleurs ;
De l'oiseau du printemps on suit la douce trace ;
On aime de l'iris les spendides couleurs ;
On attache une idée au nuage qui passe ;
On chérit le cyprès que la liane enlace,
Seuls amis du tombeau déshérité de pleurs.
Tout cela porte en soi charme de poésie,
Tout cela fait sentir la vie,
Epure les plaisirs et calme les douleurs.

Mais d'une femme aimable, au gracieux sourire,
On est encor plus enchanté ;
La fraîcheur de l'esprit, les parfums de bonté

Sont des charmants trésors que près d'elle on respire,
Et notre âme s'embaume, et notre luth s'inspire
D'un mot doux et touchant que son cœur a dicté.

✪

Edvige n'avait plus de mère,
Plus de mère... la pauvre enfant!
Edvige possédait ses brebis, sa chaumière,
Puis un cœur tendre, simple, et que rien ne défend.
Sur les pelouses de la rive
Assise en gardant son troupeau,
Elle chantait ballade ou romance plaintive.
C'était la perle du hameau,

Epris de sa grâce naïve,
Un jeune page du château
Sans cesse lui jurait une amour éternelle.
« Edvige, disait-il, régnait seule en son cœur;
« D'un amoureux retour dépendait son bonheur... »
Et la sensible jouvencelle
Crut lire dans ses yeux cette ardeur si fidèle
Dont Robert, à ses pieds, se disait enflammé.
Le trait gagna bientôt le cœur de la bergère;
Elle était seule sur la terre:
De l'isolement naît le désir d'être aimé.
Seize ans à peine étaient son âge;
Son âme avec le temps s'attachait davantage
Et chérissait l'espoir d'un heureux avenir.

L'image de Robert en songe retracée
Jusque dans son sommeil occupait sa pensée.
Les doux nœuds de l'hymen devaient-ils les unir ?

« Toi seule es belle, mon Edvige,
Dit-il, en l'embrassant un jour ;
Oui, j'ai trouvé l'objet que rêva mon amour.
Mais tu répands des pleurs ; oh ! dis-moi qui t'afflige ?
— Ce sont, mon bien aimé, des larmes de plaisir.
— Tiens, j'ai détaché de leur tige
Ces roses qui, pour toi, m'ont dit de les choisir. »

Sur son cœur à ces mots tendrement il les pose,
Et des larmes sans prix roulent sur chaque rose.
Edvige oublie alors ses récentes douleurs.
Attendrie et surtout émue,
Sans oser rien répondre elle arrête sa vue,
Tantôt sur son amant et tantôt sur les fleurs.
Robert en ce moment à la douce imprudente
Exprimait les transports d'une âme encore ardente,
Mais à ses pleurs touchants ne mêlait pas ses pleurs !

Le soir revenant en silence
Vers son humble chaumière, en guidant son troupeau,
La bergère en rêvant s'avance
Non loin des peupliers des jardins du château.
Elle croit distinguer à travers le feuillage
Des traits qu'elle chérit : ce sont les traits du page.
Le perfide, à genoux, mais déjà plein d'orgueil,

De la coquette châtelaine
Ecarte le voile de deuil,
De guirlandes de fleurs l'enchaîne,
Et semble demander la faveur d'un coup d'œil;
Ses pleurs voluptueux expriment son ivresse....
Il ose peindre son désir,
Et couvre de baisers une main qu'on lui laisse,
En feignant de l'en dessaisir.

Le charme est dissipé devant les yeux d'Edvige;
Son cœur troublé se serre et retient un soupir.
« C'est ainsi qu'il m'aimait! il savait donc trahir! »
Dit-elle, et son pas se dirige
Loin d'un tableau si déchirant.
Dans ses veines s'allume un feu qui la dévore.
A sa triste demeure elle arrive en pleurant,
Chancelle sur le seuil, et s'efforçant encore
De prononcer un nom qu'elle n'achève pas.....
La fraîcheur de ses traits soudain se décolore;
Sa subite pâleur annonce le trépas;
Sa main devient glacée; à peine elle respire;
Et les yeux fixés sur la fleur
Que Robert, le matin, déposa sur son cœur,
Sans accuser l'ingrat... en l'aimant... elle expire.

Personne par des soins tendres et consolants,
Quand venait son heure dernière,
N'adoucit ses maux accablants;
Le désespoir lui seul vint fermer sa paupière.

Elle n'arracha pas le bouquet de son sein;
Comme un être insensible elle quitta la vie....
Et le page inconstant revint le lendemain
Près du ruisseau, dans la prairie:
Il l'attendit long-temps... il attendit en vain.

LE CHATEAU DE BONNEVILLE.

A M. ULRIC GUTTINGUER.

Partout, fier conquérant, je retrouve ta trace;
Il n'est pas une pierre, il n'est pas une place
Où ton grand nom ne soit inscrit.
Les remparts écroulés, les vieilles citadelles
Ont encor des voix solennelles
Qui rendent le héros présent à mon esprit.

O Guillaume, avec moi tu daignes correspondre;
Je te vois, je te parle et je t'entends répondre
A mes poétiques accents.
Ce noble privilége appartient à la lyre;
Le poëte, quand il s'inspire,
Comme à ses familiers parle aux maîtres puissants.

Ainsi donc, arrêté devant cette ruine,
Moi, pauvre pélerin que ta gloire illumine,
Je t'aborde sans hésiter,
Et ce que tu m'apprends dans ton rude langage,
Pour le transmettre d'âge en âge,
Au siècle qui m'entend j'aime à le répéter.

Ce castel en débris renaît à ma pensée

Paré de sa splendeur dès long-temps effacée ;
Il s'emplit de tes chevaliers;
Te voilà radieux à la haute fenêtre
D'où ton regard voit apparaître
La flotte destinée à tes exploits guerriers.

Pour la rebellion ce fut trop d'indulgence;
Puisqu'Harold est coupable, il faut une vengeance
Qui châtie un fol orgueilleux.
Tous tes loyaux barons épousent ta querelle;
L'honneur au combat les appelle;
Leur famille adorée a reçu leurs adieux.

Le Saint Père a parlé; vogue ou le ciel t'envoie ;
A ton premier signal poussant un cri de joie
Tes fiers Normands ont répondu;
Et ce bruit précurseur du long fracas des armes,
Eveillant de sombres alarmes,
A semé la terreur chez l'Anglais éperdu.

La bannière *aux Lions* dans les airs se déploie,
Un vent heureux se joue entre ses plis de soie,
La flotte marche sur les flots.
Le castel la regarde assis sur son rivage;
Et dans les cieux plus d'un présage
Rend dignes de leurs chefs soldats et matelots.

Ils ont pour triompher de l'ennemi rebelle,
Des chevaux au pied leste, à l'ardente prunelle,

Des casques d'or étincelant,
Des glaives acérés, des flèches foudroyantes,
Des reliques édifiantes,
Ils ont Guillaume,—et puis la chanson de Roland!

Prestiges de la gloire et de la poésie,
Le cœur se réjouit, l'esprit se rassasie
De vos charmes fascinateurs!
Vous revêtez les lieux, après leur déchéance,
De cette autre magnificence
Que n'altèrent le temps ni les mutilateurs.

Ce rivage est paré d'un souvenir sublime;
C'est assez pour l'éclat d'une auguste victime
Qu'un rayon pur sur son tombeau;
C'est assez qu'une fleur sur l'antique chapelle,
Quand cette fleur est immortelle;
Un diamant suffit sur un divin lambeau.

Tout parle dans ces lieux de la grande conquête.
Le grave historien pour y fouiller s'arrête,
Le poëte pour y rêver.
Ils y trouvent partout la date séculaire,
Et la légende populaire
Que l'esprit de ces bords a su nous conserver.

Oui, la Touque et la Dive ont gardé la mémoire
De ces nombreux vaisseaux où s'embarqua la Gloire,
Cette compagne du Bâtard.

Leurs flots harmonieux ont une voix sonore
Pour redire et redire encore
Le chant de Taillefer au moment du départ.

Faut-il le répéter, cet hymne des batailles,
Sous cette porte immense, au pied de ces murailles
Que leur écho ferait croûler?
Les troupeaux alentour paissent une herbe tendre,
Les nids d'oiseaux s'y font entendre....
Ces hôtes innocents n'allons pas les troubler.

Laissons régner la paix dans cette solitude;
Le silence pieux, la douce quiétude
Sont réservés à ce séjour.
Le concert de la lyre au bain de sang trempée
Vaut-il la charmante épopée
Que le rossignol chante au sommet de la tour!....

LA PROMENADE SUR L'EAU.

BALLADE.

A M. GEORGES MANCEL.

Partons, il en est temps :
L'oiseau des mers s'élance,
Et la nacelle se balance
Sur les flots inconstants.

Viens, Thérèse, voici l'aurore.
Parcourons tous deux à loisir
Certain trajet que ta jeunesse ignore :
Voguons aux rives du plaisir.
Faut-il te supplier encore ?
Partons, etc.

Le ciel n'a pas un seul nuage :
Le destin doit nous protéger.
Près d'un amant crains-tu quelque naufrage ?
Mon amour veut tout partager,
Car il est aussi du voyage.
Partons, etc.

Tu vois, de blanches marguerites

J'ai couronné mon frêle esquif.
Contre les vents, loin des bords que tu quittes,
Oh ! j'ai plus d'un préservatif :
Ton sourire et ces fleurs bénites.
Partons, etc.

Et bientôt sur l'onde magique
Ils s'isolèrent tous les deux.
Puis le flot seul, si j'en crois la chronique,
Entendit en passant près d'eux
Finir le refrain poétique.
Partons, etc.

On dit qu'à son retour la belle,
Sans prier la Reine des cieux,
Le soir, passa tout près de la chapelle,
Et n'osait pas lever les yeux.—
Jeunes filles, priez pour elle !

Craignez, jeunes amants,
Le calme et le silence,
Quand la nacelle se balance
Sur les flots écumants!

LA CHATELAINE DE BONVOULOIR.

BALLADE.

A M. ARSÈNE HOUSSAYE.

A la porte d'un beau domaine;
Un soir pélerin languissant
Demandait pour son âme en peine
Regard doux et compatissant
Octroyé par la châtelaine.
D'abord personne n'entendit :
En vain il chantait sur sa lyre,
Mais quel mal causait son martyre?
Le vieux conteur ne l'a pas dit.

Bientôt sur son balcon gothique
La dame du castel s'en vint,
Ecoutant la tendre supplique,
Et tout d'abord se ressouvint
De cet air si mélancolique.
Lors bien bas elle répondit;
Et n'en fut que mieux entendue.
Que dit-elle à cette heure indue?
Le vieux conteur ne l'a pas dit.

Sans beau page ni damoiselles,
La noble dame en son manoir
Restait close entre ses tourelles,
Quand le sire de Bonvouloir
Guerroyait chez les infidèles.
Or, une fée avait prédit
Le danger de sa longue absence;
L'oracle se trompait, je pense?...
Le vieux conteur ne l'a pas dit.

Cependant la baronne hésite,
N'osant encor s'apitoyer.
Le trouvère se plaint, s'irrite;
De son frère il fut l'écuyer,
Faut-il que sa vertu l'évite?
Il pleurait, elle descendit:
D'un amour juré dès l'enfance
Avait-elle encor souvenance?
Le vieux conteur ne l'a pas dit.

Elle ordonna que le portique
S'ouvrît au pauvre voyageur.
En ce moment, dit la chronique,
Pieux dessein guidait son cœur,
Car le temps était diabolique.
L'heureux ménestrel s'applaudit
D'être à couvert jusqu'à l'aurore,
N'eut-il qu'un doux rêve.... on l'ignore,
Le vieux conteur ne l'a pas dit.

RONDEAU

DEMANDÉ A L'AUTEUR POUR UNE FÊTE

DONNÉE A MADAME LA BARONNE DE....

Au temps jadis, quand devers son castel
Jeune baronne, après vœu paternel,
Etait conduite; alors c'était grand' fête.
Tous les vassaux venaient, bannière en tête,
Lui rendre hommage et devoir personnel.

Longue harangue et chant d'un ménestrel
Lui prédisaient bonheur pur, éternel.
Le temps nouveau, Madame, a fait conquête
Du temps jadis !

Mais, devers vous, nous voilà sans appel
Accourus tous, offrant sur votre autel
Encens et fleurs dont on n'a pas fait quête,
Tendre respect, âme à vous servir prête :
On se croirait dans ce jour solennel
Au temps jadis !

LE MIRACLE DES ROSES.

LÉGENDE.

A M. LÉCHAUDÉ D'ANISY.

« Si Dieu, ma foi ! n'est pas content,
Il sera donc bien difficile.
Je lui consacre un assez bel asile ;
Quelle âme aussi zélée en pourrait faire autant ?

« Afin d'orner cette abbaye,
J'ai fait venir de l'étranger
Des gens de l'art, qu'il fallut engager
A très-grands frais, pour voir ma parole obéie.

« Il est vrai qu'un péril affreux
Compromettait mon existence,
Quand au Seigneur, avec pieuse instance,
Je fis vœu d'accomplir ce dessein généreux.

« Mais, avec moi, sa créature,
Dieu ne peut pas être en retour.
Ce que je fais, je sais fort bien qu'un jour
Il doit me le payer au ciel avec usure.

« J'ai pris leurs peintres, leurs sculpteurs
A l'Allemagne, à l'Italie;
Et c'est par eux que je me concilie
Les saints du paradis, ces puissants protecteurs.

« Il ne faut pas qu'une telle œuvre,
Par la mordieu! traine en longueur;
A tous mes gens je sais tenir rigueur,
Et moi-même au besoin je me ferais manœuvre. »

Ainsi disait mons Nicolas,
Sire et baron d'Estouteville,
Rusé vieillard, dévot assez habile,
Qui déjà sur là-haut spéculait ici bas.

Par zèle et par économie,
Il transformait en ouvriers
Ses serviteurs, ses vassaux, ses fermiers,
Braves gens qu'indignait sa fausse prud'homie.

En les accablant de travail
Il les forçait à l'abstinence.
Le jeûne était de rigide ordonnance...
Il traitait les vilains moins bien que son bétail.

La révolte était imminente
Parmi ces hommes affamés;
Et maints complots allaient être formés,
Sans les secours secrets d'une enfant prévenante.

Oui, Marie, ange de bonté,
Assez peu fille de son père
Par la figure et par le caractère,
Contre son avarice armait la charité.

Chaque soir avec diligence
Elle portait aux ateliers
Du pain, du vin, produit de ses deniers,
Retardant le moment marqué pour la vengeance.

Son père un soir la rencontra
Qui s'acquittait du même office :
Ayant soupçon de quelque préjudice,
En un très-grand courroux tout d'abord il entra.

— « Que portez-vous dans votre robe,
En le cachant avec grand soin ?
D'un tel mystère avez-vous donc besoin ?
Certe ! on ne cache ainsi que ce que l'on dérobe.

— « Ce sont des roses et de l'eau. »
Répond la généreuse fille
Dont la main tremble et dont le regard brille....
— On eût fait de la scène un ravissant tableau.

— « Il n'est pas permis qu'on se joue
D'un père digne de respect.
Votre embarras à bon droit m'est suspect :
On ment quand la rougeur ainsi monte à la joue. »

C'était bien vrai, la pauvre enfant
Souffrait de son pieux mensonge.
Mais vainement son courage prolonge
Le gracieux refus dont elle se défend.

Pour que les ordres de son père
Sans plus tarder soient accomplis,
De son satin elle écarte les plis,
Et des roses soudain viennent joncher la terre

Du vase, au même instant penché,
S'échappe une onde claire et pure.
Le châtelain dont l'esprit se rassure,
N'en est pas plus guéri de son hideux péché.

Dieu, sans les vertus de Marie,
N'aurait jamais vu d'un bon œil
Le monument d'avarice et d'orgueil
Dont le méchant baron enrichit la Neustrie.

Mais tant de vertu rayonna
Dans cette enfant chaste et pieuse,
Vivante fleur, la plus miraculeuse,
Que du nouvel autel Dieu ne se détourna.

Allez donc à Valmont (1), mes frères

(1) L'abbaye de Valmont-en-Caux, située sur la route de Dieppe à Fécamp, fut fondée en 1116, par suite d'un vœu que fit en Terre sainte Nicolas d'Estouteville menacé de perdre la vie.

Avec simplicité de cœur,
Des saints rosiers qu'arrose le Seigneur,
Respirer les parfums vainqueurs des vents contraires.

Laissez la froide impiété
Nier de saintes et douces choses.
On croit sans peine au miracle des roses,
Quand on sent vivre en soi l'esprit de charité.

LA DÉCLARATION.

BALLADE.

A M. EDOUARD VASTEL.

Au lieu du chaume et du vieil arbre,
Mon seul bien, mon unique abri,
Si j'avais un jardin fleuri,
Un beau lac, un palais de marbre,
O ma belle! crois-en ma foi,
Tout cela, ce serait pour toi.

Si j'avais ce que l'on raconte
Des trésors du grand sénéchal,
Si j'avais le manteau ducal
Ou bien la couronne de comte,
O ma belle! crois-en ma foi,
Tout cela, ce serait pour toi.

Si j'avais trois forêts superbes,
Vingt prés, bordés de frais ruisseaux,
Si j'avais quatre cents vassaux,
Cent troupeaux et trois mille gerbes,
O ma belle! crois-en ma foi,
Tout cela, ce serait pour toi.

Si j'avais sur une bannière
Un large écusson tout doré,
De la dame de Montboré
Si j'avais la riche litière,
O ma belle! crois-en ma foi,
Tout cela, ce serait pour toi.

Si dans mon sein j'avais deux flammes,
Si j'avais deux rêves d'espoir,
Si j'avais deux pensers le soir,
Si j'avais deux cœurs et deux âmes,
O ma belle! crois-en ma foi,
Tout cela, ce serait pour toi.

Je n'ai rien qu'un humble hermitage,
Vingt ans et le travail du jour;
Mais que j'obtienne ton amour,
J'aurai la richesse en partage.
Tous tes chagrins, donne-les moi,
J'en ferai du bonheur pour toi.

LES BONTÉS DE LA CHATELAINE.

BALLADE.

A M. WAINS-DESFONTAINES.

Ah! quel ennui d'être le page
D'une dame de haut lignage!
Sur mon honneur, j'aimerais mieux
En Lorraine comme en Bretagne,
Chevaucher seul dans la campagne,
Par un temps noir et pluvieux!

Elle est en vérité trop bonne;
Sans cesse auprès de sa personne
Elle m'appelle en souriant.
Et de sa robe, j'imagine,
Elle ôterait la douce hermine
Pour garnir mon manteau brillant.

Car de tous les gens du domaine,
Grâce à la noble châtelaine,
Moi je suis le mieux accoutré.
J'ai des glands d'or, des plumes blanches,
Et comme aux fêtes et dimanches,
Tous les jours on me voit paré.

A sa table j'ai mes franchises ;
De sirops et de friandises
Elle me nourrirait, je crois !
Elle me regarde, et ne mange,
Ayant sans doute à son bon ange
Fait vœu de jeûner maintes fois.

Mais chaque soir dans sa chapelle,
Quand elle m'enferme avec elle,
Oh ! je murmure en l'y suivant !
Nous restons seuls et sans lumière,
Et tout en faisant la prière,
Elle est distraite bien souvent.

Elle a toujours quelque parole,
Douce, flatteuse et bénévole,
A me répondre à tout propos.
Mais elle exige une lecture
De quelque amoureuse aventure,
Quand c'est le moment du repos.

Dès le matin à sa toilette
Elle m'appelle et me répète
Une morale à son plaisir.
Je deviens rêveur, non sans cause,
Car je pense à toute autre chose,
Puis elle me gronde à loisir.

Tout en faisant un peu la moue,

Il faut pourtant que je l'avoue,
Elle est digne de soins constants.
Ses vertus sont inattaquables;
Elle a cent qualités aimables…
Mais, hélas! elle a quarante ans.

Pour récompense elle m'impose
Parfois que ma bouche dépose
Sur sa noble main un baiser.
Sans mentir, sur le cou d'Annette,
La vive et brune bachelette,
J'aimerais mieux le déposer.

Ah! quel ennui d'être le page
D'une dame de haut lignage!
Autant pour moi vaudrait l'exil.
J'attends mon jour de délivrance :
Quand donc finira ma souffrance?
Quand Monseigneur reviendra-t-il?

LA MÉSALLIANCE.

BALLADE.

À M. F.-G. BERTRAND.

Vous voilà donc fiancée
A Raymond le roturier.
A ce point s'être abaissée !
Ah ! ma sœur, j'en suis blessée :
Peut-on ainsi s'oublier ?

Pour un logis sans tourelle
Vous quitterez le château ;
Vous vivrez en pastourelle,
Sans page ni damoiselle
Et sans hermine au manteau.

A sortir du haut lignage
Votre esprit s'est résigné ;
Autant vaudrait le veuvage :
Au contrat de mariage
Le Roi n'aura pas signé.

Vous serez notre vassale ;
Vous n'aurez plus d'écusson ;

Vous n'aurez pas de grand'salle
Pour la fête patronale,
Pas de droits sur la moisson.

Fallait épouser messire
Le baron Jean d'Alvincour.
Hélas! votre gloire expire;
Vous languirez; j'en soupire!
Vous ne verrez point la cour.

—Non; mais loin du rang suprême,
Près de l'ami de mon cœur,
Qui ne vit que pour moi-même,
J'aurai le destin que j'aime:
Paix, simplicité, bonheur!

LE PÊCHEUR D'ATHIS.

A M. F. BOISARD.

Le ciel était sans tache et l'onde sans murmure,
On respirait partout les parfums du printemps;
Les fleurs voilaient leur sein; les zéphyrs inconstants
Passaient timidement sans rider la verdure;
Le soleil, descendant au bord de l'horizon,
Semblait laisser la terre au plus mol abandon;
Le rossignol caché sous le discret feuillage
        Exhalait son dernier ramage;
        Les saules étaient sans accord;
L'heure du soir sonnait : chacun rentrait au port.

        Un pêcheur assis sous l'ombrage,
Oubliant son bateau, sa rame et ses filets,
Des derniers feux du jour admirait les reflets,
Et goûtait, loin du bruit, la fraîcheur du rivage.
        Devant un spectacle si beau
Il cherchait à calmer une tendre démence,
        Et, l'œil tourné vers le hameau,
        Il chantait sa douce romance:

✿

        « Moments, coulez; j'attends le soir!
        C'est l'heure où l'âme consolée

Voit une image révélée
Par la rêverie et l'espoir.
Moments, coulez; j'attends le soir!

« Le calme renaît dans mon cœur
Quand l'ombre descend sur la plaine;
La première étoile ramène
L'oubli d'une amère douleur:
Le calme renaît dans mon cœur.

« O beau jour! avec mes adieux
Emporte mon inquiétude,
Et renvoie à ma solitude
Un rayon de la paix des cieux,
O beau jour! avec tes adieux!

« Puis-je encore espérer la paix?
Il n'en est plus lorsque l'on aime;
Hélas! je m'abusais moi-même.
Bonheur rêvé, tu me trompais!
Puis-je encore espérer la paix?

« Réponds, dois-tu m'aimer un jour,
Toi que j'adore sans partage?
Parmi les fleurs de ce rivage
Tu laissas un parfum d'amour:
Réponds, dois-tu m'aimer un jour?

« Il n'est plus de sommeil pour moi.
La lune brille sans nuage,

Mais dans mon cœur seul est l'orage;
Et ces pleurs disent que sans toi
Il n'est plus de sommeil pour moi.

« Si tu connaissais mon tourment,
Oh! si ton cœur voulait m'entendre;
Ton cœur moins rebelle et plus tendre
Ne me plaindrait-il qu'un moment,
Si tu connaissais mon tourment?

« Pour ardeur qui ne peut finir
C'est un baiser que je réclame!
Si l'amour est sujet de blâme,
Combien de cœurs sont à punir
Pour ardeur qui ne peut finir! »

✪

On dit qu'une voix consolante
Jusqu'à son oreille parvint.
Etait-ce de Lucy la voix douce et tremblante?
On ne peut l'affirmer.... mais bien tard il revint
Dans sa demeure solitaire.
Il redisait un chant de plaisir et d'amour;
Et ses filets, sa rame et sa barque légère
Sur l'onde à l'abandon restèrent jusqu'au jour.
Et le pâtre du voisinage,
Passant par là le lendemain,
Ramassa le long du chemin
Un ruban qui semblait détaché d'un corsage.

LA JEUNE MÈRE.

ROMANCE.

A MADAME STÉPHANIE LE GENTIL.

« Sur mon sein qui seul te défend
Repose à l'abri de l'orage;
Ton œil se ferme, ô mon enfant!
Ce berceau te plaît davantage.
Le ciel, en créant ton destin,
    Me rattache à la terre:
Oh! mon cœur connaît donc enfin
    Le bonheur d'être mère!

Tendre bouton, fleuris en paix
Auprès de la rose flétrie!
Parmi les nuages épais
Viens briller, étoile chérie!
Dieu rend le calme au sentiment,
    L'espoir à la misère;
Il fait succéder au tourment
    Le bonheur d'être mère!

D'un nœud rompu gage adoré,

Tu viendras, mon amour l'espère,
Sur la tombe où j'ai tant pleuré,
Apprendre le nom de ton père.
Tu n'auras point été nourri
    Du lait d'une étrangère.
Avec mon sein serait tari
    Le bonheur d'être mère! »

Mais son fils, mourant sur son cœur,
Brisa sa coupe d'espérance...
Quel fut l'excès de son malheur!
Peut-on dépeindre sa souffrance?...
Son regard sombre et déchirant
    Se fixant sur la terre:
« J'ai connu, dit-elle en pleurant,
    La douleur d'être mère! »

1829.

LE COTEAU DE MONDEVILLE.

A M. FRÉDÉRIC LEPAGE.

Combien j'aime ce lieu par vos soins embelli,
Asile où le cœur est rempli
D'une paix suave et profonde!
On y peut respirer le silence et l'oubli :
Ce n'est pas le désert, et ce n'est plus le monde!

Cet élégant jardin, par ses mille détours,
Conduit, jusqu'au sommet de la riche colline,
Dans l'heureux hermitage où s'écoulent vos jours.
Et là, vers la voûte divine,
On voit de la cité voisine
A l'horizon lointain se dresser les dix tours!

Votre douce retraite, au soleil qui la dore,
Ainsi qu'un pavillon des rives du Bosphore
Se dessine avec grâce au dessus des rameaux;
Cette demeure aérienne
Entend la harpe éolienne
Qui charme les heureux hameaux.

Hélas! le premier jour où dans ce lieu paisible,

Conduit par l'amitié, je dirigeai mes pas,
Poussé par l'aquilon, un orage terrible
Fit entendre ses longs éclats.
Je vis un peuplier svelte, jeune, flexible,
Résister avec peine au despote invisible ;
Témoin de ce combat, je me disais tout bas :
« A cet arbre offensé ressemble le vrai sage ;
« De son siècle rebelle il endure l'outrage,
« Et s'il se penche, il ne rompt pas. »

Quand la terre étalait sa parure nouvelle,
Quand l'ombrage et les fleurs s'offraient à nos désirs,
Quand nous voyions briller la saison la plus belle,
Une place était vide au sein de nos plaisirs
Dans la demeure paternelle.....
Un de vos fils manquait à nos vagues loisirs ;
Nous redemandions sa présence
Comme l'on redemande un parfum aux beaux jours,
Et devant vous, de son absence
Si nous n'osions parler, nous y pensions toujours !

Après les vents glacés qui balottaient sans cesse
Le vaisseau du peuple français,
S'élève un doux zéphyr qui redit nos succès.
Vous avez retrouvé votre ardente jeunesse,
Et votre cœur a palpité
Des transports d'une sainte ivresse,
En saluant la liberté.

Heureux de nos combats qu'un triomphe couronne,
Mais lassé de ce bruit qui toujours m'environne,
          Avant le retour des hivers,
Altéré de parfums plus doux que ceux d'Asie,
Je viendrai quelquefois à vos bocages verts
          Demander de la poésie,
Et sur mon luth muet retrouver quelques airs !

1830.

LA PRÉFÉRENCE.

BALLADE.

« Oh! c'est bien vrai, ma bonne mère,
J'aime le myrte aux rameaux verts,
Qui sous notre toit tutélaire
Ne craint pas le vent des hivers.
Mais j'aime mieux encore
Les fleurs du frais gazon
Et le vieux sycomore,
Parure de notre vallon.

« Ma sœur, enfant plein de folie,
J'aime le bouquet de jasmin
Dont la fleur pudique et jolie
Cherche à se cacher dans ton sein.
Mais j'aime mieux encore
Les fleurs du frais gazon
Et le vieux sycomore,
Parure de notre vallon.

« J'aime aussi, par reconnaisance,
Le chêne à demi dépouillé
Qui vous rappelle ma naissance

Et parle de votre amitié.
Mais j'aime mieux encore
Les fleurs du frais gazon
Et le vieux sycomore,
Parure de notre vallon.

« J'aime le saule funéraire
Qui reçoit des rayons dorés,
Et sur la tombe de mon frère
Etend ses rameaux éplorés.
Mais aussi j'aime encore
Les fleurs du frais gazon
Et le vieux sycomore,
Parure de notre vallon. »—

Or, un soir, dans un trouble extrême,
Julien pour la première fois
Avait dit tendrement : « Je t'aime! »
A la bergère de son choix,
Et le disait encore,
Assis sur le gazon,
Sous le vieux sycomore
Que l'on voit au fond du vallon.

JEANNE BACON

LA CHATELAINE DU MOLLEY.

LÉGENDE DU XIV[e] SIÈCLE.

A M. ANDRÉ POTTIER.

Ne riez pas des merveilleux récits.
Nos bons aïeux, au coin de l'âtre assis,
En égayaient leurs hivers adoucis.

C'était souvent quelqu'histoire touchante,
Franche toujours d'intention méchante;
L'un la raconte ou celui-ci la chante.

Et quand parfois d'un trait vif et piquant
Le fabliau s'armait en provoquant,
C'est le mal seul qu'il allait attaquant.

✿

Jeanne Bacon, la forte châtelaine,
Fut douce et bonne et ne fut point hautaine;
On eût dit d'elle une vertu romaine.

Elle portait lourde armure de fer;
On admirait sa taille et son grand air:
Elle eût bravé Satan jusqu'en Enfer.

On ne voyait dans sa mâle parure
Perles ni fleurs, mais fine ciselure
Au bon poignard pendant à sa ceinture.

Aux malheureux, durant les froids hivers,
Sa charité faisait des dons divers,
Et n'oubliait les bons, ni les pervers.

Malgré cela, pleins de haine et d'envie,
Des ennemis en voulaient à sa vie;
Par trois barons elle était desservie.

A tout moment contrainte à batailler,
Sur son donjon, sans presque sommeiller,
Il lui fallait se tenir et veiller.

Un jour qu'au loin s'amassait une armée,
Contre ses droits par le Diable animée,
Jeanne pria, d'un saint zèle enflammée.

« Seigneur, dit-elle, oh! qu'il me soit permis
D'apprécier quels sont ces ennemis!
Entre vos mains mes destins sont remis.

« Ces gens ligués, de sang jamais avares,
Me sont à moi Philistins et barbares;
Permettrez-vous mon deuil et leurs fanfares! »

Or, le castel de créneaux couronné,

De bois épais était environné ;
Un prompt assaut pouvait être donné.

Plus d'une fois Jeanne apporta la preuve
De sa valeur mise à plus d'une épreuve.—
Par circonstance elle était presque veuve.

Soumise à Dieu, fidèle à son époux
Qui du destin subissait le courroux,
Elle était prête à frapper les grands coups.

Dieu fut propice, et le bois de la Plège,
Se dérangeant par un heureux manége,
Lui laissa voir les mouvements du siége.

Vers son castel d'immenses légions
Se dirigeaient par nombreux bataillons,
Dont les cimiers jetaient mille rayons.

Jeanne, sans peur, ne fut pas sans surprise.
La noire trame étant du moins comprise,
Il fallait faire échouer l'entreprise.

En un instant rassemblant ses soldats,
Elle donna le signal des combats,
Et l'ennemi fléchit devant ses pas.

Il fallait voir s'enfuir comme hirondelles,
Atteints au dos d'entailles non mortelles,
Tous ces guerriers qu'on citait pour modèles.

Ils détalaient en poussant de grands cris,
Et déclarant qu'ils n'étaient point appris
A batailler avec malins esprits.

En défendant son propre territoire,
Jeanne devait obtenir la victoire,
Car où trouver zèle plus méritoire ?

Et puis, hélas ! son époux cette fois
N'était point là partageant ses exploits ;
Il gémissait captif chez les Danois.

Mais du Molley chaque habitant fidèle
Pour sa rançon donna riche vaisselle,
Bons écus d'or, ou joyaux, ou dentelle.

Pour délivrer le noble prisonnier
On vit venir apporter leur denier
L'humble pasteur, le pauvre marinier.

La châtelaine était tout attendrie
De tant d'amour, de tant d'idolâtrie.
A leur seigneur ils rendaient sa patrie.

Aussi, plus tard, de l'argent par boisseaux,
De vastes champs divisés par morceaux
Furent le prix des généreux vassaux.

Tout le Bessin garde en bonne mémoire
Jeanne Bacon, ses vertus et sa gloire.
Bien des grands rois n'ont pas si belle histoire

LES ENFANTS PERDUS.

BALLADE.

À MADEMOISELLE ÉMÉLIE LE FLAGUAIS.

(MADAME FÉLIX-HENRY.)

La promenade n'est plus belle :
Réveille-toi, petite sœur ;
C'est ton Eugène qui t'appelle.
Réveille-toi, ma douce Adèle ;
Voici la nuit ; j'ai froid, j'ai peur.

Viens-t-en ! Que dira notre mère ?
Nous serons grondés tous les deux.
Es-tu si bien sur cette terre
Qui n'a ni gazon, ni fougère ?
Rouvre pour moi tes beaux yeux bleus.

Au foyer la flamme pétille ;
Si tu savais ! je souffre ici.
Viens-t'en, tu seras bien gentille ;
Tu m'as couvert de ta mantille,
Mais je tremble et suis tout transi.

Sœur, entends-tu donc ? je frissonne ;
Pourquoi ne me réponds-tu pas ?

Tu dors ; la neige t'environne ;
Si j'étais grand, ma toute bonne,
Je t'emporterais dans mes bras.

De nos pas on cherche la trace,
Disant : « Voyez les étourdis ! »
Tends-moi la main, que je t'embrasse !
Réchauffe-moi, le vent me glace ;
Mes pauvres pieds sont engourdis.

Pendant qu'à la forêt voisine
Nous ramassions un peu de bois,
La neige a blanchi la colline,
Le clocher, la vieille ruine,
Qui nous ont guidés tant de fois !

Mais pourquoi jouer de la sorte ?
Bon ! je vous laisse avec les loups.
Vous vous moquez de moi, n'importe !
Je comprends, vous faites la morte !
Méchante, je m'en vais sans vous !

Comment trouverai-je ma route?...
Hélas ! tout seul je me perdrais.
L'homme noir nous a vus sans doute ;
Il est là peut-être... il m'écoute ;
Il me prendrait si je pleurais.

Puisque tu ne veux pas m'entendre,
Je vais me coucher près de toi.

Sans murmurer je vais attendre :
Le bon Dieu saura nous défendre ;
Mais surtout ne pars pas sans moi.

Et l'enfant la tenant pressée,
S'endort du sommeil de la sœur
Déjà violette et glacée....
L'instant d'après, sa voix lassée
Ne disait plus : « J'ai froid, j'ai peur ! »

RONDEAU

SUR LE CHATEAU DE FONTAINE-HENRY.

Gentil manoir, dont la grâce charmante
Aux doux pensers dispose l'âme aimante,
Mon luth en main, je viens te visiter;
Mais ton écho voudra-t-il écouter
Le lai d'amour dont mon cœur s'alimente?

Au bon Henri de qui la gloire augmente
Lorsque l'on songe à sa vertu clémente,
Tu dois ton nom que j'aime à répéter,
Gentil manoir!

Sous tes lambris, heureux près d'une amante,
Qu'elle s'appelle Armide ou Bradamante,
Du monde entier peut-on s'inquiéter!
Pour qu'un poëte ici vienne habiter,
Oui, quelque fée a tiré de sa mante
Gentil manoir!

L'ABSENCE.

COMPLAINTE.

Le bien aimé, l'ami fidèle
N'est plus ici;
Je préfère à rose nouvelle
Triste souci.
La pâle fleur de la montagne
Rappelle, hélas!
Celui que mon cœur accompagne
Là-bas, là-bas.

Que l'ange d'amour le protége
Le jour, la nuit!
Plus loin que ces cimes de neige,
Sans guide, il fuit.
Il n'entend ni ma plainte amère
Ni mon soupir.
Je prie, et quoi qu'en vain j'espère,
C'est un plaisir.

J'étais tranquille sous l'ombrage
Le premier jour
Où j'appris dans un doux langage

Tout son amour.
Et quelques pleurs se répandirent ,
Et je tremblais ,
Et soudain mes sens tressaillirent ,
Je chancelais.

Depuis ce moment plein de charmes,
Il est à lui ,
Ce cœur flétri par les alarmes
Et par l'ennui.
Mon œil dans l'onde ou le nuage
Lit son retour.
Et chaque aurore me présage
Plaisir d'amour.

Que les jours d'absence et d'attente
Me semblent longs !
Rapportant une âme constante
Dans ces vallons ,
Reviendra-t-il à la chaumière
Fixer son choix ,
Et, chaque soir, à la prière
Mêler sa voix ?

Il est parti l'âme marrie ,
L'honneur parlait.
La gloire aux bords de sa patrie
Le rappelait
Ah ! pourquoi les lieux où l'on aime ,

Ces lieux charmants,
Ne sont-ils le séjour suprême
Des vrais amants?

L'EMIGRATION.

ROMANCE.

Répétez au loin la romance
Du voyageur,
Vallons, un rayon d'espérance
Luit dans mon cœur!
Je viens aux monts de l'Helvétie
Passer mes jours;
Je cherche la vierge choisie
De mes amours.

Oui, j'ai pu quitter ma patrie,
Et sans douleurs,
Quand les pommiers de la Neustrie
Etaient en fleurs.
Pour moi fleuves, forêts, campagnes
Ne sont plus rien,
Mais seulement dans les montagnes
Est tout mon bien.

Dans sa chaumière Caroline
Pleure un àmant:
Souvent l'écho de la colline

Dit son tourment.
J'ai passé loin de la vallée
De longs moments,
Elle se rappelle isolée
Nos doux serments.

Quand j'abandonnai la montagne,
Tout éploré,
Celle que je veux pour compagne
A tant pleuré!
Je disais: Va, j'ai grande envie
De revenir;
J'emporte, pour charmer ma vie,
Ton souvenir.

Je vais revoir dans sa chaumière
Mon seul trésor:
Des pleurs vont mouiller ma paupière,
Mouiller encor.
Ces pleurs vont s'unir à ses larmes,
Mon cœur au sien.
Oh! qu'un tel espoir a de charmes!
Et c'est le mien!

Brises, portez-lui la romance
Du voyageur,
Et ranimez par l'espérance
Son triste cœur!

Dieu, hâtez l'heure fugitive!
Hâtez mes pas!...
Et mon luth se tait, et j'arrive,
Et ne meurs pas!...

LE CLOITRE DE SAINT-WANDRILLE

SONNETS.

A M. L'ABBÉ OLIVIER.

On vous a tout ravi, natures désolées,
Qui n'avez ici bas ni bonheur, ni repos!
Au milieu d'étrangers vous errez exilées,
Sans cesse rencontrant le crime et ses suppôts.

Vous aviez autrefois, dans le creux des vallées,
Quand le malheur sur vous levait ses lourds impôts,
De divines maisons d'anges mortels peuplées,
A vos longs désespoirs ouvertes à propos.

Mais le siècle a détruit ou rendu solitaires
Ces séjours protecteurs, ces pieux monastères
Où l'on se recueillait pour monter dans les cieux.

Vieux cloître! qu'a-t-il fait de tes vertueux hôtes,
Partageant nos chagrins et priant pour nos fautes?
—Des proscrits, comme toi, qui croules sous mes yeux.

✠

Moi qui reste l'ami de toutes les ruines,

Je t'adresse en passant un salut douloureux,
Tandis que les forêts des prochaines collines
Pleurent autour de toi ton destin rigoureux.

J'apporte une oraison à tes pierres divines,
Veuves de leurs époux humbles et généreux ;
Et pour m'agenouiller j'écarte les épines
Qui recouvrent le sol long-temps foulé par eux.

Sympathique à ton deuil, une vigne sauvage
A l'un de tes débris attache son feuillage,
Que le vent orageux incline tristement.

Tout pres, un oiseau chante, abrité sous l'ogive....
—L'oiseau, l'arbuste et moi, pauvre âme trop pensive,
Nous sommes confondus au même sentiment!

✠

Honte, honte éternelle à cette bande noire
Qui s'en alla partout sapant, démolissant
Les monuments sacrés du culte et de l'histoire,
Charriés par monceaux dans un fleuve de sang

Pour elle qui hâtait son infâme victoire,
Sans doute le granit n'était pas innocent.
Sotte et lâche fureur! crime étrange, illusoire!
Proscrire et mutiler, ah! c'est être impuissant!

Ils n'ont pas tout détruit ces cupides vandales,
Vous nous restez encor, merveilles ogivales!

Et quand même aujourd'hui tout serait abattu ,
Manquerait-on jamais d'un rameau , d'une pierre ,
Pour figurer la croix aux mains de la prière ,
Et pour servir d'autel aux yeux de la vertu !

LE CONVOI DU FRÈRE.

A MA SŒUR.

Celui-là que l'on porte à son lit funéraire,
Celui que je pleure aujourd'hui,
C'était mon frère,
Mon pauvre frère;
Je n'avais plus que lui!

Dans notre chaumière déserte,
Oh! que ferai-je désormais?
Quatre fois elle s'est ouverte
Aux cercueils de ceux que j'aimais!

Ma mère partit la première,
Puis mon vieux père, puis ma sœur;
Moi je m'en irai la dernière,
N'ayant plus d'appui pour mon cœur.

Un poison rapide et funeste
Les a tous frappés, ils sont morts;
Et moi j'existe, et moi je reste,
Et je suis faible, ils étaient forts.

Les caresses de notre père,

Ses baisers renaissaient pour nous,
Quand, pour parler de notre mère,
Nous nous pressions sur ses genoux.

Celui-là que l'on porte à son lit funéraire,
Celui que je pleure aujourd'hui,
C'était mon frère,
Mon pauvre frère;
Je n'avais plus que lui.

Cher Paul, ta douce complaisance
Prouvait tant d'amitié pour moi!
J'étais plus gaie en ta présence,
Plus heureuse en filant pour toi.

De tous les périls de la vie
Avec toi je ne craindrais rien:
Une sœur, ce n'est qu'une amie,
Mais un frère, c'est un soutien.

Nombreuse était notre famille,
Et près du foyer généreux
Il n'est plus qu'une pauvre fille,
Il n'est plus qu'un cœur douloureux.

La vie a-t-elle une espérance
Qui m'attache encore au hameau?
Non.... plus on sentit la souffrance,
Et mieux on dort dans le tombeau.

Celui-là que l'on porte à son lit funéraire,

Celui que je pleure aujourd'hui,
C'était mon frère,
Mon pauvre frère;
Je n'avais plus que lui.

Ici plus de cœur qui m'entende
Et plus personne pour aimer.
Ah! cette demeure est trop grande,
Comment oser m'y renfermer?

Mon Dieu! la mort est maladroite!
Seule, j'aurai peur en ces lieux;
Ma tombe serait plus étroite,
Le gazon me garderait mieux.

Sainte Marie, ô ma patrone!
Autre mère à qui j'appartiens,
Priez le Seigneur qu'il me donne
La part qu'il a donnée aux miens.

Et vous qui plaignez l'orpheline,
Vous qu'intéressent ses douleurs,
Pendant que le convoi chemine
Au moins ne séchez pas mes pleurs!

Celui-là que l'on porte à son lit funéraire,
Celui que je pleure aujourd'hui,
C'était mon frère,
Mon pauvre frère;
Je n'avais plus que lui!

LA FONTAINE DE GISORS.

Avant que de partir pour les pays lointains,
Voulez-vous conjurer de sinistres destins ?
Chevalier, venez boire à la source enchantée :
Ses merveilleux effets l'ont partout réputée.
Elle a plus de pouvoir que ces philtres vantés,
Breuvages de l'Enfer sur la terre apportés.
Aux périls, chevalier, la gloire vous entraîne,
C'est une autre maîtresse, une autre sonveraine ;
Mais parfois son secours est vain contre la mort,
Et victime bientôt d'un généreux effort,
Bien loin du sol natal on exhale sa vie,
Pleurant une espérance à l'exilé ravie ;
On gît dans une tombe au rivage étranger,
Ayant au cœur un poids qui ne peut s'alléger.
On succombe au milieu d'une plaine fumante,
Sans que des pleurs de mère et des baisers d'amante
Rendent cruel et doux le moment de l'adieu ;
Et s'endort-on toujours avec l'aide de Dieu !...
Mais non loin de Gisors est l'admirable source,
Qui sous l'herbe et les fleurs cache son humble course ;
Là, prêts à s'enroler sous le saint étendart,
Les croisés allaient boire à l'heure du départ,

Certains de revenir sur la terre natale,
Vainqueurs d'une fortune ou riante ou fatale.

Avant que de quitter le paternel foyer,
Trouvère, pélerin, pasteur ou chevalier,
Au *Réveillon* venez, voyageurs, venez boire!
Oh! croyez et buvez: le salut, c'est de croire;
Et quel que soit le bord où vous portiez vos pas,
Le chemin du retour ne se fermera pas!

LES REPROCHES DE LA CHATELAINE.

BALLADE.

A MON FRÈRE ADRIEN.

Vous avez tort, Monsieur le comte,
De vous mettre en un tel courroux.
Vous croyez ce qu'on vous raconte;
Mais fort souvent, le savez-vous?
Chaque soupçon devient mécompte
Pour un mari sombre et jaloux.

✿

Vous faisiez une moue horrible
A la fin du dernier tournoi,
Parceque j'ai paru sensible
Aux hommages de notre roi.

Quand pour vous c'était une gloire,
Vous restiez confus et fâché,
Sans cesse au mal tout prêt à croire,
Au moindre mot effarouché.

Vous m'achetez pour ma toilette

Plus que je n'ose désirer,
Et puis vous m'appelez coquette
Lorsque je viens à me parer.

Vous avez brûlé la romance
Où jeune et gentil troubadour
Exprimait si bien la souffrance
Qui suit un hymen sans amour.

Vous avez tort, Monsieur le comte,
De vous mettre en un tel courroux.
Vous croyez ce qu'on vous raconte;
Mais fort souvent, le savez-vous?
Chaque soupçon devient mécompte
Pour un mari sombre et jaloux.

✪

Au château pélerins sans nombre
Demandent l'hospitalité;
Mais vous avez peur de votre ombre :
Un froid refus leur est jeté,

Vous avez renvoyé mon page;
Il était pourtant mon filleul.
Autant me mettre en une cage,
Autant me coudre en un linceul.

Je voudrais être vieille et laide,
Mais laide à faire fuir les gens,

Ce serait peut-être un remède
Contre vos soupçons outrageants.

Il n'est bruit qui ne vous émeuve.
Vous criez avant d'être mort.
Au moins, attendez une preuve
Pour vous plaindre et gronder si fort!

Vous avez tort, Monsieur le comte,
De vous mettre en un tel courroux.
Vous croyez ce qu'on vous raconte;
Mais fort souvent, le savez-vous?
Chaque soupçon devient mécompte
Pour un mari sombre et jaloux.

✿

Mon noble époux, prenez-y garde,
Ce point fut assez débattu :
Grille, verroux et hallebarde
Conservent mal une vertu.

Ne craignez-vous pas que l'on dise
D'un ton méchamment défensif :
« Si Monseigneur se formalise,
« C'est qu'il en a quelque motif. »

Grondez, criez, criez encore;
La guerre, c'est votre élément.
Du triste ennui qui vous dévore
Cela vous distrait un moment.

Des fêtes que la cour annonce
Votre rigueur me privera.
Mais à la fin, s'il se prononce,
Certes ! le Roi se fâchera.

Allons pourtant, Monsieur le comte,
Votre esclave a pitié de vous.
M'aimer ainsi, c'est une honte !
Que la paix soit faite entre nous ! —
A pardonner je suis trop prompte,
Car on doit punir les jaloux.

LE GARDE-CHASSE.

BALLADE.

Allez-vous-en, beau garde-chasse,
Je ne veux pas que l'on m'embrasse!
Entendez-vous un braconnier?
Pendant que votre temps se passe,
Il met à mort votre gibier.

Ici, pendant qu'avec galanterie,
Audacieux comme un page du Roi,
Sournoisement vous dites à Marie
Vaines douceurs dont il faut qu'elle rie,
Vos protégés sont dans un grand émoi.
Allez-vous-en, etc.

Dans la forêt je n'ai rien pris, je pense,
Hormis ces fleurs pour me faire un bouquet.
Mais nul édit n'en a fait la défense;
On peut chasser sans titre ni dispense,
Quand en ne prend que pervenche et muguet!
Allez-vous-en, etc

Pour repartir je m'étais dépêchée.
Je moissonnais tout en vous évitant;

Aux églantiers je me trouve accrochée.....
Je ris, Monsieur, mais je suis très-fâchée,
Car au logis ma famille m'attend.
Allez-vous-en, etc.

A quoi donc sert d'être modeste et sage,
D'aller toujours seule dans la forêt,
Fuyant la danse et les jeux du village,
Pour respirer la fraîcheur de l'ombrage,
Si quelqu'un vient vous tenir en arrêt!
Allez-vous-en, etc.

Quand le vieux duc saura cette conduite,
Il tancera monsieur très vertement.
Comme un archer vous mettre à ma poursuite,
Me faire peur, me rassurer ensuite,
Cela mérite un double châtiment.
Allez-vous-en, etc.

De ses larcins il faut que l'on réponde:
Avez-vous droit de m'arrêter ainsi?
Prendre un baiser quand je crie et je gronde;
Je veux demain l'apprendre à tout le monde,
A votre maître,—à mon futur aussi!

Allez-vous-en, beau garde-chasse,
Je ne veux pas que l'on m'embrasse!
Entendez-vous un braconnier?
Pendant que votre temps se passe,
Il met à mort votre gibier.

LE VOYAGE DES CLOCHES.

BALLADE.

A MADAME GABRIELLE SOUMET-DALTENHEYM.

Chrétiens, les temps prédits sont proches;
Demain Jésus mourra pour nous.
Aujourd'hui vont partir les cloches,
Vous entendez leurs derniers coups.

De ces gentes pélerines
Rome est le but souhaité.
Dans la ville aux sept collines
Le saint temps est mieux fêté.
C'est là que plus de voix pleurent,
C'est dans ces murs que demeurent
Les deux apôtres martyrs.
Cité de miséricorde,
C'est enfin là qu'on accorde
L'indulgence aux repentirs.

Chrétiens, les temps prédits sont proches;
Demain Jésus mourra pour nous.
Aujourd'hui vont partir les cloches,
Vous entendez leurs derniers coups.

Elles feront le voyage
Dans un vaisseau de cristal.
Un céleste personnage
Veille sur leur saint métal.
Sans craindre qu'un maléfice
Dans les flots les engloutisse,
Elles parviendront au port.
Leur voix, que l'écho répète,
Doit au moins rester muette
Le jour où le Christ est mort.

Chrétiens, les temps prédits sont proches ;
Demain Jésus mourra pour nous.
Aujourd'hui vont partir les cloches,
Vous entendez leurs derniers coups.

Regardez, on les détache
Des sommités de la tour.
Avant que Satan le sache,
Seront-elles de retour ?
Ce sont des anges fidèles
Qui les prennent sur leurs ailes,
Sans en redouter le poids ;
Et si le diable, ou son gendre,
En passant voulait les prendre,
Il s'y brûlerait les doigts

Chrétiens, les temps prédits sont proches ;
Demain Jésus mourra pour nous.

Aujourd'hui vont partir les cloches;
Vous entendez leurs derniers coups.

Petits garçons, jeunes filles,
Qui suivez le droit chemin,
Le deuil est dans vos familles,
Il faudra jeûner demain.
Mais allez voir le navire,
Avant qu'un malin zéphire
Le dérobe à tous les yeux.
Puis, aux oreilles rebelles
Vous en direz des nouvelles,
Comme ont fait nos bons aïeux.

Chrétiens, les temps prédits sont proches:
Demain Jésus mourra pour nous.
Aujourd'hui vont partir les cloches,
Vous entendez leurs derniers coups.

Que l'on prépare un baptême
Ou qu'il arrive un convoi,
On n'aura pour un duc même,
Ni sonnette, ni beffroi.
Il faut un morne silence
Et l'austère vigilance
Autour du sacré tombeau,
Jusqu'à l'aurore prédite
Où le Christ, qui ressuscite,
Rallume le grand flambeau.

Chrétiens, les temps prédits sont proches ;
Demain Jésus mourra pour nous.
Aujourd'hui vont partir les cloches,
Vous entendez leurs derniers coups.

Pour assister à *Ténèbres*,
Quittez brocard et velours,
Et que des manteaux funèbres,
Femmes, soient vos seuls atours.
Pleurez comme Jérémie
Dieu mourant dans l'infamie
Pour nous sauver de l'Enfer,
Car vraiment la race humaine
Ne valut jamais la peine
Qu'on la payât aussi cher !

Chrétiens, les temps prédits sont proches ;
Demain Jésus mourra pour nous.
Aujourd'hui vont partir les cloches,
Vous entendez leurs derniers coups.

Adieu les ardents cantiques
Qui s'élançaient dans les airs !
Adieu les accents mystiques !
Adieu les joyeux concerts !
Vous que leur bruit fait revivre,
Jusqu'à Rome pour les suivre
Vos vœux seraient superflus :
Leur volée est moins sonore....

Vous les entendez encore,
Vous ne les entendez plus !

Chrétiens, les temps prédits sont proches;
Demain Jésus mourra pour nous.
Vous avez vu partir les cloches,
Tintant bien bas leurs derniers coups.

Mais, on sait qu'elles reviennent
Avec les dons du printemps;
Et leurs patrons se souviennent
Des cœurs purs ou pénitents,
Ressemblant aux hirondelles,
—Un peu moins légères qu'elles,—
Chez nous on les voit toujours
Rapporter les violettes,
Et les blanches paquerettes,
Ce firmament des beaux jours.

Chrétiens, les temps prédits sont proches;
Demain Jésus mourra pour nous.
Vous avez vu partir les cloches,
Tintant bien bas leurs derniers coups.

Laissons donc ces voyageuses
Nous quitter pour d'autres bords,
Tandis que des mains pieuses
Vont grincer d'âpres accords.
Prions et prenons courage:

Les tours seront en veuvage
Jusqu'au nouveau *Gloria*.
Puis la cloche rapportée,
Ainsi qu'une âme exaltée
Chantera l'*Alleluia*.

Chrétiens, les beaux jours seront proches :
Jésus ressuscitant pour nous,
Annoncé par le bruit des cloches,
Aura vaincu l'Enfer jaloux.

LOUVIGNY.

SONNET.

A M. ET A MADAME JULES DAJON.

Amis hospitaliers, dans votre beau domaine
Comme un frère souvent vous m'avez convié.
Des ennuis près de vous j'abandonne la chaîne
Et prends celle de l'amitié.

Ici, des orangers la douce et pure haleine
Verse la poésie au cœur extasié;
Là, les arbres géants élèvent sur la plaine
Leur front jamais humilié.—

Beau manoir, grands jardins, romantiques allées,
De rameaux et de fleurs solitudes voilées,
Oh! vous enchantez l'âme et captivez les sens!

Car une aimable fée ajoute à cet empire,
Décoré par l'époux que son regard inspire,
Son charme gracieux et ses traits ravissants.

LE DRAGEOIR.

BALLADE.

A M. EMILE SOUVESTRE.

N'est-il pas bien beau, ma chère,
Egayé d'un nain moqueur,
Ce drageoir qu'à ma grand'mère
Donna le roi, son seigneur?
L'or près de l'ivoire y brille,
Plus d'un saphir y scintille.
C'est un meuble de famille.
Mais à vous, bonne et gentille,
Je l'offre de très-bon cœur.

Dans mon grand bahut de chênc
Enfermé, je le gardais;
Un refus me ferait peine,
Si de vous je l'entendais.
Moi, plus vive, je suppose,
Quand l'on m'offrait quelque chose,
Collier, bague, ou ruban rose,
Sachant quel plaisir on cause,
Tout d'abord je me rendais.

Pourquoi donc faire la moue
En regardant cet objet?
La rougeur monte à la joue
Au moins quand on a sujet.
Mais, ma tête en vain se creuse,
Qui vous rend donc si peureuse?
J'ai droit d'être généreuse.
Pour vous rendre bien heureuse
Je nourris plus d'un projet.

Moi qui suis sœur d'un vidame
Et veuve d'un chevalier,
Moi, très-riche et noble dame
Qui pour rien compte un millier,
Moi, toute or, toute dentelle,
Je puis bien, ma jouvencelle,
Donner une bagatelle;
J'ai là-bas dans ma tourelle
La boutique d'un joaillier.

Si c'était quelque doux gage
Offert par le bel Yvon,
Sans plus faire la sauvage,
Vous ne lui diriez pas non.
Je sais qu'il est votre idole:
Un amant charme et console.
Vous aimez, petite folle,
Doux regard, douce parole,
Vous n'aimez pas le bonbon.

Aux jardins de mon domaine
Promenez-vous à loisir.
Qu'Yvon souvent vous y mène,
Selon votre bon plaisir.
Eh ! mon Dieu ! fût-on duchesse !
Fait-on bruit de sa noblesse ?
Foin de ce grand air qui blesse ! —
Moi, pourvu qu'on m'intéresse,
Plaire aux gens est mon desir.

Mon père aimait votre père,
Sa grande ferme il la tient.
J'occuperais votre frère,
Mais son travail le soutient.
Leurs vertus, touchante histoire,
Du village sont la gloire;
J'en conserve la mémoire.
J'aime, vous pouvez m'en croire,
Tout ce qui vous appartient.

— Yvon, dont la fiancée
Comptait sur un doux serment,
Eut bientôt l'âme enlacée
Par un nouveau sentiment.
Oh ! châtelaine maudite,
Baisant la pauvre petite,
Elle donna, l'hypocrite,
Le drageoir à Marguerite,
Elle lui prit son amant.

LE CRUCIFIX DE DIVES.

LÉGENDE.

A M. A. CANEL.

Dives pour le Sauveur est un séjour de choix :
Je n'en veux de preuve certaine
Que ce qu'il advint autrefois
En sa faveur.... Je tiens le fait de ma marraine.

On sait que ce village est au bord de la mer :
Aussi la pêche fournit-elle,
Durant l'été comme en hiver,
A ses bons habitants une moisson fidèle.

Un jour, ces mariniers trouvèrent une croix
Qui dans leurs filets s'était prise.
Ils étaient plus heureux qu'adroits,
On se rend aisément compte de leur surprise !

Or, au même moment, les pêcheurs de Cabourg,
— C'est le nom d'un prochain village, —
Dans leurs filets d'un poids plus lourd,
Trouvèrent de Jésus la vénérable image.

A l'église aussitôt ce trésor fut porté :
On lui fit faire une croix neuve,
Bien qu'il fût déjà disputé
Par les autres pêcheurs qui gardaient la croix veuve.

Mais la croix présentée aux bras toujours tendus
Se trouva trop large et trop haute.
Ces premiers soins étaient perdus ;
On refit le travail, ce fut nouvelle faute.

On avait pris mesure, et la croix maintenant
Etait trop frêle et trop petite.
Un prodige si surprenant
Décourageait l'esprit, rendait l'âme interdite.

On essaya long-temps, on ne put réussir,
Malgré mille efforts incroyables,
A rallonger, à raccoucir
Cette croix pour laquelle on se donnait aux diables.

Il fallut bien céder à la divine loi
Si puissante et si manifeste..
On fut éclairé par la foi :
Dives favorisé l'emporta sans conteste.

Car les deux saints pasteurs, dans un songe avertis,
Mirent l'accord en cette affaire ;
Et les plus rétifs convertis
Rougirent d'un débat au sujet d'un calvaire.

Le curé de Cabourg, sage et discret vieillard
Chéri de toute la contrée,
En grande pompe, sans retard,
A Dives transporta l'image révérée.

Ce fut un long cortége, un immense concours
De seigneurs, de vassaux, de prêtres.
On accourait des alentours,
Les manœuvres, les clercs, les serviteurs, les maîtres.

Les femmes, les enfants chantant l'*O crux ave!*
Portaient des cierges, des bannières.
Le miracle était bien prouvé;
On l'avait raconté dans toutes les chaumières.

Et quand on eut posé l'image sur l'autel
Où la croix veuve, au point suprême,
Se dressait, symbole immortel,
Elle alla sur le bois s'attacher d'elle-même.

Ne vous étonnez plus que ce saint crucifix
Soit nommé le trésor de Dives :
Des vents il brave les défis,
Il apaise les flots déchaînés sur les rives.

Sans doute vous direz: Pourquoi sont-ils passés
Les temps de semblables miracles ?—
Mais nos yeux en seraient blessés,
Comme nos cœurs sont sourds aux célestes oracles.

Heureux l'humble pêcheur dévot et courageux,
Qui croit à la sainte légende!
Dans les jours purs ou nuageux,
Son âme pour son Dieu garde la même offrande.

Comme lui le poëte errant sur une mer,
Mais sur une mer sans rivages,
Adoucit son exil amer
En chantant les récits, doux écho des vieux âges.

HYMNE A LA VIERGE.

— COMMÉMORATION DU PALINOD. —

A M. L'ABBÉ DANIEL.

O mère du Sauveur, auguste protectrice,
Aux nochers en péril tu rends le double azur.
Etoile aux blancs rayons dont la lueur propice
Eclaire un voyageur au bord du précipice,
Tu parles aux mortels de leur destin futur !

Tu vivais dans ton innocence,
Heureuse en ta simplicité,
Quand un messager d'espérance
Visita ton obscurité.
T'interrompant dans tes prières,
Tu baissas tes chastes paupières :
Tu sentis tes vœux combattus....
Les lis au parfum sans mélange
Qui brillaient dans la main de l'ange
Etaient moins purs que tes vertus !

Soumise à la volonté sainte
Qui donnait au monde un Sauveur,
Ton âme reçut avec crainte

La plus éclatante faveur.
Pour donner naissance au Messie
L'œil du Très-Haut t'avait choisie
Entre les vierges d'Israël ;
Et ton enfant, tendre victime,
Pour laver notre premier crime,
Devait mourir sur un autel.

C'est à toi que dans ses alarmes
Une mère doit recourir,
Tu comprends la voix de ses larmes,
Toi qui fus mère pour souffrir.
Lorsqu'à tes genoux qu'elle adore,
La veuve, en gémissant, t'implore
Pour l'enfant qui meurt dans ses bras,
Dans ton cœur son soupir réveille,
Hélas ! une douleur pareille
Qu'aux cieux jamais tu n'oublîras.

Ainsi qu'une brise embaumée
Qui vient des bosquets de Sarons,
Tu passas, d'un fils réclamée,
Sur la terre où nous languirons.
Gage de la sainte promesse,
Tu vins consoler la tristesse
Des proscrits du sacré jardin ;
Car du Serpent brisant la tête,
Tu devais après la tempête
Rouvrir les portes de l'Eden.

Rose mystique, rose blanche,
Fleur de la tige de Jessé
Dont le front virginal se penche
Par les zéphyrs du ciel bercé,
Brillante au milieu des étoiles,
A nos regards si tu te voiles,
Toujours ton sein nous est ouvert.
Ta bonté nous plaint, nous écoute;
Et tu nous as frayé la route
Qui mène au delà du désert!

Ravie aux voûtes radieuses
Sur les ailes des séraphins,
Au bruit des voix mélodieuses
Tu quittas nos étroits confins.
Aux bords où l'autre soleil brille,
Le Très-Haut t'appela: Ma fille!
Quand tu touchas les saints parvis;
Les hymnes d'amour retentirent,
Les élus trois fois te bénirent.—
Mais tu n'aperçus que ton fils!

Arche de l'antique alliance,
Héroïne de Bethléem,
Tu nous montres dans ta clémence
La nouvelle Jérusalem.
Reçois notre encens et nos plaintes;
Des fléaux souffrant les atteintes,
D'un juge nous craignons les lois.

Retrouve, au jour de sa colère,
De tes pleurs versés au Calvaire,
Et Dieu pardonnera deux fois!

Port de la vertu malheureuse,
Refuge des cœurs délaissés,
Dans cette vie aventureuse
On t'invoque, c'en est assez.
Tu visites l'âme isolée
Avec ses regrets exilée,
Et répondant à ses soupirs,
Tu lui fais connaître d'avance
Qu'il est encore une espérance
Plus douce que les souvenirs.

Quand sur les monts s'étend l'orage
Qui parle au nom de l'Eternel,
La colombe cherche un ombrage
Sous les verts palmiers du Carmel.
Ainsi, loin des troubles du monde,
D'une paix constante et profonde
Tu nous indiques le chemin.
Et la fleur flétrie, épuisée.
Se raminant sous ta rosée,
Promet un fruit le lendemain.

Reine des martyrs et des anges,
Ton trône domine les airs;
Les harmonieuses phalanges

Te célèbrent dans leurs concerts.
L'Enfer a connu ta puissance ;
Le doux charme de ta présence
Ajoute à la beauté des cieux.
Oh ! que ton saint nom qui m'inspire
Eveille toujours sur ma lyre
Des hymnes purs et glorieux !

Autrefois dans notre patrie
On te fêtait avec transports ;
Les trouvères de la Neustrie
Te vouaient leurs plus beaux accords.
Ils célébraient L'IMMACULÉE,
Qui de sa couronne étoilée
Répandait sur eux les rayons ;
Et moi, je viens, suivant leur trace,
A tes pieds sacrés que j'embrasse,
Retrouver leurs émotions !

O divine Marie ! ô Vierge tutélaire !
Toi qui comprends les pleurs qui roulent dans mes yeux,
Ton nom deux fois béni me rappelle ma mère
Qui m'a légué l'espoir d'un monde plus prospère
Dans ses derniers regards et ses derniers adieux !

LE JOUR DES ROIS.

BALLADE.

A MADEMOISELLE AMÉLIE BOSQUET.

A l'orphelin qui passe,
N'ayant ni feu ni lieu,
Ni pain dans sa besace,
Donnez, donnez de grâce
La part à Dieu!

C'est aujourd'hui brillante fête
Dans votre château, Monseigneur.
A votre porte je m'arrête;
Hélas! me tiendrez-vous rigueur?
Dans ce banquet si magnifique
Où le plaisir est triomphant,
Le gâteau redit ma supplique.
Ayez pitié du pauvre enfant!

A l'orphelin qui passe
N'ayant ni feu ni lieu,
Ni pain dans sa besace,
Donnez, donnez de grâce
La part à Dieu!

Si votre âme est compatissante,
Sur moi jetez au moins les yeux.
Ecoutez ma voix gémissante
Qui se mêle à vos chants joyeux.
J'ai perdu ma mère chérie;
Personne, hélas! ne me défend.
Au nom du ciel, je vous en prie,
Ayez pitié du pauvre enfant!

« A l'orphelin qui passe,
N'ayant ni feu, ni lieu,
Ni pain dans sa besace,
Donnez, donnez de grâce
La part à Dieu!

« La neige tombe sur ma tête,
Je n'ai nul recours ici bas,
Je ne puis braver la tempête,
Et le froid enchaîne mes pas.
Ici voulez-vous que je meure,
Cessant mes cris, les étouffant?
J'ai faim, ouvrez votre demeure....
Ayez pitié du pauvre enfant!

« A l'orphelin qui passe,
N'ayant ni feu, ni lieu,
Ni pain dans sa besace,
Donnez, donnez de grâce
La part à Dieu!

« Du riche le pauvre est le frère ;
La bienfaisance est un bonheur.
Ainsi me le disait ma mère,
Qui n'eut pour trésor que l'honneur.
Ah ! quand l'indigent vous supplie,
A vos foyers se réchauffant,
Un peu de pain lui rend la vie...
Ayez pitié du pauvre enfant !

« A l'orphelin qui passe,
N'ayant ni feu, ni lieu,
Ni pain dans sa besace,
Donnez, donnez de grâce
La part à Dieu !

« Mais votre festin se prolonge,
Et vous ne me répondez pas,
Comme si c'était un mensonge
Pour troubler un si gai repas !
Votre porte est impitoyable
Comme votre cœur.... et pourtant
Les mêts font plier votre table....
Ayez pitié du pauvre enfant !

« A l'orphelin qui passe,
N'ayant ni feu, ni lieu,
Ni pain dans sa besace,
Donnez, donnez de grâce
La part à Dieu ! »

Sans vaincre la joie insensée,
La plainte dura tout le soir ;
Et quand la nuit fut avancée,
La foule sortit du manoir.
Que trouva-t-elle à son passage ?
—En y pensant le cœur se fend !—
Un froid cadavre au doux visage....
Elle eut pitié du pauvre enfant !

Pour l'indigent qui passe,
N'ayant ni feu, ni lieu,
Ni pain dans sa besace,
Que la charité fasse
La part à Dieu !

LE VOYAGE DU SYLPHE.

BALLADE.

A M. JULIEN TRAVERS.

« Léger sylphe, en Terre-Sainte
Que se passe-t-il, dis-moi ?
Raymond n'entend pas ma plainte,
Me conserve-t-il sa foi ?
Dans son castel isolée,
Je regrette d'heureux jours.
L'œil tourné vers la vallée,
Je pleure et j'attends toujours.

« Si le plus sombre nuage
Te cache à mes yeux ce soir,
J'entends frémir le feuillage,
Et sens naître un doux espoir.
Approche de ma fenêtre :
Mon époux est-il vainqueur ?
Dis-le-moi ! D'un mot peut-être
Tu consoleras mon cœur. »

Ainsi parlait Isabelle
Au sylphe du vieux manoir.

—« Votre époux est infidèle,
Et ne veut plus vous revoir.
D'une jeune musulmane,
Qui le captive aujourd'hui,
Il habite la cabane,
Et son bon ange l'a fui.

« D'une antique renommée
Il a perdu tout l'éclat,
Et maintenant dans l'armée
On le nomme l'Apostat.
—Perfide, qu'osez-vous dire?
Puis-je croire à tant d'horreur?
Grand Dieu! mon cœur se déchire;
Fais que ce soit une erreur!

—« Ne vous mettez point en peine,
Reprend le sylphe imposteur,
Le sort, belle châtelaine,
Vous donne un consolateur.
Si mon discours vous irrite,
Je veux bannir vos soucis :
Ouvrez, de grâce, ouvrez vite,
Vos maux seront adoucis. »

Mais la noble et chaste dame
Quitte la grille à ces mots.
Elle s'indigne en son âme
D'ouïr un pareil propos.

En vain il pleure et menace
De mourir près du castel,
On a puni son audace :
Le sylphe était sire Adnel.

LE SECOND HYMEN.

CHRONIQUE.

Au manoir consolé tout annonce une fête:
A former d'autres nœuds le châtelain s'apprête;
Les jours de deuil ont disparu,
Comme ces passagers nuages,
Qu'emportent les brises volages,
Et les plaisirs ont reparu.

L'ange du vieux castel dans la tombe repose;
Des grâces, des vertus la même faux dispose!
Tendre fleur qu'abritaient les épis onduleux,
Tristement exilée aux jardins fastueux,
Elle a péri, flétrie et non pas moissonnée;
Et, depuis à peine une année,
Au ciel pour son repos on adressait des vœux.

Sur le muet gazon qui couvre tant de charmes
Son époux quelque temps a répandu des larmes....
Mais, hélas! encore un seul jour,
Et les vassaux verront une autre châtelaine
Dont l'orgueil est connu, commander à son tour;

Puis, peut-être l'époux, fatigué de sa chaîne,
Regrettera le temps de son premier amour !

On n'aime qu'une fois, et cette douce flamme,
Ce feu pur et sacré ne s'éteint qu'avec l'âme.
Le brûlant souvenir d'un premier sentiment
De tout second hymen est l'éternel tourment.

Tandis que les vassaux, dansant dans la campagne,
Avec ivresse, avec chaleur,
Expriment le plaisir qu'un doux rêve accompagne,
De leur joie une amie a sauvé sa douleur.
Vers l'enclos où dort sa compagne
Elle porte en tremblant ses pas.
Sans témoins elle arrive à la funèbre pierre,
Elle adresse au Seigneur une longue prière,
Puis murmure ces mots tout bas :

« O toi dont la touchante vie
Ne fut qu'un seul jour de bienfaits,
Se peut-il déjà qu'on t'oublie ?
Leurs cœurs sont-ils donc satisfaits ?

« Ta noble couronne est donnée
A l'héritière de Gisors,
Et la fête de l'hyménée
Succède à la fête des morts.

« Une autre occupera ta place

Dans le castel où tu régnais;
Ton souvenir déjà s'efface
D'un cœur qu'en mourant tu plaignais.

« Ainsi quand la rose s'effeuille
Au vent qui venait la briser,
Le frivole zéphyr accueille
D'autres fleurs de son froid baiser.

« Sur ce rivage, où ton sourire
Révélait la sœur des élus,
A chaque pas tout semble dire:
L'ange consolateur n'est plus! »

Puis, tirant de son sein le don que son amie,
Si vite rappelée ailleurs,
Lui légua quand parut l'heure de l'agonie,
Elle ajoûta ces mots en l'inondant de pleurs:

« Douce image qui m'es si chère,
Dernier don de son amitié,
Lorsque mon œil te considère,
Tout ici bas est oublié! »

Elle revint de la tombe isolée
Quand le beffroi sonnait l'heure du soir.
En vain aux jeux bruyants elle fut appelée;
Pleurer loin des plaisirs était tout son espoir.

L'ombre silencieuse a fui devant l'aurore ;
Les fêtes plus d'un jour doivent durer encore.
Le ministre de l'Eternel
Attend les deux époux au pied du saint autel.
Au milieu des transports d'une ivresse bruyante,
Le châtelain conduit son épouse brillante.
La foule d'Aloïse admire la beauté ;
Mais, hélas ! tous ses traits respirent la fierté.
Son règne en ce moment commence....
Les villageois alors se rappellent Elmance
Et sa candeur et sa bonté !

En traversant le cimetière
Dont un sentier conduit au lieu de la prière,
Le châtelain a tressailli ;
Pourquoi donc ?.... Aloïse elle-même a pâli....
De qui leurs pieds tremblants foulent-ils la poussière ?...
Une glace brisée a retenu leurs pas ;
C'est un portrait perdu qu'ils n'apercevaient pas.
Le comte alors s'incline et ramasse... ô surprise !
L'image de l'objet qui mourut dans ses bras.
Il frémit... pour toujours sa foi lui fut promise !
Il voudrait fuir loin de ces lieux !
Mais, séchant quelques pleurs qui roulent dans ses yeux,
Il dérobe ce gage aux regards curieux
De celle dont hier son âme s'est éprise.

Et le cortége arrive, et l'encens monte aux cieux ;

On bénit les époux, et l'écho de l'église
A déjà répété les chants mystérieux.

✿

Ici, deux mois après, d'autres chants retentirent,
De leurs noirs ornements les prêtres se vêtirent,
Un maître était pleuré jusqu'aux lointains hameaux;
Et l'on alluma des flambeaux,
Non pour un nouvel hyménée,
Mais autour d'un pompeux cercueil
Qui du manoir antique avait passé le seuil!—
D'un faste sombre environnée,
Sur des restes glacés une femme en grand deuil,
Au veuvage éternel voua sa destinée.

✿

« J'aimais!... il crut m'aimer!... vain désir! froid retour,
Disait-elle depuis, en rejetant l'hommage
Des autres châtelains qui lui faisaient leur cour.
Un second hyménée est un triste esclavage:—
Il n'aima qu'une fois!... je n'aurai qu'un amour. »

Car elle avait cru qu'en échange
De sa grâce et de sa beauté,
Il lui donnerait sans mélange
Confiance et félicité.

Elle avait pensé, l'imprudente!

En le voyant à ses genoux,
Trouver une âme autant ardente
Que ses désirs étaient jaloux.

Quoique haute et fière, son âme
Nourrissait le plus tendre feu ;
Elle avait cru d'une autre flamme
Réaliser le plus doux vœu.

Mais, il reste si peu de chose
D'un cœur, s'il a vraiment aimé !
La fleur n'est pas deux fois éclose,
Ni l'amour deux fois allumé !

JEANNE LA FOUROLLE. (1)

BALLADE.

A M. A. THÉVENOT.

Voyez-vous la flamme folle
Glissant parmi les rameaux ;
Pauvre âme qui se désole,
Elle parcourt les hameaux.—
Priez Dieu pour la Fourolle.

Elle avait comme auréole
Sa virginale candeur ;
Le lis était son symbole :
Elle égalait sa pudeur.—
Priez Dieu pour la Fourolle.

Un abbé de métropole
Venant à l'apercevoir,
Lui qui portait une étole,

(1) Dans la Haute-Normandie on croit généralement le feu-follet du sexe féminin : c'est l'âme d'une femme condamnée à courir *en fourolle* pour expier l'amour sacrilége qu'elle a accordé à un ministre du Seigneur. (*Mademoiselle Amélie Bosquet. La Normandie romanesque et merveilleuse.*)

Conçut un coupable espoir.—
Priez Dieu pour la Fourolle.

« Mon amour n'est point frivole,
C'est vous que j'aime ardemment.
Sur mes os ma peau se colle,
Tant affreux est mon tourment. —
Priez Dieu pour la Fourolle.

« Que votre voix me console!
Avez-vous un cœur de fer?
Je le dis sans parabole:
Pour vous je risque l'Enfer. » —
Priez Dieu pour la Fourolle.

— « Celle qui n'a qu'une obole
Ou son honneur pour tout bien,
Si, Messire, on le lui vole,
La pauvrette n'a plus rien. » —
Priez Dieu pour la Fourolle.

De plus en plus il s'affole
A suivre la pauvre enfant
Qui le craint, le fuit, s'isole,
Et que sa vertu défend. —
Priez Dieu pour la Fourolle.

Mais, quand la pudeur s'immole,
On a l'appui du Démon.

Plus d'un obstacle s'envole;
On fait comme Salomon. —
Priez Dieu pour la Fourolle.

S'instruisant à bonne école,
L'abbé, grâce à quelque sort,
Sut se rendre bénévole
L'enfant qui pleurait bien fort. —
Priez Dieu pour la Fourolle.

Puis, sans dire une parole,
Survenant bientôt, la mort
Prit à l'abbé son idole,
Et lui laissa le remord. —
Priez Dieu pour la fourolle.

Depuis ce jour, flamme folle
Glissant parmi les rameaux,
Pauvre âme qui se désole,
Jeanne parcourt nos hameaux. —
Priez Dieu pour la Fourolle.

LES DEUX CLOCHERS.

LÉGENDE.

A M. LÉON PUISEUX.

Péché d'orgueil est péché capital,
Et, dès ce monde, à l'homme il est fatal.

Si vous avez l'oreille curieuse
D'ouïr pourquoi l'on appelle *orgueilleuse*,
Cette paroisse aux nombreux habitants,
Vous l'apprendrez d'un récit du vieux temps.
Des *Deux Clochers* la terrible légende,
Comme un sermon, mérite qu'on l'entende.

Péché d'orgueil est péché capital,
Et, dès ce monde, à l'homme il est fatal.

Maitre Joseph, ailleurs qu'à Bretteville, (1)
Etait vanté comme architecte habile;

(1) Bretteville-l'Orgueilleuse est un village situé sur la grande route, entre Caen et Bayeux. La tour de Norey, qui date de la fin du XIVe siècle, ne fut construite que près de cent ans après celle de Bretteville. Cela contredit notre légende qui, néanmoins, depuis plus de trois siècles est traditionnelle dans le pays. Au reste, on en retrouve le sujet à propos des clochers de Billy et de Fierville-la-Campagne. Les deux belles rosaces de Saint-Ouen de Rouen ont donné lieu à la même histoire.

On admirait tout ce qu'il bâtissait,
Et dans son art nul ne le surpassait.
Comme chef d'œuvre on citait mainte église
Dans le pays par ses soins entreprise.

Péché d'orgueil est péché capital,
Et, dès ce monde, à l'homme il est fatal.

En raisonnant d'ogive et de plein-ceintre,
Il se montrait poëte autant que peintre;
C'était plaisir de voir par son ciseau
Se façonner la rosace et l'arceau;
Son goût donnait leur sacré caractère
Au maître-autel ainsi qu'au baptistère.

Péché d'orgueil est péché capital,
Et, dès ce monde, à l'homme il est fatal.

Au lit de mort, seigneurs et châtelaines,
Se tourmentant pour des gloires mondaines
A ses talents commandaient leur tombeau,
Certains déjà qu'il serait riche et beau.
Ils croyaient donc, par la fine sculpture,
Avoir leur corps exempt de pourriture!

Péché d'orgueil est péché capital,
Et, dès ce monde, à l'homme il est fatal.

Lorsqu'il eut fait la tour majestueuse
Dont Bretteville est encor vaniteuse,

Joseph alors, d'un fol orgueil rempli,
Se regarda comme un maître accompli.
L'honneur de Dieu n'est plus sa récompense ;
Au vain triomphe incessamment il pense.

Péché d'orgueil est péché capital,
Et, dès ce monde, à l'homme il est fatal.

Pendant ce temps, dans le prochain village,
Se terminait un merveilleux ouvrage,
Modeste essai d'un savant écolier.
Là tout est pur, élégant, régulier ;
La point d'effort, point de pierre entassée,
Mais d'un seul jet la chrétienne pensée !

Péché d'orgueil est péché capital,
Et, dès ce monde, à l'homme il est fatal.

Joseph apprend que Simon, son élève,
A fait la tour qui dans le ciel s'élève,
Et le dispute en grâce, en majesté,
A son travail naguère si vanté :
Son âme alors de colère est saisie,
Mais il contient sa sombre jalousie.

Péché d'orgueil est péché capital,
Et, dès ce monde, à l'homme il est fatal.

« Mon cher Simon, toi, déjà passé maître,
Me sera-t-il loisible de connaître

Ton beau chef-d'œuvre, admirable entre tous?
—Ah! de grand cœur, lui répond d'un air doux,
Le bon jeune homme exempt de défiance;
Je ne sais rien que par votre science. »

Péché d'orgueil est péché capital,
Et, dès ce monde, à l'homme il est fatal.

Tout en causant, ils montent jusqu'au faîte
Du monument qui lève haut la tête,
Et de Norey surveille au loin les champs.
Là se prépare un coup des plus méchants:
Maître Joseph sur l'échelle dernière
Voyant Simon, le pousse par derrière.

Péché d'orgueil est péché capital,
Et, dès ce monde, à l'homme il est fatal.

Mais, en tombant, le malheureux entraîne
Son ennemi plein d'envie et de haîne;
Avec la mort tous les deux font un bail.
La médecine et tout son attirail
Ne pourrait rien, en promettant merveille,
Pour les guérir d'une chute pareille.

Péché d'orgueil est péché capital,
Et, dès ce monde, à l'homme il est fatal.

Alors survient un ange de lumière
Qui de Simon, couché dans la poussière,

Recueille l'âme et monte dans les airs.
En même temps un esprit des enfers,
Couvrant Joseph de ses ailes funèbres,
Plonge son âme au séjour des ténèbres.

Péché d'orgueil est péché capital,
Dans l'autre monde, à l'homme il est fatal.

LA FOLLE PAR AMOUR.

BALLADE.

A M. JULES CANONGE.

Près de cette humble chaumière
Que l'on aperçoit là bas,
Arrivant au banc de pierre
Quelqu'un ralentit ses pas.
C'est d'Aubert la fiancée,
La folle au constant amour,
Qui, d'un vain espoir bercée,
Vient attendre son retour.

Chaque jour, à la même heure,
Le cœur plein d'un tendre vœu,
Elle quitte sa demeure,
Et s'arrête au même lieu.
Elle attend, tout agitée,
Interrogeant le chemin,
Puis repart, l'âme attristée,
En disant : c'est pour demain !

Mais, hélas ! toute sa vie
Elle attendra son ami,

Qui, loin de sa douce amie,
Sous la terre est endormi.
Si la volonté divine
Te rendait à la raison,
Ton malheur, pauvre Justine,
Serait dans ta guérison!

Justine était sage et belle,
Et, dans le pays de Caux,
Le bien que l'on disait d'elle
Trouvait partout des échos.
A Rouen la grande ville
Ses louanges s'entendaient;
Et, comme elle était nubile,
Les prétendants abondaient.

Aubert, modeste et sincère,
Fut le jeune homme accepté;
Ses vertus avaient su plaire
Plus encor que sa beauté.
Mais, de tournure agréable,
Sans se poser en vainqueur,
Il avait la grâce aimable,
Et sa voix allait au cœur.

On s'apprêtait pour la fête,
Le grand jour on le marquait....
Le vieux curé fait tempête,
Car un des papiers manquait.

Le fiancé se résigne
A partir tout aussitôt,
Promettant par plus d'un signe
Qu'on le reverra bientôt.

Justine émue, oppressée,
En pleurant, le voit partir.
Un malheur dans sa pensée
Semble, hélas ! se pressentir.
Ses amis et sa famille
La rassurent à la fois,
Et toujours la pauvre fille
A des larmes dans la voix.

Le jour attendu se passe,
Aubert ne reparaît pas.
Plus d'un jour encor s'efface.....
Justine se plaint tout bas.
A la rencontre du coche
Elle allait furtivement,
Et se faisait un reproche
De douter de son amant.

Un jour enfin la voiture
S'arrête sur le chemin :
C'est lui ! son cœur se l'assure ;
Elle tend déjà la main.....
Oui, du coche qu'il dévance
Pour abréger son ennui,

Quelqu'un descend et s'avance....
O mon Dieu!... ce n'est pas lui!

—« Ah! Monsieur, qui vous amène?
Mes vœux sont-ils superflus?
Comblez ou calmez ma peine?
Aubert ne m'aime-t-il plus?
— Ce soupçon, Mademoiselle,
Est injuste assurément:
Mon neveu tendre et fidèle
N'a pas trahi son serment.

— « Pourquoi venir à sa place?
Ah! je tremble, j'ai bien peur....
De vos pleurs je vois la trace;
Leur aveu n'est pas trompeur!
— Il est trop vrai, la mort même
Si jeune le réclamait;
Mais, à son heure suprême,
C'est vous seule qu'il nommait.

« Une horrible maladie
En trois jours a moissonné
Cet enfant de Normandie,
Cet amant infortuné.....
— Non, non pas, c'est impossible,
Dit Justine en l'arrêtant;
Dieu serait donc insensible
Aux cœurs qui le priaient tant! »

Alors sa tête s'égare ;
On l'entend rire aux éclats :
— « Quand la fête se prépare,
Pourquoi ne viendrait-il pas ?
Il va venir, j'imagine;
Rien sans lui, sans son amour;
Il aime trop sa Justine
Pour tarder encore un jour! »

Le vieillard, versant des larmes,
Cherche en vain à la calmer,
Et ce sont d'autres alarmes
Qu'il vient toujours allumer.
Joie et deuil, triste mélange
D'allégresse et de douleur!
Hélas! c'est encore un ange
En sacrifice au malheur!

Depuis ce jour, ramenée
Dans sa trop vaste maison,
La touchante infortunée
N'a pas repris sa raison.
Sans que la marche lui coûte,
Elle va, l'été, l'hiver,
Attendre au bord de la route
Son fiancé toujours cher.

Oui, l'amour de sa jeunesse,
Rien ne pourra l'envahir ;

Et que vienne la vieillesse,
Son cœur ne saurait vieillir.
Ne croyez pas qu'elle oublie
Un passé trop attachant. —
Est-il plus sainte folie?
Est-il malheur plus touchant?

Une lyre glorieuse
De prestige environna
La Cauchoise malheureuse
Sous le doux nom de Nina.
Noble enfant, blanche figure
Que l'on couronnait de fleurs,
Ta douloureuse aventure
A fait couler bien des pleurs!

Si la haute poésie
De toi se faisant honneur,
Pour idole t'a choisie,
Ah! tu lui portas bonheur!
Moi, sur un luth plus modeste,
Sans emprunt et sans détour,
J'ai redit le sort funeste
De la folle par amour.

LE SCULPTEUR ET LA DENTELIÈRE.

BALLADE.

« Veux-tu m'aimer, belle Yvonne ?
Mon talent et ma personne,
Tous les deux, je te les donne,
Me voilà ton serviteur.
Je ne suis, par Notre-Dame !
Ni chevalier ni vidame ;
Mais j'ai bon cœur et bonne âme,
Et je suis maître sculpteur.

« Va, mon renom n'est pas mince !
Mon enfant, je vaux un prince,
Car dans toute la province
On proclame mes talents.
J'ai fait des rois et des reines,
Des apôtres par douzaines,
Et des saints, mais par centaines,
Tous solides et parlants.

« J'ai fait des légions d'anges
Domptant des dragons étranges,
Des chérubins par phalanges,

Tous très-beaux, mais moins que toi.
Tu n'as pas ton parallèle,
Et peux servir de modèle
Pour une Vierge nouvelle
Que l'on réclame de moi.

« Du lundi jusqu'au dimanche
Ton front assidu se penche
Vers la dentelle si blanche
Où tu sèmes des bouquets.
Sur leur petit territoire
Tes doigts, doux comme l'ivoire,
Font courir, à n'y pas croire,
Et l'épingle et les bloquets.

« Moi, sais-tu que ces dentelles,
Qui se façonnent si belles,
Pour dames et damoiselles,
Sur ton élégant métier,
Je les fais avec la pierre
Que l'on sort de la carrière,
Et j'en garnis la verrière
De l'église et du moutier ?

« Pour orner les cathédrales
De figures colossales
Et de légendes morales,
Je prends des soins infinis.
Mais avec bonheur extrême

Moi, qui t'admire et qui t'aime,
J'ornerai l'autel lui-même
Où nous devrons être unis.

« Acceptes-tu mon offrande?
A Dieu je me recommande.
Cette main que je demande
Encouragera ma main.
Je deviendrai plus habile
A sculpter sainte Lucile,
Que l'on veut dans le grand style
Pour l'église Saint-Germain.

« Le lien du mariage
Donne un bien doux esclavage,
Quand l'époux fidèle et sage
Est toujours adorateur.
Pour goûter cette allégresse
Qui met deux cœurs en liesse,
Sois donc ma dame et maîtresse,
Je deviens ton serviteur. »

Surprise à chaque parole,
Yvonne qui se croit folle,
Se réjouit, se désole,
Et longtemps reste sans voix.
Ses sens ne sont pas tranquilles,
Mais ses traits sont immobiles,

Et les bloquets moins agiles
Tremblent dans ses jolis doigts.

Enfin sa bouche murmure :
« J'aime beaucoup la sculpture,
C'est un art, on me l'assure,
Qui vaut noblesse aux vilains.
Moi, mon travail plus aride
Doit nourrir, lent ou rapide,
Ma pauvre tante invalide
Et mes frères orphelins.

« Nous serions trop lourde charge.... »
— « Non, venez, je suis au large :
On ne sent pas la surcharge
Quand des pleurs sont essuyés..... »
Bref, pour achever l'histoire
Sans vider une écritoire,
Tous les deux à Saint-Magloire,
Ils ont été mariés.

LA PIE VOLEUSE.

BALLADE.

A MADAME NUMA DANJON.

Près de Rouen, dans un village
Devenu triste et sans renom,
Vivait une fille humble et sage :
Annette Urbert était son nom.

Servante chez une fermière,
Constamment elle travaillait,
Se levait toujours la première
Et la dernière sommeillait.

Elle était habile au ménage
A rendre un chacun satisfait.
On se mirait dans son ouvrage
Et c'était toujours le mieux fait.

Elle savait filer et coudre ;
Ses mêts étaient d'excellent goût ;
Comme un clerc qui sait tout résoudre,
Elle savait répondre à tout.

Son âme sans nul artifice
Prouvait les meilleurs sentiments,
Elle ne manquait à l'office
Que par majeurs empèchements.

C'était quand parfois un malade
Au logis réclamait ses soins,
Quand on craignait quelque escalade,
Ou bien quand on rentrait les foins.

Pour ses parents et pour ses maîtres
Elle priait matin et soir;
A la danse, aux plaisirs champêtres,
D'autres pouvaient se prévaloir.

Ses plaisirs, c'étaient les caresses
De Rustaud, fidèle et bon chien,
Renommé par ses mille adresses,
Et de la ferme sûr gardien.

C'était Margot, la folle pie,
Babillant comme un perroquet,
Qui vous accoste, vous épie,
Vous étonne par son caquet.

Malgré son grand zèle et sa peine
Annette avait tout à souffrir;
La fermière d'humeur hautaine,
Criait, querellait sans tarir.

Mais la servante courageuse
N'avait pas le cœur abattu ;
A chaque journée orageuse
Son âme augmentait en vertu.

Au moins les trois quarts de ses gages
A son père étaient destinés.
C'est ainsi que les enfants sages
Font toujours, quand ils sont bien nés.

On la croyait intéressée,
On le lui reprochait tout haut :
Elle, sans paraître offensée,
Disait : « Chacun a son défaut. »

Trop délicate et trop sincère
Pour vouloir se justifier,
Les reproches qu'on pouvait faire,
Elle aimait mieux les essuyer.

Or la fermière veuve et riche,
Chez laquelle Annette servait,
De propos engageants point chiche,
A prendre un autre époux rêvait.

Sur un jeune gars du village
Elle avait arrêté les yeux.
Mais lui, rétif à son langage,
Près d'Annette se plaisait mieux.

On peut juger quelle colère
Eveillent de tels vœux trahis.
Une fille de rien mieux plaire
Que la plus riche du pays!

Dissimulant d'abord sa haîne,
La veuve en ses ressentiments,
Saisit l'occasion prochaine
De se venger des deux amants.

Depuis quelque temps à la ferme
Des vols avaient été commis.
Annette en vain garde et renferme
Les objets à ses soins remis.

On enlève avec grande adresse
Couvert d'argent et montre d'or,
Puis les boucles de la maîtresse
Et puis quelques bijoux encor.

La veuve, jalouse et barbare,
S'en prenant à la pauvre enfant,
L'accuse. On la cite à la barre,
Et personne ne la défend.

Elle a beau pleurer et beau dire
Qu'on la soupçonne sans raison:
Son procès ne tarde à s'instruire;
Elle est enfermée en prison.

A la question elle est mise,
On la fait tant et tant souffrir,
Qu'on lui dérobe par surprise
L'aveu qui la fera périr.

Le juge, sans plus d'autre preuve,
Prononce à l'instant sur son sort.
Pâle encor de l'horrible épreuve,
Annette est condamnée à mort.

Celui qui l'aime d'amour tendre
Ne peut rien pour la délivrer :
Dieu lui seul pourrait la défendre ;
Le bourreau va les séparer.

O malheur ! malheur effroyable !
Punir ainsi qu'un malfaiteur
Tant de vertu qui n'est coupable,
Hélas ! que d'un aveu menteur.

Annette, en allant au supplice,
Montrait le ciel juste et puissant,
Disant. « Le grand juge est propice
A celui qui meurt innocent. »

Mais, ce qui plus la désespère,
Ce qui la tourmente toujours,
Ah ! c'est qu'elle songe à son père
Couvert d'opprobre en ses vieux jours.

Après une amende honorable
Sur les marches du grand portail,
On livre à son sort misérable
L'agneau retranché du bercail.

C'était grand'pitié, sur mon âme !
On maudissait l'exécuteur.
Mais, en ce cas, le plus infâme
N'était-ce pas l'accusateur ?

Dieu voulut, déchirant la nue,
Que de celle qu'on immola
L'innocence fût reconnue,
Et tout enfin se dévoila.

Trois mois après la mort d'Annette,
On vit la pie adroitement
Saisir à table une fourchette,
Et s'envoler furtivement.

On la suivit à la masure
Où la voleuse, sans retard,
Allait déposer sa capture,
Pour la cacher à tout regard.

On trouva,—jugez la tristesse !—
Les couverts et la montre d'or
Et les boucles de la maîtresse,
Et les autres joyaux encor.

« Pauvre Annette, ô sainte victime,
Criait-on avec désespoir
Tu n'avais pas commis le crime;
Venger ta mort est un devoir! »

Comme voleuse, infâme, impie,
Iudigne de revoir le jour,
Le juge condamna la pie
A subir la mort à son tour.

La sentence une fois rendue,
Devant tout le peuple assemblé,
Elle fut au gibet pendue,
Et l'on fut un peu consolé.

On réhabilita bien vite
Annette, intacte en son honneur,
En proclamant que sa conduite
Méritait longs jours et bonheur.

Puis une messe solennelle,
Dans une église de Rouen,
Fut fondée, afin que pour elle
On dût prier une fois l'an.

LA LÉTICHE.

LÉGENDE.

A M. SORBIER.

Je revenais du bois, l'autre dimanche ;
C'était le soir.
J'ai vu passer une létiche blanche
Près du manoir.

Je me suis mis soudain à sa poursuite,
Mais loin de moi,
Quand j'approchais, elle prenait la fuite
Avec effroi.

Je lui disais : « Petite créature,
Doux animal,
Je ne voudrais à ta frêle nature
Faire aucun mal.

Toi qui reviens, par une loi suprême,
Aux environs,
Ah ! n'es-tu pas l'enfant mort sans baptême
Que nous pleurons !

Toi, premier né d'une maison illustre,
En bataillant,
Toi qui devais couvrir d'un nouveau lustre
Un nom brillant,

Te voilà donc, par un fatal mystère,
Ange avorté,
Des biens du ciel et de ceux de la terre
Déshérité!

Oh! tu me plais, innocente fétiche,
Toi que revêt,
L'été, l'hiver, au lieu de manteau riche,
Soyeux duvet.

On nous l'a dit, les limbes t'appartiennent,
C'est un séjour
Qui ne promet aux âmes qui surviennent,
Ni nuit ni jour.

Tout est douteux dans ce vague royaume,
Heur et malheur,
Et l'on n'y sent,—esprit, corps ou fantôme,—
Froid ni chaleur.

On n'y sait rien des peines de ce monde,
Mais rien non plus,
Des biens du ciel qu'un sang divin féconde
Pour les élus.

Si je te plains, létiche infortunée,
D'avoir failli
A ce qu'on crut ta belle destinée,
Espoir trahi !

Je vois ta mère au visage livide,
Si jeune encor,
Pleurant, hélas, auprès d'un berceau vide
Son seul trésor.

Et je vous dis : « Ne perdez confiance,
Car en tout lieu
Le cri du cœur, la naïve croyance
Plaît au bon Dieu ! »

A son enfant, que doublement on aime
Dans ses douleurs,
Peut-être enfin on donne le baptême
Avec ses pleurs !

LE GOUBLIN.

BALLADE.

A MADAME AUGUSTE LE FLAGUAIS.

« Si vous faites du bruit sans cesse,
Si vous êtes encor méchants,
Si dans ma chambre où je vous laisse,
Vous courez comme dans les champs,

Soyez-en sûrs, Claude et Blanchette,
Je saurai très-bien vous punir.
Cent fois je gronde, je répète....
C'est vraiment à n'y pas tenir.

Croyez-vous que je sois si riche
Pour perdre après vous tout mon temps ?
Et qu'enfin l'argent se déniche
Comme les moineaux au printemps ?

Bon ! Claude me fait la grimace,
Blanchette prend son air malin.
Faut-il, vauriens, qu'on vous menace
D'appeler ici le Goublin ?

Vous savez pourtant comme il traite
Les enfants mutins et moqueurs.
A coups redoublés il les fouette
Et sait bien les rendre meilleurs.

Les joujoux que votre grand-père
Vous a donnés au jour de l'an,
Sont tous brisés, jetés à terre,
Et vous m'avez pris un ruban.

Je le dis encor, soyez sages,
Et moi qui promets sans tromper
Je vous donnerai des images,
Et deux bons gâteaux à souper.

Voulez-vous entendre un beau conte :
La Princesse de Binboctout... ?
Mais non, de rien l'on ne tient compte,
Ma patience est mise à bout.

Ah! c'est ainsi qu'on se comporte!
On éparpille tout mon lin ;
Petits méchants, vite à la porte!
Je vais vous conduire au Goublin (1).

(1) Le Goublin est un génie malicieux, espiègle et dégourdi. Il étrille les chevaux, il les conduit, et souvent il prend leur forme. Les enfants l'occupent principalement. Il les berce, les fait sauter, les amuse, quand ils sont aimables et doux ; il les gronde, les corrige, les fouette même, lorsqu'ils sont méchants. On dit en Normandie que c'est un démon familier qui habite ordinairement les fermes.

—Maman, non, non, je vous supplie!
Pardonnez-nous, et tout le soir
Nous ne ferons plus de folie....
Laissez-nous.... le jardin est noir....

—Oh! ne croyez pas que je cède!
Je serai sévère aujourd'hui.
Le Goublin connaît un remède:
Vous allez coucher avec lui.

—Grâce! grâce! nous serons sages!
Nous serons bien doux, bien polis.
Couchez-nous à jeun, sans images,
Maman, mais dans nos petits lits! »

La mère dans le jardin sombre
Mena sans pitié les enfants.
Ils se tinrent serrés dans l'ombre,
Avec des soupirs étouffants.

Comme ils retenaient leur haleine!....
Ils croyaient voir le noir démon,
Et c'était le tronc d'un vieux chêne
Qu'éclairait un pâle rayon.

Ils avaient peur.... mais sans rien dire,
Sans oser demander merci.
Et leur mère avec un sourire
S'applaudissait d'agir ainsi.

Car chez elle aussitôt rentrée,
Et son travail repris soudain,
Elle fila dans sa soirée
Pour les nourrir le lendemain.

Une heure après, non loin de l'arbre,
Quand elle vint pour les chercher,
Ils étaient froids comme le marbre
Que la main n'oserait toucher.

De la frayeur, suites terribles!
Eux si bruyants dans leur gaîté,
Ils restèrent comme insensibles
Et frappés d'imbécillité.

Grondez vos enfants, bonnes mères,
Punissez leurs petits méfaits;
Mais de fantômes, de chimères
Ne les épouvantez jamais.

UNE STATUE A CORNEILLE.

O vous dont le cœur bat au nom sacré de gloire,
Frères, si vous voulez qu'un digne monument
Consacre à jamais la mémoire
Du poëte immortel né sous le ciel normand,
Venez, ô venez tous déposer votre offrande!
Par son astre guidé, marchant au premier rang
Comme le héros qui commande,
Il a conquis le nom de Grand;
Dès long-temps son ombre demande
Un hommage éclatant justement mérité.
Que bientôt sa ville natale,
Décernant à son front la palme triomphale,
Nous offre de ses traits l'auguste majesté!

Ce grand peintre au théâtre éveilla tes alarmes,
Jeune fille dont les beaux yeux
Aux larmes de Chimène ont mêlé quelques larmes,
Prive-toi quelques jours de ces tissus soyeux
Qui n'ajoutent rien à tes charmes,
Et consacre le prix d'un ruban, d'une fleur
A celui dont l'accent a remué ton cœur!

A vous aussi ma voix s'adresse,
Frères qui rayonnez d'espoir et de jeunesse,
Hôtes d'un nouvel âge, au sein de vos loisirs,

Songez au plus beau nom dont la scène s'honore ;
Sacrifiez quelques plaisirs
A celui qui vous touche et vous exalte encore.

Amis de l'éloquence et de la liberté,
Ces éléments d'où sort l'étincelle rapide,
Citoyens qui vantez l'âme haute, intrépide
Des héros de l'antiquité :
Il les fait vivre encore au-delà de la vie ;
Vous tous, vous tous enfin qui laissez au génie
Le droit d'un règne illimité,
Apportez votre pierre au monument durable
Qui doit prouver au temps, jaloux et redoutable,
Qu'à ses fureurs il est un frein,
Et que les dieux de marbre et les autels d'airain
Ne deviennent pas tous de la cendre et du sable.

Artistes et guerriers, élus de l'avenir,
Aux nobles fondateurs venez vous réunir ;
Venez fêter un aigle, orgueil de la patrie :
Au soleil sans déclin il monta radieux.
Vous aimez les noms glorieux
Avec enthousiasme, avec idolatrie ;
Ce n'est pas un prince puissant
Dont le nom jaloux se réveille,
Ce n'est pas un guerrier, un vainqueur menaçant,
Ce n'est pas un roi, non, mais c'est plus, c'est CORNEILLE !

28 Juillet 1829.

L'IF ENCHANTÉ.

LÉGENDE.

A M. P.-J. DE BÉRANGER.

Des grands arbres de la Neustrie
Le plus riche en tous temps et le plus merveilleux,
C'est un if, dominant la pelouse fleurie,
Et dont Tourville est la patrie:
On m'en a raconté cent faits miraculeux.

Oui, *le Chêne à la Vierge* et celui *d'Allouville*,
Le Hêtre de Saint-Nicolas
Et *le Pommier de Fatouville*,
Comparés à *l'If de Tourville*,
Intéressent l'esprit, mais ne l'étonnent pas.

Entre diverses aventures
Que je pourrais vous raconter,
Celle-ci, je la tiens des bouches les plus sûres,
Ecoutez-la,—surtout sachez en profiter:

Eloi s'acheminait d'une marche empressée,
Vers le toit de sa fiancée,

Comme un fidèle et tendre amant.
Sous un soleil de juin qui brûlait ardemment,
Il avait traversé des coteaux, une plaine:
La fatigue l'accable, et pour reprendre haleine
Sous l'arbre séducteur il s'arrête un moment!

Mais voilà qu'un sommeil étrange,
Comme un pouvoir caché, s'empare de ses sens.
Eloi, qu'attend Thérèse aussi belle qu'un ange,
Oppose à ce sommeil des efforts impuissants;
Et des rêves trompeurs, comme une folle flamme,
Viennent en souriant se jouer de son âme.
De sa chère Thérèse il croit être l'époux,
Il s'enivre de sa tendresse;
Tantôtil est à ses genoux,
Tantôt sur son cœur il la presse;
C'est un enchantement qu'un destin aussi doux!

Mais, hélas! les heures se passent
Et les jours et les nuits se suivent et s'effacent,
Dans ses rêves charmants il demeure endormi.
Après la sixième journée,
Par là vient à passer son plus intime ami.
Le dormeur se présente à sa vue étonnée;
Il veut le réveiller de ce sommeil de mort,
Il le secoue avec vitesse;
Mais Eloi le saisit de son bras rude et fort,
Et, l'accablant de coups, le terrasse et le blesse.

Son pauvre ami se sauve en poussant de grands cris,
La chair ensanglantée et les membres meurtris !

Tout aussitôt la foule arrive :
Elle voit en cela quelque tour infernal,
Et se tient en respect, curieuse et craintive,
En murmurant : « Seigneur, préservez-nous du mal ! »

Enfin de ses rangs se détache
Un vieillard, plus hardi peut-être ou plus savant,
Qui, du charme se préservant,
Met d'abord à l'envers le manteau qui le cache,
Puis, sans crainte, marche en avant.

Pour détruire le sortilége,
Il savait par expert qu'il fallait seulement
Retourner sa cocarde ou quelque vêtement.
Bien des gens d'aujourd'hui, pour se garer du piége,
De cet adroit et prompt manége
S'acquitteraient fort aisément.

Ainsi donc notre ancien réveille le jeune homme
Qui gracieusement lui dit trois fois : merci !
Et cependant prend du souci
D'avoir fait un aussi long somme.

Il s'éloigne à l'instant de l'arbre insidieux,
Maudissant son pouvoir magique,
Et se croit désormais, en se frottant les yeux,
Menacé de rechef d'un repos létargique.

Il arrive au village où son objet chéri
L'attend sans doute, avec le chapelet fleuri ;
Vers sa demeure il court... ô douleur sans pareille !
Thérèse, par dépit, la veille
Avait pris un autre mari.

Le diable, que du reste on sait un vilain drôle,
Dans cette triste affaire avait-il, dites-moi,
Joué vraiment le plus sot rôle?
Eh! non, c'était le pauvre Eloi.

Sous *le Chêne à la Vierge* ou celui *d'Allouville*,
Sous *le Hêtre à saint Nicolas*,
Pélerins, pour prier tardez un peu vos pas!
Mais sous l'arbre infernal, mais sous *l'If de Tourville*,
Voyageurs fatigués, ne vous arrètez-pas!

LA BICHE BLANCHE.

BALLADE (1).

A M. CHARLES GERVAIS.

Celles qui vont au bois,
C'est la mère et la fille.
La fille est aux abois
Dès que la lune brille.
— « Dans quel chagrin vous vois,
Marguerite ma fille ?

—Devant vous, sans détour,
Ma peine je l'épanche:
Je suis fille le jour,
Et, la nuit, biche blanche.
La chasse en ce séjour
Me suit, fête et dimanche.

Varlet, comte et baron
Font, hélas! mon martyre;
Et mon frère Léon

(1) L'histoire de *la Biche Blanche* est populaire dans tous les environs de L'Aigle et on la chante encore sur un air plaintif.

Est encore le pire,
Chassant comme un félon
Que le carnage attire.

Ah! je vous en préviens,
Voici ma destinée:
S'il n'arrête ses chiens,
Je me sais condamnée
A nourrir des chrétiens
De ma chair profanée.

J'entends au loin le cor,
Allez vite, ma mère,
S'il en est temps encor,
Allez trouver mon frère.
Ses chiens ont pris l'essor,
Je crains leur dent sévère.

—Bonjour, mon fils, c'est moi.
—Bonjour, mère chérie.
—Où sont tes chiens, à toi?
Où sont-ils, je t'en prie?
—Doù vous vient cet émoi?
Qui tant vous contrarie?

—Où sont tes chiens d'arrêt?
Sont-ils pas dans leur niche?
—Ils sont dans la forêt,

Après la blanche biche :
Un roi s'arrangerait
De capture si riche.

—Par le saint crucifix,
Arrête-les, de grâce !
Arrête-les, mon fils :
Leur dent est si vorace !
—Ce seraient beaux profits ;
Courez donc sur leur trace !

Au son du cor, trois fois,
En vain je les appelle ;
La biche est aux abois....
Ils l'ont prise, c'est elle !
Je n'eus depuis deux mois
Prisonnière aussi belle.

Mandons le dépouilleur,
Qu'il arrange la bête. »
Mais, lui, brusque et railleur,
Dit, pendant qu'il l'apprête :
—« Jamais gibier meilleur
Ne fut votre conquête.

Dans vos bois les plus longs,
Où le gibier fourmille,
On ne vit, j'en réponds,

De biche aussi gentille.
Elle a les cheveux blonds,
Et le sein d'une fille. »

Quand ce fut pour souper :
—« Ma sœur ne vient pas vite.
Avant de rien couper,
Attendons Marguerite.
N'entends-je pas frapper ?
Quel retard insolite !

—Ah ! vous pouvez manger,
Car je vous suis servie,
Il faut vous partager
Mes membres et ma vie.
A ne rien ménager
C'est moi qui vous convie.

Dans ce plat aux grands bords
Ma tête prédomine,
Et mon cœur sans remords
Sur l'assiette voisine.
Le reste de mon corps
Saigne dans la cuisine.

—Grand Dieu, dit le chasseur,
Soudain mis en alerte,
Je n'avais qu'une sœur,

Et j'ai causé sa perte !
Il me faut l'épaisseur
D'une forêt déserte.

Par mes pleurs pénitents
Prouvant ma douleur franche ,
Hiver comme printemps ,
Sans qu'un jour je retranche,
Je coucherai sept ans
Sous une épine blanche »

LA MAISON DE MALHERBE (1).

A M. LE COMTE DE MONTLIVAULT.

Protecteur éclairé des arts,
Vous dont la sagesse est bénie,
Vous dont les bienveillants regards
Encouragent toujours les élans du génie,
Vous enfin qui naguère encore
A vos nobles pensers donnant un libre essor,
Avez célébré la mémoire
De ce roi dont le nom fameux
Rappelle au monde entier cet océan de gloire
Qui berça cent héros dans son lit écumeux,
Souffrirez-vous que la demeure
Du chantre dont l'Europe admire les accords,
Tombe mutilée avant l'heure
Où le temps doit contre elle assurer ses efforts?

Que dis-je? le temps même épargnerait peut-être
Ce poétique monument:

(1) La maison du grand poëte à qui la ville de Caen est fière d'avoir donné le jour, avance un peu sur la voie publique. L'autorité a décidé qu'on l'abattra.

Et, muets, nous verrions détruit en un moment
Le toit révéré qui vit naître
Malherbe, du Parnasse éternel ornement (1).

De précieux débris on doit se rendre avare :
Si l'on a vu du Parthénon
Tomber le glorieux fronton,
Ce fut sous les coups du barbare.

Celui qui sous son char abaissait tous les rois,
Dans Thèbes ravagée inscrivit ses exploits,
Mais sa foudre épargna la maison de Pindare;
Sachant de quel laurier le conquérant se pare,
Alexandre au génie accordait quelques droits.
Et celui dont la muse, aux grands banquets nourrie,
Sut créer le rhythme français,
Obtiendrait moins de sa patrie !...
Ah ! ne commettons pas de coupables excès !
Respectons le berceau qui dota la Neustrie
Du cygne dont Henri couronna les succès.

Le bronze a consacré sa glorieuse image :
Un Normand généreux rendit ce juste hommage
Au poëte qui, le premier,
De l'astre de la lyre écartant le nuage,

(1) Vers de Ségrais qui fait partie d'une inscription mise au bas d'une statue qu'il avait fait élever à Malherbe dans ses jardins, et que M. P.-A. Lair possède aujourd'hui.

Ceignit sa tête d'un laurier
Inconnu sur notre rivage (1).

Aigle rapide et fier, le premier vers les cieux
Il fraya le chemin aux Racine, aux Corneille;
Et le juste avenir que son ombre réveille,
Applaudira toujours ses chants victorieux.

Notre ville est enorgueillie
De ces murs, vieux témoins de ses féconds loisirs;
Par notre siècle ingrat verrons-nous le génie
Dépouillé de ses souvenirs?....

Non, non, la cité tutélaire
Qui vient de relever un noble monument,
Ne verra pas crouler sous un bras téméraire
Celui qui fait sa gloire et son couronnement!

Si ma lyre jeune et timide
Défend ces murs chéris par les ans respectés,
Malherbe entend ma voix, son nom me sert d'égide:
Mes accents seront écoutés!

Tout noble cœur, au nom de gloire,
S'enflamme et bat comme le mien.

(1) Tout le monde sait que M. P.-A. Lair a fait frapper une médaille en l'honneur de Malherbe.

Digne ami des grands noms que réclame l'histoire,
Entre la gloire et vous il est plus d'un lien;
Pour qu'un nouveau bienfait charme notre mémoire,
De ce temple ébranlé devenez le soutien (1)!

Mai 1828.

(1) Depuis que cette pièce est composée, il s'est opéré bien des changements dans la ville de Caen. M. de Montlivault en quittant les fonctions de préfet, en 1830, a laissé parmi nous les plus honorables souvenirs. La maison de Malherbe n'est pas tombée sous le marteau, mais elle a été *réparée*, *restauree*, *regrattée* par le propriétaire. On comprend qu'elle n'a pas gagné à ce rajeunissement.

Un hommage solennel va être rendu à Malherbe, grâce au zèle intelligent de MM. l'abbé Daniel et P.-A. Lair, qui ont provoqué et grossi une souscription pour ériger une statue en bronze à notre poëte. Cette statue sera élevée sur la place de l'Université, à côté de celle de l'illustre mathématicien Laplace.

SONNET

A MADEMOISELLE AUGUSTINE E.

Qui habite la maison de Malherbe.

Sur votre album charmant, moi, jeter quelques vers!
Je dois vous refuser, gracieuse Augustine,
Vous, dont le cœur comprend Valmore et Lamartine,
Et mêle un pur accord à leurs divins concerts!

Au front des noirs débris, dans les sentiers déserts,
On va chercher la ronce et non pas l'églantine;
C'est au milieu de fleurs que l'abeille butine,
Mais non sur l'herbe aride et les cyprès amers.

Vous avez pour séjour la célèbre demeure
Où, du poëte élu sonna la première heure,
Et que son ombre encor vient parfois habiter :

Adressez-vous à lui.... Malherbe, je le pense,
Ne peut vous refuser des vers, en récompense
De ceux pleins de douceur qu'il vous entend chanter.

1842.

LA PAUVRE FAMILLE.

BALLADE.

A M. J. BARBEY D'AUREVILLY.

Laissant venir l'orage et le beau temps,
Regardez-les dans leur humble demeure :
Malgré le sort ils sont gais et contents ;
Seul quelquefois leur dernier enfant pleure.
Le père est courageux et fort,
La mère est modeste et gentille ;
Ils sont là comme dans un port.
Dieu bénit la pauvre famille.

Chaque matin levés avec l'espoir,
Un long travail occupe leur journée ;
Par la prière et le tendre bonsoir
Elle finit doucement couronnée.
Le père est fier de trois garçons,
La mère sourit à sa fille ;
Ils ont des jeux et des chansons.
Dieu bénit la pauvre famille.

De leur aïeule épiant les besoins,

A leur amour un saint respect se mêle.
Pour lui complaire ils redoublent de soins;
Ces bons enfants se font riches pour elle.
Sur leur fenêtre est un rosier,
A leur muraille une croix brille;
L'union charme leur foyer.
Dieu bénit la pauvre famille.

D'ermites saints et de guerriers fameux,
Chaque dimanche, on lit quelqu'aventure.
On se promet d'être sage comme eux,
Et l'on finit par la Sainte Ecriture.
Puis un voisin souvent admis
Près de l'âtre où le feu pétille,
Dit: « Je soupe avec mes amis! »
Dieu bénit la pauvre famille.

Quand leur devise est *travail et vertu*,
La paix du cœur leur fait chérir la vie,
Et leur sommeil n'est jamais combattu
Par le remords, l'avarice ou l'envie.
A travers leurs petits vitraux
L'étoile du Seigneur scintille;
Ils ne sont proscrits ni bourreaux.
Dieu bénit la pauvre famille.

ADIEU !

OU

LA SYLPHIDE.

A l'heure où les rayons à l'horison pâlissent,
Quand les fleurs et les bois s'endorment, se ternissent,
Quand l'oiseau qui se plaint, module un chant plus doux,
Alors le jeune enfant, lassé de promenade,
Ennuyé des bosquets, des champs, de la cascade,
Murmure avec langueur : « Ma mère, arrêtons-nous ! »

Et la jeune sylphide, ange de mon voyage,
M'a dit : « Arrêtons-nous, voici venir l'orage.
C'est assez visiter les temples, les castels,
C'est assez parcourir les sentiers, les collines ;
Que veux-tu faire encore au milieu des ruines ?
Ces tours sont sans canons, ces temples sans autels.

« N'as-tu pas assez vu ces tables druidiques,
Ces dolmens, ces menhirs et ces arbres magiques,
Et ces cirques romains et ces grands tumulus.
Crains de voir déchirer la gaze transparente,
Qui redonne au vieux monde une grâce inspirante,
Que l'on cherche plus tard et qu'on ne trouve plus !

« Il ne faut qu'un éclair échappé de la nue,
Pour montrer à tes yeux de la vérité nue
Le triste et froid domaine à tous les vents ouvert.
Le poëte a besoin d'un merveilleux cortége,
Sans lui son œil s'éveille et son rêve s'abrége,
Et seul il se retrouve au milieu du désert.

« Je t'aime et je le dois, car ton luth poétique
N'a jamais dédaigné le monde fantastique,
Ce monde gracieux, éphémère et changeant.
Dans le passé splendide avec moi tu te plonges,
Aussi je fais briller au milieu de tes songes
Mon écharpe d'iris et mes ailes d'argent.

« Mais, hélas! tout finit, les bonheurs et les peines:
Tôt ou tard le captif est délivré des chaînes,
L'étoile du matin meurt devant le soleil,
La fleur d'oranger cède aux baisers de la brise,
La langue de l'amour n'est pas deux fois comprise,
Le cœur a ses regrets et l'esprit son sommeil.

« Ami, repose-toi sous ces vieilles arcades:
Trouvère, il faut cesser légendes et ballades;
Le siècle ne croit plus aux récits merveilleux.
Laisse dans leurs tombeaux rentrer les doux fantômes;
Les jours de la raison dont tout sent les symptômes,
Pour notre monde à nous sont des jours périlleux.

« Ah! comment résister à ce siècle terrible?

Il emportera tout dans sa fougue insensible,
Excepté la science aux fécondants rayons.
Les enfants restent sourds aux vieux refrains des mères....
Adieu, douces erreurs, consolantes chimères !
L'avenir n'est plus fait pour les illusions !

« Ami, repose-toi, l'ogive est écroulée,
Le lutin s'est enfui, l'ondine est exilée,
Et ta pauvre sylphide a des pleurs dans les yeux !
Bientôt viendra vers toi la grave poésie :
Ferme les fabliaux nés de la fantaisie !
Renonce aux chants naïfs des ménestrels joyeux !

« Hauts barons, beaux varlets, gentilles jouvencelles,
Amis du gai savoir, châtelaines fidèles,
N'obtiennent déjà plus qu'un mourant souvenir.
Chaque année en passant enlève une croyance ;
Cet âge effeuille tout, et nulle prévoyance
Contre son vent glacé ne peut nous prémunir.

« Peut-être un jour, peut-être, éclairé sur les choses
Dont il aura cherché les effets et les causes,
Mais lassé du flambeau qu'il croyait le bonheur,
L'homme, se rattachant au passé plein de charmes,
Ne pourra plus revoir qu'au travers de ses larmes
Les prestiges dorés que dédaigne son cœur !

« Quoi ! ta main garde encor la magique baguette !
Hélas ! qu'en feras-tu ? donne-la moi, poëte.

On va bientôt t'offrir la règle et le compas.
Etudie, analyse, interroge, mesure!....
Que ton luth ingénu dorme sous la verdure:
Les échos endormis ne se réveillent pas! »

Et moi j'ai répondu, me sentant l'œil humide:
« Je t'obéis, je cesse, ô ma blonde sylphide!
Je crains d'être surpris par la réalité.
Je vois encor debout mon palais de féerie;
Appuyé sur ton sein, j'entends ta voix chérie,
Et je veux m'endormir dans mon rêve enchanté! »

A M. ALPH. LE FLAGUAIS

APRÈS LA LECTURE DES NEUSTRIENNES.

Oui, vous avez raison, enfant de la Neustrie:
Il est beau d'illustrer le sol de sa patrie,
Il est doux de revoir ses gothiques châteaux
Dont le temps chaque jour ébrèche les créneaux;
Le grand cloître désert, la chapelle en ruines
Dont le seuil, veuf de pas, pleure sous les épines.
Puis quand le cœur, docile aux leçons du passé,
A long-temps médité sur le siècle éclipsé,
Il est doux de savoir, mélodieux poëte,
Des âges écoulés se faire l'interprète,
Rendre à nos jours d'orgueil et de sévérité
La ballade si chère à la simplicité,
Le vieux refrain d'amour que le cœur redemande
Et la noble chronique et la sainte légende.

Oh! oui, cela vaut mieux que ces chants de douleurs
Où l'on verse à la fois et son âme et ses pleurs.
Et vous avez bien fait, ô poëte, mon frère!
De suivre dans son vol la sylphide légère
Qui descendit pour vous des plaines de l'Ether.
Refeuilleter sa vie est un plaisir amer;

Lorsqu'on y voit périr l'espérance adorée,
Comme la *Blanche-Nef* qui de vœux entourée,
Triomphante le soir commença son chemin,
Et qui n'existait plus au retour du matin.

Aussi, j'aime, à cette heure où la nuit solitaire
Semble nous entourer d'un voile tutélaire,
Où l'on quitte avec joie inquiétude et soin,
Où le repos est près, où le monde est bien loin,
J'aime à lire vingt fois vos pages neustriennes ;
A vos émotions j'aime à joindre les miennes :
J'aime Richard-sans-Peur, valeureux chevalier,
Arthur, d'un roi barbare innocent prisonnier ;
Le Château de Creully dont la belle comtesse
Comme une aimable fée en vos vers intéresse ;
Le Côteau des Amants déjà vingt fois chanté,
Mais tout jeune de grâce et de naïveté.
Enfin j'aime le Diable et ses noirs maléfices,
La sage Châtelaine et ses tendres caprices.....
Tout cela me sourit comme un rêve enchanté,
Et j'en rends grâce à vous qui me l'avez prêté.

Bayeux, 9 Janvier 1835.

LUCIE COUEFFIN.

A MADAME LUCIE COUEFFIN.

RÉPONSE.

Je la bénis deux fois ma sylphide envolée,
Puisqu'avant de rentrer dans sa sphère étoilée,
Elle a porté vers vous le livre inachevé
Où son doigt dessina tout ce que j'ai rêvé,
Le livre aux vieux récits dont les pages naïves
Ne résisteront pas aux brises fugitives,
Souvenir du passé qu'à nos jours sérieux
Elle lègue en son nom comme un de ses adieux.

Mais pourtant n'est-ce pas que ces gracieux songes,
Ces fantastiques jeux, ces séduisants mensonges,
De nos chers fabliaux feuille à feuille emportés,
Valaient cent et cent fois de tristes vérités ?
Notre froide raison qu'aucun cri ne désarme,
Calme-t-elle un soupir, sèche-t-elle une larme ?
Comme les fleurs d'été que tranche le faneur,
L'homme fier a détruit ce qui fit son bonheur.
Le monde a rejeté dans son apostasie
La vierge de l'exil, l'ange de poésie.
De nos dissensions le flot tumultueux
Agite incessamment nos jours présomptueux,

Par nos bruits discordants la lyre est étouffée ;
Du paisible manoir on a chassé la fée ;
La chapelle déserte au milieu des forêts,
Des amants du hameau n'entend plus les secrets ;
La jeune enfant le soir n'a plus peur des fantômes,
C'en est fait des lutins, des sylphes et des gnômes,
Et le démon lui-même on allait l'oublier
S'il ne s'était pas fait tribun et financier.
Les coquettes du jour, ignorantes et vaines,
Se moquent tant et plus des nobles châtelaines ;
Les dandys à nos preux à leur fidélité
Opposent leur fadeur et leur frivolité.
Qu'il soit permis du moins aux hommes de pensée
D'aimer et de venger notre histoire offensée !
Qu'il soit permis de fuir les stupides railleurs,
Et d'aller demander à des siècles meilleurs,
Pour faire un instant trève à des plaintes amères,
De suaves plaisirs, de riantes chimèrès !

Nous avons vu tomber nos glorieux castels,
Nos cloîtres sous leur voûte écraser les autels,
Et de nos saints tombeaux les pierres veloutées
De leurs tapis de mousse, hélas ! déshéritées ;
Puis ces nobles débris jonchés sur le chemin
Où s'égarent souvent les pas du genre humain,
Comme si pour aider sa marche aventurière
Cette route manquait de sable et de poussière !
Le temps était trop lent à faire des monceaux

De nos vieux monuments penchés sur leurs arceaux,
Mais, nos hommes d'argent, civilisés vandales,
Pierre à pierre ont vendu donjons et cathédrales!
Tous ils seraient détruits, si de nobles amis
A nous les protéger n'avaient été commis;
Car nos débris géants, c'est l'art et c'est l'histoire;
Plutus a trop long-temps souffleté notre gloire.

Ah! conservons du moins ce qui nous reste encor
De ces antiques murs, notre dernier trésor!
Arrêtons à jamais cette faux destructive
Qui frappait sans relâche et le trèfle et l'ogive.
D'un peu de poésie entourons les débris;
Chaque printemps leur rend de longs manteaux fleuris:
Que d'un double parfum ces restes vénérables
S'entourent pour braver des dangers redoutables.
Légendaire pensif et pélerin fervent,
Sous ces voûtes d'airain que tourmente le vent,
J'ai revu, réveillé les héros d'un autre âge,
Et je reçois de vous, au terme du voyage,
Une couronne d'or dont nos anciens barons
Auraient tous envié les immortels fleurons.
Vos vers sur mon écu sont un gage prospère;
Ils seront le blason du moderne trouvère.
Et maintenant qu'importe à mes chants dispersés
Les sourires moqueurs ou les discours glacés!
Ils se sont un instant reposés sous votre aile,
Vos fils leur ont parlé d'une voix fraternelle,

C'est assez, ô ma sœur! pour mes pauvres enfants,
Ils vivront désormais joyeux et triomphants.

Ainsi quittant un jour la paisible demeure
Où leur mère en filant les regrette et les pleure,
Les petits montagnards, inquiets et craintifs,
Ne murmurent d'abord que des refrains plaintifs.
Mais, rassurés bientôt par une voix puissante,
Mais, recevant les dons d'une main bienfaisante,
Ils reprennent courage, et vont par les cités
Redire leurs chansons aux passants arrêtés.

Merci donc, ô ma sœur! de ce riant présage!
Si je trouve un écho sur un autre rivage,
Il ne sera jamais si doux et si flatteur;
Il sera le second à pénétrer mon cœur.
Ah! dans mon rêve heureux j'ai cru que la Neustrie
S'exprimait par la voix de sa fille chérie,
Car vous êtes la muse idole de nos bords,
Et l'oracle du ciel parle dans vos accords.

19 Janvier 1835.

FIN.

TABLE.

Pages.

LIVRE PREMIER.

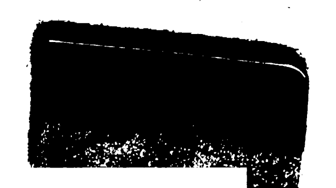
LIVRE SECOND.

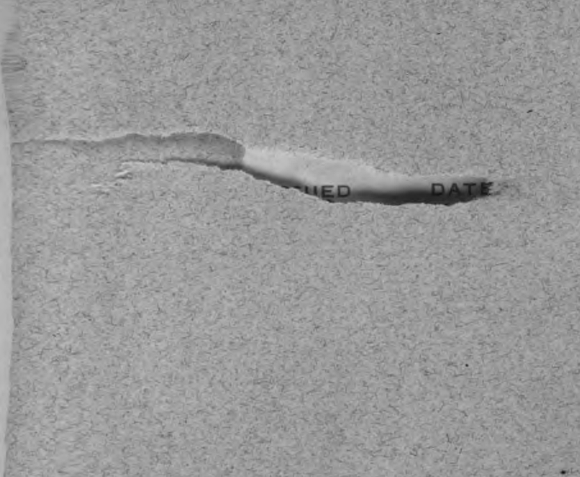
LIVRE TROISIÈME.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

Caen. Imp. F. Poisson et Fils.—1846.




DATE


Princeton University Library
32101 069179982

